
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

GoogleTM books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

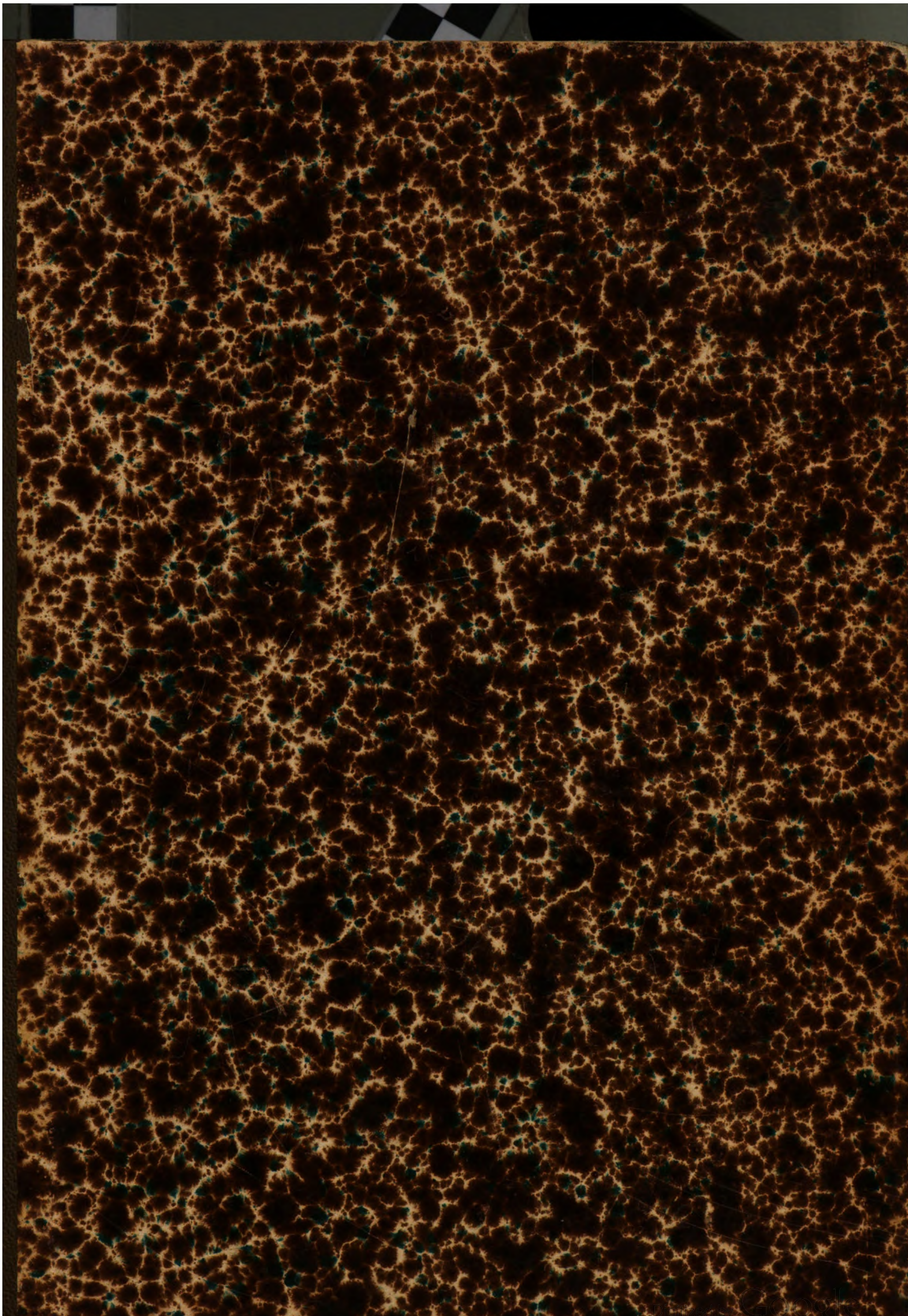
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





Omnes omnium caritates patria una complexa est

REVUE SAVOISIENNE

JOURNAL PUBLIÉ

PAR LA SOCIÉTÉ FLORIMONTANE D'ANNECY

HISTOIRE — SCIENCE — ARTS — INDUSTRIE — LITTÉRATURE

AUTEURS DES ARTICLES DE LA HUITIÈME ANNÉE

CALLOUD CHARLES, pharmacien, à Chambéry.

CARNOT SADI, ingénieur des ponts et chaussées, à Annecy.

DESCOSTES FRANÇOIS, licencié en droit, à Rumilly.

DESPINE ALPHONSE ✕, avocat, à Annecy.

DESSAIX ANTONY, à Aix-les-Bains.

DUCIS, archiviste de la Haute-Savoie, vice-président de la Société Florimontane.

DUFERNEX BENJAMIN, avocat, à Genève.

MELVILLE GLOVER, à Lyon.

MORTILLET (GABRIEL DE) ✕, à Paris.

PHILIPPE JULES, secrétaire de la Société Florimontane.

PICTET ADOLPHE, à Genève.

RABUT FRANÇOIS, professeur d'histoire au lycée de Dijon.

REVON LOUIS, conservateur du musée d'Annecy.

REY DE MORANDE, inspecteur des télégraphes de la Haute-Savoie.

SERAND ÉLOI, archiviste de la Société Florimontane.

VALLIER GUSTAVE, à Grenoble.

VUY JULES, président de la section d'archéologie de l'Institut genevois.

WEBER JOHANNES, à Paris.

COMITÉ DE RÉDACTION

DUCIS — JULES PHILIPPE — LOUIS REVON

1867 — 8^{ME} ANNÉE

ANNECY
IMPRIMERIE DE LOUIS THÉSIO

1867

TABLE DES MATIÈRES

ARCHÉOLOGIE. — NUMISMATIQUE.

	Pages.
Les habitations lacustres du lac du Bourget à propos de la croix, par M. G. de Mortillet	8
Un procès archéologique (suite et fin), par M. Ducis	20
Congrès paléoethnologique, par M. J. Philippe	29
La Sabaudia et les Sebagini, par M. Ducis, — 37, 41, 49, 67, 101	
Inscriptions de Saint-Jean-de-la-Porte, par le même	39
Inauguration du musée de Saint-Germain, par M. J. Philippe	48
Archéologie préhistorique à l'Exposition, par M. G. de Mortillet	59
Enfouissement monétaire à Alby, par M. E. Serand	60
Le trésor des Fins d'Annecy, par M. G. Vallier	77
L'inscription de Ley, par M. L. Revon	101
Le nouveau trésor des Fins d'Annecy, par le même	109
Deux inscriptions gauloises, par le même	112

BEAUX-ARTS.

Chronique musicale, par M. J. Weber	13, 46, 87
---	------------

BIBLIOGRAPHIE.

<i>Le Régeste genevois</i> , de MM. Le Fort et Lullin, par M. Ducis	5
Encore le <i>Régeste genevois</i> , par M. Ducis	17
Bibliographie historique de la Savoie, par M. F. Rabut, — 21	
35, 61, 86, 113	
<i>La légende de la ville d'Ars en Dauphiné</i> , de M. G. Vallier, par M. Ducis	50
Bibliographie savoisiennne : les <i>Almanachs</i> , de M. F. Rabut, par M. J. Philippe	39
Bibliographie savoisiennne, par le même	43
Bibliographie, par M. Ducis	62
<i>Feuilles au vent</i> , de M. C. Lochon, par M. A. Dessaix	90

BULLETIN.

Séances de la Société, notes, etc.	45, 52, 63, 76, 91, 100, 107
--	------------------------------

HISTOIRE ET BIOGRAPHIE.

Eloge de Jacques Replat, par M. J. Philippe (suite et fin).	1
Glanures historiques, par M. J. Vuy (suite)	18, 72, 103

Pages.

A propos de saint François de Sales, glanures historiques, par le même	25
Une charte inédite du XIII ^e siècle et un article du Régeste genevois, par M. J. Vuy	33
Observations sur l'interprétation d'une charte du XIII ^e siècle et d'un article du Régeste genevois, par M. Ducis	45
Courte réponse aux observations sur l'interprétation d'une charte du XIII ^e siècle et d'un article du Régeste genevois, par M. J. Vuy, et réplique de M. Ducis	54
Un moraliste savoyard au XVI ^e siècle : Jean Menenc, par M. J. Philippe	57, 65, 93
Les grains de sable de l'histoire de Savoie, par M. F. Rabut	74, 107
A propos de saint François de Sales, par M. J. Vuy	84, 97
L'abbaye d'Abondance a-t-elle été fondée par saint Colomban? par M. Melville Glover	99

LITTÉRATURE. — POÉSIES. — VARIÉTÉS.

Une complainte rumilienne de 1604, par M. F. Descôtes	9
L'ours Masco et le petit Savoyard, chronique lorraine, par le même	26
La chanson d'Aloys, par M. B. Dufernex	30
Le Réve, par M. J. Vuy	32
Concours littéraires ouverts par l'Académie impériale de Savoie, par M. J. Philippe	40
A propos de la dotation de Lamartine, par M. A. Dessaix	52
Lendemain d'un bal, par M. B. Dufernex	63
Un Noël savoyard, par M. G. Vallier	73
Prix décernés par l'Académie des inscriptions et belles-lettres	75
Recherches sur les poésies en dialecte savoyard (suite), par M. A. Despine	104, 114

SCIENCES ET ARTS DIVERS.

Médecine : instruction pour le traitement des fièvres à accès intermittents, par M. Ch. Calloud	23
Le microcéphale à l'Académie des sciences	63
L'enseignement par les affiches et les tableaux, par M. L. Revon	69
Note sur le niveau du lac d'Annecy, par M. Rey de Morande	96
Note sur le régime du lac d'Annecy, par M. S. Carnot	111

ON S'ABONNE

EN FRANCE

Par un bon postal à l'ordre du Directeur ;

A L'ÉTRANGER

Par un effet sur une maison d'Annecy.

La *Revue* rendra compte des ouvrages dont deux exemplaires lui auront été adressés.

REVUE SAVOISIENNE

JOURNAL PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ FLORIMONTANE D'ANNECY

PARAISANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Histoire — Sciences — Arts — Industrie — Littérature

La Société laisse à chaque auteur la responsabilité entière des opinions qu'il émet.

ABONNEMENT

France. 6 fr.
Italie et Suisse . . 7 »

PAYABLE D'AVANCE

On ne reçoit que des abonnements annuels.

Les communications de tous genres adressées à la *Revue savoisienne* doivent être affranchies.

SOMMAIRE. — Éloge de M. J. Replat, par M. J. Philippe. — Le Regeste genevois, par M. C.-A. Ducis. — Les habitations lacustres du lac du Bourget à propos de la croix, par M. G. de Mortillet. — Une complainte rumillienne de 1604, par M. F. Descôtes. — Chronique musicale, par M. J. Weber. — Bulletin.

ÉLOGE DE JACQUES REPLAT

LU A LA SOCIÉTÉ FLORIMONTANE LE 15 DÉCEMBRE 1866

(Suite et fin.)

III

Après avoir renoncé à la poésie, J. Replat s'adonna plus complètement à l'étude de l'histoire de notre pays. Dans ce nouveau domaine son esprit, prompt à saisir le côté poétique des événements et habile à coordonner les faits pour en présenter la physionomie générale, se montra sous un nouveau jour. Pas assez patient pour fouiller minutieusement les vieilles archives et pour déchiffrer les vieux titres, J. Replat ne fit pas de la science proprement dite ; il ne fut point un chercheur dans toute l'acception du mot, mais il glana un peu partout, rassembla des notes et composa avec ces matériaux des études historiques qui ont cet avantage de pouvoir être lues par tout le monde et de faire pénétrer dans la masse des notions générales sur notre histoire.

Et, disons-le tout de suite, nul plus que lui ne possédait les qualités nécessaires pour faire revêtir à nos annales cette forme attrayante qui rappelle parfois à s'y méprendre la manière de Walter-Scott.

L'*Esquisse du comté de Savoie au XI^e siècle*, publié en 1836 (1), et le *Sanglier de la forêt de Lonnes*, qui parut en 1840 (2), furent les premiers fruits des nouvelles études de notre écrivain national. Ces deux ouvrages historiques renferment, sous la forme romantique, l'analyse habilement faite des différentes phases par lesquelles ont passé nos contrées du XI^e au XIV^e siècle : histoire, mœurs, coutumes, légendes, en un mot tout ce qui constitue les véritables annales d'un peuple trouve sa place dans ces pages empreintes du plus grand en-

thousiasme patriotique. J. Replat se complaît dans la description du passé ; il a au suprême degré le culte du souvenir ; non point qu'il regrette un état de choses souvent barbare auquel, du reste, il ne ménage pas le blâme, mais il est de ceux qui pensent avec raison que tout le passé n'est pas à rejeter dans l'oubli ; s'il renie la tyrannie du moyen-âge, il veut cependant payer un juste tribut d'hommage à la franche gaieté de nos pères, à leur caractère chevaleresque. Il ne prend dans les vieux siècles, pour le chanter, que le côté essentiellement poétique qui présente un contraste si frappant avec notre âge tout entier si matériel, si sec, si compassé.

Aussi n'est-ce pas dans l'action proprement dite des deux romans dont je viens de citer les titres, qu'il faut chercher les qualités de l'écrivain ; choisissez dans l'un et l'autre de ces ouvrages les peintures de mœurs, les récits légendaires ou historiques, et vous direz si votre imagination ne s'est pas reportée avec joie vers ces jours déjà bien éloignés dont notre poète écrit l'histoire avec tant d'habileté et de poésie ; vous direz si votre guide a eu tort d'évoquer tous ces anciens souvenirs qui vous font jeter un regard en arrière. Oui, on peut, sans méconnaître la justesse des principes modernes, prendre plaisir à certaines manifestations du passé, et l'on doit condamner également le flétrisseur absolu, systématique de la tradition et l'insensé qui brise un monument ou brûle un parchemin sous prétexte qu'ils rappellent un régime politique abhorré.

En même temps que le *Sanglier de la forêt de Lonnes*, et dans le même volume, J. Replat publia trois petites notices sur la *Ville d'Aime*, la *Maison Favre* et la *Maison de Rousseau*, trois essais historiques, mêlés de descriptions charmantes, qui rappellent le souvenir des fiers Ceutrons et nous transportent ensuite aux temps plus rapprochés de notre époque, où le château de Preméry abritait la famille de l'illustre président du conseil du Genevois, et où l'ami de M^{me} de Warens allait cueillir la primevère sur les bords de notre lac.

Si ces trois notices, qui n'occupent que quelques pages, n'ont pas un mérite intrinsèque exceptionnel, elles ont du moins pour nous, qui suivons notre poète pas à pas dans la route qu'il a parcourue, une réelle importance ; car elles semblent indiquer, dans la vie littéraire de J. Replat, un nouveau changement, ou plutôt elles marquent un temps d'arrêt dans le travail de son imagination qui, encore un peu indécise, cherchait une voie dont elle ne pourrait plus s'écarter. Il est bien peu d'é-

(1) Paris, Edouard Leyraud et Jules Bergounioux ; Annecy, Prévost, 1836.

(2) Annecy, F. Salliet, 1840.

crivains sérieux qui n'aient pas subi l'influence de cette indécision que l'on ne peut envisager, après tout, que comme le signe d'un esprit solide dont le principal souci, dans ce moment critique, doit être de ne pas s'abandonner d'une manière inconsidérée au premier élan, et de puiser, dans le sentiment de la dignité de soi-même, la force nécessaire pour se recueillir afin de délibérer sûrement au sujet de l'avenir.

J. Replat, en faisant suivre ses romans historiques de ses études sur la ville d'Aime, le manoir des Favre et la maison de Rousseau, a laissé voir involontairement que ce travail s'opéra chez lui à ce moment de sa vie, et c'est peut-être là qu'est le secret que nous cherchions il y a un instant. Bien qu'il eût débuté avec bonheur par la poésie, celle-ci ne répondit pas sans doute à tous ses désirs; il embrassa alors le roman historique; puis mécontent, nous devons le croire, de ce nouveau genre, il sonda un autre terrain, et par une pente douce arriva, sans perdre de vue son but patriotique, au genre purement descriptif qui devait être son véritable élément, parce qu'il l'affranchissait de toute entrave, lui donnait l'occasion d'affronter les dangers des cimes grandioses des Alpes pour se pénétrer de leurs beautés et le laissait s'engager dans nos vertes vallées; là, tout en recueillant les antiques légendes, en reconstituant les ruines féodales, il pouvait écarter légèrement les branches des bois touffus et soulever les tapis de mousse pour y surprendre la poésie célébrant ses mystères loin des regards profanes.

Mais, ainsi que je l'ai dit, J. Replat ne subit pas instantanément cette transformation. Après la publication du *Sanglier de la forêt de Lonnes* et des nouveaux essais qui le suivaient, il s'arrêta d'écrire pour le public pendant près de dix ans. Durant ce laps de temps, il courut les montagnes, cherchant des jouissances intellectuelles au milieu des splendeurs alpestres. Vous vous souvenez tous, messieurs, de ses élans d'enthousiasme au retour de ses courses lointaines. Que de fois vous l'avez entendu raconter ses joies et son admiration excitées par le spectacle imposant des glaciers, par l'un de ces panoramas que l'on ne rencontre que dans les pays de montagnes où les vallées, formant un vaste labyrinthe, vont au loin se perdant les unes dans les autres, et où les cimes succédant aux cimes forment comme une mer immense dont les vagues gigantesques auraient été fixées dans leurs contours capricieux par la volonté suprême!

Ce fut dans ces courses artistiques que J. Replat conçut le projet d'écrire son savant travail sur le *Passage d'Annibal* (1). En se livrant à cette étude, il se sentit surtout attiré par le désir de peindre, de son brillant pinceau, les grands paysages des Alpes; il avait bien décidément quitté le camp des historiens fantaisistes pour s'enrôler sous le drapeau de la vérité. Sa voie nouvelle était enfin trouvée. Aussi, il faut voir avec quel entrain, avec quelle verve il interroge et fait parler cette riche nature; il écrit de l'histoire, c'est vrai, mais au milieu de ses raisonnements, à côté de chacune de ses interprétations apparaissent de ravissantes descriptions qui reposent l'esprit et encouragent les plus rebelles à ce genre d'études à suivre jusqu'au bout ce guide habile avec lequel ils oublient l'aridité de la route qu'il leur

fait parcourir en compagnie de tous les graves auteurs classiques. Et, en effet, qu'y a-t-il de plus propre à réjouir l'esprit que d'étudier l'histoire, quelque peu sèche de sa nature, au milieu des splendeurs de la création? L'histoire, si on la considère sous son aspect général, a tout à gagner dans ce rapprochement; ayant pour mission d'enregistrer les faits et gestes de l'humanité, elle prend, lorsqu'elle est livrée à elle-même, la couleur sombre qui couvre les annales humaines; mais si celui qui écrit sous sa dictée encadre ses récits au milieu des témoins muets des événements qu'elle raconte, elle puise dans ce voisinage un attrait irrésistible, en empruntant aux choses de la nature cette teinte de poésie qui cache sous un voile prudent le mauvais côté de l'esprit des hommes.

Je n'entrerai pas dans le détail de l'opinion émise par J. Replat au sujet de cette question tant discutée du passage d'Annibal dans les Alpes; qu'il me suffise de vous rappeler que son travail a été traduit dans presque toutes les langues de l'Europe, ce qui indique son importance au point de vue historique comme au point de vue littéraire. Un archéologue distingué du département de l'Ain, un de nos membres correspondants, M. l'abbé Martin, m'écrivait il y a quelques jours, à ce sujet, ces lignes que je vous demande la permission de vous citer:

« J'ai lu un très grand nombre d'ouvrages sur cette question tant controversée. Aucun ne m'a satisfait comme celui de notre regretté collègue de la Société Florimontane. Vous dirai-je qu'après l'avoir lu, je pris le bâton de pèlerin et voulus vérifier par moi-même la trace d'Annibal? Pour être vrai, il faut dire qu'il y a dans la note quelques appréciations et interprétations de texte inexacts, mais, selon moi, il ne faut pas chercher d'autre itinéraire que celui qu'il indique. — M. le général Dufour, de Genève, dans une lettre que j'ai sous les yeux, affirme qu'il croit la marche d'Annibal jusqu'à l'Arly et au col de la Seigne conforme au génie militaire du grand chef carthaginois. »

Je n'ai rien à ajouter à ces précieux témoignages, si ce n'est que J. Replat s'était aperçu lui-même des inexactitudes auxquelles fait allusion M. l'abbé Martin, et qu'il les a en partie corrigées quelques mois avant sa mort, dans la prévision d'une seconde édition de son travail.

La *Note sur le passage d'Annibal* ne fut pas le seul résultat de la nouvelle direction que donna J. Replat à ses études. Je viens de dire quelle était sa passion pour ces courses dans les hautes montagnes où son esprit en pleine liberté, dégagé de toute idée matérielle, savourait à son aise le bonheur que font éprouver à l'âme poétique les spectacles grandioses de la nature, et où, dominant le monde de toute la hauteur des pics qu'il escaladait, il se sentait transporté dans une autre vie, loin des mesquines préoccupations des hommes et à l'abri de leur humeur tracassière. Il avait conçu alors le projet de traduire, en un travail d'ensemble, les impressions qu'il avait ressenties dans ses pérégrinations alpestres. La Tarentaise surtout l'avait émerveillé et c'est au milieu de ces hautes vallées, qu'il parcourut à plusieurs reprises dans ses moments de loisir, qu'il puisa ses plus belles inspirations. Malheureusement il n'accomplit pas entièrement son dessein et nous n'avons que deux fragments de cet ouvrage qu'il avait

(1) Publié en 1851.

laissé espérer. L'un, intitulé : *Esquisse d'un paysage des grandes Alpes*, parut dans le Bulletin n° 4 de 1852 de la Société Florimontane, et l'autre, qu'il appela : *Etude sur la poésie des Alpes*, fut inséré en 1856 dans le même recueil.

Le premier de ces essais explique le but qu'il se proposait en entreprenant cette nouvelle tâche : il voulait plus que jamais apporter son tribut à l'œuvre de la réhabilitation de son pays, de sa patrie bien-aimée « si longtemps négligée des savants, ignorée des artistes et que l'imagination peuplait de tous ses fantômes, de loups, d'ours et de manants. » Après cela, il se borne à tracer, et d'une main de maître, le portrait du Mont-Pourri, de « ce colosse dont les pieds de granit, posés sur la vallée de Tigne, se lavent dans l'écume de l'Isère naissante. »

Ce n'était donc là qu'un très court fragment qu'il avait puisé dans ses notes, ou plutôt dans ses souvenirs, car, par une faculté exceptionnelle dont il était doué, il ne lui était point nécessaire de résumer par écrit ses impressions pour les conserver entières; son esprit ressentait si fortement les émotions qu'il éprouvait, qu'il en gardait toujours la mémoire sans altération aucune.

L'*Etude sur la poésie des Alpes* se lie d'une manière intime au fragment que je viens de citer. Mais ici ce n'est plus la description qui tient la première place, ainsi que le laisse deviner le titre. L'écrivain ne s'attache plus exclusivement à retracer les majestueuses beautés de ses montagnes; s'il dépeint l'enthousiasme que fait naître en son âme le spectacle éblouissant de ces grandeurs qui donnent le vertige, il descend aussi dans les vallées fleuries, séjour de la vraie poésie. Vous avez été frappés, messieurs, de la délicatesse avec laquelle il fouille la nature alpestre pour y révéler aux inattentifs tout le charme poétique qu'elle renferme. De Saussure, tout en narrant ses voyages, avait, peut-être sans y prendre bien garde, déjà pénétré quelques-uns des secrets de cette nature; Töpffer, à l'esprit plus finement observateur, avait, suivant l'expression même de notre poète, soulevé avec bonheur quelques pans de cette draperie splendide dont l'alpe s'est enveloppée, mais il ne s'était guère éloigné de la Suisse, sa patrie. J. Replat, lui, découvre entièrement le tableau sans quitter sa chère Savoie. Il suit le cours des ruisseaux en poursuivant les esprits malins ou bienfaisants qu'a légués à nos générations la mythologie celtique; il les surprend jusque dans les profondeurs des grands bois; il s'établit près de l'âtre des chaumières pour y entendre les récits merveilleux, tels que l'histoire de la Curtelle et de Guillaume Blanc, la légende de l'oratoire de Saint-Maxime ou de celui de Sainte-Barbe. Il erre aussi au milieu des prairies et il en rapporte des impressions poétiques que l'indifférence moderne aurait peine à comprendre, j'en conviens, mais qui n'en sont pas moins le résultat d'une appréciation juste et saine de la nature. Que les blasés du jour, ceux dont l'âme s'est émoussée de bonne heure aux choses vulgaires, méditent les lignes que je leur transcris ci-après, et ils diront si, en les lisant, ils n'ont pas entrevu comme au milieu d'un rêve un monde tout nouveau pour eux :

« C'était dans une des solitudes voisines du mont Iseran, au pied des glaciers qui servent de piédestal à l'aiguille de

Saint-Esprit; j'étais éloigné de toute habitation; je n'entendais d'autres voix que celles qui chantent au désert; aucun être vivant, sauf des volées de queue-rousses, et l'ortolan des neiges (*Emberiza nivalis*) qui sautillait d'une pierre à l'autre sur des tertres formés par d'anciennes avalanches. J'avais marché longtemps ainsi, lorsque dans le fond le plus âpre et le plus obscur de la gorge, je rencontrai deux petits bergers, jeune garçon et jeune fille : leur troupeau de chèvres était suspendu aux roches voisines; les descendantes de la nourrice Amalthée brouaient aux rhododendrons. Dans un bissac suspendu à son cou, le petit gars portait la frugale nourriture pour la journée; sa blonde compagne avait orné son chapeau de feutre noir d'une grappe de sureau à grains rouges. Ils étaient assis l'un près de l'autre, la main dans la main, tous deux lisant dans le même livre des prières apparemment, ou la vie de quelque saint. Eh bien! la vue de ces deux enfants, isolés ainsi dans une enceinte de glaces et de rochers gigantesques, venait de me révéler un des côtés de l'alpe littéraire : la poésie des contrastes. »

N'y a-t-il pas, en effet, dans ces quelques lignes toute une révélation? La poésie des contrastes! N'est-ce point là que réside en grande partie la cause de ce trouble involontaire qui agite si vivement l'esprit de l'homme au spectacle des gigantesques caprices de la nature?

L'*Etude sur la poésie des Alpes* restera, je crois être en droit de le dire, comme une des plus heureuses productions de J. Replat.

Dans la même année (1856) notre charmant écrivain fit paraître son *Ascension au Semnoz*; et deux ans plus tard, son *Voyage au long cours sur le lac d'Annecy*. Tandis que le premier de ces ouvrages a pour but de faire connaître une des plus belles montagnes des environs de notre ville, le second contenait l'histoire et la description des villages pittoresques et des châteaux qui bordent notre lac. Tous deux sont écrits avec la verve d'un esprit toujours plein de vigueur et de jeunesse. On y remarque une trop forte tendance à l'*humour*, que l'on découvre parfois dans leurs aînés, mais qui apparaît à ce moment comme toute nouvelle tant elle est accentuée.

Quiconque ne se serait pas rendu un compte exact de l'esprit de J. Replat, faute de l'avoir beaucoup pratiqué, pourrait penser que la plume de l'auteur de l'*Ascension au Semnoz* et du *Voyage au long cours sur le lac d'Annecy*, s'est laissé entraîner inconsidérément et qu'elle a, le sachant, outrepassé son but. Il n'en est rien cependant. L'*humour*, dans les deux ouvrages que je viens de citer, est immodéré si l'on veut, mais l'écrivain n'a point cherché à le pousser si loin à cette seule fin de *faire de l'esprit*. J. Replat qui, tout en cherchant à se rendre utile à son pays, écrivait aussi pour le plaisir d'écrire, a trouvé sans la chercher une veine de bonne humeur dont son imagination rieuse s'est parfaitement accommodée, et une fois lancé sur cette pente glissante, plus rien n'a pu l'arrêter. C'est en vain que parfois il tente de laisser en chemin ce *follet* qui l'obsède,

Mais l'esprit monte en croupe et galoppe avec lui

jusqu'à ce qu'il ferme le chapitre par un dernier éclat de rire.

Heureux l'écrivain de qui l'on peut dire que trop d'esprit le tourmente!

Dans les courts intervalles qui s'écoulèrent entre la pu-

blication des travaux dont je viens de parler, J. Replat fit paraître quelques notes intéressantes dans les Bulletins de notre Société, et entre autres une *Esquisse du vieux Annecy* (1854), des *Rapports* sur différents ouvrages historiques, une *Note sur M^{me} de Warens* dont il a fait connaître trois lettres inédites (1855), une autre note sur une lettre écrite par le président Favre à saint François de Sales (1855), enfin des fragments de la *Chronique du comte Rouge* par Perrinet du Pin (1860) et une traduction de l'*Hommage prêté à Amédée, comte de Savoie, par la noblesse du Genevois, le 24 février 1405* (1860).

Dans la plupart de ces diverses publications, l'écrivain spirituel se double du véritable peintre de mœurs; je le répète, c'était toujours pour J. Replat une jouissance bien grande que de pouvoir oublier les froissements de ce siècle en racontant la vie simple et patriarcale d'autrefois, cette vie où la joie pure, résultat de la tranquillité du cœur, occupait la plus grande place. En tête de chacune de ses œuvres, on pourrait placer comme épigraphe ces lignes qui terminent son *Esquisse du vieux Annecy* :

« Douces illusions ! beaux anges des premières années de la vie ! vous m'avez inspiré ce retour vers les choses du passé ! Si au bout de cette esquisse de notre ancienne ville, on peut mettre à côté de mon nom : *Laudator temporis acti*, je m'en console et vous en remercie, beaux anges des jeunes années ! En écrivant ces lignes sous votre dictée, je vous ai dû encore le bonheur du ressouvenir ! »

Ce fut aussi sous l'influence de ce sentiment du *ressouvenir* qu'il écrivit les *Amours de la Joson* (1862), roman réel dont il puisa les scènes, vous le savez, dans un manuscrit écrit de la main d'un des principaux acteurs, et qui avait été trouvé scellé dans un mur.

L'intérêt qui s'attachait à ce récit riche de couleur locale, les circonstances auxquelles était due la conservation du manuscrit, tout dans ce nouveau sujet d'études contribuait à exciter la verve de notre spirituel écrivain. Aussi, avec quelle ardeur il se met à l'œuvre ! avec quelle joie il parcourt les feuillets du précieux volume pour en extraire tous les traits de mœurs qui présentent un véritable intérêt ! Mais, dans ce travail, qui pour tout autre n'aurait été qu'une œuvre d'analyse, ce n'est pas lui qui se laisse absorber par l'original : il emprunte au manuscrit les situations des personnages, dont il n'altère ni le langage ni le caractère, il copie, en un mot, l'historien très véridique des *Amours de la Joson*, et, cependant, il finit, sans y prendre garde, par s'approprier si bien le récit, qu'il faut nécessairement ne pas oublier sa déclaration de n'avoir d'autre prétention que celle d'être un fidèle copiste, pour ne pas croire qu'il est le seul inventeur des singulières aventures de M^{lle} Joson. C'est là, il me semble, le principal mérite, et il est grand, de cette étude charmante faite pour plaire à toutes les classes de lecteurs, bien qu'elle n'ait qu'un intérêt purement local.

Aussitôt après la publication des *Amours de la Joson*, J. Replat, poussé par son activité fiévreuse, se remit à l'œuvre et commença la composition de ses *Bois et Vallons* insérés d'abord, en 1864, dans la *Revue savoisiennne*, et publiés ensuite en un volume in-8° par notre Société.

Dans ce nouveau travail, destiné à faire connaître les environs d'Annecy, J. Replat s'est montré, plus que

dans tous les précédents, écrivain de talent et narrateur agréable. Jamais il n'apporta plus de soin dans la préparation de ses matériaux ; jamais il ne coordonna avec plus d'attention les souvenirs que lui avaient laissés ses courses nombreuses dans les vallées voisines ! Il semble que par un de ces phénomènes qui se produisent parfois dans la nature humaine, il ait senti que travaillant à sa dernière œuvre il devait y utiliser toutes les forces de son intelligence et y déployer toutes les qualités de son cœur. Je ne crois pas qu'il soit possible de trouver un ouvrage qui reflète plus complètement l'esprit, les tendances et les qualités morales de son auteur.

Pour bien faire, je devrais, messieurs, vous présenter une analyse détaillée de ce livre dont le succès a démontré toute la valeur ; il me faudrait suivre J. Replat dans ses pérégrinations, vous le montrer à la recherche de sites ignorés, rêvant au bruit des cascades, et, toujours fidèle à son culte des ressouvenirs, secouant la poussière sous laquelle dorment les archives des antiques manoirs pour en tirer des faits glorieux pour son pays, ranimant par le récit des joies ou des douleurs passées chaque coin de sa terre aimée qu'il a arrosé d'une larme de bonheur ou de regret. Mais pour accomplir cette tâche je devrais être lui-même, il faudrait que j'eusse son cœur, son esprit et sa plume, et je n'ai que la force de lui payer un dernier tribut de reconnaissance pour le bien qu'il a fait à notre patrie et pour les jouissances intellectuelles qu'il nous a procurées !

Bois et Vallons furent, en même temps que la meilleure expression de son talent, son dernier cri de patriotisme, son dernier acte d'amour envers la vieille terre de l'honneur et de la loyauté dont il a glorifié le nom !

IV

Je m'arrête forcément ici, messieurs, dans la courte analyse des travaux de notre regretté collègue. Je n'ai plus qu'à rappeler en peu de mots comment il apparut aux yeux de ses contemporains comme un homme réunissant au plus haut degré les qualités du cœur.

Pour nous, formés à une époque qui n'a guère de ressemblance avec celle dans laquelle nous vivons aujourd'hui, J. Replat restera toujours comme un type de vérité morale. Il se trouva mêlé, dans le cours de son existence, à bien des événements dont l'importance était grande relativement à la sphère dans laquelle ils se produisaient ; ainsi que tous les membres de la famille humaine, il a eu ses triomphes et ses déboires ; il a subi, en un mot, toutes les épreuves de la vie, toutes ces rudes épreuves qui souvent ont ébranlé les plus forts : il a commencé par la plus terrible, celle de l'orphelinat ! Eh bien, avez-vous jamais entendu une plainte sortir de sa bouche ? Recueilli et élevé par un proche parent, âme d'élite aussi et esprit distingué, il reporta sur ce cœur qui venait s'offrir à lui toute la douce affection que la nature inspire à l'homme pour celui qui lui a donné le jour ; il retrouva un père là où beaucoup ne savent découvrir qu'un être à peu près indifférent ou affectueux par intérêt. Ces mots d'amour, si doux à l'âme, que le sort lui avait interdit d'épeler sur les lèvres d'une mère, il put encore les prononcer sous la dictée d'une noble femme, digne compagne de son protecteur. Tout cela lui fut d'un grand secours,

j'en conviens; mais sans sa nature essentiellement bonne et honnête, de quel poids cela aurait-il été pour lui dans la balance du bien et du mal? Car on ne peut soutenir avec un grand philosophe du XVIII^e siècle que l'homme naît toujours bon, et que la société seule le détériore; comme si la société n'était pas formée de l'assemblage de tous les hommes et comme si elle ne tirait pas ses vices du sein même des membres qui la composent!

Ainsi qu'il avait été enfant soumis et reconnaissant, J. Replat montra dans son adolescence les mêmes qualités auxquelles vint se joindre l'amour du travail et des nobles occupations de l'esprit. Tel nous l'avons vu dans ses œuvres, tel nous le retrouvons dans sa vie privée lorsque arrivé au milieu de sa carrière il eut à traverser les épreuves communes: âme tendre, cœur dévoué, caractère facile, humeur joyeuse, il avait tout pour rendre heureux ceux qui l'entouraient. Et laissez-moi vous dire un fait qui prouvera jusqu'à quel point il poussait l'amour de ses proches. Depuis deux ans il avait ressenti les premières atteintes de la maladie qui l'a enlevé; on pouvait craindre que sa nature nerveuse ne fût fortement frappée de la perspective d'une fin prochaine. Il n'en fut rien toutefois; jamais au milieu de ses souffrances, qui furent longues si ce n'est cruelles, il ne laissa échapper une plainte, une parole de regret, de peur d'émouvoir ceux qu'il aimait. On ne peut pas dire cependant qu'il n'eût pas le pressentiment d'une catastrophe prochaine; en tête d'un livre de notes qu'il commença le 1^{er} janvier 1866, il traça ces mots: « *Je prie Dieu qu'il bénisse ma famille!* ». N'est-ce pas là le résultat d'un secret avertissement? Et lorsque, après avoir tranquilisé les siens en leur exprimant l'espoir qu'il avait d'être bientôt guéri du mal qui le minait, il dit à un jeune prêtre, l'ami de ses enfants: « *Je sens que je ne guérirai pas!* », peut-on douter qu'il n'ait voulu cacher jusqu'au dernier moment la vérité sur sa position aux préférés de son cœur afin de ne pas doubler leur peine?

Ah! c'est qu'il aimait sincèrement, cet homme honnête entre tous! La vertu pour lui n'était pas un vain mot, elle était son guide inséparable en tout et partout.

Lorsque la vie eut abandonné l'enveloppe de cette âme d'élite, j'ai voulu revoir une dernière fois les restes de l'homme que la Savoie allait pleurer comme un de ses enfants les meilleurs; j'entrai dans la chambre mortuaire et là, à travers les larmes qui obscurcissaient mes yeux, je pus reconnaître que la mort n'avait rien enlevé à l'expression de cette figure douce et sympathique; la bonté y avait laissé des traces indélébiles et le sourire errait encore sur ses lèvres, hélas! muettes pour toujours!

En me retirant, je me rappelai ces mots qui terminent l'éloge funèbre d'un grand de la terre, homme de bien, et qui semblent avoir été écrits pour J. Replat:

« J'aime cette simple et noble figure; elle m'attire par je ne sais quel charme particulier, sans doute parce que j'y découvre les trois choses qui me séduisent le plus dans une nature humaine: l'intelligence, la droiture, la bonté... L'intelligence illuminait son doux visage; elle rayonnait sur toute sa physionomie, et sa parole, quand les circonstances l'exigeaient, en faisait jaillir les éclairs; mais d'ordinaire il l'enveloppait de silence et la voilait de modestie. Il ignore l'art moderne par excellence, l'art de se montrer.

Non-seulement il ne posait pas, il s'effaçait. Ses écrits seuls, à ce point de vue, le révéleront tout entier (1). »

Et maintenant, Messieurs, que j'ai terminé ma tâche, je vous laisse le soin de compléter dans votre esprit les phases de la vie de cet homme que nous regretterons longtemps, pour lui-même d'abord, et ensuite parce qu'il laisse dans nos rangs un vide qui sera difficilement comblé. Puisse son exemple servir aux jeunes générations, en jetant dans leurs âmes le feu sacré de la science et des lettres, et rendre ainsi plus que jamais fécond en esprits cultivés, en intelligences honnêtes, le sol de la vieille Allobrogie! JULES PHILIPPE.

LE REGESTE GENEVOIS

Les grandes publications historiques caractérisent une société arrivée à l'âge de maturité et en possession d'elle-même. Ce n'est pas seulement un regard de satisfaction sur son passé, un étalage de ses progrès, un enivrement de ses gloires. En racontant la vie d'une nation, l'histoire donne la raison de son état, la philosophie de son existence. La société est, comme l'homme, sujette à des défaillances au milieu de ses triomphes. Elle éprouve des malaises moraux avec l'embonpoint de ses jouissances. L'avenir qu'elle vise dans un mirage décevant ne lui a pas dévoilé ses secrets. Force lui est de les chercher ailleurs, c'est-à-dire, dans le passé; les mêmes causes devant produire les mêmes effets dans des circonstances analogues; et leur variété est beaucoup moins grande qu'il ne semble; car, sous des appellations différentes, c'est toujours le même genre humain avec ses passions bonnes et mauvaises sur le même théâtre du monde. Il est élémentaire de répéter que l'histoire est une des grandes écoles de la société et que son enseignement embrasse toute l'humanité; mais c'est à la condition rigoureuse d'être le récit véridique des faits passés, et non les rêveries d'une imagination malade, les griefs d'un cœur ulcéré, les errements d'une intelligence dévoyée. L'homme qui a pris la tâche de raconter les âges écoulés doit, sans renoncer à l'expérience de son temps, se transporter dans l'atmosphère sociale de chaque époque par l'étude approfondie et désintéressée de ses actes.

Pour qu'un génie saisisse la vie complète d'une société dans ses traditions, ses croyances, ses mœurs, ses arts, ses sciences, son industrie, ses chutes et ses progrès, ses guerres, son développement ou son amoindrissement territorial et politique, et qu'il la traduise dans un chef-d'œuvre, que de matériaux ne faut-il pas collecter? Que de monuments à étudier jusque dans les moindres ruines qui en restent? Que de débris à restituer dans leur ensemble primitif? Que de recherches à faire dans les archives publiques et particulières? Que de documents à coordonner? Et, lorsqu'on est en possession d'un fait par les titres authentiques, que d'opinions à discuter dans les ouvrages déjà publiés sur quelques points de cette histoire, que de torts à redresser, que de contradictions à concilier, que d'erreurs à réfuter? La vie d'un homme n'y suffit pas, à moins de borner le cadre de ses travaux à une petite région. Seules, les sociétés qui se survivent dans leurs mem-

(1) Eloge funèbre du prince Czartoriski.

bres peuvent mener à bonne fin des travaux de longue haleine. C'est à ce labeur préalable de compilation que s'étaient voués les grands collecteurs des siècles passés. L'ordre qui avait commencé avant les autres et s'était tracé un cadre de recherches plus étendu, a légué la qualification de bénédictin à tous ceux qui, sans lui appartenir, ont consacré de longues veilles à des travaux identiques. Les luttes du XVI^e siècle avaient donné une vive impulsion à la conquête de ces origines, où chaque parti devait mesurer ses forces.

Le dix-neuvième siècle a repris ces traditions; les grandes transformations politiques qu'il a subies et celles que l'avenir semble lui préparer, lui font demander aux âges passés le secret de ses destinées. D'ailleurs, l'affirmation des opinions les plus contradictoires, sous l'influence de préoccupations diverses, pousse les hommes sérieux, probes et loyaux, à recourir aux véritables sources, aux titres authentiques, aux documents primitifs pour asseoir leurs convictions et éclairer celles de leurs contemporains. Tout le monde connaît la grande collection de matériaux pour servir à l'histoire de France. Mais pour faire la grande histoire nationale, il faut avoir achevé la petite histoire des provinces, des vallées, des villes. C'est pour en préparer les éléments qu'ont été publiés déjà de nombreux cartulaires; et, pour ne pas sortir de notre pays, nous citerons, après les *Monumenta historiae patrie* de Turin, le cartulaire de la Maurienne par Mgr le cardinal Billiet, celui de la Tarentaise en publication, les nombreux documents répandus dans les mémoires des cinq Sociétés littéraires et scientifiques de nos deux départements. Tel est surtout le but des publications de la Société d'histoire et d'archéologie de Genève pour l'ancien diocèse de ce nom (1).

Deux membres distingués de cette Société, mettant à profit l'héritage d'un de leurs collègues, viennent de réaliser une autre œuvre, qui est la suite naturelle de la première, comme elle en est l'âme et la raison, je veux parler du *Regeste genevois ou répertoire chronologique et analytique des documents imprimés relatifs à l'histoire de la ville et du diocèse de Genève* (2). C'est le travail préparatoire que doit faire ou trouver fait tout historien; c'est son guide indispensable; c'est déjà la trame de son œuvre. Nous oserions même ajouter qu'un regeste est souvent plus riche qu'une histoire. Car l'ordre chronologique y consacre forcément une place à certains faits, que leur isolement momentané exclut quelquefois du courant de la discussion générale.

Le Regeste genevois, dont l'initiative et les premiers éléments sont dus à M. Edouard Mallet, a été poursuivi jusqu'en l'an 1312 de notre ère, par MM. Paul Lullin et Charles Le Fort, avec une patience et une sagacité dignes des anciens bénédictins.

L'ouvrage se compose de trois parties: l'Introduction, le Regeste proprement dit et la Table alphabétique générale.

Après un exposé clair et net du but et de la marche de l'ouvrage et des travaux précédents qui l'ont inspiré, les auteurs jettent un coup d'œil historique sur le pays dès avant l'époque romaine jusqu'au XIV^e siècle.

(1) *Revue savoisienne*, 1862, page 85; 1863, page 15; 1865, 57.

(2) Publié par la Société d'histoire et d'archéologie de Genève; grand in-4^e de XXVIII-542 pages, outre les cartes et tableaux généalogiques. Prix: 20 fr., cartonné.

La *civitas genavensium* se transforme en diocèse et se subdivise en décanats, dont la nomenclature géographique détermine l'étendue territoriale qui fait l'objet du regeste. C'est non seulement tout le canton de Genève, tout le département de la Haute-Savoie, mais encore une partie considérable des départements de la Savoie et de l'Ain et du canton de Vaud. A la tête de l'ouvrage, une carte d'une parfaite exécution, à l'échelle de 1/200,000, indique la hiérarchie ecclésiastique et féodale des localités de cet ensemble de pays.

Vient ensuite la lutte des comtes de Genevois, puis des comtes de Savoie contre le pouvoir temporel des évêques de Genève. Du sein de ces débats surgit la commune libre de Genève.

Les auteurs terminent cet aperçu sommaire par des considérations pleines de modestie et de patriotisme sur la solidarité des publications des Sociétés voisines et sur les nobles jouissances des études historiques, auxquelles ils convient la jeune génération, en l'invitant à poursuivre la tâche qu'ils ont commencée.

Le Regeste proprement dit est le récit succinct de tous les faits historiques relatifs au périmètre indiqué dans ses rapports avec les juridictions voisines ou supérieures, et justifié assez souvent par le texte même du document historique principal, lorsque les termes précis ont été jugés nécessaires pour apprécier exactement le fait en question.

Les sources historiques sont les historiens, géographes grecs et latins, les inscriptions, les œuvres patrologiques, les conciles, les bulles, brefs pontificaux, les diplômes, rescrits impériaux, les annales, chroniques, les cartulaires, terriers, pouillés, les chartes bénéficiaires, communales, de protection, les lettres et ordonnances royaux, patentes, les provisions de bénéfices, les notices, les instruments notariés sur toutes les transactions de la vie sociale, etc.

Quelques inscriptions romaines figurent à bon droit comme titres historiques, pas assez nombreuses, à notre avis; nous y voudrions encore celles des autres époques, même les simples dates qu'on lit sur la porte des édifices anciens avec l'indication du style architectonique. Gravées sur la pierre et exposées au contrôle de l'opinion dans les monuments ou sur les grands chemins, ces formules ont acquis une notoriété publique que n'ont pas toujours eue les actes sur parchemin enfermés dans les minutes d'un notaire ou le *cartarium* d'un prieuré.

La *Notice des Gaules* et l'itinéraire d'Antonin y ont aussi leur place, et les auteurs n'ont pas reculé devant la reproduction d'une section de la carte itinéraire dite de Peutinger, conforme à la récente inspection de l'original conservé à Vienne (Autriche) et provenant du prince Eugène de Savoie.

Chaque article est suivi de l'indication de tous les ouvrages publiés sur le même sujet ou contenant soit des pièces authentiques, soit des discussions qui s'y réfèrent. Citons quelques exemples:

L'agglomération genevoise faisait partie de la nation allobroge. Polybe est le premier historien qui ait mentionné ce peuple, à l'occasion du passage d'Annibal. C'est pourquoi la première date du Regeste est de 218 avant J.-C. Après le récit emprunté de Polybe, vient la liste détaillée de vingt-six ouvrages des plus importants à consulter sur ce fait historique.

Les victoires de Domitius Ahenobardus et de Fabius sur les Allobroges, pendant les années 122 et 121 avant notre ère, ont été discutées dans 14 ouvrages également cités à la suite du fait. La campagne de Jules César à Genève l'a été par vingt-quatre auteurs.

Quatorze ouvrages peuvent aussi être consultés sur l'implantation du monastère d'Agaune (St-Maurice-en-Valais) par Sigismond, roi de Bourgogne, l'an 516.

A ces indications viennent quelquefois s'ajouter des notes chronologiques, géographiques, bibliographiques très précieuses : c'est ainsi qu'à la date d'une seconde promulgation de la loi Gombette, l'an 517, la liste de plus de trente auteurs qui en ont parlé est accompagnée de notes critiques d'une science incontestable. La même observation est applicable à l'article de la fondation de Talloires, 1031, à celui de la soumission du Genevois par l'empereur Conrad, 1034, et à tant d'autres. Les annotations juridiques, après le dispositif des actes, représentent les éléments d'un code féodal.

L'énumération des auteurs et des témoins de tous les actes importants constate la part relative du tiers-état dans la vie politique et fournit en même temps à beaucoup de familles l'occasion d'enregistrer quelques-unes de leurs illustrations dans les luttes de la commune et de la féodalité.

Certaines années sont plus fécondes en faits historiques ; ainsi l'an 1225 en contient 18 ; l'an 1290, 22 ; 1291, 30 ; 1311, 24, etc. Un numéro d'ordre, placé entre crochets, à côté de la date, les distingue tous, et facilite en un instant les renvois et la recherche des faits similaires qui complètent une situation. Cette mesure nous révèle en même temps que la quantité de faits réunis dans le Regeste s'élève au chiffre de 1740 ; et si l'on tient compte de la complexité inséparable d'un certain nombre, on peut dire avec assurance que le Regeste a collectionné les matériaux historiques de près de 1800 faits qui se sont passés dans l'espace de 1529 ans.

C'est ainsi qu'on arrive à travers l'époque romaine, le premier royaume de Bourgogne, la domination des Francs, le second royaume de Bourgogne, le pouvoir comital des évêques et l'empire d'Allemagne jusqu'en l'an 1312. Chacun de ces titres, souvent même la période de chaque épiscopat, s'ouvre par un exposé sommaire qui place le lecteur dans l'atmosphère historique de l'époque qu'il va parcourir. Les tableaux généalogiques des familles princières de Bourgogne, telles que celle de Gondicaire, celle des Rodolphe, des Bourgogne-Joinville et des Bourgogne-Châlons, celles des comtes de Genevois, de Savoie, des barons de Faucigny, de Vaud, des sires de Gex, viennent à leur tour servir de clairières aux fourrés des chartes féodales (1). Le *pouillé* du diocèse de Genève, des prieurés, paroisses et chapelles de chaque décanat, au commencement du XIV^e siècle, jette également une vive lumière sur les conflits de toutes sortes de cette époque.

Pour accomplir cette tâche il a fallu compulser les travaux de près de 150 auteurs, et la liste des ouvrages contenant le texte ou la traduction des documents analysés dans le Regeste, arrive au chiffre de 1,700 volumes, dont les plus considérables collections sont *in-folio*.

Mais le chef-d'œuvre de patience et d'exactitude du

Regeste genevois, c'est la table alphabétique générale de tous les noms de personnages et de localités dont il a été fait mention dans le corps de l'ouvrage, même en dehors du périmètre indiqué plus haut. Chaque nom de personnage est accompagné de ses titres et le plus souvent de l'indication du fait marquant pour lequel il figure dans le Regeste. Chaque nom de localité est également suivi de sa qualification géographique ancienne et moderne, des faits dont elle a été l'objet ou le théâtre, des personnages qui y ont joué un rôle. C'est ainsi que l'on trouve dans cette partie la liste chronologique des papes, des évêques, des abbés de monastères, des chanoines, des prieurs, des curés, des juges, des vidomes, des métraux, des notaires, des seigneurs à divers titres, la liste alphabétique des bourgeois, etc., et de tous les fonctionnaires civils et ecclésiastiques cités dans le Regeste. A côté des uns et des autres se trouvent les dates des faits auxquels ils ont pris part et les numéros d'ordre renvoyant au corps de l'ouvrage pour de plus amples renseignements.

Le Regeste ne dispense pas de fouiller les bibliothèques, mais il est le guide le mieux renseigné pour les faire connaître et parcourir ; nous ne craignons pas d'affirmer qu'il n'est plus possible désormais de s'occuper avec fruit de l'histoire du pays sans avoir sous la main le Regeste genevois. Mais tel est le sentiment naturel de l'imperfection de toute œuvre humaine que nos éloges auront peine à se faire admettre partout, si nous n'avons pas un mot de critique. C'est donc pour remplir une formalité et concourir au succès de l'ouvrage que nous ferons nos modestes réserves ou observations sur les numéros

20. En récompense de leur dévouement, Galba accorda les honneurs de la cité romaine à plusieurs Allobroges. Plutarque lui reproche de la leur avoir prodiguée.

24. Nous aurions préféré traduire MPMXXII par *millia passuum milliaria viginti duo* (1).

25. *Augustum*, Aoste (Isère) est différent de Saint-Genix-d'Aoste (Savoie) (2). Comme la table de Peutinger a été placée vers l'an 230, époque de la récession de la table primitive du temps d'Agrippa, nous aurions, d'après le même principe, placé l'itinéraire d'Antonin en 364 ou même au commencement du V^e siècle, selon les récessions citées (3).

La pierre milliaire d'Annemasse, qui porte les noms de Galère, Maximien et Sévère, constate la construction ou la réparation de la route de Genève le long de l'Arve, sous ces empereurs, vers l'an 307.

26. Nous pensons que la province viennoise est l'œuvre de l'empereur Adrien, si elle ne l'est pas de Vespasien (4).

29. Il n'est pas prouvé que Saint-Paul-Trois-Châteaux fut le centre de la *civitas Tricastinorum* (5).

Note. La juridiction hiérarchique a toujours été un principe fondamental dans l'Eglise catholique. L'adoption du titre de diocèses et leur groupement en provinces indique que l'organisation ecclésiastique s'accommoda, même avant Constantin, aux circonscriptions civiles, sans tou-

(1) Bergier, *Histoire des grands chemins de l'empire romain*, I, 360.

(2) *Mémoire sur les voies romaines de la Savoie*, 63-91.

(3) A. Jacobs, *Revue Européenne*, 1860, pag. 575. — *Mémoires de l'Académie impériale de Lyon*, VI, 1857, 58. *Mémoires de la Société scientifique de Dunkerque*, VI, 400.

(4) Mermet, *Histoire de Vienne*, I. *Congrès scientifique de Chambéry*, 538.

(5) Walckenaër, *Géographie comparée des Gaules*, I, 58, 137. *Congrès de Chambéry*, 518.

(1) *Revue Savoisienne*. 1865, p. 16, 70.

tefois s'y astreindre toujours, comme on le voit par le décret de Léon I^{er}, en 450 (1).

34. B. Le recueil le moins incomplet des inscriptions romaines d'Annecy se trouve dans la brochure intitulée : *Les Fins, Baulas et Annessy*.

35. La vingtième année de Théodose le jeune, donnée par Prosper Tyro pour date de la sanction de l'occupation burgonde dans la *Sapaudia*, correspond à l'an 428 de notre ère. La chronique d'Adon dit également qu'à cette époque les Burgondes tenaient les deux rives du Rhône; et l'abbé de Grégoire de Tours, par Frédégaire, leur fait à la même époque envahir la Cisalpine (2). Ces témoignages expliquent les rapports de l'évêque de *Darentusia* avec le chef burgonde (3). L'année 443 est plutôt la date de l'occupation définitive des Alpes graies par les Burgondes, selon la chronique d'Idace (4). La seconde femme de Sigismond, roi de Bourgogne, s'appelait Constance (5).

64. L'inscription sépulcrale trouvée près du château d'Alleman, dans la commune de Lugrin en Chablais, aurait fourni un fait de plus au règne de Gondemar II; c'est le rachat des Brandobriges sous le consulat de Mavortius, l'an 527 (6).

77. L'église de Saint-Pierre, donnée par Annemond, ne serait-elle point celle de Grésy-sur-Aix, fondée probablement par un membre de sa famille, du même nom que lui, et qui avait été enseveli dans le cimetière adjacent, l'an 512 de J.-C. (7)?

88. En l'année 840, la loi Gombette fut remplacée par les Capitulaires de Charlemagne sur les instances d'Agolard, archevêque de Lyon.

95. *Cavurnum* me semblerait mieux traduit par Chavroire, hameau situé entre Annecy-le-Vieux et Veyrier. Le latin de Chavorney serait plutôt *Cavornacum*. D'ailleurs, cette localité du Val-Romey est trop éloignée des autres objets de la donation, qui se groupent dans le bassin d'Annecy.

182. La charte de donation à Talloires, par la reine Ermengarde, énumère *Esclavina* et *Calvonacum*, qui sont évidemment, la première, Echarvine dans la commune de Menthon, la seconde, Charvoney au nord de Saint-Martin. Elles sont donc bien différentes.

219. La Roche-Blanche se trouve au-dessus de Saint-Gervais. La juridiction de Chamonix sur le plateau de Vaudagne ne dépassait pas le Bonnant.

262. La tour ronde presque détruite, au mont de Cesens, était la partie la plus moderne du château de ce nom, dont les murs et la tour carrée s'élèvent encore à quelques mètres de hauteur.

354. L'indication géographique donnée pour Bonlieu conviendrait plutôt au village de Serrazin, car Bonlieu est au bas de Sallenôves, sur la gauche des Usses.

455. Lugrin seul se trouve entre Evian et Meillerie. Thollon, dont cette dernière commune vient d'être détachée, est à 500 mètres plus haut sur un plateau adossé à la Dent-d'Oche.

Des yeux de lynx en découvriront peut-être encore d'autres. Il est plus facile de butiner quelques inexactitudes dans un livre qui pose sans défense sous vos

regards scrutateurs, que de créer l'ouvrage dans son entier. Avouons-le franchement, nous avons regret à vêtiller sur d'aussi légères difficultés, dont quelques-unes sont même en dehors du cadre réel de l'ouvrage, quelques autres encore dans le domaine des contestations. Si nous avons pris trop à la rigueur les exigences d'un compte-rendu, nous aurons au moins évité le reproche d'avoir fait une part trop large à l'amitié. Bien qu'il fût difficile de faire mieux, les auteurs eux-mêmes ne prétendent point avoir atteint la perfection, et ils font un appel patriotique à la jeunesse studieuse pour rectifier et agrandir leur œuvre.

Lorsqu'on se rappelle les causes innombrables de destruction des monuments historiques depuis les invasions barbares jusqu'à nos jours, lorsqu'on sait la difficulté de pénétrer même aujourd'hui dans quelques collections précieuses, soit particulières soit publiques, comme celles de Turin, où ont été transportées en 1461 les archives du diocèse de Genève, en 1816 celles du Faucigny, de Beaufort et d'Hermance, anciennes dépendances du Dauphiné, lorsqu'on a peine à glaner les rares pièces qui ont survécu à certains naufrages modernes, une seule chose doit étonner, c'est la richesse du Regeste genevois tel qu'il nous arrive. Nous ne connaissons point de travail aussi complet dans son genre, et persuadé que c'est un service des plus importants rendu à tous les amateurs sérieux de notre histoire, nous espérons qu'il aura une place distinguée dans toutes les bibliothèques.

En proclamant ainsi le mérite de cet ouvrage, nous sommes heureux d'être l'interprète de la Société Florimontane, soit à l'égard des auteurs, soit à celui de la Société d'histoire et d'archéologie de Genève, sous le patronage de laquelle il fait son entrée dans le monde des lettres.

C.-A. DUCIS.

LES HABITATIONS LACUSTRES DU LAC DU BOURGET A PROPOS DE LA CROIX

Cher directeur,

La croix à propos des habitations lacustres du lac du Bourget ou les habitations lacustres du lac du Bourget, — peu importe, il s'agira également des deux, — tel est le sujet sur lequel je vous demande la permission de vous entretenir quelques moments. Je viens faire une rectification à mon livre *Le signe de la croix avant le Christianisme*, et exposer des considérations tout à fait nouvelles sur les palafittes de France.

Dans *Le signe de la croix*, p. 150, j'ai rapporté les habitations lacustres du lac du Bourget à l'époque du bronze, tout en les poussant jusque vers la fin de cette époque; puis constatant la présence de la croix dans la station de Grésine, j'en ai conclu que le signe de la croix existait déjà en Savoie à l'époque du bronze, tandis qu'il n'avait pas encore pénétré en Suisse où il n'apparaît qu'avec le fer. Eh bien, ces conclusions sont erronées!....

La croix se trouve effectivement, comme ornement, sur des poteries des stations du lac du Bourget. Outre les deux exemples que j'ai cités, j'en ai vu de nouveaux chez M. Laurent Rabat, qui m'avait déjà fourni les premiers, et chez M. le comte Josselin Costa de Beauregard. Mais ces croix n'appartiennent pas à l'époque du

(1) De l'origine et de l'organisation provinciale des diocèses de Savoie.

(2) *Script. Rerum Gallic.*, II. Collombet, *Histoire de l'Eglise de Vienne*, I. Luden, *Hist. du peuple allemand*, liv. V, chap. VIII, 445.

(3) Besson, *Mémoires*, etc., 190, 376. Bolland., *Acta sanct.*, II, 16, Jan.

(4) Fauriel, *Hist. du Midi*, I, 301.

(5) E. Secretan, *La tradition des Niebelungen*, 179.

(6) *Revue savoisienne*, 1865, page 86.

(7) *Mémoires de l'Académie impériale de Savoie*, IV, 341.

bronze; elles sont, ainsi que les stations qui les contiennent, des premiers temps du fer. Ce fait est des plus importants, car la Suisse, pays par excellence des stations lacustres, n'a pas encore présenté de stations bien caractérisées de cette époque. Les stations de la pierre et du bronze y abondent. La station de La Tène est un exemple très remarquable d'une station de l'époque helvète-gauloise, synchronique du champ de bataille de la Tieffenau et du siège d'Alésia. Mais les stations de la première époque du fer, synchroniques des tumulus de l'Helvétie, de la Franche-Comté et de la Bourgogne, n'y ont pas encore été signalées.... Grésine est une station de cette époque!

Je dis plus, le lac du Bourget fournit des stations qui paraissent remplir toute la longue période qui de l'époque du bronze va jusqu'à l'arrivée des Romains. Nous trouvons là de quoi combler tout l'immense hiatus existant entre les stations du bronze pur de la Suisse et la station gallo-helvète de La Tène. C'est un fait de la plus haute importance qui n'a pas, que je sache, encore été mis en relief. Je vous en aurais parlé plus tôt, mais comme je dois m'appuyer en partie sur des pièces appartenant à mon ami, M. Laurent Rabut, je n'ai pas voulu lui enlever la primeur de la publication de ses pièces. Maintenant que son travail est présenté à l'Académie de Savoie et que le *Courrier des Alpes* l'a résumé, je puis librement causer avec vous, et vous exposer le résultat de mes recherches.

La station de Grésine a fourni des serpes et des haches à ailerons qui sont caractéristiques de l'époque du bronze. Mais avec ces objets on en a rencontré d'autres, surtout de parure, qui, bien qu'étant aussi en bronze, se rapportent entièrement par la facture et l'ornementation à la première époque du fer. Certaines formes de vases, principalement les lampes en terre de MM. Despine et Rabut, s'éloignent aussi des formes de l'époque du bronze et se rapportent à celles de la première époque du fer. Mais ce qui est plus concluant encore, c'est la présence du beau poignard en fer possédé par M. le baron Despine et l'existence de vases faits au tour. On n'a pas d'exemple de vase tourné à l'époque du bronze. Ces conclusions sont pleinement confirmées par la présence fréquente de la croix qui, en Suisse, manque à l'époque du bronze, pour devenir commune, comme partout, à la première époque du fer. La station de Grésine, née à l'époque du bronze, aurait donc traversé toute la longue époque de l'introduction du fer, pour arriver jusqu'à l'époque gauloise, comme le démontre une petite statuette en terre cuite, fort grossière et passablement indécente, trouvée par M. Laurent Rabut. De ce fait isolé on ne pourrait rien augurer s'il n'était appuyé et confirmé par un vase de M. le comte Josselin Costa de Beauregard, provenant de la station de Châtillon, et portant au-dessous :

SEVERINVS F

Sur la rive orientale du lac du Bourget, en allant du sud au nord, on rencontre d'abord la station du Saut de la Pucelle, à Tresserve. Cette station, qui a fourni haches à ailerons et serpes en bronze, pourrait bien être exclusivement de l'époque du bronze. Pourtant elle se compose de deux parties dont la plus éloignée du bord semble plus récente.

Vient ensuite celle de Grésine à Saint-Innocent. Elle

est aussi formée de deux parties, mais on ne les a pas examinées attentivement au point de vue de leur âge respectif. Les pêches ont été faites un peu partout indifféremment. Cette station, la plus grande de toutes celles du lac du Bourget, paraît avoir duré fort longtemps. On y a trouvé des haches à ailerons et serpes propres à l'âge du bronze; des objets de parure en bronze battu, des vases en terre à bec et pieds, et surtout des vases tournés, des croix sur les poteries, ainsi qu'un poignard en fer, qui caractérisent la première époque du fer; enfin, M. Rabut y a découvert lui-même une petite statuette en terre, qui montre que cette station est parvenue jusqu'à l'époque gauloise proprement dite. Ce qui montre bien que cette station, dans son ensemble, est beaucoup plus récente que celles de la Suisse, c'est que les pilotis beaucoup mieux conservés gênent énormément le travail de la drague, si facile chez nos voisins.

Tout à fait au nord est la station de Châtillon dans laquelle une partie des pilotis présentent un état de conservation bien supérieur à celui des pilotis de toutes les autres stations. Ce serait donc la dernière détruite, et elle aurait encore été en contact avec l'influence romaine, puisque M. le marquis Costa de Beauregard père y avait pêché un vase fait au tour, parfaitement cuit, portant l'inscription latine que j'ai citée.

Ainsi, la France, qui dans l'intérieur du port de Thonon semble avoir eu une petite station lacustre de l'époque de la pierre, qui le long de la rive française du lac de Genève possède plusieurs stations de la véritable époque du bronze, dans le lac du Bourget a des stations bien plus récentes; d'autant plus intéressantes qu'elles semblent combler une lacune dans l'histoire des habitations lacustres.

Que nous donnera le lac d'Annecy? Il serait bien à désirer qu'on résolût enfin cette question en entreprenant des fouilles dans vos deux stations.

Quant au lac de Paladru, dans le département de l'Isère, les premières tentatives de recherches faites par un jeune et infatigable explorateur, M. Ernest Chantre, ont montré qu'il renfermait des stations contenant du fer, et peut-être se rapportant à l'époque gauloise comme La Tène.

Agréez, etc.

GABRIEL DE MORTILLET,

Directeur des Matériaux pour l'histoire primitive de l'Homme.

UNE COMPLAINTÉ RUMILLIENNE DE 1604

Mon doux Seigneur, qui merveilles opères
Rends-nous les dits et vertus de nos pères ..
(Vieille poésie)

La littérature est la manifestation écrite du génie des peuples. C'est donc par les œuvres littéraires écloses au sein d'une génération qu'on peut le mieux juger de son développement intellectuel et moral; ce qu'a exprimé un mot resté célèbre : *Le style, c'est l'homme*, la littérature, c'est le peuple. Mais les genres de littérature sont multiples comme les phases de la vie. Or, dans la vie, il y a des événements qui arrêtent l'attention générale, parce qu'ils intéressent l'universalité; il y a des accidents qui ne se propagent pas au delà d'une certaine sphère, parce qu'ils n'ont d'intérêt que pour une certaine classe d'individus. Les premiers faits

appartiennent à l'histoire : la lyre du poète, la plume de l'historien ou le burin du dramaturge les transmettent à la postérité. Les seconds sont du domaine de la chronique : un conteur obscur, un versificateur du crû essaient de les ravir à l'oubli. Mais, en dépit de leurs efforts, leur œuvre est le plus souvent oubliée. Le manuscrit se perd, les rares exemplaires s'égarent : un siècle s'est à peine écoulé qu'il ne reste aucun souvenir de la chronique ni du chroniqueur. Quelquefois, cependant, un ou deux privilégiés survivent au naufrage :

Apparent rari nantes in gurgite vasto...

La main d'un chercheur les exhume du bahut où ils dorment ; on secoue leur poussière et on demande à ces respectables bouquins des nouvelles inédites du siècle qui les a vus naître. Ils ne sont pas toujours aussi loquaces qu'on le voudrait ; mais il est rare qu'ils ne fournissent pas quelque renseignement utile ou intéressant qui, en se rattachant à d'autres, éclaire souvent plus d'un problème. D'abord, ils attestent les progrès de la langue et l'état des mœurs au moment où ils ont paru. Ensuite, ils font revivre la pensée de nos aïeux, en nous faisant assister rétrospectivement aux scènes d'intérieur, aux détails ignorés, aux événements effrayants, tristes ou joyeux qui ont frappé leur esprit et leur cœur.

De tous les genres de littérature, qui ont pour but de relater un événement qui, sans être important, mérite toutefois d'être signalé à cause de son caractère bizarre ou original, la *complainte* est assurément l'un de ceux qui doivent le plus fixer l'attention du linguiste et du moraliste, parce que, s'adressant au peuple, composé uniquement pour lui, destiné à être répandu dans son sein et répété par ses mille voix, ce chant naïf est un critérium, sinon certain, au moins probable, qui permet d'induire le niveau intellectuel et moral du peuple, de l'aliment offert à son imagination.

Ces considérations générales, peut-être déplacées, sont destinées à servir d'excuse et d'introduction à l'étude que je voudrais faire ou, pour être plus exact, au coup d'œil que je me propose de jeter sur une vieille complainte de Savoie. Outre l'utilité générale qui en ressortira et que j'ai déjà signalée, cette étude aura peut-être une utilité et une signification particulières : elle servira à démontrer une fois de plus à ceux qui ne se sont pas encore rendus à l'évidence que la langue française a été de temps immémorial parlée et bien parlée dans notre pays. Elle nous donnera, en outre, un spécimen du patois d'une de nos principales villes au commencement du xvii^e siècle, époque où le goût des lettres et des sciences était universellement répandu en Savoie.

Retournons donc, ami lecteur, en compagnie d'un vieux chroniqueur qui, par une modestie regrettable, ne nous a pas laissé son nom, retournons, dis-je, 262 ans en arrière dans cette charmante capitale de l'Albanaise qui a raison, n'est-ce pas ? de s'enorgueillir de sa haute antiquité, de son passé glorieux et de ses nombreuses illustrations. Ville à la fois militaire et lettrée, Rumilly n'avait pas encore prononcé son fameux *Et capoué* ; mais, en attendant le siège de 1630 pour prouver son courage, elle se mettait déjà à l'œuvre pour attester la culture d'esprit de ses habitants. Témoin la

petite brochure que nous allons parcourir ensemble et qui a, comme l'a dit notre savant compatriote, M. François Rabut, « un véritable parfum de terroir » (1).

Peut-être a-t-elle été faite par le bon curé de l'époque, qui aurait voulu profiter de la curieuse circonstance, que nous allons bientôt expliquer, pour moraliser ses paroissiens. Peut-être encore est-elle due à ce moraliste savoyard, sur lequel M. Jules Philippe a commencé une si intéressante étude, à Jean Menenc qui, à une époque qu'on ne peut exactement préciser, vers la fin du xvi^e ou au commencement du xvii^e siècle, avait occupé pendant quatre ans la place de régent au collège de Rumilly (2). Nous croyons même que cette dernière opinion pourrait s'appuyer sur plusieurs raisons fort concluantes. D'abord, Jean Menenc connaissait ou devait parfaitement connaître Rumilly et son patois, puisque, comme nous venons de le dire, il avait habité cette ville. Ensuite, il serait facile d'établir, entre le *Discours véritable d'un usurier de Remilly en Sauoye* et les autres œuvres de Menenc, une analogie frappante de style et d'idées. Chaque auteur, on le sait, a sa manière d'écrire qui le fait deviner, qui le trahit malgré lui, lorsqu'il se cache sous le voile de l'anonyme. N'est-ce pas ainsi qu'on a été amené à attribuer à Cicéron le traité non signé *De Republica* ? Menenc, lui, procède souvent par comparaisons et par images ; il aime l'allégorie et l'antithèse ; il puise fréquemment dans sa mémoire, qui est richement meublée, quelque souvenir classique, quelque passage de l'Écriture, quelque citation d'auteurs païens ou chrétiens ; de la théorie il vient à l'application, du fait il descend à la moralité ; il a l'esprit caustique, il manie avec habileté le fouet de la satire ; il est bien connu pour sa haine contre les usuriers, qu'il a déjà flétris dans un chapitre spécial de son meilleur ouvrage : sa *Sauvegarde pour les disciples de Jean Menenc, moderne régent à Cluses, et autres à qui plaira...* ; enfin, il est poète et il assaisonne volontiers ses ouvrages de quelques couplets patois. Tous ces caractères distinctifs du talent de Menenc semblent bien se retrouver dans le *Discours véritable...* Qu'y a-t-il, au surplus, d'étonnant à ce que, rencontrant un fait nouveau à l'appui de ses justes invectives contre les usuriers, il s'en soit emparé pour développer sa thèse et qu'il l'ait répandu sous une forme populaire pour rendre la leçon plus publique et plus efficace ? Quoi qu'il en soit de cette opinion, que je ne n'avance qu'avec timidité, on ne peut nier que le petit écrit soignant n'accuse chez son auteur une érudition peu ordinaire, une grande connaissance de la langue française et un esprit pétillant de verve et d'originalité.

Le titre lui-même est piquant et provoque la curiosité :

Discours véritable d'un usurier de Remilly en Sauoye, lequel c'est pendu et estranglé avec le licol de saument, le 16. May 1604. Avec sa complainte en rime Sauoyarde (3).

On voit au-dessous, dans les exemplaires réédités,

(1) *Revue savoissienne* du 15 juillet 1866.

(2) *Revue savoissienne* du 15 octobre 1866.

(3) Cette pièce a été tirée de la bibliothèque de M. le marquis Costa de Beauregard. Un de nos compatriotes, M. René Muffat, libraire éditeur à Paris, l'a rééditée au prix de 2 fr. l'exemplaire. Il ne serait pas difficile de démontrer qu'elle a été imprimée en Savoie ; mais il faudrait avoir pour cela l'exemplaire original.

une gravure, qui représente notre usurier assis devant son comptoir, brassant des écus et discutant avec un interlocuteur, qui doit être un gentilhomme, à en juger par l'épée qu'il porte fièrement au côté gauche.

L'auteur consacre sa première page à démontrer la laideur et les tristes conséquences de l'avarice. C'est dans le témoignage des grands philosophes de l'antiquité qu'il puise sa démonstration : « Le péché d'avarice, dit-il, a été tellement odieux, non seulement aux Chrétiens : mais encore aux Payens, tant que plusieurs Philosophes ont tenu ce vice en horreur, comme étant le conduit de tous autres, même Antipe ayant vendu son patrimoine, tenant l'argent à sa main s'approche au bord de la mer, où il noya son dit argent, disant alez malheureuse conuoitise au profond des abîmes : car ie vous noye afin que ne me puissiez submerger... »

Il invoque ensuite l'avis de l'Athénien Timon, « grand ennemy du genre humain » et une réponse de Théocrite lui sert de transition pour arriver à l'histoire qu'il se propose de raconter : « Ce grand Théocrite interrogé que sont les plus horribles et farouches bestes de toutes, répondit ? Par les déserts, bois et montagnes, ce sont les Ours et Lyons, par les villes et citez les usuriers et avaritieux : car depuis que l'homme s'adonne à ce misérable vice il oublie son Dieu, ensemble toute charité luy defaillent, tout ces souci ne sont autre sinon que de viser à la totale ruine de ces prochains, le diable le tient tellement lié que bien souvent ce voyant priés de ces desirs, il entre au desespoir, comme par exemple pourrez voir par cette histoire tres-véritable, arrivé le 16. May année présente 1604... »

Voilà un exorde habile, qui démontre que l'auteur a étudié à fond le cœur humain ; la citation de Théocrite arrive avec un rare à-propos, et l'empire progressif que l'avarice gagne sur l'individu dont elle s'empare est indiqué avec une parfaite vérité. Ecoutons maintenant l'histoire annoncée : « A Remilly petite ville de Sauoye d'un usurier nommé Pierre de l'Ormo (1), de l'âge de cinquante-quatre ans, où environ, asses riche en grain, bestail, argent, immeubles, avec quelque debtes qu'il luy estoit deubs, dont il auoyt esté contrainct atermoyer ces debiteurs quelque années auparavant, lors que du consentement du Sénat l'Aduocat patrimonial de Sauoye recherchoit les vsuriers, aussi tout contract vsuraire, dont nostre vsurier en feut pour une bonne amende : car il prestoit à la Judaique, sçauoir *Cento per Cento*, toutesfois il en fut quitte à asses bon marché, parce qu'un recepueur desdites amende nommé Estienne de la Fon, fort bon praticien, vint amoureux d'une fille vnicque dudit de l'Ormo laquelle estoit agée de quinze ans, asses jolie nommée Jacqueline, autant remplie de vertus que son père estoit de vices : car on voit ordinairement les roses croistre dans les espines. »

Cette dernière observation ne manque ni de finesse

(1) Les noms de de l'Ormo, de de la Fon, de Barquet, dont il est question dans cette plaquette, n'existent plus dans Rumilly. Celui de Triquet subsiste encore ; il y a dans la commune de Moye plusieurs familles de ce nom. Il est, au reste, possible et même très-présumable que l'auteur, pour sauver l'honneur des intéressés, ait donné des pseudonymes aux acteurs de cette histoire. Les registres de l'état civil, déposés à la cure de Rumilly, ne remontent qu'à l'année 1607, je n'ai donc pu vérifier si la mort de Pierre de l'Ormo est mentionnée à sa date.

ni d'esprit. L'auteur nous explique ensuite les motifs qui ont déterminé Pierre de l'Ormo à accorder la main de sa fille au prétendant. L'intérêt seul lui a servi de mobile dans cette circonstance : d'un côté, il craint de se faire un ennemi en la personne du « recepueur des amendes », s'il lui refuse la gente Jacqueline, et, de l'autre, « il le cognoissoit homme de pratique » et il comptait sur son expérience pour l'aider à poursuivre des débiteurs. Voilà donc notre usurier beau-père ; toutefois, « depuis cette recherche vsuriale il ne se mit plus à l'adventure de prester, crainte d'estre reprins ; » il imagine l'expédient que voici : « Comme lon auoyt parochéné la culiette il acheptoit des pauvres neces-siteux, où prenoit en payement de ces debiteurs du grain faisant des greniers, au vendanges, de mesme du vin, puis attendoit vne cherté pour debiter ces denrées, estimant les vendre trois ou quatre fois plus qu'il ne les auoit achetées... »

Contre ses prévisions, les années suivantes sont fertiles. L'usurier désespéré veut se jeter du pont de Remilly (1) « aux précipices et eaux corantes embas. » Son gendre s'en aperçoit et le retient au moment où il va accomplir son funeste projet. L'usurier se calme et consent encore à vivre. Mais, sur ces entrefaites, il lui arrive une seconde déception : Un bourgeois de Rumilly, « estant en nécessité d'argent » met en vente une propriété voisine de celle de Pierre de l'Ormo. Celui-ci, « craignant d'estre preuenu, » se hâte de conclure le marché pour la somme de 5,000 florins ; il en paye 3,000 et s'oblige à solder le reste à la Saint-Jean, « sous l'espoir qu'il auoit de vendre bien ces grains à la queue de la saison aux pauvres indigents et neces-siteux. » Mais son espoir est complètement déçu : « Le tout puissant depart tout ces dessains en fumée, les fructs sont échappés de la gelée, ils font fort belie montre. Dieu par sa sainte grace les conserue, le blé et vin reuole... » C'est alors que Pierre de l'Ormo « depitte contre le ciel et vomit en son lengaige » la complainte suivante, que je traduirai en m'éloignant le moins possible du mot à mot :

Ha mor, mor que tan ge desiro,	Quaque di ou douse florins,
Vin troua lo pouro Piro,	Et poite quinze lana de mon vin.
Piro de Lormo que tan fachia	Ge n'en troua do bla que dou,
Quo vodrey etre ecorchia	Et do vin ge ne ney que nou,
Vin don vitto, vin te soula	Ha! meina la poura pache,
Ho bin ge mirey pendola,	Ge menvo cherchi ona attache,
La! ge auin fiance de vey	Per mala vito pendola,
Vendre la mesoura do bla epey	Se jouso gagni su mon bla

TRADUCTION

Ah! mort, mort que tant je désire,
Viens trouver le pauvre Pierre,
Pierre de l'Ormo qui est tant fâché
Qu'il voudrait être écorché.
Viens donc vite, viens te soûler,
Ou bien je m'irai pendre,
Hélas! j'avais la confiance de voir
Vendre la mesure d'un blé épais
Quelque dix ou douze florins
Et puis quinze sommées (charge d'âne) de mon vin.
Je n'en trouve du blé que deux
Et du vin je n'en ai que neuf,
Ah! mien le pauvre marché! (Le pauvre marché que j'ai
Je m'en vais chercher une attache, [fait!])
Pour m'aller vite pendre,
Si j'eusse gagné sur mon blé

(1) Ce pont, qu'a remplacé le pont Saint-Joseph, la plus belle arche plein-cintre du XVIII^e siècle, avait alors deux arches et 30 pieds de hauteur.

Ge ouso encor garda mon vin,
 Tan quo lousey de folie cin.
 Gey acheta dou compare Barquet,
 Sa bela grange do Triquet,
 E me fo troua a la San-lan,
 Dou mile florins de bon argen,
 Sou l'asurance que jauin
 Bin vendre mon bla et mon vin,
 Ge ly fi cela promesa
 Don gey ocor gran detresa.
 Veni diacho, veni vo sen tuy,
 Fate icy endrey on pertuy,
 Que ge perfondey tou don cou,
 Ge sey de viuvre tan sou
 Que ge ne fet poi plè yta,
 Veni don sen plè areta.
 A dy Tiuen de la Fon,
 Quan giro desu lo pon,
 Ce te mousey lessy quala,

Ge nirin pa ore me pendola,
 Ge te prio ce tet mon amy,
 Que lou bla que son a lo grany
 Te lo gardey ple tou sen fin,
 Se te ne lo ven amen set florins,
 Lesse lo porry, lesse lo germa,
 Ple tou quo aley tou a ma.
 Per lo regar de mon vin,
 Te naret bin douze florin,
 Fe d'argen per payè Barquet,
 A fin que te sey mettre do Triquet.
 Adi, a di ma Iaquelina
 Te farè bin megra mina,
 Quan te me verret pendola,
 O he prou carcauela (2),
 Sorty diacho, sorti d'enfer,
 Sorti Satan, sorti Lucifer,
 Veni me eida a so viagio
 De me pendre gey bon coragio (3).

Cette pièce a son mérite. Le poète patois a su saisir avec bonheur le caractère et la situation de son personnage et rendre avec beaucoup de naturel le langage qu'il est censé tenir à ce moment suprême. Ces invocations à la mort et aux *diacho* ont quelque chose de lugubre : elles ont dû faire trembler plus d'une fois nos bons aïeux quand, à la veillée et près du feu pétillant de l'âtre, le grand-père lisait à ses petits-enfants la fin tragique de Pierre de l'Ormo. Les préoccupations d'argent, qui suivent celui-ci jusqu'au bord de cette tombe qu'il se creuse lui-même, sont bien exprimées et on ne peut s'empêcher de sourire à ce trait satirique et habilement décoché où l'Arpagon rumillien voulant, pour ainsi dire, léguer son avarice à ses héritiers, leur recommande de laisser plutôt perdre son blé que de le

J'eusse encore gardé mon vin
 Tant qu'il eût de feuilles cinq (jusqu'à ce qu'il eût cinq au-
 J'ai acheté du confrère Barquet, (tomnes.)
 Sa belle grange de Triquet.
 Il me faut trouver à la St-Jean,
 Deux mille florins de bon argent;
 Sous l'assurance que j'avais
 De bien vendre mon blé et mon vin,
 Je lui fis cette promesse
 Dont j'ai encor grande détresse.
 Venez diables, venez vous en tous,
 Faites en cet endroit un trou,
 Afin que je *perfonde* (que je sois englouti) tout d'un coup.
 Je suis de vivre tant souï
 Que...
 Venez donc sans plus arrêter (tarder).
 Adieu, Etienne de la Fon,
 Quand j'allai sur le pont,
 Si tu m'eusses laissé couler
 Je n'irai pas maintenant me pendre.
 Je te prie, si tu es mon ami,
 Que les blés qui sont dans les greniers
 Tu les gardes plutôt sans fin,
 Si tu ne les vends au moins sept florins.
 Laisse les pourrir, laisse-les germer,
 Plus tôt qu'ils aillent tous à mal (plutôt que de les vendre
 Pour ce qui regarde mon vin, [tous à mauvais prix].
 Tu en auras bien douze florins,
 Fais de l'argent pour payer Barquet,
 Afin que tu sois maître (de la grange) de Triquet.
 Adieu, adieu ma Jacqueline,
 Tu feras bien maigre mine
 Quand tu me verras pendu,
 Oh! c'est assez *carcauelé*,
 Sortez diables, sortez d'enfer,
 Sortez Satan, sortez Lucifer,
 Venez m'aider à ce voyage
 De me pendre j'ai bon courage.

(2) Cette expression, ainsi que plusieurs autres, que l'on trouve dans le patois de nos pays, est difficile à rendre en français. La traduction, parler en ayant le gosier embarrassé, est celle qui se rapproche le plus de la signification du mot *carcauela*.

(3) Sauf quelques différences, qui s'expliquent, soit par le temps, soit par les fautes possibles d'impression, le patois de cette complainte est encore celui qu'on parle dans le bassin de Rumilly.

vendre à bas prix : c'est une pointe que n'eût pas dédaignée Molière et qui démontre encore une fois l'esprit d'observation de l'auteur.

Mais finissons l'histoire. L'usurier procède à sa pendaison : il prend une corde, « ce met ce sale ordre de désespoir au col, puis se l'ansant en bas après s'être quelque peu débattu finit ainsi sa misérable vie. » De la Fon, revenant de la campagne où on l'avait appelé comme arbitre, ramène son cheval à l'écurie et « heurte de la face contre les pieds de son beau-père qui respirait encore. » Quant à Jacqueline, elle apprend chez une sienne parente qu'elle était allée voir en couche, « ces tristes nouvelles qui la font demeurer en extase. »

« Voilà, Messieurs, ajoute l'auteur sous forme de conclusion, la tresque malheureuse fin d'un usurier insatiable... » Après avoir rappelé la mort de « l'auare roy Midas » et parlé des « sauuaiges de Lamerique qui, lors qu'ils ont vn prisonnier de guerre, le font rostir par pièce sur le boucan, puis le mangent, » il leur compare les usuriers et les trouve encore plus sauvages que les anthropophages : « En apres ie diray à la verité que si on considère à bon escient ce que sont nos gros Vsuri-
 « riers, suçant le sang et la moëlle et par conséquent
 « mangent tout en vie tant de vefues, orphelins et au-
 « tres pauvres personnes, auxquels il vaudrait mieux
 « couper la gorge tout d'un coup, que de les faire ainsi
 « languir, qu'on dira qu'ils sont encor plus cruel que
 « les sauuaiges dont ie parle. » Vient ensuite une citation du prophète Michée et enfin le souhait de voir tous les usuriers se convertir : « Dieu face la grace à ces mi-
 « sérables ce reconnoistre, quitter leurs vsures et ra-
 « pines et viure tous en bon et charitable chrestien,
 « Ainsi soit-il. »

On ne peut trouver meilleure moralité. Assurément, le discours et la complainte que nous venons d'analyser sont bien supérieurs à ces chansons grotesques et absurdes que, de nos jours, des chanteurs ambulants viennent, après les grands crimes, répéter et débiter de ville en ville, de village en village. Il serait bien à désirer, pour l'honneur de la littérature et du bon sens, que ces élucubrations malsaines fussent sévèrement prohibées : il ne doit pas être permis de jeter le gros rire de la plaisanterie sur ce qui détruit la morale. On arrive ainsi à diminuer le sens moral dans les populations et à se jouer des choses les plus sérieuses et les plus sacrées. Qu'on sache faire de nos jours quelques-unes de ces chansons naïves, empreintes d'une douce et saine philosophie, fines et spirituelles au besoin, mais non grossières et inconvenantes ; qu'on revienne, en l'appropriant à notre siècle, à l'ancien genre des complaintes, qu'un mauvais goût et un mauvais esprit ont malheureusement parodié, et on verra que les grands enseignements que donnent le crime et la vertu seront beaucoup plus goûtés et porteront de meilleurs fruits.
 « Laissons à la complainte, dit un auteur, sa naïveté
 « primitive, et si des plumes exercées s'en occupent,
 « que ce soit pour en épurer le style et y jeter sous une
 « forme simple ces leçons qu'on ne saurait trop faire
 « germer dans les classes qui manquent d'instruction. »

FRANÇOIS DESCOTES.

CHRONIQUE MUSICALE

Paris, 10 janvier 1867.

L'Exposition universelle à Paris, pour laquelle on fait de si vastes préparatifs, encourra-t-elle d'aussi graves reproches que la dernière Exposition à Londres? Espérons que non. En tout cas, elle aura le mérite d'avoir un peu stimulé l'activité des directeurs de théâtres. L'Opéra s'occupe toujours de *Don Carlos*, de Verdi. Le sujet est celui de la tragédie de Schiller; le poème est de MM. Méry et Dulocle. On dit d'avance merveille de l'ouvrage, surtout des décors. C'est l'habitude de parler d'avance beaucoup des décors. En attendant, on continue à donner la *Source*, précédée des deux premiers actes d'*Alceste*. La musique de la *Source* est aussi peu remarquable qu'on pouvait le craindre d'après les noms des auteurs. Quant au ballet en lui-même, les reproches qu'on lui a faits, particulièrement en ce qui concerne la conclusion, ne paraissent pas lui porter un trop grave préjudice. C'est chose beaucoup plus difficile encore de produire un ballet en trois ou quatre actes, sans superfétations et dont l'action soit logique, que de composer un grand opéra en cinq actes qui n'ait pas les mêmes défauts.

Parlons d'*Alceste*. La direction de l'Opéra a bien voulu réclamer l'aide de M. Berlioz, comme elle l'avait fait lors de la dernière reprise de cet ouvrage en 1861. Cette fois-ci cependant, elle s'est réservé le droit de ne suivre les conseils que selon son bon plaisir. Nous sommes donc redevables à M. Berlioz de ce que l'exécution de l'œuvre de Gluck a été assez convenable; M^{lle} Batta surtout a rendu le rôle principal avec beaucoup d'intelligence et de zèle. Mais pour pouvoir donner l'ouvrage avec la *Source*, force était bien de le mutiler. On a donc fait quelques coupures dans les deux premiers actes; au troisième, on a supprimé le rôle d'Hercule; puis on s'est aperçu qu'autant valait supprimer le troisième acte tout entier, et on l'a supprimé. Le côté plaisant de l'histoire, c'est l'empressement avec lequel les journaux ont rendu hommage au bon goût de M. Perrin, pour avoir élagué le rôle d'Hercule, ce rôle, disait-on, n'ayant pas été ajouté par Gluck lui-même. Quant à donner des preuves à l'appui de cette condamnation capitale, personne, je vous l'assure, n'en avait à donner la moindre. Castil-Blaze, qui ne se faisait nul scrupule de soutenir des faussetés et d'en faire gloire, avait dit que l'addition du rôle d'Hercule était de la main de Gosser. M. Berlioz, dans son étude sur *Alceste*, se fondant sur « les journaux du temps, » avait donné raison à Castil-Blaze. Par malheur, les journaux du temps sont d'accord pour donner tort à M. Berlioz. Le récit qu'il fait à la page 179 de son volume *À travers chants* est controuvé de tout point. Il n'est pas vrai que Gluck se soit empressé de quitter Paris, ni que les représentations d'*Alceste* eussent été interrompues pour être reprises un peu plus tard. Le rôle d'Hercule fut ajouté pour la sixième ou septième représentation; les journaux, amis comme ennemis, en attribuent la musique à Gluck qui se trouvait très positivement encore à Paris (1).

À l'Opéra-Comique, nous avons eu un ouvrage en trois actes, paroles de MM. J. Barbier et M. Carré, musique de M. Ambroise Thomas. Le succès n'a pas été très éclatant; cependant *Mignon* ne paraît nullement déplaire au public. D'ailleurs, on a fait quelques coupures indispensables. Sans se soutenir autant qu'on le désirerait, la partition de M. A. Thomas contient des morceaux très gracieux, et d'autres d'une sensibilité délicate ou d'une expression chaleureuse et d'un bon effet scénique. On a critiqué surtout la pièce. Or, celle-ci rentre dans le genre de l'opéra-comique ordinaire; malgré des faiblesses, elle est intéressante, et le personnage principal est bien caractérisé. « Mais, disait-on, ce n'est pas la *Mignon* de Goethe! » — Qu'importe? —

(1) Voir le *Temps* du 1^{er} décembre 1861 et du 16 octobre 1866.

« Comment! mais au lieu de la faire mourir on la marie! »

— Le grand mal! La mort est-elle chose moins banale que le mariage? Quoique les gens qu'on tue au théâtre ne s'en portent pas d'habitude plus mal, j'ai fait l'expérience qu'il ne faut pas les exécuter sans de bonnes raisons. Que dans un opéra-comique on expédie sans miséricorde un Zampa, un Fra Diavolo, un Comminge: tout le monde s'en réjouit. On a assuré que MM. Barbier et Carré avaient d'abord destiné leur pièce au Théâtre-Lyrique et qu'ils avaient fait mourir Mignon, conformément au roman de Goethe. Réflexion faite, je suis presque fâché qu'ils aient changé d'avis. On aurait vu se renouveler l'histoire de *Manon Lescaut*, des *Pêcheurs de Catane*, de *Mireille*; tout le monde aurait réclamé contre la conclusion lugubre. Le pire, c'est que lorsqu'on a tué les gens, on a beau vouloir les ressusciter pour les faire unir par M. le maire et bénir par M. le curé, le public croit peu à ces revenants; c'est ce qui a porté malheur à l'édition revue et corrigée de *Mireille*.

Pour le reste, je n'ai à signaler à l'Opéra-Comique que la reprise de *Lalla Roukh*, de M. F. David, et du *Chien du Jardinier*, petit ouvrage sans importance de M. A. Grisar. Constatons que le succès d'estime obtenu par *Fior d'Aliza* paraît avoir corrigé M. Massé de l'ambition d'être à l'Opéra mieux que chef des chœurs. Il écrit la musique d'un opéra-comique en trois actes, le *Fils du Brigadier*, dont le texte est de MM. Labiche et Delacour, les heureux auteurs de l'opéra-vaudeville: *le Voyage en Chine*.

M. Carvalho fonde de grandes espérances sur l'Exposition universelle. Incessamment il donnera *Deborah*, de M. Devin-Duvivier, puis *Sardanapale*, de M. V. Joncière. Le sujet de *Deborah* est, dit-on, emprunté à Walter-Scott, et pousse beaucoup au noir. L'auteur des paroles est M. Plouvier. Pour le printemps, M. Carvalho s'est engagé à monter *Lohengrin*, de M. R. Wagner, et *Astorga*, de M. Abert. Ce dernier ouvrage a été représenté pour la première fois l'année dernière à Stuttgart; d'après les journaux, il a obtenu beaucoup de succès, ainsi que dans d'autres villes d'Allemagne. La musique appartient, comme celle de Nicolai et de M. de Flotow, à une tendance toute différente de celle de M. R. Wagner, et se rapproche des formes mélodiques, faciles et agréables, de la musique italienne moderne. La pièce est assez faible, mais on ne manquera pas de la remanier. Quant à *Roméo et Juliette*, de M. Gounod, nous ne connaissons, jusqu'à présent, que le bruit fait par MM. Carvalho et de Leuven à propos d'un ténor que le premier voulait enlever au second et qui seul peut-être n'a pas été surpris de se voir devenir une pomme de discorde. On sait que, forte de ses droits, Calypso a réussi à empêcher le départ d'Ulysse.

Si M. Carvalho a beaucoup de projets pour l'avenir, il n'en a guère réalisé pendant les quatre mois qui viennent de s'écouler. En fait de nouveauté, il n'a donné qu'une reprise du *Freischütz* « dans son intégrité, » c'est-à-dire sans supprimer des mesures entières, mais en altérant ci et là quelque peu la musique. Quoique les traducteurs des paroles soient restés le plus souvent assez fidèles au texte allemand, il n'a pas plu au directeur et aux chanteurs du Théâtre-Lyrique de s'y conformer entièrement. Par exemple, les trois couplets de la chanson de Gaspard sont séparés par des dialogues; M. Troy, au contraire, les chante sans discontinuation, et la claque fait recommencer le troisième; y eût-il dix couplets, elle ferait recommencer le dixième, parce que tel est son bon plaisir et peut-être aussi celui de M. Troy. La mise en scène du finale du second acte est assez mesquine, et à certains égards, même ridicule; la fin surtout est absolument dénaturée. Au troisième acte, on a supprimé le quiproquo des deux couronnes. Quant aux chanteurs, il en est comme pour *Don Juan*, la plupart ne comprennent leurs rôles qu'à demi. Croira-t-on que l'admirable duo des deux femmes n'a eu qu'un succès médiocre par la seule faute de l'exécution? Au surplus, M. Deloïre,

le chef d'orchestre, ne paraît pas doué d'une grande intelligence de la musique de Weber, non plus que de celle de Mozart. Je n'avais jamais entendu l'ouverture du *Freischütz* si mal exécutée que sous la direction de M. Deloffre. Cependant, l'ouvrage paraît avoir un grand succès; le public le trouve bien tel qu'on le lui donne; il ne peut savoir ce qui manque.

Que dire du Théâtre-Italien ? Ce bon M. Bagier ne sait ce qu'il veut et n'ose ce qu'il peut. Il avait réclamé le rétablissement de la subvention, afin, disait-il, de pouvoir enlever aux théâtres étrangers les bons artistes dont il avait besoin. Qui donc a-t-il enlevé ? Au Théâtre-Italien de Saint-Petersbourg qui allait être supprimé, il a pris M^{me} Lagrua pour nous priver de plusieurs artistes supérieurs à M^{me} Lagrua. Un jour, il lui vient l'idée de donner des traductions d'opéras-comiques français; on proteste, il y renonce. Un autre jour, il se demande si le *Freischütz* ne serait pas bien aise d'être reçu dans son théâtre pour tenir compagnie à *Don Juan*. Je pense qu'il a encore changé d'avis. Fraschini reste à Madrid; Delle Sedie est à Paris, mais M. Bagier, qui n'a jamais su apprécier cet artiste, ne lui a pas même offert de l'engager. Il n'a personne pour rendre d'une manière seulement supportable le rôle de Rigoletto ni celui de Figaro; que lui importe ! il a M^{lle} Patti. M^{lle} Lagrua montre beaucoup de sentiment dramatique et un grand soin dans l'interprétation de ses rôles; mais sa voix est fatiguée, et tantôt on la fait mal seconder, comme dans *Otello*, tantôt on lui fait chanter des opéras insoutenables, comme *Saffo*, de Pacini. Pour ténors, nous avons Ricolini, puis Pancani, médiocre acteur, médiocre chanteur, à la voix enrouée et brisée. Pour barytons, nous avons Cresci, dont il y a peu à dire, et Verger, jeune homme estimable, mais qui ne peut encore prétendre à tenir le premier rang. Pour contralto, nous avons M^{lle} Zeiss, qui n'est pas non plus une étoile de première grandeur. Zucchini laisse à désirer comme chanteur, mais c'est un bon acteur bouffe dont la verve ne manque jamais son effet. Je ne parlerai pas des autres.

La seule chose que M. Bagier ait osée, c'est de donner tous les quinze jours, le dimanche, des représentations populaires, c'est-à-dire à bon marché. Naturellement il traite ses convives selon le prix courant. Il ne paraît pas que le peuple lui ait une trop vive reconnaissance pour cette attention délicate. Bref, M. Bagier est modeste; il ne demande qu'à joindre les deux bouts, comme on dit, en risquant le moins possible. Aussi quelles belles ovations on fait régulièrement à M^{lle} Patti, qui ne se donne pourtant pas trop de peine ! C'est toujours la même comédie et peut-être les mêmes acteurs.

Les Bouffes-Parisiens ne font pas trop parler d'eux depuis leur réouverture. La nouvelle direction a engagé M^{me} Ugalde dont la voix est bien fatiguée, mais qui plaît toujours par l'entrain de sa diction et de son jeu. En fait de nouveautés, je n'ai à citer que les *Chevaliers de la Table ronde*, parodie bouffonne dans le genre mis à la mode par *Orphée* et la *Belle Hélène*. La nouvelle pièce n'est ni une des meilleures ni une des plus mauvaises. Pour la fin de l'année, on a donné une revue-vaudeville qui a fait une chute caractérisée. M. Offenbach continue à boudier les Bouffes, d'autant plus que la *Vie parisienne* a obtenu, au Théâtre-du-Palais-Royal, un grand succès. Les Fantaisies-Parisiennes montrent plus d'ambition; la reprise des *Rosières*, d'Hérold, était une tentative louable. D'œuvres nouvelles, il n'y en a eu que trois; la musique de toutes les trois est de M. Duprato. Ce sont : *Sacripant*, opéra-comique en deux actes; le *Baïon de Groschminet*, opéra-bouffe en un acte, et le *Chanteur florentin*, œuvre de circonstance écrite pour le début de M^{lle} Payret, lauréat du Conservatoire. Il y a dans tout cela des mélodies agréables, mais rien de bien saillant.

Le lion de la saison musicale, ce sera Joachim, le plus grand violoniste du temps présent. L'enthousiasme qu'il a

excité à Paris, comme ailleurs, a pu faire quelques jaloux, mais il ne l'en a pas moins mérité. Il s'est fait entendre dans plusieurs concerts du Cirque-Napoléon, et plus fréquemment encore à l'Athénée. Il s'est voué exclusivement à l'exécution de la musique classique, et il serait impardonnable d'en agir autrement. Personne ne sait interpréter comme lui la musique ancienne, par exemple, celle de Tartini et de J.-S. Bach; personne ne sait comme lui rendre à ces œuvres, en apparence vieilles, la vie qu'elles avaient quand elles furent créées. Inutile de dire qu'il ne rend pas moins bien les œuvres modernes. Il y a loin d'une fugue de J.-S. Bach à l'Élégie d'Ernst qu'il a jouée, il y a peu de jours, avec un sentiment profond et admirable, exempt de tout maniérisme. Je ne parle pas des concertos de Beethoven et de Mendelssohn dont l'exécution est de rigueur pour tout violoniste virtuose et dans lesquels le grand artiste allemand a encore montré toute sa supériorité.

J'ai déjà annoncé l'ouverture de l'Athénée dans ma dernière chronique. La forme de la salle n'est pas des plus avantageuses et les prix des places n'étaient pas trop propres à attirer la foule, excepté les jours où jouait Joachim; mais les prix viennent d'être baissés. Il faut souhaiter toute la prospérité possible à cet établissement unique en son genre, sans parler du but philanthropique : les conférences scientifiques alternent avec des concerts où l'on entend un choix d'œuvres classiques, tant symphoniques qu'avec chœurs et solos. Les chœurs sont excellents; parmi les solistes se trouve M^{me} Vandenneuvel-Duprez, et l'orchestre, sous la direction de M. Padeloup, est formé de la plus grande partie de celui des concerts du Cirque-Napoléon.

L'entrepreneur des concerts-promenades des Champs-Élysées a eu l'idée de transporter son orchestre, pendant l'hiver, au théâtre du Prince-Impérial, situé près du boulevard du Temple. Les programmes sont composés de la même manière que pendant l'été; ce n'est donc pas une concurrence aux concerts populaires de musique classique. Il semble plutôt que M. Besselièvre a servi les intérêts de M. Padeloup, en empêchant la Société philharmonique, dirigée par M. Placet, de venir se réinstaller au théâtre de la Gaîté. Au reste, cette Société ne donne plus signe de vie.

J'ai à vous parler maintenant d'un certain nombre de publications nouvelles. C'est d'abord une brochure, dont la reprise du *Freischütz* au Théâtre-Lyrique a accru l'intérêt : l'*Histoire de Freischütz*, par M. Edmond Neukomm, tirée de la biographie de C.-M. de Weber, écrite par son fils, M. le baron Max-Marie de Weber. La littérature musicale était jusqu'à présent si pauvre de renseignements authentiques sur l'illustre compositeur allemand, que M. Neukomm ne pouvait donner une publication plus importante ni plus agréable au public, en attendant sa traduction complète de l'ouvrage de M. Max-Marie de Weber.

La *Saison musicale*, par une réunion d'écrivains spéciaux, contient une série d'articles historiques et critiques sur tout ce que la saison de 1865-1866 a offert d'intéressant pour l'art. Voici les noms des collaborateurs, tous connus dans la presse musicale (je les cite dans l'ordre des articles) : MM. J. Weber, H. Vallier, A. Pougin, P. Lacome, A. Azévedo, F. de Villars, Léon Escudier, J.-F. Vandin, E. Neukomm, E. Thoinan, A. Malliot, W. Langhans, de Gasparini, de Thémènes.

L'*Almanach musical*, par un musicien (2^e année), publié par M. A. Pougin, est en quelque sorte le complément de l'ouvrage précédent; c'est le meilleur annuaire musical qui ait encore paru. La brochure de M. Malliot sur l'*Établissement d'un Conservatoire de musique à Rouen* contient des faits très intéressants pour l'histoire de l'art. Dans une autre brochure, intitulée : *De la Nécessité des musiques militaires*, M. Ad. Sax a résumé les arguments pour le

maintien des musiques de l'armée française; car dans la fièvre belliqueuse qui nous a gagnés, on est allé jusqu'à proposer cette suppression comme utile à la gloire de nos drapeaux. La belle avance, si les Prussiens, qui ont au moins le double des musiciens militaires que nous en avons, en faisaient autant!

Tous les musiciens instruits savent que pour les modulations et en général pour l'enchaînement des accords, on ne trouve dans les traités d'harmonie que des indications plus ou moins vraies, plus ou moins utiles, mais non pas une théorie véritable et complète qui fournisse à l'élève un guide sûr, et rende raison des formes harmoniques si variées employées par les compositeurs. Cette lacune m'avait préoccupé dès mes premières études de compositions musicales, c'est-à-dire il y a trente ans. L'ouvrage que je viens de publier sous le titre : *Traité analytique et complet de l'art de moduler* (1) est le fruit des travaux et des réflexions que j'ai faites sur ce sujet. Mon but a été, comme je le dis dans la préface, « d'analyser exactement les conditions fondamentales des modulations et la nature des éléments qui y concourent; en d'autres mots, à donner, non pas des moyens empiriques, toujours insuffisants, mais des principes clairs, simples et d'une utilité directe, avec les exemples nécessaires pour en comprendre l'application, de manière à mettre l'élève-harmoniste en état de réaliser par lui-même toutes les modulations praticables, et de se rendre compte de leur valeur et de leur emploi. » Cela dit, je me bornerai à recommander l'ouvrage à l'attention de mes lecteurs.

Il me reste à annoncer les publications suivantes : *Struensee*, partition complète pour piano et chant, avec paroles françaises; c'est une des œuvres les plus magistrales de Meyerbeer et sans nulle faiblesse; puis *Manfred*, de Schumann, partition de piano et chant, avec texte allemand et traduction française; enfin, la 2^{ème} livraison des *Chefs-d'œuvre de la musique vocale italienne aux XVII^e et XVIII^e siècles*, recueillis et publiés par M. Gevaert, avec accompagnement de piano, paroles italiennes et traduction française de M. V. Wilder.

JOHANNES WEBER.

BULLETIN

SOCIÉTÉ FLORIMONTANE

Séance du 14 janvier 1867

PRÉSIDENCE DE M. CAMILLE DUNANT

M. le Président ouvre la séance en exprimant les regrets que le départ de M. le préfet Joseph Ferrand ne peut manquer de laisser au sein de la Société, dont il était membre.

« Pendant son séjour parmi nous, M. Ferrand ne s'est pas contenté de mettre au service des intérêts matériels de notre département le rare esprit d'initiative et de suite dont il est doué; il s'est aussi préoccupé avec une constante sollicitude de ses intérêts moraux et intellectuels. Les associations qui avaient pour but de favoriser l'étude des lettres, des sciences et des arts ont trouvé dans l'homme privé et dans l'administrateur un protecteur dévoué. La Société Florimontane a souvent éprouvé les heureux effets de son dévouement et de sa bienveillance. Animé d'une sympathie vraie pour la Haute-Savoie à laquelle il consacrait tous ses instants, M. Ferrand a fait de nobles efforts pour dissiper les préjugés invétérés qui pesaient sur elle; il a concouru efficacement, par la publication de l'*Album de la Haute-Savoie*, par ses actes administratifs, par ses écrits, à la réhabilitation morale du département.

« Les membres de la Société Florimontane, comme tous ceux qui ont à cœur la dignité de leur patrie et qui s'intéressent à ses progrès, doivent à M. Ferrand un tribut mérité de reconnaissance. »

(1) Un volume in-8°, à Paris, chez l'auteur, 10, rue Saint-Lazare.

L'assemblée, partageant les sentiments manifestés par son Président, décide que l'expression de ses regrets et de sa gratitude envers M. Ferrand sera consignée dans le procès-verbal de la séance.

Il est procédé au renouvellement du bureau pour 1867. Sont nommés :

Président : M. Camille Dunant.

Vice-président : M. Ducis.

Secrétaire : M. Jules Philippe.

Sous-secrétaires : MM. Louis Revon et Sallet, professeur.

Archiviste : M. Eloi Serand.

Trésorier : M. François Bachet, neveu.

Membres du Comité de rédaction de la REVUE SAVOISIENNE : MM. Ducis, Jules Philippe et Louis Revon.

Directeur-gérant du journal : M. Jules Philippe.

Sur la proposition d'un membre, M. Achille Millien, homme de lettres, à Beaumont-la-Ferrière (Nièvre), est nommé **membre correspondant** de la Société; M. Joseph Thabuis, chimiste à Annecy, est nommé **membre effectif**.

On procède ensuite au dépouillement de la correspondance.

Il est donné lecture d'une circulaire de la Société française de numismatique, demandant une liste détaillée des collections publiques et particulières de numismatique qui existent dans le département de la Haute-Savoie.

M. le Secrétaire lit une lettre de M. Francisque de Lachenal, annonçant à la Société le don d'une collection de coquilles de Sardaigne et d'un flamant. Ces objets sont mis sous les yeux de la Société. Des remerciements sont votés au donateur, à qui le Musée est déjà redevable de plusieurs envois d'objets d'histoire naturelle et d'antiquités.

M. Ducis lit un compte-rendu sur le *Regeste genevois*. La réunion décide qu'il sera publié dans la *Revue*.

M. Ducis fait ensuite plusieurs communications :

1^o *Grillet*, sur la foi d'un mémoire fourni par un maire de Passy, avait signalé les pavés d'une voie romaine de trois mètres de largeur qui traversait les montagnes de cette commune dans la direction du Vallais — Or, ces prétendus pavés ne sont autre chose que des pierres brutes d'une dimension très inégale, jetées dans quatre ou cinq mares d'eau que traverse le chemin des montagnes, dont le tracé irrégulier ne représente aucunement celui des voies romaines. C'est donc dans la vallée de Chamonix, dont les passages sont, d'ailleurs, bien moins élevés, qu'il faut chercher la ligne de communication entre les Ceutrons et les Vallaisans lorsqu'ils formaient ensemble la province des Alpes graies et pennines.

2^o On a découvert, à Thiez, sur les bords de l'Arve, des débris de murs romains, des blocs taillés, des fragments considérables de *rudus*. Cette station serait un jalon de plus entre le tronçon de voie romaine d'Artaz et celui des Outtards à Passy.

3^o Le sol de la commune de Combloux est semé d'énormes blocs de granit. L'un d'eux, de huit mètres de hauteur sur cinq de largeur, a été fendu en deux. Sur la face antérieure une statuette est abritée dans une niche de 0^m,25 de hauteur, autrefois fermée d'un grillage, et sous laquelle on lit, gravée, la date de 1690. Il s'appelle la *Pierre de la sainte Vierge* au mas de *Cotsin*.

Un autre de 20 mètres de côté en hauteur, largeur et profondeur, a été également fendu en ligne droite. Des débris de lamelles posent très artificiellement dans l'ouverture des deux moitiés. Il porte le nom de *Pierre aux Fées* et se trouve à l'entrée du bois du Perey contre Domancy. Près de là, et dans cette dernière commune, on a trouvé une hache à oreillettes en bronze, déposée au musée de Chambéry.

Un autre bloc de la même dimension se voit dans la forêt de *Joux*, dont il porte également le nom.

4^o Les noms des mas, soit lieux-dits, dans les registres du cadastre sarde de 1750, peuvent servir de guide aux découvertes les plus intéressantes en fait d'archéologie.

La nomenclature d'un certain nombre de ces mas, dans les communes de Meythet, de Metz, d'Epagny, de Gevrier, de Marcellaz près Rumilly, de la Muraz contre le Salève, de Groisy, de Samoëns, de Cordon, de Passy, de Thonon contre Armoyn-Lyaud, etc., rapprochée des découvertes faites déjà dans quelques-unes de ces localités, donne l'espérance la plus fondée de les poursuivre avec succès dans une grande partie du département.

M. Revon rend compte de ses excursions archéologiques. Il présente les estampages, qu'il a relevés pendant l'été dernier, de plusieurs inscriptions de la Haute-Savoie, jusqu'ici peu connues ou mal copiées; ce sont, entre autres, les suivantes :

1° A Ville-la-Grand, au fond d'une dépendance de la maison Bonnet :

V · L · SATVRNINVS
MARTI
S · L · M

2° A Lornay, mur extérieur de l'église :

C · EVENETO
VOLT
SECVNDINO
H · EX · T

3° A Groisy, mur extérieur de la maison Excoffier :

A POLLINI
G · VERRIVS
AVRELIVS · EX · VOT°

Le même membre présente une collection d'antiquités lacustres acquise récemment par le Musée, et provenant du lac du Bourget. Elle renferme 52 bronzes : épingles, bracelets, anneaux, couteaux, hameçons, ornements ; 51 objets en terre : vases presque complets, fusaïoles, crépissage des cabanes ; un fragment de tissu ; divers objets en pierre et une série de graines, d'ossements, de bois de cerf.

M. Serand donne lecture de nombreuses copies, qu'il a faites pour la bibliothèque de la Société, de pièces historiques appartenant aux archives départementales. Il y a, notamment, des documents très curieux, concernant l'histoire de la Savoie pendant la Révolution, ou relatifs à la bande de Mandrin, au dernier des seigneurs de Copponex, à Claude Caffé, à l'abbaye de Talloires, aux Macchabées d'Annecy, etc.

M. l'archiviste dépose au nom de M. X. Pinget, de Bonneville, les manuscrits de deux études archéologiques déjà imprimées dans le journal le *Faucigny*. Ces études ont pour titres : *La pierre d'Androux à La Roche*, et *La vallée du Petit-Bornand, origine de sa population*.

DONS ET ÉCHANGES

1° *Mémoires et documents* publiés par la Société d'histoire de la Suisse romande ; tome XXI : — 2° *Mémoires* de l'Académie du Gard, 1863-64 ; — 3° *Mémoires et documents* de l'Académie de la Val d'Isère ; — 4° *Atti della Società Italiana di scienze naturali*, Milano ; vol. IX ; — 5° *Trois chansons françaises*, par A. Vingtrinier ; don de l'auteur ; — 6° *Le Crédit agricole par les Caisses d'épargne*, par Montmayeur ; don de l'auteur ; — 7° *Association des médecins de la Savoie*, don de M. Guillard ; — 8° *Journal* de la Société centrale d'agriculture de Savoie ; décembre 1866 ; — 9° Les travaux historiques de Paris, par Urbain Deschartes ; don de l'auteur ; — 10° *Revue des Sociétés savantes des départements* ; — 11° *Revue du Lyonnais* ; — 12° *Journal des connaissances médicales pratiques*, par M. Caffé ; — 13° *L'Union magnétique* ; — 14° *Le Mont-Blanc* ; — 15° *Le Courrier de Savoie* ; — 16° *Le Léman* ; — 17° *L'Echo du Salève*.

Pour extrait conforme :

L. RAYON, secrétaire-adjoint.

Le recensement de la population de l'Empire, exécuté en 1866, indique un total de 38,067,094 habitants ; dans ce nombre ne sont pas compris les 125,000 soldats employés en Algérie, à Rome, au Mexique, dans les colonies et les stations navales. En 1861, le total était de 37,386,164 pour les 89 départements.

La population se répartit de la manière suivante :

Sexe masculin	19,014,409
Sexe féminin	19,052,685

Voici quelques chiffres concernant nos deux départements. Pendant la période quinquennale, on constate dans la Haute-Savoie une augmentation de 6,272 habitants, et dans la Savoie une diminution de 5,376 habitants. La Haute-Savoie possède 4 arrondissements, 28 cantons, 310 communes, 273,768 habitants ; la Savoie, 4 arrondissements, 29 cantons, 326 communes, 271,663 habitants.

Le *Journal de Toulouse* a annoncé que l'on a découvert dans le parc du château de Fiac, près de Laval, un ancien souter-

rain creusé dans le roc, composé de trois chambres voûtées et reliées par un labyrinthe de galeries contenant un grand nombre d'ouvrages de défense.

Cette habitation souterraine, creusée à cinq ou six mètres sous un sol autrefois garni d'arbres, a fait l'objet d'une étude approfondie de la part de plusieurs archéologues, et M. Aurignac, architecte de la ville de Laval, aidé de M. Dupuy, a relevé le plan de la caverne destiné à accompagner une notice détaillée.

Le journal cité pense qu'il s'agit ici d'une habitation troglodytique pareille à celles que l'on a déjà découvertes dans le Tarn-et-Garonne. Il serait à souhaiter que cette supposition passât à l'état de vérité afin d'exciter les archéologues du pays à la recherche et à l'étude des antiquités de ce genre au sujet desquelles la lumière est loin d'être complète.

L'administration du Louvre vient d'acquérir, au prix de 50,000 francs, six fresques de Luini, provenant d'un palais de Milan.

Il s'est formé, à Paris, une société dite des Carrières du Mont-Blanc, ayant à sa tête M. Berchon des Essards. Elle a surtout pour but l'exploitation des jaspes à Saint-Gervais. Jusqu'ici, on se contentait d'en polir de petits fragments pour les vendre aux touristes sur la route de Chamonix. C'est à l'architecte du nouvel Opéra que revient l'honneur d'avoir utilisé le premier, pour l'architecture, cette magnifique roche, susceptible du plus beau poli, et dont les teintes varient du rose au rouge vif, avec des veines verdâtres : douze colonnes doivent orner les paliers des deux escaliers latéraux, au second étage. Les jaspes de Saint-Gervais doivent être utilisés également dans la décoration du futur Vaudeville et de la nouvelle maison des jeunes aveugles. Les visiteurs de l'Exposition universelle verront aussi deux énormes monolithes, de six mètres de hauteur, avec chapiteaux corinthiens en bronze ; ils seront disposés dans le grand axe du palais de l'Exposition, aux abords du jardin intérieur. Enfin, on dit que la maison Christoffe doit exposer une partie de ses produits sur une immense table de jaspé incrusté d'argent.

M. Victor Cousin vient de mourir à Cannes. C'est à la Sorbonne qu'il a légué sa bibliothèque, estimée un million.

M. Ingres, né à Montauban en 1781, est mort dernièrement à l'âge de 86 ans. Il a légué à sa ville natale son tableau *Jésus devant les docteurs*, toute sa collection d'études et sa collection d'objets d'art.

On va élever une statue à Shakespeare sur le quai de la Tamise, devant Temple-Garden.

D'après des notes statistiques publiées par M. Natoli, ministre de l'instruction publique en Italie, ce dernier pays posséderait 210 bibliothèques, dont 164 publiques et 46 privées, contenant 4,149,281 volumes. On compterait en Angleterre 1,771,493 volumes ; en France, 4,589,000 ; en Autriche, 2,488,000 ; en Prusse, 2,040,450 ; en Russie, 852,000 ; en Bavière, 4,268,500 ; en Belgique, 509,100. La Bavière serait donc le pays où se trouverait, comparativement à sa population, la plus grande quantité de volumes.

Dans un des derniers numéros de la *Revue savoisonne*, nous avons annoncé l'exécution d'une reproduction photolithographique du manuscrit de la *Géographie* de Ptolémée, retrouvé par un voyageur russe en 1840 dans un couvent du mont Athos. Cette œuvre remarquable est aujourd'hui terminée et on la doit à la maison Firmin Didot.

M. Gustave Vallier, membre correspondant de la Société Florimontane, a reçu de la ville de Grenoble, une médaille d'or, unique, pour le remerciement du zèle et des soins qu'il a mis à classer et à cataloguer son médailler.

Pour donner une idée de l'extrême salubrité du Bas-Canada, il suffira de dire qu'en 1851, lorsque le pays n'avait encore que 900,000 habitants, on y comptait 38 centenaires, 417 nonagénaires, 3,030 octogénaires, 11,084 septuagénaires et 24,095 sexagénaires.

Le Directeur gérant, J. PHILIPPE.

ANNECY. — TYP. THÉSIO.

ON S'ABONNE

EN FRANCE

Par un bon postal à l'ordre du Directeur;

A L'ÉTRANGER

Par un effet sur une maison d'Annecy.

La Revue rendra compte des ouvrages dont deux exemplaires lui auront été adressés.

REVUE SAVOISIENNE

JOURNAL PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ FLORIMONTANE D'ANNECY

PARAISANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Histoire — Sciences — Arts — Industrie — Littérature

La Société laisse à chaque auteur la responsabilité entière des opinions qu'il émet.

ABONNEMENT

France. . . . 6 fr.
Italie et Suisse . 7 »

PAYABLE D'AVANCE

On ne reçoit que des abonnements annuels.

Les communications de tous genres adressées à la *Revue savoisienne* doivent être affranchies.

SOMMAIRE. — Encore le Regeste genevois, par M. C.-A. Ducis. — Glanures historiques (suite), par M. Jules Vuy. — Un procès archéologique (suite et fin), par M. C.-A. Ducis. — Bibliographie historique de la Savoie, par M. F. Rabut. — Médecine: Instruction pour le traitement des fièvres à accès intermittents c'est-à-dire réglés, par M. Ch. Calloud.

ENCORE LE REGESTE GENEVOIS

En rendant compte du travail des autres on se met à la brèche des réclamations. C'est la loi du flux et reflux. Tant mieux! la vérité n'en sortira que plus lumineuse.

On a demandé la définition du mot *Regeste*, qu'on ne trouve pas dans les dictionnaires français. A cela ne tient rien, le mot est bon, retenons-le. Vopiscus employait, au troisième siècle, le mot *Regestum*, qu'on retrouve dans les codes de Théodose et de Justinien, et qui n'a cessé d'être en usage à Rome et dans les commentaires des jurisconsultes d'Italie, de France et d'Allemagne (1). Il demande aujourd'hui à la langue française le droit de cité, qu'ont obtenu avant lui beaucoup de ses compatriotes, sans lesquels notre langue serait bien pauvre. Pourquoi les grandes académies n'enrichiraient-elles pas leurs vocabulaires des termes dont les petites académies ont contrôlé l'usage et la valeur? Contrairement à ce qui se passe dans le jeu des artères et des veines pour le corps humain, la population des villes capitales se fortifie de la vigueur permanente de celle des provinces, et la vitalité intellectuelle des grands centres n'a rien à perdre dans ce contingent.

La définition du Regeste se trouve dans le titre même de l'ouvrage; c'est un répertoire chronologique et analytique des faits relatifs à un ensemble de pays. Avant d'écrire une histoire, il ne suffit pas de collectionner des chartes et d'autres documents. Pour en comprendre l'enchaînement, il est nécessaire, surtout lorsqu'ils sont nombreux, de classer par rang de dates le résumé de chacun. C'est le canevas que fait tout historien, sans se douter même qu'il a fait un regeste. Les causes et les conséquences s'y dessinent d'elles-mêmes; les synthèses s'en détachent pour former la trame de son œuvre.

Mais, ajoute-t-on relativement au Regeste genevois,

(1) *Scriptores rei Aug. in Probum*. Ducange, *Gloss.*, etc. *Revue savoisiennne*, 1866, page 58. *Regeste Genevois*, XXII, XXIV, XXV.

pourquoi se renfermer dans l'espace de temps compris entre les années 218 avant J.-C. et 1312 de notre ère? La première date est celle du premier document historique sur les Allobroges dans le territoire desquels se trouvait Genève; la dernière correspond à de graves changements dans l'assiette politique du pays: la constitution du pouvoir communal et la prépondérance de la maison de Savoie à Genève.

Entre les époques précédentes pour lesquelles les documents font défaut et les suivantes où ils abondent, la période contemplée dans le Regeste est bien la plus intéressante par les grandes vicissitudes que l'Europe a éprouvées et la moins approfondie dans les traités historiques destinés à l'instruction publique.

Si les époques dites anté-historiques sont aujourd'hui l'objet d'investigations qui se poursuivent avec une ardeur fiévreuse, parce que la curiosité s'attache de préférence à l'inconnu, les deux époques romaine et du moyen âge avaient, au même titre, primé depuis longtemps dans les recherches des esprits laborieux, et les résultats de cette longue préparation ne doivent pas être plus négligés que les fruits d'une campagne au lendemain d'une victoire.

Les matériaux raisonnés que le Regeste a condensés sur l'histoire de l'ancien territoire de Genève pendant ces deux époques, auront leur suite dans d'autres volumes pour les périodes suivantes et probablement, il faut l'espérer, leurs précédents sinon leurs origines, dans le complément des découvertes ethnographiques à l'ordre du jour.

M. Paul Lullin nous adresse à ce sujet une note que nous nous faisons un devoir de publier:

FONDATION DU PRIEURÉ DE CHAMONIX

M. Bonnefoy, notaire à Sallanches, a eu l'heureuse idée de faire reproduire par la photographie une des plus anciennes chartes conservées dans les archives de cette ville; c'est l'acte par lequel Aimon, comte de Genevois, et son fils Gérold font donation, l'an 1090 environ, du territoire de Chamonix situé dans leur comté, au monastère de Saint-Michel de la Clusaz, en Piémont. Une telle reproduction authentique est intéressante pour les amateurs de paléographie et peut en outre servir à contrôler l'exactitude des transcriptions ou copies, si souvent défectueuses. C'est précisément le cas qui s'offre à nous pour la charte reproduite par les soins de M. Bonnefoy. L'acte a été imprimé soit par Guichenon (*Bibl. Sébus*, Cent. I, ch. 49), soit par Besson (*Pr.* n° 8); or, l'un et l'autre de ces historiens, outre quelques erreurs peu graves dans le texte, ont fait la même

omission parmi les noms des témoins; ils mentionnent au nombre de ceux-ci, un *Albertus miles*, tandis que la charte contient d'une manière très lisible : *Albertus miles de Gomoens*. — Par suite de cette lecture rectifiée, la modification à faire au numéro 219 du Regeste genevois est importante à un double point de vue : pour la généalogie de la famille noble des chevaliers de Gomoens, et pour la nomenclature des fiefs du pays de Vaud qui dépendaient, à cette époque, de la maison de Genève.

P. L.

M. Bonnefoy a fait également déposer aux archives de notre Société et à celles du département un exemplaire de cette photographie; nous y lisons, parmi les témoins de l'acte, *Engeldrandus* et *Silvo* au lieu de *Angobardus* et *Silico*. Que de châteaux, que de chapelles, que d'établissements anciens ont disparu, surtout depuis un siècle! Que de noms de localités perdus ou transformés dans le mouvement séculaire des dialectes vers l'uniformité de la langue française! Retrouver sur place cette nomenclature féodale et ecclésiastique, trop souvent altérée dans l'orthographe par les prononciations diverses, telle est la rude tâche qui incombe aux déchiffreurs de chartes et pour laquelle les auteurs du Regeste n'ont pas épargné les visites locales.

Je saisis cette occasion pour rectifier une erreur qui s'est glissée dans mon rapport sur le Regeste : c'est au Mont-de-César et non à la Dent-d'Oche qu'est adossée la commune de Thollon. Je regrette également l'inadvertance qui a fait ajouter les n° 1151 et 1176 à la liste des rectifications reproduite dans le tirage à part de ce rapport. Ces deux actes ont bien été enregistrés à leur date dans un supplément. Le double aspect sous lequel on peut les considérer, soit de donation et de conventions, soit de notifications authentiques de ces mêmes actes par l'official, a été seul la cause de cette critique imméritée et superflue. Je me permettrai encore de signaler quelques lacunes, certain d'avance de ne pas déplaire aux deux infatigables auteurs, qui, loin de se dissimuler les difficultés de l'entreprise, ne craignent pas d'appeler sur leur œuvre l'attention des hommes spéciaux dans le but loyal d'arriver à faire la lumière la plus complète sur l'histoire nationale. Il est bon d'observer aussi que le tirage des premières parties du livre était fait, il y a quatre ans déjà, bien avant la divulgation de plusieurs travaux qui auraient modifié quelques-unes de leurs appréciations ou complété leurs articles.

1325. A la demande des contractants, Guillaume, évêque de Genève, appose sa signature à la transaction passée entre Amédée, comte de Savoie, et Pierre, évêque de Belley, sur des conflits de juridiction, à Asti, le 22 septembre 1290 (1).

1603. Concession de libertés aux habitants de la châtellenie de Châtel sur les Ussets près de Seyssel par Amédée comte de Genève avec le consentement d'Agnès de Châlons son épouse, faite à Annecy le 18 mars 1307 (2).

1618. Par testament du 17 avril 1308, M^r Amblard d'Entremont, évêque de Maurienne, donne à l'abbaye de Haute-Combe 200 livres viennoises à charge d'y tenir un chapitre, d'y faire un anniversaire chaque année. Il désigne son ami, Guy de Seyssel, pour exécuteur testamentaire du legs fait aux pauvres (3).

(1) Guichenon, *Episc. Bellie. series chronographica*, 46.

(2) Jules Vuy, *Les Franchises de Châtel en Genevois*, extrait du XI^e volume des *Mémoires de l'Institut genevois*, 1866.

(3) Angleys, *Histoire du Diocèse de Maurienne*, pièces justificatives n° 4.

1632. Guy de Seyssel, seigneur de Bourdeau, et Pierre de Sallenôves assistent comme témoins aux conventions passées entre Amédée, comte de Savoie, et Richard de la Chambre, vicomte de Maurienne, le 25 janvier 1309 (4).

C.-A. DUCIS.

GLANURES HISTORIQUES

IX

Pour bien comprendre l'histoire du moyen âge, l'étude des ouvrages qui traitent du droit féodal est indispensable.

Toutefois, cette étude, à elle seule, ne suffit pas; elle nous laisse, plus ou moins, dans le domaine théorique.

Parmi les documents utiles à connaître et à consulter pour compléter cette étude, il faut citer les terriers dont j'ai déjà, à plusieurs reprises, parlé dans la *Revue savoisiennne*, ceux-là, surtout, qui remontent à une époque bien éloignée de nous; on peut y puiser des renseignements précieux. Tous ceux qui s'intéressent à l'histoire d'un pays auront d'autant plus raison de les conserver ou de les sauver de la destruction, que le nombre de ceux qui ont été perdus ou anéantis par la passion, l'ignorance, l'incurie, n'est déjà que trop considérable.

Les terriers nous permettent de saisir en quelque sorte, sur le fait, la société féodale, de l'étudier, comme disent les peintres, d'après nature.

En les examinant de près, on est surpris de voir combien de degrés successifs, combien de nuances plus ou moins grandes, plus ou moins caractéristiques, séparent la noblesse et les hommes libres des classes qui sont au bas de l'échelle sociale établie et organisée par la féodalité.

Ce n'est, en effet, qu'à la suite d'un travail lent et séculaire que la masse du peuple s'est peu à peu élevée à cette égalité civile proclamée par la Révolution française et qui est bien loin encore d'avoir reçu tout le développement dont elle est susceptible.

Dans le XIV^e siècle, par exemple, et pour le mandement de Chaumont, en Genevois, l'esclavage proprement dit a disparu depuis longtemps, mais nous constatons l'existence du servage avec tous les degrés et toutes les modifications dont il était susceptible. Les *hommes*, à prendre ce mot dans le sens féodal, ne sont pas rares, c'est-à-dire les serfs soumis à un *hommage* plus ou moins pesant, plus ou moins étendu.

Dans cette seule catégorie, dans cette catégorie infime d'individus qui, si on les compare aux esclaves des IX^e, X^e et XI^e siècles, se sont considérablement rapprochés de la liberté civile, quoiqu'ils en soient encore bien éloignés, nous trouvons des différences profondes.

Ici, c'est un *taillable à miséricorde*, corps et biens, *deux fois par année*; tel autre n'est *taillable à miséricorde qu'une fois par année*. La taillabilité de celui-ci est telle qu'il n'est pas attaché à la glèbe et qu'il peut, en cessant d'occuper, de *tenir* certains immeubles (*recusat tenere*), s'affranchir plus ou moins; notre terrier nous en offre un exemple. La taillabilité de tel autre s'étend à sa personne et aux immeubles qu'il occupe.

L'éditeur du *Cartulaire de Lausanne* a remarqué que, souvent, dans le même village, on trouve, à une certaine époque, nombre d'individus dont la position sociale, féodalement parlant, est très différente. Le mandement de Chaumont nous présente des cas plus curieux encore; ainsi, nous voyons la *personnalité* d'un même individu se *diviser* quelquefois; cet individu est, en même temps et *par indivis*, taillable de deux ou de plusieurs seigneurs.

Notre terrier nous montre une personne qui se reconnaît, corps et biens, taillable à miséricorde, deux fois par

(4) Cibrario, *Discours sur la constitution de la monarchie de Savoie*, documents justificatifs inédits.

année, pour une moitié et par indivis, du comte de Genève, et pour une autre moitié de Jaquemet d'Epagny. Un autre est taillable, une fois par an, et par tiers, de trois seigneurs différents.

En lisant, avec quelque attention, les pages de ce terrier qui ont survécu à la destruction (il était dans un grenier où je l'ai recueilli et où on le lacérait peu à peu), je vois défiler devant moi les serfs du vidomne de Chaumont, les serfs de l'hôpital de Coligny, les serfs du temple de Coligny (*hominum templi de Colognies*), les serfs des seigneurs de Confignon, etc., en un mot, toutes les classes inférieures du monde féodal, tel qu'il se présente à nous dans le XIV^e siècle.

A l'autre extrémité de l'échelle, c'est le comte de Genève; au-dessous de lui, à des degrés divers, un certain nombre de familles nobles, de monastères et de bourgeois payant les impôts et jouissant des privilèges de Chaumont.

Voici Pierre, vidomne de Chaumont, Guillaume de Ruz, châtelain, et Henry d'Amancy, vice-châtelain de la même localité; plus loin, le seigneur de Salenove, le prieur de Saint-Victor, l'abbesse de Bonlieu, Nicod co-seigneur d'Hauteville, Hugonin et Richard de Verbouz, damoiseaux, Pierre, damoiseau, de Clarafond, le sénéchal de Minzier, Jean de Savigny, damoiseau; ici, il s'agit de la maladrerie de Sion (*de maladeria de Syons*), là, de l'hôpital du mont Sion (*hospitales montis de Syons*), là, du recteur de l'hôpital de Coligny; ailleurs, et j'abrège à dessein, est mentionné le monastère de Sainte-Catherine du Mont, près d'Annecy le bourg.

Ailleurs encore, figure, une ou deux fois, le châtelain de Châtel sur les Ussets, de ce Châtel qui rappelle une localité détruite depuis longtemps et dont j'ai publié, l'année dernière, dans les *Mémoires de l'Institut genevois*, les franchises inédites.

Entre ces deux extrêmes de la société féodale, les nuances sont infinies. Je n'aurais pas supposé que le nombre de ces nuances fût aussi considérable. Il faudrait, pour s'en faire une idée moins superficielle, reproduire aussi les redevances de toute nature (froment, avoine, pain, vin, moût, cire, etc.), les redevances en espèces, les redevances personnelles qui figurent dans notre terrier. On se ferait peut-être alors une idée plus exacte de la variété étonnante que présentait cette société féodale, au point de vue de l'égalité, ou, mieux encore, au point de vue de l'inégalité civile. Je parle toujours de la seconde moitié du XIV^e siècle, de l'époque du comte Pierre de Genève.

Pour ne pas entrer dans trop de détails, disons seulement que les nuances qui séparaient les serfs les moins maltraités par le joug féodal, des degrés inférieurs des hommes libres, n'étaient pas aussi grandes qu'on le croit généralement.

Notre terrier nous fournit donc, au point de vue de l'histoire, bien des données utiles; s'il est éminemment sec et au premier abord peu agréable à lire, il n'en est pas moins très instructif.

En laissant de côté Chaumont même qui jouissait encore, à cette époque, d'une assez grande prospérité, une circonstance m'a frappé relativement aux maisons rurales que mentionne notre terrier; une seule, dans les pages qui ont survécu, est indiquée comme étant *construite en pierre*; elle se trouvait dans le village de Minzier (*domum lapideam cum quodam citairno*), une maison de pierre avec une citerne.

Sous un autre rapport, sous le rapport géographique, notre terrier nous fournit des indications précieuses; il nous permettrait, entre autres, de rectifier une des plus graves erreurs commises par les éditeurs du *Regeste genevois* dans la confection de la carte du diocèse de Genève.

Nous remontons avec ce vieux document jusqu'au commencement du XIV^e siècle, peut-être même jusqu'à la fin du XIII^e. Le nom d'Agnès de Châlons, bisaïeule du comte

Pierre, s'y retrouve à plusieurs reprises (*per laudem inclite recordationis domine agustis de cabillone comitessis gebenn. abavie domini nostri comitis*). Le père et les frères du comte Pierre sont aussi mentionnés plus d'une fois; malheureusement, les dates précises des titres auxquels le terrier se réfère, sont rarement indiquées.

En terminant au sujet de ce terrier, il est encore deux points que je désire rappeler; ils ne sont pas sans intérêt.

Le premier, c'est la trace d'une vente d'hommes, de serfs, faite évidemment encore dans le XIV^e siècle. La charte à laquelle je l'emprunte porte la date du 4^{er} septembre 1377.

Il est rappelé, dans cette charte, que, sous le règne du comte Amédée, Aimonet d'Arlo, co-seigneur de Semine, son fils et son petit-fils ont vendu plusieurs serfs au frère des personnes qui reconnaissent devoir au comte Pierre certaines redevances féodales (*...homines suos infrascriptos heredes et posteritates..... venditos..... per Aymonetum de Arlo condominium Semene.....*). Je me borne à cet aperçu rapide; je pourrai revenir sur ce sujet, en publiant plus tard, comme je me propose de le faire, un document inédit du XIII^e siècle, fort intéressant, et qui a trait à la vente de la moitié indivise d'un village du Genevois, corps et biens, faite par le vidomne de Cruseilles au monastère de Pomiers.

Un autre fait que je désire relever et qui est peu connu, c'est la manière dont les redevances féodales de toute nature se morcelaient elles-mêmes et se subdivisaient presque sans limites. Les lecteurs de la *Revue savoissienne* voudront bien me permettre de citer quelques exemples saillants que j'emprunte à la même source. Je trouve, entre autres, les redevances suivantes dans notre terrier :

Le tiers de la moitié d'un barril de moût.

La deuxième partie d'un pain.

Le tiers du cinquième de six deniers.

La vingtième partie du tiers d'une livre de cire.

La cinquième partie de la moitié d'un quart de froment.

La dixième partie d'un demi quart de froment.

La septième partie du tiers d'un quart de froment.

Le quart du tiers de la moitié d'un quart de froment.

— Au moyen de cette dernière redevance, nous remontons à plusieurs générations en arrière.

La redevance originaire, une coupe de froment, s'était divisée en quatre parts; l'un de ces quarts s'était divisé lui-même en deux parts égales, l'une de ces parts en trois autres et enfin l'une de ces dernières en quatre parts.

Ailleurs, notre terrier parle, dans une des chartes qu'il renferme, de la vente de *trois parts du sixième de la dix-huitième partie des dîmes de Minzier*.

Dans une charte presque contemporaine, quoiqu'un peu plus récente que celles de notre terrier, Amédée VIII, devenu souverain du Genevois, inféode à un noble de Semine la *sixième partie d'un serf* (*sextam partem unius hominis*), c'est-à-dire, le travail d'un serf durant un jour par semaine. Le septième jour était, en effet, le jour du repos, ce qui fut, remarquons-le en passant, un grand bienfait, pendant le moyen âge, pour les classes inférieures de la société féodale.

Un mot encore sur un autre document du XIV^e siècle.

Il y a quelques mois, j'achetai un volume, d'un âge assez respectable puisqu'il a été imprimé en 1489, un *incunable*, en un mot.

Au commencement et à la fin de ce volume, dans l'intérieur de la reliure, était blotti un parchemin concernant une des villes les plus actives, les plus éveillées, les plus savantes de la Savoie; c'est nommer Annecy, la *ville florimontane*.

Ce parchemin (il s'agit d'une vente) porte la date du 8 juillet 1387; il est, comme on le voit, de la même année que les célèbres franchises promulguées à Genève par Adhémar Fabri.

Je dois un sommaire de ce parchemin aux lecteurs de la *Revue savoisonne*, surtout aux habitants d'Annecy; c'est une dette que je veux payer. Le voici.

Richard Milleyret, bourgeois d'Annecy, avait, par son testament reçu M^e Jean De Ville, notaire, le 22 janvier 1378, institué pour son héritière, Utilie, sa femme, en lui substituant les pauvres (*pauperes Christi*) de l'hôpital d'Annecy.

La succession de Richard Milleyret comprenait, notamment, la moitié indivise d'une maison située à Annecy le bourg, en face de la fontaine de l'Île. Cette maison était confinée, sur le devant, par la voie publique, sur le derrière par le Thiou (*a parte posteriori labitur aqua de Thyous*); elle était contiguë aux maisons de Mermet Morel et de Guillermet Barbier.

Utilie elle-même avait, aux termes de deux actes reçus M^e A. d'Allonzier, notaire, le 29 octobre 1383, et M^e Aymonet de Cuisinens, notaire, le 29 janvier 1387, fait donation entre vifs, au recteur de l'hôpital, de l'autre moitié de cette maison; Utilie était morte peu après cette dernière donation. Il s'agissait de vendre l'immeuble.

Noble Jacques Truffet (*dognus Jacobus Trufferii*), recteur de l'hôpital des pauvres, publia cette vente à haute voix, à trois reprises et à trois jours différents, au moment de l'offertoire, dans l'église de Notre-Dame-de-Liesse (*in ecclesia Beate Marie Lese*), en présence du clergé et du peuple réunis pour le service divin (*clero et populo ad divina congregato audiente et intelligente*). Les biens devaient être vendus au plus offrant, en présence des syndics d'Annecy et du recteur de l'hôpital. Cette publication était faite conformément à l'usage (*ut est moris in talibus*). L'immeuble fut vendu, pour le prix total de deux cent quarante florins d'or, de bon poids, à Johannet Chevrier, boucher et bourgeois d'Annecy, en présence et du consentement de Jordan Balland, Pierre Crathuz et Jean Lovagnier, syndics d'Annecy. Il était garanti, en particulier, franc de toute servitude urbaine; les vendeurs renonçaient, entre autres, à tous statuts, privilèges et coutumes qui auraient permis d'invalider l'acte de vente.

Cet acte fut passé, dans la cour de l'hôpital des pauvres, par M^e Henry Proys, de Talloires, notaire, en présence de nobles Pierre de Bessonay, de la Grave, damoiseau, et Jordan Penguis, bourgeois d'Annecy, témoins requis.

Les droits du fisc furent encaissés *manu dilecti Aymareti de Bossonne*.

Ce document authentique constate un mode de publication des ventes juridiques que les personnes peu au courant des anciens usages ne liront peut-être pas sans surprise.

Singulière destinée! Ce document sur Annecy, mutilé çà et là par l'ignorance du relieur, se trouve ainsi depuis longtemps en compagnie de la *Cité de Dieu*, de saint Augustin. Le volume de l'auteur des *Confessions* a sauvé la chartre qui nous reporte à l'époque du comte Pierre. J'ai vu, de même, les homélies du pape Grégoire sauver quelques pages d'un glossateur sur les Institutes de Justinien.

Amis des études historiques, jetez toujours un regard curieux sur l'intérieur des vieilles reliures; elles renferment quelquefois des trésors. Souvenez-vous de Gil Blas et de l'âme du licencié Garcias.

— Adieu pour un moment, chers et bienveillants lecteurs, aux temps du comte Pierre et aux documents du XIV^e siècle. Je veux butiner aussi dans le XVI^e siècle, dans le XVII^e. Tout en demandant parfois à la *Revue* une place pour la suite de ces glanures, je me propose de faire un petit groupe spécial — de glanures aussi — sous le titre : *A propos de saint François de Sales*.

C'est bientôt le 300^e anniversaire de la naissance de cet écrivain aimable et charmant, de ce saint évêque qui a eu toutes les gloires, même celle d'être insulté, je ne sais trop

pourquoi, par quelques va-nu-pieds littéraires. Et pourtant ce n'est pas de l'admirable auteur de l'*Introduction à la vie dévote* que je vous parlerai; je risquerais fort de redire ce qui a été écrit avant moi mieux que je ne le pourrais faire.

A propos de saint François de Sales, nous tâcherons de deviser un peu du baron d'Hermance, d'un des premiers maîtres de saint François, de la famille de Sales elle-même; nous consacrerons peut-être quelques pages aux sœurs de Sainte-Claire... Que sais-je? on butine toujours un peu au hasard; si la fantaisie veut me servir de guide, je lui donnerai volontiers la main, tout en restant fidèle à la vérité historique; peut-être aussi pourrions-nous offrir aux lecteurs de la *Revue savoisonne* quelques détails peu connus sur cette parente, par alliance, de saint François de Sales, à laquelle nous sommes redevables de ce beau livre de l'*Introduction à la vie dévote* dont il était question tout à l'heure. Nous les puiserons, autant que possible, dans des pièces autographes de M^{me} de Charmoisy elle-même.

Bref, ce ne sont pas des gerbes que nous promettons, mais quelques épis épars seulement.

« Dieu conduise la barque, » écrivait un jour M^{me} de Charmoisy, en parlant d'un projet de mariage. Je répète avec elle : *Dieu conduise la barque!* JULES VUY.

UN PROCÈS ARCHÉOLOGIQUE

(Voir la *Revue* de 1866, pages 95 et 110. — Suite et fin.)

L'inscription qui a le plus exercé la sagacité des épigraphistes est celle d'une stèle funéraire, surmontée d'un attique avec oreillettes de hibou. Comme celle de Sylvain, elle est encadrée dans un mur qui ferme le chœur de Saint-Martin-d'Aime, à l'entrée de la crypte.

IVCVNDO
CHRYSEROTIS
CAESARIS · SER
FAVSTIANI
DISP · VICAR

Le *Dispensator* était un esclave, *servus*, remplissant les fonctions de secrétaire, de comptable, d'économe dans une ferme ou une grande maison. Le *Vicarius* était un autre esclave destiné à l'aider dans ce service (1).

Un Chryseros, affranchi de Marc-Aurèle, a laissé des biographies de cet empereur et de quelques-uns de ses prédécesseurs (2). Comme les affranchis prenaient généralement le nom de leurs patrons, il ne serait peut-être pas hors de propos d'établir un rapprochement entre le nom de *Chryseros*, qui semble n'être que la traduction grecque d'*Aurelius*, et celui de *Faustianus*, qui pourrait être une dérivation de celui de *Faustina*, épouse de Marc-Aurèle. Aurelius et Chryseros se trouvent quelquefois réunis par le même personnage dans les inscriptions (3).

Quoi qu'il en soit, M. Constant Gazzera interprète ainsi cette inscription : *À Jucondus adjoint de l'esclave Chryserote Faustianus intendant de l'empereur*. Il ap-

(1) L. 5. § Actoris D. dedolo malo et metu except.

Gutherius, *Notitia dignit. imperii*, 573, 585.

Ducange, *Glossarium*, etc. Antony Rich., *Dict. des antiquités*. Varro, *De lingua lat. Festus*, *De verb. signif.*

(2) Tillemont, *Hist. des empereurs*, Antonin, XII. Marc-Aurèle, XXXIII.

(3) *Revue archéologique*, 1863, juin 374. Comarmond, *Musée lapidaire de Lyon*, Passim.

puie cette explication d'une autre inscription d'Italie analogue (1).

Citons encore deux fragments :

PROVINCIA
BAETICA E

que l'on voudrait rapporter à Trajan, né dans cette province, mais qui me paraît plutôt rappeler le service militaire, comme la *provinc. Lusitanica* de l'inscription de Montmélian pour un *tribun de la légion victorieuse*.

AV D
EBELLI
AV G

où l'on prétendrait lire soit le nom de l'usurpateur *Trebellianus* sous le règne de Gallien, soit celui d'un *Trebellius procurator Augusti*, qui serait devenu plus tard un assez mauvais général en Bretagne (2). Ce ne sont au fond que des conjectures. Mais il n'en est pas moins probable que ces fragments ont appartenu à des inscriptions officielles, et c'est en cette qualité qu'elles viendraient à l'appui du séjour des autorités et de la fixation du *forus* à Aime.

Toutefois, malgré ces six ou huit témoignages, la cause ne me paraît pas encore gagnée. Car les fonctionnaires romains, comme ceux d'aujourd'hui, outre leurs bureaux au chef-lieu de la cité, pouvaient avoir ailleurs des villas, et l'on sait que c'est là que se réunissaient le plus souvent leurs monuments funéraires (3).

Quant aux votifs publics, leur place à Aime peut avoir été motivée par le culte spécialement affecté à certains temples, et les décurions avaient le droit d'en élever dans toute l'étendue territoriale de la *Civitas*.

Si Moûtiers ne possède pas autant de monuments romains, il ne faut pas oublier que le peu qu'on y a découvert, l'a été à quatre ou cinq mètres de profondeur sous les anciennes alluvions de l'Isère, et que des fouilles de ce genre ne peuvent être que très rares dans une ville, à moins de bouleverser toutes les maisons qui se sont élevées plus tard sur ce dépôt.

Le témoignage de Ptolémée sur la distinction d'*Axima* et de *Foros klaudion en gratais alpesi keutronon*, l'explication des auteurs de *Gallia christiana* sur l'échange des noms de *Darentasia* et de *Forum Claudii*, appuyée d'anciens témoignages, ne sont pas à rejeter sans critique, à moins d'en torturer le sens et de dire que le *Forus Claudii* d'Aime ayant été détruit, on choisit pour capitale *Darentasia*. Mais c'est précisément cette dernière qui offre le plus de traces de destruction, tandis que les monuments d'Aime sont encore nombreux (4). Enfin, la prééminence de Tarentaise comme métropole ecclésiastique de la province des Alpes graies et pennines n'a pu avoir son origine que dans les droits primitifs de cette cité, dont le centre avait été décoré du titre de *Forus* par l'empereur Claude (5).

(1) Mémoires de l'Académie royale de Turin, série II, tome XIV. *Del ponderario*, appendice, I.

(2) Tillemont, *Hist. des empereurs*, Gallien, Vespasien.

(3) T. Live, *Hist. rom.*, VI. Martial, *Epigr.*, 43. Appien d'Alex., I. Suetone, in *Hadr.*, 59.

(4) Répertoire archéologique des arrondissements d'Albertville et de Moûtiers.

(5) De l'origine et de l'organisation des diocèses de Savoie, dans le IX^e vol. des Mémoires de l'Académie de Savoie, II^e série.

La ville d'Aime n'en était pas moins très considérable à cause de l'aménité de sa position. Nous donnons ici les autres inscriptions qu'on y voit encore et qui ont été mal reproduites dans d'autres recueils :

DIS MANIBVS
LAVDIO·MONTA
NIO·CASSIANO
VIREIVS·MAXIMI
ANVS·FILIVS·AD
OPTATVS·ERENS
CASSIANI · SVP
RA·SCRIPTI·AGO
GRATIAS·TVE·EREDI
TATI I ANCI
NIAI

Elle a été déterrée en 1850 sous le plancher de la chapelle de Saint-Sigismond d'Aime. La suivante se voit au château de la Frasse du Maney à côté d'un tronçon de colonne :

D 6 M
Q AEL MALLI
ANI ET
SATVRNINI
FILI EIVS
CLADAEVS
LIB

Le surnom de *Mallianus* a fait supposer que le *Quintus Aelius* pouvait être le fils de *Mallius procurateur augustal* dont le nom se trouve dans un votif cité précédemment. On aurait ainsi trois générations d'une famille à laquelle succède l'affranchi Cladaeus.

Dans les commencements ce furent les maîtres qui héritèrent des affranchis; ceux-ci ne recevaient la liberté qu'à condition de rester célibataires pour n'avoir pas d'héritiers.

Ici ce sont les affranchis et les fils adoptifs qui succèdent à leurs patrons.

Les mœurs ont changé les rôles.

La suivante, surmontée d'un fronton à volutes, a été transportée du presbytère à la maison Benoît :

L·MAMILIVS·APR
MERCVRIO·V·S·L
M

Votum solvit lubens merito.

Guichenon cite encore ce fragment qu'il avait lu au château de Montmayeur et que je n'ai pu y retrouver :

GEN·PRO SALVTE C·GRATINIANI

J'omets cinq autres fragments trop incomplets pour servir de base à quelque donnée historique.

C.-A. DUCIS.

BIBLIOGRAPHIE HISTORIQUE DE LA SAVOIE

V

Pour me mettre au courant des publications qui rentrent dans le cadre tracé par ce titre de *Bibliographie historique* et qui se sont heureusement produites en grand nombre pendant l'année qui vient de s'écouler,

je suis obligé de signaler aujourd'hui aux lecteurs de la *Revue* avec un peu de rapidité quelques brochures qui ont vu le jour en 1866.

Guide-Indicateur d'Évian-les-Bains (Haute-Savoie), par J. Dessaix, 1866 (sixième année).

Ce charmant petit volume de 80 pages, imprimé à Thonon avec des caractères neufs, est une des mille formes sous lesquelles le Chablaisien Joseph Dessaix se rend utile à ses concitoyens. Il est tiré à 2,000 exemplaires et il est distribué gratuitement. Outre les renseignements généraux et spéciaux fournis aux touristes et aux baigneurs, ce joli in-16 donne des détails historiques sur les environs de Thonon (châteaux d'Allinges, de Ripaille, de Coudrée, pont de la Drance, tour de Langin, etc.); sur les environs d'Évian (châtaignier de Neuvecelle, bois de Blonay, grottes de Fêternes, rocher de Meillerie, ruines de Tauretunum, etc.); sur les abbayes d'Abondance et d'Aulps et sur les vieux débris féodaux qui sont semés dans les cantons voisins du Valais, de Vaud et de Genève.

Le Mont-Cenis, percée des Alpes, description des nouvelles machines..., état des travaux jusqu'à ce jour (juin 1866. — 3^e édition), par le commandeur Joseph Bonjean — Chambéry, Ménard et C^{ie}, in-18.

Cette brochure contient l'historique de la percée dite du Mont-Cenis et des travaux accomplis (la moitié environ), ainsi que des détails techniques très intéressants sur cette entreprise, une des plus méritoires du règne de Victor-Emmanuel II et du ministère de Cavour. La description scientifique est simple, claire et rendue plus facile à saisir par une planche qui représente la machine perforatrice de notre savant compatriote, M. Sommeiller.

Mémoire instructif pour la ville de Saint-Jean-de-Maurienne, par M. Bailleux, notaire, annoté par M. le D^r Motard, in-8°.

Ce titre est peu explicite et ne renseigne pas du tout sur l'objet du mémoire. Il s'agit des droits de leide, poids, aunages et bourgeoisie de la ville de Saint-Jean qui ont appartenu aux évêques, de la nature de ces droits, et des abergements qui en ont été faits à diverses personnes aux XIV^e, XV^e, XVI^e et XVII^e siècles, jusqu'au moment où ils ont été cédés aux finances royales en 1768. Il y a dans ce travail des faits inédits et utiles pour l'histoire des classes inférieures et du commerce en Savoie.

Notice historique sur la fondation de l'Aumône de Pâques, établie autrefois à Lans le bourg (Savoie), par Pierre-Antoine Naz, in-8°.

C'est encore à la Maurienne que se rapporte cette notice, qui figurera au tome X des *Mémoires* de la Société savoissienne d'histoire et d'archéologie; elle a pour but de conserver le souvenir d'une institution charitable analogue à d'autres existant dans la même province et signalées, par M. Joseph Dessaix, dans une série de lettres humoristiques publiées en 1858. La fondation de l'Aumône, de Lans le bourg, remonte à l'an 1300. Elle fut maintenue par sentence d'Amédée VIII en 1437 et modifiée par un règlement de 1739, repro-

duit textuellement. J'applaudis l'auteur des deux mains pour cette reproduction; il aurait dû, à mon avis, en faire autant des documents plus anciens. Car je ne suis pas de ceux qui font fi des publications de documents et ne se font pas faute d'y puiser très largement pour composer des logomachies où l'imagination a autant de part que le jugement.

Discours de réception de M. le M^{re} Costa de Beauregard, à l'Académie de Savoie, in-8°.

Il serait un peu difficile de mettre un titre à ce discours où l'auteur parle de beaucoup de choses. Il semble bien s'être préoccupé davantage d'archéologie, probablement parce que « la mode a daigné prendre cette science sous sa protection », mais il y est question de décentralisation, de musée, d'esthétique, de réalisme, d'anthropologie, de lacustres et de troglodytes, de mastodontes et de brachycéphales, d'antiquités et de bibliographie, de *numismatie* et d'*archéologie*; voire même de la prétendue Alise savoissienne. Heureusement qu'il a songé à *restreindre ce cadre trop vaste* et à renvoyer ses auditeurs au catalogue de notre dernière Exposition. Tout cela manque un peu d'ordre, de suite et de liaison. Aussi, quel plaisir on prend à parcourir ensuite la réponse faite au récipiendaire avec beaucoup d'esprit, avec une très grande bienveillance et une légère pointe d'ironie par le vice-président de l'Académie, auquel je reprocherai cependant d'avoir reproduit une erreur très répandue qui attribue au marquis Léon Costa l'initiative de l'érection d'une statue au président Favre, initiative qui appartient à M. Francisque de Lachenal, comme je l'ai déjà démontré ailleurs.

Notice sur le couvent des Dominicains de Grenoble, par Edmond Maignien.

Que peut-il y avoir là d'intéressant pour l'histoire de Savoie? Très peu de chose, je l'avoue. Voici : je publiai, en 1858, quelques documents sur les Dominicains de Chambéry. On lit dans l'un d'eux qu'en 1651 le P. Joseph Gaimé passa contrat avec M. Bèse, peintre, pour 36 tableaux des hommes illustres de l'ordre pour les mettre dans les cloîtres, à l'imitation du couvent de Grenoble, et c'était là tout ce qu'on savait de ces tableaux disparus depuis longtemps. Or, M. Maignien reproduit, d'après Guy-Allard, la liste des portraits des Dominicains célèbres qui existaient aux cloîtres du couvent de Grenoble, savoir : Innocent V, pape; saint Thomas d'Aquin; Nicolas de Schomberg, cardinal; Louis de Grenade; Nicolas Coëlfeteau, évêque de Marseille; Vincent de Beauvais, Pie V; Charles d'Alençon; Albert le Grand; Hugues de Saint-Cher; Guy de Sully; Guy de la Tour du Pin; Etienne de Lusignan; Benoît XI; Guillaume Perard; Thomas de Vio Cujetau; Pierre de la Palu, patriarche de Jérusalem; Humbert Romans; Jean de Rivoles, etc. J'ai reproduit cette liste qui pourra peut-être faire retrouver un de ces tableaux et nous faire connaître le mérite du peintre chambérien.

Association des médecins de la Savoie. Assemblée générale annuelle de 1866; in-8°.

Mais, me dira-t-on encore, qu'est-ce que l'association médicale peut avoir à faire avec l'histoire? D'abord, je

dirai que l'existence de cette association est déjà un fait historique. Mais il y a plus et mieux encore. Lisez les énergiques et patriotiques protestations de cette Société contre certains passages du rapport officiel du docteur Pidoux sur le service des eaux minérales en 1863 (pages 39-53) et vous y verrez, entre autres délicieuses choses, l'histoire de l'établissement thermal d'Aix depuis 1700 jusqu'à l'annexion, et vous me remercerez de vous avoir fait passer un moment très agréable à savourer la prose excellente du *D^r Bonhomme* dont le pseudonyme ne sera pas plus un secret pour vous que pour moi, si vous êtes observateur.

Origine et influence des monastères et prieurés de la Savoie, par M. l'abbé Treppier, in-8°.

C'est le discours de réception de l'auteur à l'Académie de Savoie. Chercheur consciencieux et modeste, M. Treppier s'était peu fait connaître encore par ses écrits et cependant plusieurs travailleurs avaient déjà fait profiter leurs mémoires de ses notes recueillies aux archives épiscopales de Grenoble. Le sujet abordé était fécond; mais il était difficile de réduire en une synthèse exacte les faits nombreux patiemment colligés par l'auteur. Il a fallu, auparavant, de longues heures de travail qui nous sont révélées par le mémoire de M. Treppier. On ne peut guère analyser une œuvre semblable sans y consacrer de longues pages. Je n'en dirai que quelques mots. Elle est divisée en trois parties consacrées à l'origine, à la prospérité et à la décadence des monastères et des prieurés en Savoie.

La première est la meilleure, la plus neuve, la plus instructive. Je crois, cependant, que l'auteur s'est placé une fois à un point de vue trop particulier, lorsqu'il a attribué à des *restitutions* les demi-ventes ou donations nombreuses faites au clergé aux XI^e et XII^e siècles. N'eût-il pas mieux fait et plus équitablement de les attribuer au même sentiment qui a inspiré les Croisades? A part cela, c'est une bonne page historique pour notre Savoie.

La seconde partie (prospérité et régularité des maisons religieuses) ressemble un peu à un excellent plaidoyer où l'auteur s'est laissé entraîner par son admiration lorsqu'il parle des procédés d'économie agricole, des vastes celliers, etc., qui ne pouvaient être l'œuvre que de ceux qui possédaient de vastes terres, ou quand il énumère les grandes aumônes dont l'origine, en définitive, était les donations des laïques.

Si M. Treppier s'attarde un peu sur cette seconde partie, il passe très rapidement sur la troisième (relâchement et décadence). Le motif en est louable et plein de charité; mais n'est-ce pas de l'histoire un peu incomplète? Et si, comme il le dit avec vérité dans sa péroraison, les bons exemples des monastères ont eu une heureuse influence sur la civilisation, les mauvais exemples, quand ils se sont produits aux mêmes lieux, n'ont-ils pas dû avoir aussi une triste influence qu'il a oublié de constater? Ces légères observations n'enlèvent rien au mérite de M. Treppier, qui est bien une des meilleures acquisitions de l'Académie et à qui une grande amitié m'autorise à parler en pleine liberté.

Notice sur Jeanne de Jussie et sur le livre intitulé *le Leuain du Calvinisme*, par Albert Rilliet, in-8°.

La bibliographie est un des meilleurs flambeaux des

études historiques. La notice de M. Rilliet, ancien professeur à l'Académie de Genève, suffirait à le prouver. Il y consigne dans quelques pages les remarques les plus justes et les plus impartiales sur Jeanne de Jussie, sur son œuvre et sur les motifs qui ont déterminé la publication de son livre soixante-cinq ans après qu'il avait été écrit. Il fait connaître, en outre, le nombre des éditions vraies de l'ouvrage de la clariste savoisiennne, en faisant justice de toutes les indications erronées de Besson, de Senebier et de Grillet. Cette brochure, imprimée chez Jules-G. Fick à Genève, est, à tous les points de vue, une bonne fortune pour les bibliophiles de la Savoie.

Portefeuille de l'ami des livres: louange de la victoire du très crestien roy de France obtenue en la conquête de la ville et cyté de Napples avec les regrets et lamentations du roy Alphonse, in-8°.

Quant aux amateurs de curiosités bien choisies, ils se délecteront avec la réimpression de la nouvelle plaquette rarissime que notre compatriote Muffat vient d'ajouter à la collection du *Portefeuille de l'ami des livres*, et qu'il a fait reproduire en partie par la typographie, en partie par la lithographie. C'est un poème français composé de vingt-deux huitains, d'un rondeau et de vingt-quatre petits vers pour les lamentations d'*Alphonse*; après quoi l'acteur (l'auteur) reprend la parole en vingt autres vers de diverses mesures. Les philologues y puiseront autant de contentement que les amis de la vieille poésie.

L'ami des livres, 7^{me} année; rédacteur en chef: René Muffat, in-folio.

A propos, l'*Ami des livres* a changé son format et son mode de publication en commençant sa septième année. Il paraît maintenant tous les huit jours in-folio de 4 pages à 3 colonnes. Onze numéros ont vu le jour en 1866. Les catalogues y occupent une plus petite place relative. Il a conservé sa vignette, son épigraphe et ses principaux collaborateurs: MM. Veuillot, Godefroy, Monselet, Margerie, André Folliet, etc.

Le n° 7 annonce la mort de notre regretté J. Replat qu'il appelle « un Voltairien bibliophile ne manquant cependant pas de verve ni de jovialité. » Il rappelle quelques traits de la vie du bibliophile Vittoz, curé de la Giéttaz. — Dans le n° 11, M. Muffat raconte, en une longue série de quatrains, la légende du Chevrier de Morzine. Je ne signale, il est bien entendu, que ce qui peut intéresser notre province. RABUT F^{ois}.

MÉDECINE

A MONSIEUR LE PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ FLORIMONTANE D'ANNECY.

Je cède au désir de donner au journal de la Société Florimontane, pour être vulgarisée, une instruction sur le traitement des fièvres intermittentes, d'après une observation dont je suis l'auteur et que j'ai déjà communiquée à l'Académie impériale de médecine de Paris en août 1864, et à plusieurs autres Sociétés savantes.

La Société médicale de Chambéry, qui en a reçu la primeur en mai 1864, a reconnu vraie, après examen, mon observation, et, par l'organe de son très honorable président, en 1865, le docteur Guiland, elle l'a même considérée comme établissant *la loi des récidives*.

Le bureau du congrès des Sociétés savantes des départements réunies à la Sorbonne, en 1866, a donné l'hospitalité à ma note sur les *récidives septennaires des fièvres intermittentes*.

L'année scientifique de L. Figuié, pour 1866, l'a mentionnée. Ce sont là des avances favorables. Toutefois, il ne faut pas ignorer que les nouveautés d'ordre médical ont de la peine à pénétrer dans le domaine des faits, et c'est juste, car elles exigent l'épreuve d'un contrôle rigoureux et de longue composition. Il ira encore loin avant que le fait que j'ai présenté sur le système des *récidives* soit agréé comme tel. Mais j'en ai donné l'exposition en observateur ami du vrai et avec toute la sincérité du désintéressement.

La vérification que j'appelle de tous mes vœux à l'égard du système des *récidives* tel qu'il s'est présenté à mon observation, couronnée par la pratique, en assurera, j'en ai la ferme confiance, le succès, au bénéfice de l'humanité.

Les fièvres intermittentes ne doivent pas seulement être considérées comme l'un des dons perfides de la boîte de Pandore, qui ont chargé de tribulations la pauvre humanité, mais bien comme un fléau agricole. Ce sont, en effet, les cultivateurs, les valeureux travailleurs de la terre, qui leur payent partout le plus large tribut. A ce titre, leur étude n'est pas exclusivement l'apanage de la Faculté; elle intéresse aussi tout observateur.

Trouver un moyen efficace, sinon pour détruire le mal, chose impossible, mais pour le dépister, c'est tout un résultat heureux. Convaincu de la fidélité de mon observation sur les *récidives* affectant le système *septennaire*, je crois qu'il est temps de m'adresser ailleurs qu'aux Sociétés spéciales pour en réclamer la vulgarisation.

Agréez, etc.

CH. CALLOUD.

Chambéry, le 4 février 1867.

INSTRUCTION

Pour le traitement efficace des fièvres à accès intermittents c'est-à-dire réglés.

Le remède fébrifuge des fièvres d'accès, le plus sûr, est la quinine.

Le sel de quinine le plus employé et le moins cher est le sulfate de quinine. Mais, quoiqu'il soit le meilleur remède fébrifuge, il n'est que trop vrai que son efficacité n'est que temporaire. Il réduit c'est-à-dire *coupe* les accès pour un temps limité à *sept* jours au moins et à *quatorze* jours au plus. Il faut donc, après avoir pris une dose fébrifuge de sulfate de quinine qui a réussi à couper l'accès, réitérer la même dose les 7^e, 14^e, 21^e et 28^e jours qui viennent après le jour où l'accès a été coupé, c'est-à-dire *quatre fois*, de *sept en sept jours pendant un mois*. Cela fait en tout cinq doses fébrifuges à prendre : cela suffit pour se débarrasser complètement de la fièvre habituelle dans les pays marécageux, humides et chauds.

Cette observation de la récidive des accès de fièvres intermittentes, calculée de *sept en sept* jours après l'accès coupé, est exacte : je l'ai faite et contrôlée pendant plus de quinze ans avant de l'avoir communiquée aux Sociétés savantes. En effet, j'ai constaté que la quinine, après avoir coupé l'accès, ne laisse aux fiévreux qu'un répit de *sept* jours de bons ou de *quatorze* au plus. D'après ce fait, il est facile d'enrayer la fièvre en prévenant les récidives calculées de *sept en sept* jours après la plus proche réduction de l'accès opérée par la quinine. Très souvent, la récidive *septennaire* saute le septième jour, mais jamais le quatorzième jour venant après l'accès coupé; il est prudent de réitérer la dose fébrifuge *quatre fois de sept en sept* jours pendant un mois.

— On conseille généralement un purgatif composé de 30 grammes de sel d'Epsom (sulfate de magnésie) et de cinq centigrammes d'émétique (tartre stibié) délayés dans un demi-litre de bouillon d'herbes ou de viande de veau, à prendre en trois ou quatre fois, à jeun, un

jour avant le traitement fébrifuge par la quinine. Mais l'opportunité de ce traitement de la fièvre d'accès, au préalable, par un éméto-cathartique, appartient exclusivement à la décision d'un médecin qui, seul, doit régler la dose du purgatif à administrer, laquelle varie selon l'âge et le tempérament.

— La dose de quinine est, pour l'âge adulte (de 20 à 50 ans), de 60 centigrammes soit 12 grains de sulfate de quinine divisés en quatre paquets à prendre dans l'intervalle de six à trois heures avant l'accès attendu, à une heure de distance, dans un petit verre de vin généreux ou bien dans une cuillerée de jus de citron. On commence donc à prendre le premier des quatre paquets six heures avant l'accès prévu et on termine par le quatrième paquet, trois heures avant l'accès qui est censé arriver trois heures après, suivant la règle observée avant le traitement. On ne mange pas pendant toute cette période d'heures intercalaires, mais on peut boire, à son gré, des infusions de feuilles d'orange, de café noir, ou de la limonade. Et quand l'heure prévue de l'accès est passée sans ressentiment de fièvre, ce qui est une preuve que la quinine a opéré heureusement la réduction de l'accès, on prend quelque aliment confortable. Le septième jour suivant, ainsi que les quatorzième, vingt-unième et vingt-huitième jours venant après, on répète la même dose de quinine et de la même manière pour prévenir le retour *septennaire* de la fièvre dont les accès reviennent avec une régularité pour ainsi dire mathématique, de sept en sept jours après le premier accès coupé. De cette manière, la fièvre est enrayerée et on s'en débarrasse sûrement.

Il est bon de prendre, dans l'intervalle des jours *septennaires*, un verre à vin de Bordeaux, de vin amer de quinquina jaune, ou bien un demi verre d'infusion de bon quina jaune (kalisaya) (1/4 d'once) et d'un citron coupé en tranches dans l'eau chaude, le matin à jeun ou une heure avant le principal repas. De rigueur, il faut éviter l'impression du serein, de la rosée, des brouillards, d'une forte radiation solaire, enfin toute cause capable d'amener un refroidissement cutané.

— Beaucoup de personnes s'insurgent contre l'imposition de la quinine dans le traitement de la fièvre intermittente; elles l'accusent de délabrer finalement la constitution et considèrent ce remède comme pire que le mal.

Cette interprétation, quoique au fond défectueuse, n'est pas toutefois sans raison. Le défaut vient de ce que la quinine est administrée *empiriquement*, hors du temps où elle agit comme *anti-périodique*. Mais lorsqu'elle est donnée à propos, c'est-à-dire à temps pour neutraliser l'accès à intervenir, elle agit comme un remède des plus bienfaisants. La méthode que je présente ici précise l'opportunité de son emploi; ce sera, s'il est permis de s'exprimer ainsi, de l'économie *anti-périodique*. La quinine, qu'on le sache bien, est un vrai présent du ciel, l'un des plus beaux produits de la pharmacie; seule, elle suffirait à rendre impérissables les noms des auteurs de sa découverte bénie, Pelletier et Caventou. Je me réjouis à la pensée que ce fut mon maître, de vénérée mémoire, Fabien Calloud, qui en a fait bénéficier nos vallées à l'origine même de l'apparition scientifique de cet immortel médicament. CH. CALLOUD.

Le Directeur gérant, J. PHILIPPE.

ANNECY. — TYP. THÉSIO.

ON S'ABONNE

EN FRANCE

Par un bon postal à l'ordre du Directeur;

A L'ÉTRANGER

Par un effet sur une maison d'Anney.

La *Revue* rendra compte des ouvrages dont deux exemplaires lui auront été adressés.

REVUE SAVOISIENNE

JOURNAL PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ FLORIMONTANE D'ANNEY

PARAISANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Histoire — Sciences — Arts — Industrie — Littérature

La Société laisse à chaque auteur la responsabilité entière des opinions qu'il émet.

ABONNEMENT

France. 6 fr.
Italie et Suisse . 7 »

PAYABLE D'AVANCE

On ne reçoit que des abonnements annuels.

Les communications de tous genres adressées à la *Revue savoisienne* doivent être affranchies.

SOMMAIRE. — A propos de saint François de Sales, glanures historiques, par M. Jules Vuy. — L'ours Masco et le petit Savoyard, chronique lorraine, par M. François Descostes. — Congrès paléothnologique, par M. Jules Philippe. — La chanson d'Aloys, poésie de M. Benjamin Dufernex. — Bibliographie: *La légende de la ville d'Ars en Dauphiné*, de M. G. Vallier, par M. C.-A. Ducis. — Le Rêve, poésie de M. Jules Vuy. — Bulletin.

A PROPOS DE SAINT FRANÇOIS DE SALES

GLANURES HISTORIQUES

INTRODUCTION

Le voyageur qui gravit d'un pas fatigué les pentes escarpées d'une montagne et qui cherche en vain depuis longtemps un refuge où il puisse s'asseoir et s'abriter, éprouve tout-à-coup comme un soulagement inattendu qui lui donne courage et réconfort, lorsqu'un toit de chétive apparence se présente de loin à ses regards.

Au milieu des mille soucis que chaque jour fait naître, je voudrais que ces humbles pages, en rappelant le souvenir du plus aimable des saints, fussent pour vous, chers lecteurs, pareilles à cette pauvre maison dont je viens de parler.

Et si le voyageur, parvenu jusqu'au seuil de la demeure rustique, y trouve cet accueil facile et dévoué que l'on aime tant à rencontrer, peu importe que la demeure elle-même ne lui puisse offrir qu'un peu de pain bis et de lait; il ne voit que cet accueil de la charité du cœur, qui lui fait éprouver une vive joie.

C'est à peine un peu de pain bis et de lait que je puis offrir aux lecteurs de la *Revue savoisienne*; aussi voudrais-je que, dès l'origine, ces modestes glanures ressemblaient à l'accueil hospitalier de la pauvre maison des montagnes. C'est pourquoi je présente, d'entrée, aux lecteurs, en leur demandant patience pour tout ce qui suivra, une lettre que je crois inédite et qui est de saint François de Sales.

Cette lettre nous reporte aux jeunes années du saint, à l'époque où, élève des écoles de France, il était, comme il le dit lui-même, *au milieu du meilleur âge de ses études*.

Elle est datée de Paris, 26 novembre 1585. Il avait,

par conséquent, alors un peu plus de dix-huit ans accomplis.

Poursuivant avec persévérance son entreprise en l'étude, il se promettait d'atteindre le but auquel il tendait, celui de bien pouvoir servir Dieu. M. Déage, dont il est question à la fin de la lettre, était son précepteur; c'était un prêtre « de grande doctrine et de grande vie, » qui l'avait accompagné à Paris.

Cette lettre est adressée au baron d'Hermance, qui joua un rôle important dans l'histoire de la seconde moitié du XVI^e siècle, et qui devait, quelques années plus tard, en sa qualité de commandant du fort des Allinges, recevoir lui-même saint François de Sales, au moment où ce dernier préludait à son célèbre pèlerinage du Chablais.

Le baron d'Hermance fut, comme on le sait, assez longtemps prisonnier de guerre, à Genève. Parmi les papiers saisis au préjudice de ce vaillant militaire, se trouvaient des lettres de divers personnages, des sieurs de Bellegarde, de Rossillon, etc., quelques lettres du duc de Savoie, en partie écrites en chiffres, enfin une lettre d'un étudiant, de « François de Sales. »

C'est ainsi que cette lettre de la jeunesse de notre saint fait partie des archives de Genève où j'en ai pris copie. En voici la teneur textuelle :

« A Monsieur

« Monsieur le baron d'Armence

« A la Chapelle. »

« Monsieur despuys vostre dernier voyage en ceste ville j'auois tousiours bien bonne deuotion de vous escrire ce que toutefois je n'auois osé fayre mays mayant escript un de mes amis de l'honneur et faueur que vous avez faite à lui-mesme seur je me suys persuade que le trouueres bon de moy auquel vous fistes tant d'acueil dernièrement en ceste ville jointet aussi que ne pouuant encore (dieu men face la grace pour l'aduenir) fayre paroistre l'affection que j'ay de vous fayre humble service j'ay volu (comme il s'accoutume) vous en donner souuenance par lettre et maintenant que je suys au milieu du meillieur âge de mes estudes si je puy cognoistre seulement par presumption que prenies en bonne part mes lettres ce me sera comme un aultre corage pour pour-suyure mon entreprise en l'estude laquelle joseroyz bien me promettre (sans me flatter) reussira au bien que je desire dieu aydant qui est de le bien pouuoir

« servir, puyz apres vous fayre service a qui jay tant de debuoir et obligation.

« J'aurais bien bonne volonté de vous escrire des nouvelles de pardeca mais les nostres ne sont que de colleges outre ce quelles sont si incertaynes (on a faict le prince de Conde mille foyz mort) que pour ce respect il me semble que je suys assez excuse d'en escrire. a tant je vous bayse bien humblement les mains et prie dieu

« Monsieur qu'il vous tienne en sante et tres heureuse vie vous suppliant de vous resouvenir de moy comme de celluy qui est et sera à jamais

« Monsieur Deage vous bayse bien humblement
« vre plus humble ser-viteur françois de Sales (1) De paris ce 26 novembre 1585. » les (2). »

Près de trente-sept ans séparent cette lettre de celle qui va suivre. L'une nous rappelle la jeunesse du saint, l'autre ses derniers jours.

La lettre suivante est en effet datée du 1^{er} novembre 1622; saint François de Sales mourut le mois suivant. Elle est adressée au plébain de Thonon. On s'aperçoit aisément qu'elle a été écrite très à la hâte, au moment où saint François de Sales allait célébrer la grand-messe. Elle a été imprimée dernièrement, non sans inexactitudes; aussi n'est-il point inutile de la reproduire.

Elle est ainsi conçue :

« +
« A Monsieur

« Monsieur de Chastillon
« Plebain de Thonon. »

« +

« Monsieur, Je remettray toutes les affaires a l'assemblée que monseigneur (3) le P. Thomas doit faire expres pour terminer tous les differens de la ste-mayson puisque il faut que je parte passe demain pour aller en prouence dou je ne sçai pas quand je reviendray bien que jespere que ce sera bien tost Je parts avec deplaisir de laisser monsieur de Blonay malade, et vous dis seulement que les Peres Barnabites pensent auoir rayson de vouloir nommer aux offices de contamine a cause des paroles expressees avec toutes charges et honneurs.

« Je suis

« Monsieur
« 1^{er} novembre 1622 vre tres humble confrere
« allant dire la grand messe. » françois E. de Geneue. »

Cette lettre, dont l'authenticité est incontestable, renferme, on le voit, un passage saillant : « Il faut que je parte, passé demain, pour aller en Provence d'où je ne sais pas quand je reviendrai, bien que j'espère que ce sera bientôt... »

Tous ceux qui ont écrit la vie de saint François de Sales jugent convenable de reproduire sur ce point,

(1) Le mot *mais* est omis dans l'original.

(2) Archives de Genève, n° 2059 des portefeuilles historiques.

(3) J'ai eu quelques doutes sur ce mot; un homme très compétent m'assure que c'est bien *monseigneur*.

comme sur la plupart des autres, les assertions de leurs prédécesseurs. Ils affirment qu'à la veille de son départ pour le midi, saint François de Sales avait le pressentiment de sa mort prochaine. Cette lettre semble prouver le contraire.

• Au moment, tout au moins, où il l'adressait au plébain de Thonon, il espérait *revenir bientôt* à Annecy. Cette espérance, me paraît-il, est plus conforme au caractère de notre saint, à sa confiance en Dieu, à sa sérénité, que le pressentiment opposé dont parlent ses biographes.

Quoi qu'il en soit, comme l'a dit un gracieux écrivain, un voyage a toujours quelque chose de solennel. Saint François de Sales n'eut-il point, peut-être, à la veille de son départ, des pressentiments de natures diverses, image des incertitudes de la vie? JULES VUY.

ERRATA.

P. 19, n° de février, au lieu de : *devant mois*, lisez : *devant moi*.
Au lieu de : *domine agustis de cabillone*, lisez : *domine agnetis de cabillone*.

Au lieu de : *la deuxième partie d'un pain*, lisez : *la douzième partie d'un pain*.

P. 20, au lieu de : *Jordan Penguis*, lisez : *Jordan Renguis*.

L'OURS MASCO & LE PETIT SAVOYARD (1)

CHRONIQUE LORRAINE

Le sofa sur lequel Hassan était couché
Était dans son espèce une admirable chose.
Il était de peau d'ours, — mais d'un ours bien léché.
(Namouna, par ALFRED DU MESSANT.)

C'était à Nancy, au mois de décembre de l'an de grâce 1709..... Huit heures du soir venaient de sonner au beffroi de cette église Saint-Epore (2), dont les six cloches avaient paru si harmonieuses à Louis XIV qu'il les préférait à la musique de la cour et qu'il les fit carillonner pendant son dîner, tout le temps que dura son séjour dans le palais ducal. Les rues étaient désertes; une neige fine et pénétrante tombait à flocons; le vent du nord faisait entendre ses longs gémissements, s'engouffrait dans les détours de l'antique cité et envoyait des rafales de givre frapper aux vitres des fenêtres... Mais qu'importait aux bons bourgeois, qui se chauffaient dans leurs demeures devant la grosse bûche du foyer?... Le vieillard, assis dans son fauteuil de chêne, racontait avec enthousiasme les annales glorieuses du pays; les petits enfants, appuyés sur ses genoux, écoutaient dans un religieux silence; la mère apprêtait au feu pétillant de l'âtre la *kiche* (3) traditionnelle; l'on avait chaud; l'on était à l'aise; et tous dans la famille opiniaient que l'hiver, avec son manteau blanc et ses

(1) La chronique que l'on va lire n'est point faite à plaisir. Tous les détails en sont scrupuleusement vrais : je les ai puisés moi-même à la riche Bibliothèque de Nancy dans l'*Histoire* de Lionnois, historien lorrain justement estimé et digne d'inspirer la plus grande confiance. Si ancienne qu'elle soit et si futile qu'elle paraisse, cette chronique a son intérêt; elle pourrait servir de thème à une gracieuse pièce de vers et elle me semble de nature à plaire au lecteur : elle est, en effet, touchante dans son originalité; — ensuite et surtout, l'un de ses acteurs est un petit Savoyard, ce qui suffira, j'en suis persuadé, pour lui assurer en Savoie un accueil indulgent et sympathique. F. D.

(2) Saint-Epore était une église du xv^e siècle, dont Jean de La Vallée, chanoine, jeta les fondements en 1436. Elle est maintenant démolie; sur ses ruines on bâtit actuellement une magnifique église gothique.

(3) Espèce de galette particulière à la Lorraine.

longues soirées si bien remplies, est la plus agréable des saisons.

Tel n'était pas pourtant l'avis de huit malheureux enfants qui, blottis dans un angle de la rue Ville-Vieille, attendaient à la belle étoile que la Providence leur donnât, à eux aussi, une place au foyer et une part dans la galette. C'étaient des petits Savoyards, arrivés le matin même dans la capitale du duché de Lorraine : au mois de novembre, comme les hirondelles voyageuses, ils avaient quitté la Savoie et franchi à longues journées par la Bourgogne l'immense distance qui sépare les deux pays. Le reste du jour, quoique encore brisés des fatigues du voyage, ils avaient grimpé, lestes comme des écureuils, au sommet de plus d'une cheminée et annoncé leur arrivée par le refrain du pays natal lancé du haut de ces perchoirs aériens aux échos de Nancy : *Ramenez-ci ! Ramenez-là ! La cheminée du haut en bas !*

Mais ramoner n'était pas alors plus que maintenant un métier lucratif : à peine quelques deniers s'étaient-ils, à la fin du jour, amassés dans le sac de cuir du trésorier de la bande et l'on arrivait au soir exténués, couverts de suie, les poches vides et l'estomac bien léger. Impossible d'aller frapper à la porte de la plus misérable auberge. Les finances ne le permettaient pas. S'adresser à la charité, on l'avait déjà fait, mais jusqu'ici cela n'avait pas servi à grand'chose. Bref, on prit le parti de se réfugier jusqu'au couvre-feu à la *Chapelle-Ronde* (1), près des tombeaux des ducs ; on y récita en commun la prière du soir, puis on vint se cogner sous l'avant-toit d'une boutique et on attendit là les événements.

Je meurs de froid, disait l'un. — Je meurs de faim, disait l'autre. — Ah ! que ne sommes-nous restés au pays, répondit un troisième ; nous aurions au moins maintenant pour abri la chaumière de notre mère. Pauvre mère ! si elle nous voyait en cet état !... — Regarde, disait Jacques à son voisin, la maison d'en face ; regarde donc ! Comme ils doivent être bien, ceux qui sont dedans ! Tu vois la flamme de la cheminée qui éclaire les carreaux ; oh ! le bon feu qu'il doit y faire ! Il me semble que cela me réchauffe... — Ah ! cela ne me réchauffe pas du tout, moi, répondit François ; si je reste encore une heure ici, je gèlerai et je mourrai à cette place. — Allons ! dit Jean-Pierre d'une voix décidée, pas de découragement ! Rappelez-vous toujours les paroles que le vieux curé du village nous a adressées au moment du départ en nous donnant sa bénédiction :

Courage, enfants ! partez ! Dieu vous protégera ;
Gardez l'honneur et l'espérance !..... (2)

Celui qui parlait ainsi était un jeune gars de 12 à 13 ans, grand pour son âge, bien membré, à la physiologie intelligente, douce et mâle à la fois ; ingénieux, agile, entreprenant, il n'était jamais embarrassé ; cou-

rageux et hardi, il était dans la bande connu par ses petits exploits ; au pays natal, plus d'un nid d'aigle avait été déniché par lui ; en route, il marchait toujours en tête et relevait le moral de ses compagnons. C'était, en un mot, l'âme et le bras droit de la troupe.

Il disait, quand on entendit des pas craquer sur l'épaisse couche de neige qui garnissait la rue. Une vieille femme s'avancait... Dame Jeanne (nous l'appellerons ainsi) avait le meilleur cœur qu'il fût possible d'imaginer : compatissante et charitable, elle était la providence du pauvre ; elle partageait volontiers avec lui le modeste pain de chaque jour, et ne manquait jamais de lui trouver dans son humble habitation un abri pour reposer sa tête. Or, l'œil doucement investigateur de la bonne vieille eut bien vite deviné et découvert l'essaim des petits ramoneurs. Elle s'approche et de sa voix la plus caressante : Que faites-vous là, mes enfants ? leur dit-elle. — Nous souffrons, répond François, nous sommes des petits Savoyards et nous n'avons pas trouvé dans la grand'ville un toit pour nous retirer cette nuit. — Allons !... venez... reprend dame Jeanne, on trouvera peut-être à vous caser ; mon réduit est, il est vrai, vieux, délabré comme moi et un peu ouvert à tous les vents ; mais n'importe ! cela vaudra toujours mieux que la belle étoile.

Et tous, sur l'invitation de la vieille, de se lever consolés et réjouis et Jean-Pierre de dire d'un air content de lui-même : — Je vous disais bien, camarades, qu'il fallait garder l'espérance.

On se met en route : dame Jeanne marche la première en éclaireur ; nos gamins, les mains dans les poches, suivent un à un dans la neige le sillon tracé par ses pas. On traverse la rue Ville-Vieille... Voici, à l'entrée de cette ruelle obscure, la maison bizarrement bâtie, à tourelle proéminente, où est venu mourir un grand artiste, le graveur Callot... (1). Voici, un peu plus loin, la dalle funèbre où la date de 1477, gravée en lettres noires, indique encore au passant que là fut déposé le cadavre de Charles-le-Téméraire, après la bataille de Nancy... Et voilà qu'en s'avancant toujours, on commence à découvrir, dans le fond estompé de la rue tortueuse, les deux tours élancées de la *porte de la Craffe* (2), qui se dessinent vaguement sur un ciel sombre ; puis on arrive devant le Palais-Ducal (3). Au milieu du silence, on entend le pas régulier des sentinelles qui, armées de leurs hallebardes, arpentent comme des ombres les galeries et les remparts. Dans le demi-jour de cette nuit neigeuse, on pouvait distinguer sur la façade la belle corniche, qui se déroule en festons ondulés comme les anneaux d'un immense boa ; on pouvait voir se découper en saillie les riches balcons armoriés, la *grande porterie*, de style ogival, surmontée de la statue équestre du duc Antoine, — et la *petite*

(1) Callot n'était pas seulement un grand artiste ; il était encore bon patriote. Louis XIII, après s'être emparé de Nancy, en 1633, le pria de graver le siège de cette ville : « Je me couperais le pouce, répondit-il, plutôt que de rien faire contre l'honneur de mon pays. »

(2) C'était par cette porte, maintenant appelée *porte Notre-Dame*, que les ducs avaient coutume de faire leur entrée dans la capitale.

(3) Le Palais-Ducal, commencé par le duc Raoul, qui régnait en 1329, fut achevé par René II, qui, le soir de la bataille de Nancy, y fit son entrée sous un arc de triomphe formé par les ossements des animaux que les habitants avaient mangés pendant le siège. Antoine et Charles III accrurent cet édifice, qui reçut en 1673 Louis XIV et sa suite. Le roi Stanislas le fit démolir ; il n'en reste actuellement que la façade occidentale, telle que je la décris.

(1) Ce monument fut commencé sous Charles III, terminé sous le duc Henri, restauré par l'empereur François I^{er}, dégradé pendant la Révolution et enfin restauré une deuxième fois, en 1822, aux frais de la France et de l'Autriche. Il est contigu à l'église des Cordeliers, bâtie par René, en 1477, en commémoration de sa victoire.

(2) *Un petit Savoyard*, de Jacques Replat. (Les poètes de la Savoie, par Jules Philippe.)

porterie, que dominant deux génies portant l'écu de Lorraine... (1).

Mais ce qui, — plus que ces souvenirs historiques, ces splendeurs princières, cette architecture imposante, — attira l'attention et ralentit la marche du gracieux cortège, ce fut, sous une galerie voisine de la *petite porterie*, la *huche*, au reste artistement bâtie, où logeait l'ours que, fidèle à la tradition de ses ancêtres (2), le bon duc Léopold glorieusement régnant (3) entretenait avec grand soin à sa cour. Maître Masco était, certes, un superbe animal : haut, puissant, à l'aspect redoutable ; on l'avait, dit-on, amené de loin en Lorraine (peut-être venait-il des forêts de Doussard) ; fort bien logé, fort bien nourri, il avait florissante apparence, c'était l'enfant gâté de la cour et du peuple.

En entendant des bruits de pas et le timbre sonore de voix enfantines, Masco, déjà retiré dans ses appartements, se lève et vient majestueusement se promener à l'intérieur de la fosse. De leur côté, quoi de plus naturel ? les petits ramoneurs, curieux comme on l'est à douze ans, ne peuvent, en dépit du vent et de la neige, résister au désir d'aller un instant contempler l'ours, qui leur rappelle la montagne... L'un d'eux, Jean-Pierre le résolu, penché d'un air avide sur le parapet de la terrasse, semblait prendre un plaisir tout particulier à examiner les abords, l'entrée et la construction de la huche.

Mais la voix de la bonne vieille, qui se retourne et s'aperçoit qu'elle n'est plus suivie, vient les tirer de leur muette et naïve contemplation. — Voyons, mes enfants !... ne tardons pas davantage ! vous verrez Masco demain tout à votre aise. — On se remet en marche ; encore quelques pas ; on s'engage dans une impasse étroite et complètement obscure ; à la fin, on s'arrête. Une porte grince sur ses verrous et se referme. Nous voici chez dame Jeanne. Elle introduit ses hôtes dans une vaste grange, où le vent, comme elle l'avait dit en toute sincérité, entrainait en sifflotant par cent ouvertures. Pour couronner sa bonne action, elle apporte à la bande un quartier de pain bis, leur indique dans un coin une botte de paille et leur remet pour s'envelopper une grosse couverture. Là-dessus, un chaleureux bonsoir de part et d'autre, dame Jeanne se retire et nos enfants restent seuls. Le quartier de pain bis, comme bien vous pensez, ne resta pas longtemps intact. Le frugal repas achevé, chacun prend place sur la paille, on se serre les uns contre les autres et on essaie de dormir ; mais le sommeil ne venait pas si vite. Il fait froid dans une grange aux murs humides et lésardés, en plein décembre ! Ils avaient beau, les pauvres petits, se pelotonner sur la paille qui leur servait de couche et sous l'unique couverture qui protégeait leurs membres glacés : rien n'y faisait, on grelotait toujours... A la fin, cependant, l'engourdissement et la fatigue se mettant de la partie, ils succombèrent

au sommeil et on n'entendit bientôt plus que le bruit étouffé de respirations haletantes se mêlant aux longs soupirs du vent.

Tout le monde n'était pas pourtant endormi : Jean-Pierre veillait... Quand il se fut assuré que tout était bien calme et immobile autour de lui, il se laisse rouler doucement hors de la couche commune, il se lève avec précaution, se glisse sur la pointe des pieds le long de la muraille et, comme emporté par une résolution subite, il l'escalade avec son agilité habituelle, se faufile dans une lucarne et saute..... Il tombe de quelques mètres de hauteur dans la ruelle qui l'avait conduit avec ses compagnons chez dame Jeanne... Qu'allait-il faire?... Il se dirige vers le Palais-Ducal... Arrivé devant la huche de l'ours Masco, sans hésiter un seul instant, sans songer au danger qu'il courait, sans craindre les pattes de l'hôte formidable qu'il allait visiter, il enjambe la terrasse et descend en tapinois dans la fosse. Réveiller pareil seigneur à pareille heure ! Un coup de dent et l'indiscret eût payé cher son imprudence... Mais, ô surprise, il n'en est rien !... Masco se lève sans aucune brusquerie, vient en se dandinant au-devant du confiant visiteur et, loin de le maltraiter, il s'étend à ses pieds, comme devant un dompteur, l'attire à lui, le prend entre ses pattes et lui fait de sa poitrine velue un lit moelleux et chaud où Jean-Pierre ne tarde pas à s'endormir en toute sécurité. Devant pareil spectacle, on eût pu dire, en changeant un mot aux vers de Musset :

Le sofa sur lequel Jean-Pierre était couché
Était dans son espèce une admirable chose.
Il était de peau d'ours, — mais d'un ours bien léché (1).

Bien léché, en effet, était l'ours Masco. Au matin, l'enfant se réveille tout abasourdi : il sort sans façon de son lit animé, Masco ne s'y oppose nullement et le laisse remonter hors de la fosse. Le petit ramoneur court rejoindre ses camarades, qui, connaissant son caractère aventureux, ne se sont point étonnés de ne pas le retrouver sur la couche commune, au réveil. Jean-Pierre a garde de leur raconter l'ingénieux expédient qui lui a fait passer une si bonne nuit et, le reste du jour, il va en leur compagnie nettoyer *du haut en bas* les cheminées. Le soir arrive ; la bande retourne chez dame Jeanne. Quant au petit égoïste, rassuré par l'expérience, il n'est point embarrassé : il redescend dans la fosse hospitalière. Masco l'attendait : tout joyeux de le revoir, il se dresse sur ses deux pattes de derrière et se livre à un exercice chorégraphique de son invention ; puis il montre à son petit protégé, comme pour l'inviter à la prendre, une grosse portion de son repas. Il était bien nourri, l'ours du duc de Lorraine, le représentant du canton de Berne ! Aussi Jean-Pierre, habitué à assez maigre pitance, dévora-t-il à belles dents le festin de Sardanapale qu'il lui offrait, puis il reprit sa place dans sa moelleuse couchette et se rendormit, comme un prince sur le plus voluptueux étre-don.

Le lendemain, les jours suivants, même vie, même accueil, même tendresse. Bref, ce curieux commerce durait depuis quelques semaines quand un soir Nicolas, le gardien de Masco, vint plus tard que de coutume lui apporter son repas : Jean-Pierre venait de s'endormir

(1) L'écu de Lorraine aux armes pleines, c'est-à-dire avec les quatre royaumes en bas et les seuls duchés d'Anjou et de Bar, en bas, — avec le casque et ses lambrequins, la couronne ducal et pour cimier un aigle couronné.

(2) Ce fut pour perpétuer le souvenir des services rendus à René II par le canton de Berne, qui a, comme on le sait, un ours dans ses armoiries, que cette singulière tradition s'établit à la cour de Lorraine ; aussi Masco était-il traité comme un vrai représentant de la République.

(3) Le duc Léopold régna de 1698 à 1729 : l'histoire reconnaissante a appelé son règne *l'âge d'or de trente années*.

(1) *Namouna*. Conte oriental.

entre les pattes, j'allais dire les bras, de son bienfaiteur. Celui-ci, un instant redevenu ours, roule des yeux furibonds : il a l'air d'ordonner au gardien de faire moins de bruit, de peur d'éveiller son protégé. Jugez de l'étonnement de Nicolas ; il ne pouvait en revenir : ce joli enfant reposant calme, souriant sur la poitrine de ce gros ours ; ce gros ours, si glouton d'ordinaire, transformé en berceau immobile et dédaignant les mets succulents qu'on étalait à sa gueule : quel étrange et gracieux tableau !

Remonté quatre à quatre au palais, Nicolas raconte aux autres varlets la vision dont il vient d'être le témoin : des varlets, la nouvelle monte aux majordomes, des majordomes aux courtisans, des courtisans à Léopold lui-même. Il y avait grande fête ce soir là au Palais-Ducal : séance tenante, bien que le divertissement ne fût pas dans le programme, Léopold et sa suite descendent dans les jardins pour admirer de leurs propres yeux l'acte de générosité de Masco.

Plusieurs gentilshommes passèrent la nuit entière autour de la fosse et s'assurèrent que l'ours ne bougea pas tant que l'enfant put dormir... A la pointe du jour, celui-ci s'éveilla, bâilla, se frotta les yeux... ; mais il aperçoit le cercle de spectateurs qui garnit la terrasse et, tout honteux d'être découvert, il se prend à pleurer et à demander pardon de sa témérité. On le rassure : Masco le caresse et l'engage à manger ce qu'on lui a apporté la veille. Jean-Pierre, avec la meilleure grâce du monde, s'exécute au grand ébahissement des assistants, puis il grimpe hors de la fosse. On veut le conduire au prince : après quelque hésitation, il se laisse entraîner : sous les auspices des courtisans, il entre dans le Palais-Ducal ; il traverse, les yeux éblouis, les corridors garnis de trophées, les salles antiques et somptueuses, la magnifique *Galerie des cerfs* (1) et arrive jusque dans la chambre du duc, au moment de son petit lever.

Léopold le reçoit avec bonté, lui demande son histoire, lui parle de son pays, et, charmé de l'aplomb et de l'intelligence du petit Savoyard, il lui annonce que désormais le duc de Lorraine lui-même, et non pas seulement son ours, prendra soin de lui. Jean-Pierre s'incline, remercie et demande au duc de ne pas oublier ses compagnons de voyage et d'exil. Sur l'ordre de Léopold, on va quérir ceux-ci et on leur assure pour tout l'hiver des repas et un abri peut-être plus confortables, mais non plus cordialement offerts que ceux de dame Jeanne.

Quant à Jean-Pierre, il devint un véritable hôte du palais et un favori du duc ; chaque jour, il allait rendre visite à Masco, son premier protecteur. Son courage éprouvé et ses belles qualités d'esprit, nous dit le chroniqueur (2), semblaient lui prédire une brillante fortune. Malheureusement, la mort, impitoyable pour tous les âges, vint briser ces projets d'avenir.

Masco, ne recevant plus les visites de son protégé, dépérit à vue d'œil : on le voyait inquiet, abattu, tour-

nant continuellement dans sa huche, furetant à droite et à gauche, refusant les aliments, et cherchant sans relâche l'enfant d'adoption qu'il s'était choisi. Hélas ! il ne devait plus le revoir ! A la longue, Masco tomba, lui aussi, dans une maladie de langueur et, un matin, Nicolas le gardien trouva son cadavre étendu dans la fosse.

Les compagnons de Jean-Pierre, revenus sans lui au pays natal, ont dû raconter son histoire et aller consoler sa vieille mère ; peut-être, qui sait ? retrouverait-on ce récit plus ou moins altéré dans les traditions ou les légendes de quelque village de la Maurienne. Quoi qu'il en soit, le souvenir ne s'en est point perdu en Lorraine. Masco et le petit Savoyard furent, en 1709, les héros du moment ; ils étaient à la mode et, quand ils eurent à quelques jours d'intervalle disparu de la scène du monde, le peuple, pour garder leur mémoire, donna à la *petite porterie* du Palais-Ducal, près de laquelle se trouvait la huche, le nom de *porte Masco*, qu'elle conserve encore aujourd'hui.

Nancy, 24 février 1867. FRANÇOIS DESCOSTES.

CONGRÈS PALÉOETHNOLOGIQUE

L'importance que prennent chaque jour les études d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques nous font un devoir de consacrer une place spéciale dans nos colonnes à l'annonce du Congrès paléoethnologique qui s'ouvrira à Paris, le 17 août prochain, et fera suite aux réunions qui ont eu lieu à la Spezzia en 1865 et à Neuchâtel en 1866.

Nos lecteurs se rappellent que nous avons été les premiers à annoncer cette réunion solennelle dans notre n° du 15 septembre 1866 ; mais alors, nous n'avons pu donner à ce sujet que des renseignements peu précis sur la composition du Comité organisateur et les travaux du Congrès. Voici les noms des savants qui forment définitivement le Comité :

Président : M. Edouard Lartet, président sortant de la Société géologique de France.

Trésorier : M. Edouard Collomb, trésorier de la Société géologique de France.

Secrétaire : M. Gabriel de Mortillet, ingénieur, directeur des *Matériaux pour l'histoire de l'homme*, l'un des quatre fondateurs du Congrès.

Membre honoraire : M. Boucher de Crèvecœur de Perthes, président de la Société d'émulation d'Abbeville.

Membres titulaires : MM. le vicomte d'Archiac, membre de l'Institut, professeur de paléontologie au Muséum d'histoire naturelle ; Belgrand, ingénieur en chef des ponts et chaussées ; Alexandre Bertrand, directeur du Musée de Saint-Germain et de la *Revue archéologique* ; le docteur Broca, membre de l'Académie de médecine, professeur à la Faculté, secrétaire général de la Société d'anthropologie ; J. Desnoyers, membre de l'Institut, bibliothécaire au Muséum d'histoire naturelle ; A. de Longpérier, membre de l'Institut, conservateur des antiques au Musée du Louvre ; Alfred Maury, membre de l'Institut, professeur au Collège de France ; le colonel Penguilly-L'Haridon, directeur du Musée d'artillerie ; le baron Charles Poisson, président de la Commission historique de la ville de Paris ; le docteur Pruner-Bey, ancien président de la Société d'anthropologie ; de Quatrefages, membre de l'Institut, professeur d'anthropologie au Muséum d'histoire naturelle ; le capitaine de Reffye, officier d'ordonnance de l'Empereur ; de Saulcy, sénateur, membre de l'Institut, président de la Commission de la topographie des Gaules ; le marquis de Vibraye, correspondant de l'Institut.

(1) La *Galerie des cerfs*, qui subsiste encore, est ainsi appelée parce que les ducs y faisaient déposer les cerfs qu'ils tuaient à la chasse. Ils y recevaient aussi les ambassadeurs. C'est dans cette ville que, au mois de juillet 1866, à l'époque des fêtes pour le 100^e anniversaire de l'annexion de la Lorraine à la France, la ville de Nancy a offert un banquet à S. M. l'Impératrice et à S. A. le Prince impérial.

(2) *Histoire de la Ville-Vieille de Nancy*, tome III.

Il y a, en outre, des membres correspondants choisis dans tous les pays étrangers.

Le Congrès durera du 17 au 30 août et voici les questions posées par le Comité et mises à l'ordre du jour aux dates suivantes :

Dimanche 18 : I. Dans quelles conditions géologiques, au milieu de quelle faune et de quelle flore a-t-on constaté, dans les différentes contrées du globe, les traces les plus anciennes de l'existence de l'homme?

Quels sont les changements qui ont pu s'opérer, depuis lors, dans la distribution des terres et des mers?

Mardi 20 : II. L'habitation dans les cavernes a-t-elle été générale?

Est-elle le fait d'une seule et même race, et se rapporte-t-elle à une seule et même époque?

Dans le cas contraire, comment peut-on la subdiviser et quels sont les caractères essentiels de chaque subdivision?

Jeudi 22 : III. Les monuments mégalithiques sont-ils dus à une population qui aurait occupé successivement différents pays?

Dans ce cas, quelle a été la marche de cette population? Quels ont été ses progrès successifs dans les arts et dans l'industrie?

Enfin, quels rapports ont pu exister entre cette population et les habitations lacustres, dont l'industrie est analogue?

Samedi 24 : IV. L'apparition du bronze dans l'Occident est-elle le produit de l'industrie indigène, le résultat d'une conquête violente ou le fait de nouvelles relations commerciales?

Lundi 26 : V. Quels sont, dans les différents pays de l'Europe, les principaux caractères de la première époque du fer?

Cette époque y est-elle antérieure aux temps historiques?

Mercredi 28 : VI. Quelles sont les notions acquises sur les caractères anatomiques de l'homme dans les temps préhistoriques, depuis les époques les plus reculées jusqu'à l'apparition du fer?

Peut-on constater la succession, surtout dans l'Europe occidentale, de plusieurs races, et caractériser ces races?

Toute personne qui veut faire partie du Congrès doit acquitter une cotisation de 10 fr. et adresser son adhésion au trésorier, M. E. Collomb, rue de Madame, 26.

JULES PHILIPPE.

LA CHANSON D'ALOYS

Le matin, souvent je traverse
La cour d'un féodal château
Dont le temps a brisé la herse
Et mutilé maint chapiteau.

Dans un angle de ces murs tristes,
Auprès d'une fenêtre en fleurs,
Un jeune groupe de modistes
Travaille à l'abri des chaleurs.

Le front penché, les mains actives,
Plissant la gaze et le satin
Où s'enlacent des couleurs vives,
Elles cousent d'un air mutin.

Mais quand les dalles, sous l'arcade,
Sonnent l'approche d'un passant,
Chaque fillette en embuscade
Fait luire un coup d'œil agaçant;

Toutes, l'aiguille suspendue,
Les doigts armés de fins ciseaux,
La tête rieuse et tendue,
Se dressent comme un nid d'oiseaux.

Devant cette croisée ouverte
Si je marche à pas ralentis,
C'est que mon regard cherche Berthe,
Frêle comme un myosotis.

A la place la plus modeste,
Assise dans un demi jour,
Elle hâte son œuvre, et reste
Etrangère aux bruits de la cour.

Le premier jour où je l'ai vue,
Un rayon, tombé tout à coup,
Effleurait son épaule nue
Et la blanche ligne du cou;

Rêveurs, ses grands yeux de gazelle
Semblaient poursuivre un souvenir. —
Mon cœur s'est envolé vers elle
Pour ne jamais plus revenir.

BENJAMIN DUVERNEX.

BIBLIOGRAPHIE

La légende de la ville d'Ars en Dauphiné, sur les bords du lac de Paladru (Isère), par Gustave Vallier (1).

Voici une brochure écrite *ab irato* contre les légendes. Les vieilles conteuses n'ont pas trouvé grâce devant l'auteur, elles qui ont « caressé son enfance, entouré d'un voile d'or mille croyances charmantes, auxquelles il s'était cramponné de toutes les aspirations de son âme, elles qui ont nourri son imagination de tant de douces rêveries, qui ont bercé de charmantes espérances son entrée dans le monde. » Ingrat, maintenant qu'il est savant, il leur jette rudement la pierre; il ne veut pas même leur permettre de continuer à verser un baume enchanteur sur les jeunes esprits, qui vont devenir aussi des savants avant d'atteindre leur majorité, grâce à l'autopsie qu'il entreprend de la légende d'Ars et du lac Paladru.

Après la campagne ébouriffante à laquelle il nous fait assister contre ses devanciers depuis le XVI^e siècle jusqu'à aujourd'hui, il faut du courage pour avancer dans l'arène. L'orage recommencera bien encore; mais, ne vous effrayez pas, cher lecteur, le calme est au bout du passage avec quelques pièces justificatives, et vous en serez quitte pour la peur. Mieux que cela, il vous arrivera de vous dérider....., avec l'auteur? Non, mais avec les citations nombreuses dont son ouvrage est criblé, et je vous recommande celle de M. Gariel, bibliothécaire de Grenoble, sur l'effet fantastique que produit la grenouille carillonneuse dans les étangs, au point de simuler la sonnerie des cloches.

La conclusion de l'ouvrage est qu'il y a au moins six stations lacustres dans le lac de Paladru, dont la longueur approximative est de 5,300 mètres, la largeur *maxima* de 1,000 mètres. En recherchant leur antiquité, M. Vallier ne pouvait se dispenser de discuter le

(1) *Etude critique et historique*, in-8° de 86 pages, accompagnée d'une petite carte du lac de Paladru et de gravures sur bois. Prix : 3 fr., chez Maisonneville et Jourdan, à Grenoble.

texte de Suidas (1) cité, à propos des lacustres allobroges, dans le remarquable ouvrage de M. Troyon : *Habitations lacustres dans les temps anciens et modernes*, et dont la *Revue* a publié un compte-rendu (2). J'ai rappelé également en deux circonstances le récit de Suidas sur les moyens qu'employait le César Caius pour détruire les villages insulaires des Allobroges (3).

Mis en cause avec M. Troyon, qui n'est plus de ce monde, je me fais un devoir de prendre sa défense avec la mienne.

Or, ce chercheur infatigable n'a point affirmé que dans le passage de Suidas il fallût voir les Allobroges de notre pays. Il n'a fait assiéger et détruire par Jules César aucun de leurs villages lacustres. Il a simplement cité Suidas d'après M. Delacroix, de Besançon, qui pense que ces *Allobroges* sont des Gaulois du dialecte allemand, comme les *Welsch* sont les Gaulois du dialecte français (4).

Et de fait l'Anonyme de Ravenne mentionne dans la Gaule Belgique le nom de *Alobroges* : *Item juxta prætatam Galliam belgicam Alobroges, ponitur patria quæ dicitur Burgundia, quam Burgundiam secundam esse legimus Galliam*, etc. (5). On ne comprend guère le rôle joué ici par le mot *Alobroges*, que des variantes écrivent *Alobrites* et *Asobrites* : aussi plusieurs commentateurs l'ont cru interpolé ou peut-être déplacé de la Burgondie.

En face de ces incertitudes et des découvertes lacustres des lacs Léman et d'Annecy, j'avais pensé qu'il pouvait être réellement question de nos Allobroges dans le texte de Suidas, et les développements de M. Vallier viennent appuyer ma conjecture ; car « il ne met point en doute que ce ne soit la nation que Strabon et Polybe appellent aussi de la même manière et que les auteurs romains nomment *Allobroges*. » Il explique même comment on a pu confondre les idées de lac et de mer par la double acception que le mot *see* reçoit dans les idiomes germaniques. J'ajoute que si la supposition n'est pas à repousser même du lac de Paladru, qui a 5,300 mètres de longueur, elle est moins gratuite encore pour le lac d'Annecy qui a 15 kilomètres, pour le lac du Bourget, qui en a près de 19, et surtout pour le lac Léman qui en a 75, et dont la fluctuation est parfois très considérable.

L'attribution de ce fait aux luttes des Allobroges contre Jules César ne dépassait pas les bornes d'une simple probabilité. Néanmoins, la réaction pompéienne des Allobroges, dont j'ai constaté ailleurs les causes et le résultat, permet d'en faire une application plus directe (6). Un Lucius César a été chargé de maintenir les Allobroges dans la fidélité aux Romains pendant la campagne d'Alesia (7). Il n'est pas impossible qu'un Caius César ait dû réprimer leur dernière levée de boucliers.

Le seul connu jusqu'à ce jour pour avoir porté ce nom du vivant de Jules César, est son fils adoptif, le

fil de l'édile Octavius (1). Mais il n'avait alors que 16 ans et ne pouvait recevoir de commandement nominal. Il est vrai qu'il était assez précoce. A l'âge de 12 ans il avait prononcé à la tribune aux harangues, en plein forum, l'éloge funèbre de son aïeule Julie, sœur de Jules César, qui lui témoigna dès lors une tendresse toute paternelle. En entrant dans sa 17^e année, l'âge militaire, il brigait déjà l'office de maître de la cavalerie contre deux consuls, Lépide et Antoine. Au camp de Munda il était le protecteur des Sagontius. A 18 ans il attendait à Apollonie, en Epire, son père adoptif pour l'accompagner dans les expéditions projetées contre les Daces et les Parthes, lorsqu'il apprit son assassinat et reçut l'assurance du dévouement des légions cantonnées dans ces quartiers.

Mais un fait vient couper court à toute supposition : Jules César, qui a fait parader son fils adoptif dans son triomphe sur l'Afrique, avec des récompenses militaires, *militaribus donis donatus*, qu'il n'avait pu encore mériter, l'eût fait, sans aucun doute, figurer dans son triomphe de la Gaule, célébré auparavant dans le même mois, si ce jeune homme avait pris la moindre part à l'expédition contre les Allobroges ; à moins que ce triomphe n'ait eu lieu avant le 23 septembre, jour anniversaire de sa naissance et de son entrée légale dans l'ordre militaire. Mais on sait que son protecteur Jules César n'était ni formaliste ni superstitieux comme ses compatriotes. En attendant que lumière se fasse, laissons de côté toute conjecture. Un fait est acquis à l'histoire. Trois inscriptions, celles de Turin, d'Asti et de Nîmes constatent le triomphe que Jules César a eu sur les Allobroges, ensuite d'une expédition dont ses commentateurs ne disent pas un mot. Et César avait peut-être de très bonnes raisons pour ne pas tout raconter. Je ne désespère pas de rencontrer un jour l'inscription qui révèle le nom du lieutenant de César dans cette action ; de même qu'une inscription de Genève nous a appris qu'un de ses affranchis est venu terminer ses jours dans cette ville, probablement après l'assassinat de son patron à Rome (2).

L'erreur de date et de citation qui m'avait échappé au congrès de Chambéry a été rectifiée dans ma brochure sur *Alesia* (3), dont M. Vallier aurait dû tenir compte, l'ayant sous la main, lorsqu'il écrivait : « Tout le monde sait qu'en cette circonstance les Allobroges restèrent fidèles à la République romaine » (page 52). C'est précisément ce que j'ai établi par des preuves irréfragables contre la dissertation de M. Tessier (4). Tout le monde ! sauf encore MM. Fivel et de Saint-Genix dont M. Vallier semble néanmoins disposé à admettre « le brillant plaidoyer », (page 57), pour faire « détruire la ville d'Ars par les soldats de César, se dirigeant vers le territoire des Mandubiens et combattant les peuplades hostiles qui devaient les harceler dans leur marche. » Passe encore pour Ars dans le département de l'Ain ; mais Ars sur les bords du lac Paladru en Dauphiné ne se trouvait pas sur la route des légions romaines entre la Côte-d'Or et la Savoie.

(1) *Scriptores rerum gallic.*, I, 821.

(2) *Revue savoissienne*, 1861, page 38.

(3) *Congrès scientifique de France*, 1863, page 526. *Les Fins, Buntas et Annessy*.

(4) *Habitations lacustres*, etc., page 168.

(5) *Scriptores rerum gallic.*, I, 120. *Cosmographia Ravennatis*, IV, 26-27.

(6) *Les Allobroges à propos d'Alesia*, 25-29. *Regeste genevois* (15).

(7) *De Bello gall.*, VII, LXV.

(1) Suetone, *C. Aug. VII. Cassiodori chronicon. Petavii rationarium temporum*, III. *Fasti consulares. Fasti consulares*.

(2) Spon, *Hist. de Genève*, II, 310.

(3) *Les Allobroges à propos d'Alesia*, page 24, note 3.

(4) *Les Allobroges à propos d'Alesia*, 22-24-26-29-40.

Tout ceci ressemble bien à une tempête dans un verre d'eau. Mais M. Vallier prie son lecteur « de ne pas lui jeter la pierre pour les imperfections de son essai. Il espère, au contraire, qu'il lui sera beaucoup pardonné, parce qu'il a beaucoup..... disserté. »

En effet, « les petites querelles entretiennent l'amitié, » disait encore notre correspondant, à la fin d'une intéressante *Dissertation sur une colonne milliaire au nom de Constantin*, découverte à Saint-Paul-d'Iseaux. Nous ne pouvons oublier non plus que dans une étude très savante sur la chaussure du cheval de Mandrin, intitulée *Archéologie de contrebande*, M. Vallier a justifié, preuves en main, ce que la légende racontait des ruses du fameux contrebandier pour dépister la maréchaussée. Les souvenirs du faubourg de Bœuf, à Annecy, confirmeraient au besoin ces conclusions de l'auteur : « Ne traitons pas légèrement la tradition : c'est elle qui, tous les jours, nous apprend qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil. » C.-A. DUCIS.

LE RÊVE

(D'après Uhland)

Malades et pâles figures
Errant dans le pays des fleurs,
Ces deux aimantes créatures
Ne devinaient pas les douleurs !

Leurs tendres baisers, leurs caresses
Ne rêvaient qu'heureux lendemains,
— Que la plus douce des jeunesses
Suivant le plus doux des chemins !

Deux cloches sonnent, ô mystère !
Le beau songe a fui sans retour ;
Elle est seule en un monastère,
Lui, tout seul au fond d'une tour !

JULES VUY.

Bords de l'Arve.

BULLETIN

SOCIÉTÉ FLORIMONTANE

Séance du 2 mars 1867

PRÉSIDENCE DE M. CAMILLE DUNANT

M. le Président donne lecture d'une circulaire de M. le Ministre de l'instruction publique, relative au concours des Sociétés savantes qui aura lieu à Paris dans l'année courante. Il est décidé que la Société Florimontane déléguera deux de ses membres pour la représenter à cette solennité.

Il est donné ensuite lecture d'une autre circulaire concernant le Congrès paléontologique, convoqué à Paris pour la fin du mois d'août prochain.

M. Ducis rapporte que dans la séance du 17 janvier de l'Académie impériale de Savoie, à laquelle il assistait, M. le docteur Guillard, président, a saisi cette occasion pour renouveler par son organe, de la part de l'Académie, à la Société Florimontane, les sentiments de confraternité scientifique et littéraire qui unissent les deux Sociétés, filles toutes les deux de l'Académie Florimontane de saint François de Sales et du président Favre.

La Société Florimontane reçoit avec un intérêt tout sympathique les témoignages de bons rapports entre deux Sociétés qui poursuivent le même but dans deux départements dont l'histoire est inséparable.

M. Ducis fait les communications suivantes : 1° Il a pu constater l'identité des découvertes faites dans plusieurs cimetières anciens de Saint-Jean-de-Belleville, des Allues, de Pralognan en Tarentaise, de Mont-Denis en Maurienne (Savoie), de Ventelon, de Venosc et d'Ornon autour du Bourg-d'Oisans (Isère), tous placés sur de hauts plateaux très découverts. Les objets trouvés, qui consistent principalement en bracelets, fibules, agrafes, etc., sont tous en bronze et semblent constater une identité d'origine

dans les races. Les vallées dont il s'agit communiquent par d'anciens chemins à travers les crêtes des montagnes et en dehors du système des voies romaines.

2° M. Ducis exhibe ensuite quelques dessins de tronçons de chemins romains taillés dans le roc et qu'on peut encore observer dans les départements de la Haute-Savoie, de la Savoie et de l'Isère. Il en résulte que la largeur du *currus* était invariable ; car l'espace entre les deux ornières est toujours de 1^m,35. — Ces observations feront l'objet d'un article spécial.

M. Revon présente quelques observations sur différents objets trouvés près de Faverges dans des tombeaux burgondes superposés à des débris romains.

Les dons et échanges suivants sont déposés sur le bureau :

1° Le *Globe*, journal géographique, organe de la Société de géographie de Genève ; tome V. 1866 ; — 2° *Mémoires lus à la Sorbonne* : histoire, philologie et sciences morales ; — 3° *Memoria sopra l'antica città di Gurulis vetus oggi Padria e scoperte archeologiche fatte nell'isola in tutto l'anno 1866* ; Cagliari ; — 4° *Almanach de Genève* ; don de l'Institut genevois ; — 5° *Botanique : flore murale de la ville de Tlemcen (Algérie)*, par Pascal Jourdan ; don de l'auteur ; — 6° *La légende de la ville d'Ars en Dauphiné, sur les bords du lac de Paladru (Isère)*, par G. Vallier ; don de l'auteur ; — 7° *L'histoire et le Regeste genevois*, par l'abbé C.-A. Ducis ; don de l'auteur ; — 8° *Copie de la Donation de la vallée de Chamoni à l'abbaye de Saint-Michel de la Clusa en Piémont, ordre de Saint-Benoît*, par Aimon comte de Genève et Gerolde son fils, in-12, accompagnée d'une reproduction photographique de l'original ; don de M. Bonney, notaire à Sallanches ; — 9° *La Perseveranza*, journal de Milan ; — 10° *L'Esprit nouveau* ; — 11° *Le Propagateur* ; — 12° *Journal de la Société centrale d'agriculture du département de la Savoie* ; — 13° *Revue des Sociétés savantes des départements* ; — 14° *L'Investigateur*, journal de l'Institut historique de France ; — 15° *Revue du Lyonnais* ; — 16° *Journal des connaissances médicales pratiques*, par M. Caffé ; — 17° *Le Mont-Blanc* ; — 18° *Le Courrier de Savoie* ; — 19° *Le Léman* ; — 20° *L'Echo du Salève*.
Pour extrait conforme :

Le secrétaire, JULES PHILIPPE.

Séance du 20 mars 1867

PRÉSIDENCE DE M. C. DUNANT

M. le Président donne lecture d'une circulaire de M. le Ministre de l'instruction publique relative à la création de collections scientifiques pouvant servir à l'enseignement spécial. M. le Ministre désirerait voir se former, dans chaque établissement secondaire spécial, des collections comprenant des objets de zoologie, de botanique, de géologie, et voire même d'industrie se rapportant à la contrée où se trouve situé l'établissement. Il s'adresse en conséquence aux Sociétés savantes ; il fait un appel aux spécialistes qu'elles renferment, afin qu'ils prêtent leur appui à l'autorité universitaire pour la création des petits musées dont il s'agit.

La réunion arrête qu'il sera fait une réponse favorable à M. le Ministre, en lui faisant observer que toutes les collections qu'il désire voir se former, existent déjà depuis plusieurs années au Musée d'Annecy où elles sont consultées chaque jour par les élèves des établissements d'enseignement spécial.

M. le Président fait connaître que M. de Gauville, préfet de la Haute-Savoie, demande à faire partie de la Société, et il propose de voter son admission. M. de Gauville est admis à l'unanimité.

M. le Secrétaire rappelle la mort récente d'un des membres correspondants de la Société, de M. le professeur Morlot, de Lausanne. Interprète des sentiments de la Société, M. le Secrétaire exprime toute la douleur causée par cette perte aux collègues de l'éminent professeur, et il demande qu'il soit fait mention au procès-verbal de ce tribut de regret payé à une confraternité de plusieurs années. Adopté.

M. Revon exhibe la belle collection d'antiquités du Musée, collection qu'il vient de classer par ordre chronologique dans l'une des nouvelles salles ; il fait remarquer que pour faciliter les recherches, il a distingué les antiquités savoisiennes au moyen de leurs étiquettes qu'il a entourées d'un bord rouge : chacune de ces étiquettes contient les plus grands détails sur l'objet qu'elle détermine, ce qui n'existe pas généralement dans les musées des grandes villes et de Paris surtout.

Pour extrait conforme :

Le secrétaire, JULES PHILIPPE.

Le Directeur gérant, J. PHILIPPE.

ANNECY. — TYP. THÉSIO.

ON S'ABONNE

EN FRANCE

Par un *bon postal* à l'ordre du Directeur ;

A L'ÉTRANGER

Par un effet sur une maison d'Annecy.

La *Revue* rendra compte des ouvrages dont deux exemplaires lui auront été adressés.

REVUE SAVOISIENNE

JOURNAL PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ FLORIMONTANE D'ANNECY

PARAISANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Histoire — Sciences — Arts — Industrie — Littérature

La Société laisse à chaque auteur la responsabilité entière des opinions qu'il émet.

ABONNEMENT

France. . . . 6 fr.
Italie et Suisse . 7 »

PATABLE D'AVANCE

On ne reçoit que des abonnements annuels.

Les communications de tous genres adressées à la *Revue savoisienne* doivent être affranchies.

SOMMAIRE. — Une charte inédite du XIII^e siècle et un article du Régeste genevois, par M. Jules Vuy. — La Sabaudia et les Sebagini, par M. C.-A. Ducis. — Inscriptions de Saint-Jean-de-la-Porte, par M. C.-A. Ducis. — Bibliographie savoisienne, par M. Jules Philippe. — Concours littéraires.

UNE CHARTE INÉDITE DU XIII^e SIÈCLE ET UN ARTICLE DU RÉGESTE GENEVOIS

Un écrivain qui a conservé et popularisé bon nombre de documents sur l'histoire de nos contrées, s'exprime ainsi, après avoir consacré quelques lignes seulement au monastère de Bonlieu, près de Salenove :

- Les incendies et les irruptions des Bernois, qui ravagèrent ce monastère en 1536 et 1589, en ayant dispersé et dissipé les titres, il n'est pas possible de s'en procurer une connaissance plus exacte. »

Ce passage est textuellement emprunté aux *Mémoires ecclésiastiques* de Besson (1) ; en le reproduisant ici, comment serions-nous étonné des lacunes importantes que fait naître la perte des documents les plus anciens sur cette abbaye de femmes, de l'ordre de Cîteaux, dont la fondation remonte à l'année 1160 ?

Nous éprouvons, d'un autre côté, d'autant plus de plaisir à mettre au jour une charte inédite qui se rapporte aux abbayes de Bonlieu (2) et de Sainte-Catherine (3), et qui remonte à la première moitié du XIII^e siècle (octobre 1242 ; juin 1243).

Le monastère de Sainte-Catherine, situé à une demi-lieue environ d'Annecy, sur la montagne qu'on nommait autrefois la montagne de Semine, et qu'on nomme aujourd'hui Semnoz, avait été fondé, en 1179, par Béatrice, fille de Guillaume I^{er} soit Villierme I^{er}, comte de Genève. Les premières religieuses qui s'établirent dans ce monastère étaient sorties de Bonlieu.

Comme Bonlieu, Sainte-Catherine était une abbaye de femmes, de l'ordre de Cîteaux. Par exception à la règle commune (4), exception qu'expliquent d'anciennes traditions historiques, les religieuses de ces deux monas-

tères n'étaient point cloîtrées ; elles appartenaient, en général, surtout celles de Sainte-Catherine, à de hautes familles (1).

Lorsque, dans le dernier siècle, une femme de roture, mère Madelain, fut élue abbesse de Sainte-Catherine (2), ce fut tout un événement ; les nouvelles idées pénétraient partout. La Providence voulut que la dernière abbesse du monastère fut précisément celle qui avait été choisie en dehors de la noblesse.

Il paraîtrait, d'après la charte que nous publions aujourd'hui, et qui n'est qu'un fragment d'un document plus étendu, que, de bonne heure, des contestations prirent naissance entre ces deux monastères.

Le chapitre général de l'archevêché de Vienne avait été appelé à s'en occuper ; il avait désigné, pour statuer sur les prétentions contraires de ces deux couvents de femmes, les abbés des monastères de Chassagne, dans la Bresse (3), et du Miroir, dans le Châlonnais (4).

Bonlieu soutenait avoir un droit de suprématie sur Sainte-Catherine ; les deux parties élevaient, en outre, l'une contre l'autre, des demandes que nous ne connaissons pas, et qui figuraient très probablement dans la partie du parchemin original qui ne nous est point parvenue.

Enfin, après de longues discussions devant les juges commis par le chapitre général, après de longs débats sur les divers chefs de contestation (*causa... diucius agitata*), les parties avaient, l'une et l'autre, consenti à accepter ces deux juges comme arbitres, leur laissant ainsi toute latitude pour terminer les différends qui existaient entre elles, et promettant d'avance de s'en remettre entièrement à la sentence arbitrale qui serait rendue. C'était un mode de procéder très fréquent dans le moyen-âge et qui a eu, dans la pratique, des avantages incontestables.

Les deux arbitres décidèrent, par gain de paix, que les religieuses de Sainte-Catherine paieraient à celles de Bonlieu, trente livres de Genève, somme élevée pour la première moitié du XIII^e siècle, et que, moyennant le paiement de cette somme, le monastère de Sainte-Catherine ne serait point, à l'avenir, considéré comme une

(1) P. 143.

(2) Besson, *Mémoires ecclésiastiques*, p. 127, 143. Grillet, *Dictionnaire*, introduction, p. 137.(3) Besson, *Mémoires ecclésiastiques*, p. 130.(4) *Constitutions et instructions synodales de saint François de Sales, mises en ordre et augmentées par Jean d'Aranton d'Alex.* Annecy, 1668, p. 130.(1) Jacques Replat, *Bois et Vallons*, p. 63.(2) Jacques Replat, *Bois et Vallons*, p. 81, 82.(3) Guichenon, *Bibliotheca sebastiana*, Centurie II, chap. 45 et 97. — Guichenon, *Bresse et Bugey*, 2^e partie, p. 33. *Preuves*, p. 94.(4) Guichenon, *Bibliotheca sebastiana*, Centurie I, chap. 53.

filiale de celui de Bonlieu, toutes les autres demandes respectives des parties étant, d'ailleurs, compensées.

Cette décision fut revêtue par les arbitres de l'autorité du chapitre général; en vertu de la même autorité, ils prononcèrent l'excommunication contre toute personne qui, directement ou indirectement, par elle-même ou par autrui, tenterait d'invalidier cette sentence ou créerait des obstacles, des empêchements à son exécution.

Les deux parties promirent, sous la foi du serment, d'observer la décision des arbitres, à peine de parjure et d'une amende de trente livres viennoises.

Suivant l'usage, chacune d'elles donna des garants pour assurer l'exécution fidèle de la sentence. Le garant des religieuses de Bonlieu fut l'abbé de Bonmont, monastère situé sur le territoire vaudois, dans l'ancien diocèse de Genève (1); celui des religieuses de Sainte-Catherine, l'abbé de Saint-Sulpice, monastère situé dans les montagnes du Bugey, non loin de Saint-Rambert et des frontières du Valromey (2). On le voit, les arbitres et les garants appartenaient, comme les parties elles-mêmes, à l'ordre de Cîteaux.

Cette sentence fut rendue, en octobre 1242, dans une localité souvent citée, à Ambérieux, qui nous rappelle, entre autres, le souvenir des Burgondes et de la loi Gombette.

La somme de trente livres de Genève n'ayant pas été payée comptant à l'abbaye de Bonlieu, les arbitres désignèrent, toujours de l'autorité du chapitre général, les abbés de Saint-Sulpice et d'Hautecombe (nous retrouvons encore ici une abbaye cistercienne), pour assurer l'exécution de la sentence et pour en remettre une expédition, munie de leurs sceaux, aux religieuses de Sainte-Catherine, dès qu'elles auraient payé à celles de Bonlieu la somme de trente livres de Genève.

Dans le mois de juin 1243, les abbés de Saint-Sulpice et d'Hautecombe constatèrent, par l'apposition de leurs sceaux au bas de la sentence arbitrale, le paiement de ces trente livres de Genève.

C'est une partie de cette charte, la seule, à notre connaissance du moins, qui nous soit parvenue, que nous publions aujourd'hui.

Tel est le résumé de ce parchemin intéressant qui n'est pas sans valeur historique. Le commencement de la charte devait contenir d'autres renseignements, en particulier, la nomination des deux juges par le chapitre général, peut-être aussi l'exposé des prétentions des deux monastères. Malheureusement, le parchemin a été lacéré; la partie de la charte que nous venons d'analyser nous est seule connue.

Avant d'étudier cette charte sur un point spécial relatif au Régeste genevois, disons quelques mots de l'histoire de ces deux abbayes qui appartenaient au même ordre, dont l'une fournit les premières religieuses de l'autre, qui se querellèrent ensuite sur une question de suprématie, qui furent enfin réunies dans le XVIII^e siècle, pour finir ensemble quelques années plus tard.

L'abbaye de Bonlieu, spécialement protégée par les

familles puissantes de Salenove et de Viry, ne manquait pas d'importance à une époque où la principale voie de communication de nos contrées avec le midi avait lieu de Genève par Frangy et Salenove.

Lorsque les sœurs de Sainte-Claire quittèrent Genève, en 1535, elles reçurent l'hospitalité des religieuses de Bonlieu.

Dans le siècle suivant, saint François de Sales avait eu l'idée de transférer à Annecy le monastère de Sainte-Catherine, et à Rumilly, vieille capitale de l'Albanais, celui de Bonlieu (4). Ce projet ne se réalisa point.

Dix-huit ans après la mort de l'auteur de l'*Introduction à la vie dévote*, d'après Grillet (2), vingt-six ans, d'après Besson (3), les religieuses de Bonlieu furent transférées dans la ville d'Annecy.

Durant bien des années, il fut, dès lors, question de réunir en une seule abbaye, dans la cité florimontane, ces deux monastères qui se trouvaient, l'un et l'autre, de la filiation de Clairvaux. Ce projet fut soumis, dès l'année 1756, à un minutieux examen; enfin, après la mort de l'abbesse de Sainte-Catherine, en 1770, la question fut reprise.

Après de longs pourparlers et de longues négociations entre le ministre d'Etat de Sa Majesté sarde, l'évêque de Genève, les abbés de Clairvaux et de Tamié, les religieuses de Bonlieu et de Sainte-Catherine, convoquées en assemblée générale, dans leurs abbayes respectives, procédèrent à une votation solennelle, selon les formes canoniques, et se prononcèrent, non sans peine, en faveur de l'union des deux monastères.

Le décret définitif de l'union de Bonlieu et de Sainte-Catherine remonte au mois d'octobre 1772.

Dans le commencement de l'année 1773, les religieuses de Sainte-Catherine descendirent, un jour, de grand matin, à Annecy, et furent introduites dans l'abbaye de Bonlieu dont elles firent partie intégrante jusqu'à l'époque de la révolution française, où la communauté réunie fut supprimée (4).

Le monastère de Sainte-Catherine datait, comme nous l'avons dit, de 1179. Fondé par une princesse de la maison de Genève, à peu de distance de la capitale du Genevois, sa destination essentielle, et, en quelque sorte, son but principal étaient de servir de lieu de sépulture aux princes de la maison de Genève (5). Voici comment s'expriment, à ce sujet, les deux savants bénédictins qui, il y a plus d'un siècle et demi, firent un voyage scientifique d'une durée de six ans, visitèrent environ cent évêchés, plus de huit cents abbayes, et, recueillant avec une persévérance infatigable, avec un zèle digne des plus grands éloges, une foule de renseignements, de matériaux, d'inscriptions, de chartes, de documents, rendirent aux études historiques des services signalés (6):

« L'après-dîné, nous fûmes aux abbayes de Bonlieu et de Sainte-Catherine, toutes deux de l'ordre de Cîteaux. Celle-ci est à une petite demie-lieue d'Annecy,

(1) *Mémoires de la Société d'histoire de la Suisse romande*, tome XII, p. 211.

(2) *Voyage littéraire de deux religieux bénédictins de la congrégation de St-Maur*, Paris, 1717, tome I, p. 239. Guichenon, *Savoie*, tome IV, p. 32, 35, 70, etc. Guichenon, *Bresse et Bugey*, continuation de la seconde partie, p. 201. *Preuves*, p. 242 et suivantes. De Lyon à Seyssel, p. 491.

(1) *Mémoire pour la réformation des religieux et religieuses*.

(2) Grillet, *Dictionnaire*, Introduction, tome I, p. 137.

(3) Besson, *Mémoires ecclésiastiques*, p. 143.

(4) *Manuscrits de Mgr Biord*.

(5) Besson, *Mémoires ecclésiastiques*, p. 130, 131. Grillet, *Dictionnaire*, Introduction, tome I, p. 137.

(6) *Voyage littéraire*, déjà cité, tome I, préface.

« sur une haute montagne, d'où l'on découvre toute la ville. Lorsque nous y arrivâmes, les religieuses, qui ne gardent point la clôture, étaient à la promenade, et ne revinrent que le soir; mais madame de Saint-Thomas, qui en est l'abbesse, nous y reçut, et nous donna toute la satisfaction que nous pouvions désirer; elle nous fit voir un ancien martyrologe dans lequel ses religieuses lisent tous les jours au chapitre lorsqu'elles annoncent la fête des saints du jour suivant, car elle ne veut pas qu'elles lisent dans un martyrologe imprimé. Elle nous mena aussi à l'église, où l'on voit sous un portique un tombeau élevé, avec cette inscription : *Hic jacet felicis memorie piissimus Willelmus Gebennarum comes, hujus abbacie insignis benefactor, et pater Beatricis a Sabaudia ejusdem abbacie fundatricis in capitulo recumbentis*. Il y a aussi le tombeau d'un bienheureux Guigue, parent de la fondatrice, à qui les peuples ont grande dévotion. Je ne doute point que ce ne soit le tombeau de Guigo ou de Guy de Genève, évêque de Langres, enterré à Sainte-Catherine, dont il est question dans le martyrologe de cette abbaye, l'onzième des calendes de décembre. Avant de sortir de Sainte-Catherine, l'abbesse nous donna à souper avec un des petits neveux de saint François de Sales, et voulut nous retenir à coucher; mais comme nous avions affaire à Annecy, elle nous donna des chevaux pour nous en retourner (1). »

En effet, le père de la fondatrice du monastère de Sainte-Catherine, fut enseveli dans l'établissement religieux créé par sa fille. Un auteur contemporain (2) nous apprend même qu'il y a trente ans environ, le tombeau du bienheureux Guillaume I^{er}, comte de Genève, père de la fondatrice, existait encore à Sainte-Catherine, ainsi que les mausolées de trois de ses enfants. C'était bien, comme l'avaient présumé les deux savants bénédictins dans leur course rapide à Sainte-Catherine, le tombeau de Guy de Genève, évêque de Langres, qui se trouvait près de ceux de son père, de ses oncles, de son aïeul. C'est là que fut enseveli également Robert de Genève, évêque de Genève, frère de l'évêque de Langres; c'est là que se trouvaient aussi les tombeaux de plusieurs autres princes de cette antique et respectable famille des comtes de Genève.

Dans la seconde moitié du XIII^e siècle, une princesse de la même famille fut, durant bien des années, supérieure du monastère de Sainte-Catherine, et gardienne directe des tombeaux de ses parents et de ses ancêtres. Je fais allusion à Agathe de Genève, à laquelle les documents contemporains donnent tour à tour la qualification d'*abbatissa de monte*, *abbatissa de montana* (3).

La qualification de cette abbaye varia, en effet, à plusieurs reprises; saint François de Sales la qualifie d'*abbatia sanctæ Katharinæ prope urbem Anicii* (4), abbaye de Sainte-Catherine près de la ville d'Annecy.

L'auteur contemporain que nous avons déjà cité, M. Jacques Replat, nous apprend qu'elle reçut plus tard

le titre pompeux de *royale abbaye de Sainte-Marie du mont de Sainte-Catherine du Semnoz* (1).

Dans un terrier, du comte Pierre, du XIV^e siècle, elle est qualifiée d'*abbatia montis, abbazia montis prope nessim burgum*, abbaye du mont, abbaye du mont près d'Annecy le bourg (2).

Le nom d'abbaye du mont disparut peu à peu et fit place à celui de *Sainte-Catherine*. On l'appelait quelquefois *Sainte-Catherine du mont*. Notre document, le plus ancien, je crois, que l'on possède sur cette abbaye, qualifie les religieuses de Sainte-Catherine de *moniales de Montanea, religieuses de Montagny*. En effet, dans l'origine, cette abbaye était appelée *abbatia de Montanea, abbaye de Montagny*, ou, plus brièvement encore, *la Montagny*, suivant les expressions du vieux langage français, qui étaient encore en usage dans le XIV^e siècle.

On sait que toutes les chroniques manuscrites des divers monastères de Genève n'ont pas survécu aux révolutions du XVI^e siècle. La destruction de ces précieux documents qui auraient jeté tant de jour sur l'ancienne histoire de Genève, est des plus regrettables, et ne nous explique que trop l'existence d'une foule de lacunes dans nos annales.

Un des chercheurs les plus infatigables de notre temps, un savant italien, M. Cibrario, ancien ministre de l'instruction publique, découvrit, il y a un certain nombre d'années, dans les combles de l'hôtel-de-ville de Thonon, et fit imprimer une vieille traduction française d'un fragment de la chronique de Saint-Victor. Dès lors, M. Edouard Mallet a publié, en l'accompagnant de notes savantes, le texte original de ce fragment, tel qu'il résulte de deux copies du XVI^e siècle, qui se trouvent dans les archives de Genève; Guichenon paraît avoir eu en mains une copie latine de ce même fragment qui est connu sous le nom de *fasciculus temporis*.

Cette chronique s'exprime ainsi, à la date du 22 mai 1308 : « A. D. MCCCVIII, die mercurii in vigilia ascensionis Domini, XXII mensis maii, videlicet XI kal. mensis Junii, obiit illustris vir D. Amedeus comes Gebenn. apud lu Bacho, et die veneris sequenti fuit sepultus apud la Montagny. »

M. Edouard Mallet ignorait ce qu'était la Montagny soit le monastère de Sainte-Catherine sur Annecy; aussi, dans son commentaire, s'est-il abstenu de donner, sur ce point, aucune explication, et il a eu raison.

Les éditeurs du Régeste genevois, MM. Lefort et Lullin, après avoir reproduit, en français, un résumé du passage cité plus haut, et imprimé textuellement le passage lui-même, ont ajouté les explications suivantes sur lesquelles nous nous arrêterons quelques instants pour discuter la valeur historique de l'hypothèse mise en avant par les deux écrivains que nous venons de citer :

« Le Bachet dont il est parlé dans cet article, disent-ils, devait tirer son nom d'un bac sur le Rhône ou sur la Laire, non loin du mont Vuache, car on voit par le traité ci-dessus du quatre septembre 1307, que le comte de Genevois résidait alors dans son château du Vuache. Quant à la localité de Montagny où il fut enseveli, ce devait être une maison forte du

(1) Voyage littéraire, déjà cité, tome I, p. 242, 243.

(2) Jacques Replat, *Bois et Vallons*, p. 59.

(3) Voir, entre autres, *Mémoires de la Société d'histoire de Genève*, tome VII, p. 307; tome XIV, p. 404, 405.

(4) *Etat de l'Eglise de Genève*.

(1) Jacques Replat, *Bois et Vallons*, page 58.

(2) Charte inédite du 27 mars 1381.

« comte bâtie sur un monticule situé au bord du Rhône, près de Chancy, rive gauche de la Laire. L'existence de cet ancien château dont il ne reste aucunes traces, avait déjà été signalée par Gaudy, *Promenades historiques*, II, page 117. Voyez aussi *Indicateur d'histoire suisse*, 1858, page 46, et *Lettre de M. Henry Fazy relativement au retranchement de Jules César*, dans *Revue archéologique*, décembre 1860. »

Sans faire aux éditeurs du *Régeste genevois* un reproche d'avoir ignoré ce qu'était *la Montagny*, il nous sera permis de critiquer leur explication en elle-même, comme si nous ne savions pas que *la Montagny* ou le monastère de Sainte-Catherine était le lieu habituel de sépulture des princes de la maison de Genève, depuis la fondation de cet établissement religieux.

Un premier point nous frappe tout d'abord dans cette explication, c'est celui-ci : A l'époque de la mort du comte Amé II, et, en général, durant le moyen-âge, c'était un usage constant d'ensevelir dans une église, spécialement dans l'église d'un monastère, les princes des familles souveraines. Nous venons de rappeler que Sainte-Catherine était le lieu habituel de sépulture des princes de la famille de Genève ; plusieurs princes de la même famille furent ensevelis dans la chartreuse de Pomiers (1) qui devait son origine à un comte de Genève et dont la fondation remontait précisément à la même année que celle de la fondation de Sainte-Catherine. Antonie de Genève, femme de Hugues de Viry, fut ensevelie dans l'église de Bonlieu (2). L'épouse du comte Amé II, Agnès de Châlons, qui atteignit une si grande vieillesse, choisit sa sépulture dans l'église des frères mineurs de Genève (3). Il serait facile de multiplier ces exemples.

En tenant compte de cet usage constant, comment est-il possible d'admettre, si l'on veut rester dans la vérité historique, que, pour l'ensevelissement du comte Amé II, on ait fait, à ce sujet, abstraction complète des mœurs et des habitudes de son temps ? Comment croire que, seul de sa famille, il n'ait pas été enseveli dans une église, ainsi que ses ancêtres, ainsi que ses successeurs ?

Montesquieu a dit, avec beaucoup de raison, dans *l'Esprit des Lois* :

« Transporter dans des siècles reculés toutes les idées du siècle où l'on vit, c'est des sources de l'erreur celle qui est la plus féconde. »

Les éditeurs du *Régeste genevois* transportent, dans le commencement du XIV^e siècle, des idées qui peuvent avoir cours dans le XIX^e, mais qui sont inadmissibles, de tous points, si l'on veut ne pas oublier qu'il s'agit, dans cette question, de l'année 1308.

Ce premier motif, à lui seul, aurait dû faire écarter, par les éditeurs du *Régeste genevois*, l'hypothèse que nous examinons en ce moment.

Il y a plus ; à l'époque de la mort du comte Amé II, le vingt-deux mai 1308, une guerre des plus acharnées et des plus cruelles régnait, depuis plus de six ans, dans nos contrées (4). D'un côté, le comte de Savoie et ses alliés, parmi lesquels figuraient les citoyens et habitants

de la ville de Genève et de son mandement ; de l'autre, Béatrice, dame de Faucigny, fille du comte Pierre de Savoie, Hugues, dauphin de Viennois, et leurs alliés, au nombre desquels se trouvaient Amé II, comte de Genève, le sire de Gex et les exilés genevois.

Cette guerre de six ans, qui fut une grande calamité pour notre pays, avait eu pour cause le fait que Béatrice, dame de Faucigny, avait, sans le consentement du comte de Savoie, cédé à Hugues, dauphin de Viennois, son neveu, les châteaux, les villes, bourgs et fiefs, qu'elle possédait dans le Faucigny et dans le territoire qui s'étend de Seyssel à Fribourg. De son côté, du chef de Béatrice, sa grand'mère, fille du comte Pierre, le dauphin élevait des prétentions sur un certain nombre de seigneuries, et même sur l'ensemble du comté de Savoie. Ces prétentions opposées étaient d'une haute importance ; aussi la guerre fut-elle, des deux parts, terrible, acharnée, impitoyable.

C'est alors qu'éclata, dans Genève, le 6 juin 1307, la plus grande guerre civile que cette cité ait connue ; le parti de Savoie, dans les bras duquel s'étaient jetés les citoyens de la vieille ville, fut complètement vainqueur. Avant et après cette journée, nombre de châteaux, notamment dans les environs de Genève, furent détruits, et les campagnes souvent ravagées (1).

Amé II, comte de Genève, prit, aussi longtemps qu'il vécut, la part la plus active à ces sanglantes luttes qui ne se terminèrent que quelques mois après sa mort, par un traité de paix signé à Montmélian, et dans lequel Guillaume, comte de Genève, son fils, intervint comme médiateur. Les six dernières années du comte Amé II furent, on peut le dire, un combat continu.

Au milieu d'événements aussi graves, lorsque le comte Amé II était, en quelque sorte, toujours sous les harais, les éditeurs du *Régeste genevois* concluent, du fait qu'il s'était rendu au Vuache, le 4 septembre 1307, pour y signer un traité d'alliance, qu'il a dû y rester immobile durant plus de huit mois et y mourir tranquillement le 22 mai 1308.

Ce raisonnement ne nous paraît fondé ni au point de vue de la logique ni au point de vue de l'histoire ; il serait bien difficile, à notre avis, de le justifier sous ces deux rapports.

Même en temps de paix, jamais un comte de Genève n'a fait un pareil séjour dans le château du Vuache ; un séjour d'une telle durée, dans les circonstances que nous venons de rappeler, n'a aucun caractère de vraisemblance en sa faveur.

Encore un motif qui, à lui seul également, devait faire rejeter comme inadmissible l'hypothèse de MM. Lefort et Lullin.

Les mêmes écrivains ajoutent que *la localité de Montagny, où le comte Amé II fut enseveli, devait être une maison forte de ce prince, bâtie sur un monticule situé au bord du Rhône, près de Chancy, rive gauche de la Laire*. Cette explication ne nous paraît pas davantage satisfaisante.

En effet, aucun document ne parle, à propos de l'émigration de Montagny, près de Chancy, d'un château du comte de Genève, notamment en l'année 1308, date de la mort du comte Amé II. Il n'y a même, au sujet de

(1) Grillet, *Dictionnaire*, tome III, page 184.

(2) Jacques Replat, *Bois et Vallons*, page 130.

(3) Lévrier, *Chronologie*, etc., tome I, page 189.

(4) « *Guerra maxima per sexennium debellata*. » Wurtemberg. Peter der Zweite, tome IV, p. 522.

(1) Fragments de la chronique de saint Victor (*Fasciculus temporis*), dans les *Mémoires de la Société d'histoire de Genève*, tome IX, p. 300 et suivantes.

l'existence d'un château sur cette éminence, qu'une vague tradition populaire plus ou moins incertaine, plus ou moins contradictoire. Gaudy, qui en parle dans ses *Promenades* (1), nous dit qu'*aucun souvenir historique de quelque intérêt ne se rattache à cette localité*. Un savant français passant en chemin de fer sur la rive droite du Rhône, a supposé que cette éminence de Montagny était un reste du fameux retranchement de Jules César ; M. Henry Fazy, dans la *Revue archéologique* (2), nous apprend qu'on y a trouvé un tombeau qui semble remonter à l'époque celtique.

Ajoutons, en outre, et cette remarque a son importance, que, depuis longtemps, le monastère de Saint-Victor avait considérablement augmenté le nombre de ses possessions, dans les environs de Genève. Sans avoir précisément l'ensemble des attributs de la souveraineté sur un territoire fort étendu, il était, en fait, en l'année 1308, à peu près souverain, si l'on en excepte le droit de glaive ou d'exécution capitale, que le comte de Genève s'était spécialement réservé. Telle était, en particulier, sa position pour ce qui concernait la plus grande partie de la contrée qui, dans des temps plus anciens, était appelée *Champagne* (3) et s'étendait du Rhône au Salève, comprenant la presque totalité du territoire entre l'Arve et le mont Sion.

Les populations de ce territoire avaient trouvé, sous la protection du puissant monastère, un allègement des plus grands aux charges féodales qui pesaient lourdement alors sur les habitants des campagnes, charges qui furent maintenues, sans aucun changement, par les Bernois, au moment où ils occupèrent nos contrées.

Par une convention intervenue le 20 juin 1302, entre le monastère de Saint-Victor et le comte Amé II, c'est-à-dire, environ six ans avant la mort de ce prince, le comte Amé II et Agnès de Châlons, son épouse, avaient renoncé, dans les limites que nous venons d'indiquer, aux droits qu'ils pouvaient avoir sur ce territoire. La transaction du 20 juin 1302 était la suite et le couronnement d'une série de transactions antérieures, c'était le résultat d'un travail plus que séculaire.

La renonciation du comte Amé II portait, entre autres, sur un certain nombre de villages du canton actuel de Genève (Chancy, Avully, Seizegnin, Laconnex, Troinex, Landecy, etc.) ; elle s'appliquait aussi à la paroisse de Malagny, située précisément dans le voisinage de Chancy, sur cette rive gauche de la Laire dont parlent les éditeurs du *Régeste genevois*.

Ainsi, depuis quelques années à peine, l'éminence de Montagny avait cessé, pour ainsi dire, de faire partie du comté de Genevois.

Encore, à ce point de vue, est-il possible de considérer comme sérieuse l'hypothèse de MM. Lefort et Lullin, d'après laquelle le comte Amé II aurait été enseveli sur un territoire qui lui était devenu à peu près étranger ?

Nous reproduisons, en terminant, le texte original du parchemin auquel le travail qui précède doit son origine.

Mars 1867.

JULES VUY.

(1) Tome II, pages 117, 118.

(2) Année 1860, tome II, page 434.

(3) Le nom de *Champagne* s'applique particulièrement aujourd'hui à une partie du territoire genevois, située sur la rive gauche du Rhône.

(*Sentence arbitrale rendue à Ambérieux par les abbés des monastères du Miroir et de Chassagne, entre les religieuses de Bonlieu et celles de Sainte-Catherine du Mont, en octobre 1242. Déclaration faite par les abbés de Saint-Sulpice et d'Hautecombe, en juin 1243.*)

..... Nos j. de miratorio et p. de Cassanea dicti abbates notum facimus universis presentes litteras inspecturis. quod in causa que vertebatur inter priorissam et moniales de bono loco ex una parte et priorissam et moniales de montanea ex altera. essemus dati iudices a capitulo generali. et causa ipsa tam super filiacione quam moniales de bono loco a monialibus de montanea requirebant quam rebus aliis super quibus utraque pars se invicem impetebat coram nobis fuisset diucius agitata. tandem ambe partes in nos taliter compromiserunt quod qualitercunque sive iudicio sive compositione dictam causam duxerimus terminandam ratum stabile atque firmum perpetuo permaneret. Nos igitur dictam causam pro bono pacis sic arbitrando duximus terminandam. quod moniales de montanea de bonis suis dent monialibus de bono loco triginta libras Gebennensis monete. et sic rebus quas a se invicem requirebant compensatis. moniales de montanea tam a filiacione quam rebus aliis quas ab ipsis moniales de bono loco requirebant. remaneant perpetuo libere quiete penitus et immunes. Hanc autem compositionem confirmantes auctoritate capituli generalis. eadem auctoritate excommunicamus omnem personam que per se vel per alium contra venerit. vel impedimentum apposuerit. per quod dicta compositio minus pacifice conservetur. Hec etiam compositio arbitrando sic facta. fuit vallata prestito ab utraque parte ad sancta dei evangelia juramento. et pena triginta librarum vienensis monete. et datis fidejussoribus. m. abbate bonimontis ab illis de bono loco. et b. abbate sancti sulpicii ab illis de montanea. qui abbates tenentur ipsam compositionem in suo robore conservare. et a parte contra veniente incurratur perjurium et pena apposita committetur. Actum anno domini millesimo ducentesimo quadragesimo secundo. mense octobris apud ambairiacum.

Quia vero dicte triginta libre Gebennensis monete monialibus de bono loco persolvende non fuerunt ibi solute. venerabilibus in Christo patribus. b. de sancto sulpicio. et R. de altacomba abbatibus, injungimus auctoritate capituli generalis ut istam compositionem sic factam et in scriptis redactam. sigillorum suorum munimine roboratam. tradant monialibus de montanea. cum ab ipsis dicte triginta libre Gebennensis monete. monialibus de bono loco fuerint persolute.

Nos vero b. de sancto sulpicio et R. de altacomba dicti abbates ad mandatum predictorum de miratorio et de Cassanea abbatum. hanc compositionem in scriptis redegeimus et solutis triginta libris Gebennensis monete. eam monialibus de montanea tradidimus cum nostrorum appositione sigillorum in testimonium predictorum.

Actum anno domini millesimo ducentesimo quadragesimo tercio. mense junio.

(*D'après l'original sur parchemin appartenant à M. le comte de Genève de Boringe. Le sceau a disparu ; on en voit encore la trace sur le parchemin. Le parchemin ayant été coupé, le commencement de la charte manque. Au dos est écrit Montagny.*)

LA SABAUDIA & LES SEBAGINI

M. Auguste Bernard a soulevé, il y a quelques mois, une question très intéressante pour l'histoire ethnographique de nos contrées, sur un peuple inconnu de la Narbonnaise. La *Revue savoissienne* a reproduit, en octobre 1866, ce travail auquel l'auteur a donné depuis une extension plus considérable en le publiant en brochure.

Le dernier mot ne paraît pas avoir été dit encore sur ce problème. Il est utile de l'étudier sous toutes ses faces successivement.

I

Je n'ouvrirai pas cette étude sur la *Sabaudia* par l'inscription de Meysery en Chablais, comme l'a fait

M. Lapaume, professeur à la faculté de Grenoble (1). Déjà, en 1730, Spon avait rectifié la lecture erronée de Guichenon (2), et M. A. Turretini l'a publiée avec plus d'exactitude encore (3) :

AVGARABADIA^A
PARTHIC

Doivent se lire *Augusto, Arabico, Adiabenco, Parthico* : Ce sont les titres des victoires de l'empereur Septime Sévère. Le mot *Sabadia* ne peut s'y reconnaître.

Le premier auteur qui parle de la *Sapaudia* est Ammien Marcellin qui, en 355, décrivait ainsi le cours du Rhône à sa sortie du lac Léman : *Unde sine jactura rerum per Sapaudiam fertur et Sequanos, longaque progressus Viennensem latere sinistro perstringit, dextro Lugdunensem et emensus spatia flexuosa, Ararim, quam Sauconnam adpellant.... suum in nomen adsciscit* (4). « De là, sans aucun dommage, il coule à travers la Savoie et les Sequanes, et, s'avancant au loin, il borde sur sa gauche la province Viennoise, sur sa droite la Lyonnaise, puis, après un parcours sinueux, il absorbe l'Araris qu'on appelle Saône. »

L'exacte précision de la limite formée par le Rhône entre la Viennoise et la Lyonnaise, est un motif de plus d'apprécier la valeur de *per Sapaudiam et Sequanos*, que j'ai traduit non par « entre » mais par « à travers, » comme l'avait déjà fait M. de Vignet (5). Le diocèse de Belley, suffragant de Besançon, et qui représentait une cité romaine de la grande Séquanaise, comprenait, sur la rive gauche du Rhône et la droite du Guiers, une zone marquée à l'est par l'arête du Mont-du-Chat et de l'Epine entre Chanaz et les Echelles (6).

Ce fait géographique avait son corrélatif dans l'extension de la *Sapaudia* sur la droite du Rhône. La *Notice des Dignités de l'Empire* mentionne le préfet de la flotte des Barcariens à Iverdun de Savoie (7) :

Præposituræ magistri militum præsentium a parte peditum :

In provincia Gallia riparensi
Præfectus classis fluminis Rhodani Viennæ sive Arelati
Præfectus classis barcariorum Ebreduni Sapaudie
Præfectus militum musculariorum Massiliæ Græcorum
Tribunus cohortis primæ Flavie Sapaudie Cularone

Un peu plus loin :

Præfectus Sarmatarum gentilium per tractum Segolaunorum.

En français :

Sous le commandement du maître des soldats présents dans la division de l'infanterie :

Dans la province dite Gaule riveraine
Le préfet de la flotte du fleuve du Rhône à Vienne ou à Arles
Le préfet de la flotte des bateliers à Iverdun de Savoie
Le préfet des sapeurs à Marseille des Grecs
Le tribun de la première cohorte de la légion Flavienne de Savoie
— [à Grenoble]
Le préfet des Sarmates gentils dans la contrée des Segalauniens (8).

Deux villes ont porté le nom d'*Eberodunum*, *Ebrudunum*, etc., dans la notice des Gaules et les *Itinéraires*

dit d'Antonin, de Théodose et des Vases Apollinaires : ce sont Embrun dans les Hautes-Alpes et Iverdun sur les bords du lac de Neuchâtel.

M. Auguste Bernard pense qu'il s'agit ici d'Embrun. Mais si la Durance n'est pas encore navigable aujourd'hui dans les Hautes-Alpes, malgré les progrès de la canalisation, il n'est pas probable qu'elle le fût il y a seize siècles, et encore moins qu'Embrun fût le centre de cette administration. Du reste, à supposer qu'à cette époque la Durance devint navigable dans les Basses-Alpes, ce service très accessoire se serait rattaché à celui du Rhône, comme en dépendaient probablement les radeliers de l'Isère, *ratarii*, mentionnés dans l'inscription de Saint-Jean-de-la-Porte. Car la cohorte de Savoie à Grenoble, le premier des dix corps formant la légion Flavienne, n'était point chargée du service des barques, pas plus que le corps des Sarmates cantonné dans le pays des Ségalauniens ou de Valence.

Il fallait donc en revenir à Iverdun dans le canton de Vaud. Ne pouvant se résoudre à trouver une partie de la *Sapaudia* dans l'Helvétie, deux auteurs, dont les conjectures n'ont pas encore été publiées, avaient pensé chercher l'*Ebredunum* sur les bords du lac Léman. Une inscription de Genève nous fait également connaître les radeliers du Rhône supérieur, *ratiorum superiorum* (1), et dont les embarcations devaient passer au bas d'Ivorne, détruit en 1594.

Ivoire, Evian, Ivorne semblent avoir quelque rapport philologique avec Iverdun. Il est vrai que le premier se traduit dans les chartes du moyen-âge par *Aquaria*, le second par *Aquianum*, le dernier par *Evurna*. Mais comme à la même époque Iverdun se traduisait par *Iverdunum*, la transformation qu'il avait subie d'*Ebredunum*, pouvait faire conjecturer que les autres noms, surtout *Evurna*, l'avait subie également, et qu'à l'époque romaine une de ces localités aurait porté le nom d'*Ebredunum*. Mais il ne me paraît pas possible d'en faire l'objet d'une affirmation. Car, le nom générique *dunum*, lorsqu'il ne s'est pas conservé presque en entier comme dans *Eberodunum*, *Iverdun*, *Minnodunum*, *Moudun*, qu'on écrit aujourd'hui Iverdun et Moudon, a dû se contracter en une syllabe forte et longue, dont le son a pour base l'*u* ou l'*o*. Ainsi *Augustodunum* et *Ebrodunum* ont fait Autun et Embrun ; *Lugdunum* et *Noviodunum* sont devenus Lyon et Nyons. *Chabredunum* s'est transformé en Chevron. Or, les syllabes finales d'Ivoire et d'Ivorne sont muettes et celle d'Evian a dû avoir pour base primitive un *a* qu'on retrouve dans *Avianum*, *Aguianum*, sa plus ancienne forme latine.

On a cité encore Eydiez près le Bouveret. Mais le nom se rapproche plus d'*ædes* que *Ebredunum*.

L'amour-propre national, ingénieux à ne trouver la *Sapaudia* que dans le vieux duché de Savoie, a pu mettre en avant Bourdeau sur le lac du Bourget. Or, son étymologie *Bourd, eau*, habitation près de l'eau (2), est par trop évidente pour lui en chercher une autre.

Sur les bords du lac d'Annecy on voit encore le donjon hexagone du château de Duingt. Le château vieux était dans l'île même de Duingt, au devant de laquelle se projetait à une époque très ancienne l'île lacustre du

(1) Origine et signification du plus ancien nom de la Savoie.

(2) Spon, *Histoire de Genève*, II, 342.

(3) *Mémoires et documents de la Société d'histoire et d'archéologie de Genève*, 1865, page 118.

(4) Am. Marc., *Rerum gest.*, XV, xi.

(5) *Mémoires de l'Académie royale de Savoie*, III, 299.

(6) Guichenon, *Episcop. Bell. Series chronographica*, tableau du diocèse.

(7) *Notitia dignitatum imperii*, LXV.

(8) Ce corps se reliait à ceux de la même arme cantonnés à Autun en Gaule, et à Ivree, Turin et Pollenzo, en Italie. *Ibidem*.

(1) Spon, *Hist. de Genève*, II, 337.

(2) Ducange, *Glossarium infimæ latinitatis*.

Roselai, roseaux du lac. Tout cela pouvait convenir à un chantier ou à un port de réserve pour des bateliers, *barcarii*. Les noms des deux châteaux d'Héré et de Duingt, en se réunissant, comme leurs territoires qui ne forment qu'une commune, pouvaient avec un peu de complaisance représenter un nom composé comme *heréduin*, qu'on dériverait forcément d'*Ebredunum*. Mais c'est tout là !

Un peu plus loin, Bredannaz avait aussi quelques prétentions à venir d'*Ebredunum*. On y a trouvé les restes d'un atelier de céramique et plusieurs monnaies (1). Ces trouvailles sont loin de justifier un rapprochement que n'admettent pas les lois de la linguistique. D'ailleurs la navigation du lac d'Annecy, isolé de tout autre grand cours, ne devait pas avoir assez d'importance pour motiver le séjour d'un préfet de flotte.

La philologie est donc toute en faveur d'Iverdon. Les mesures itinéraires et les nombreuses découvertes d'antiquités à Iverdon justifient d'ailleurs l'emplacement de cette station (2). Il y a plus : la navigation sur les lacs de Neuchâtel, de Morat et de Bienne, se reliant peut-être à celle du Rhin par l'Aar, ne pouvait se confondre avec la navigation sur le Léman et le Rhône et exigeait un corps distinct de bateliers, quoique toujours dépendant de l'organisation de la même Gaule riveraine.

La *Sapaudia* se terminait-elle vers le nord au lac de Neuchâtel, ou s'étendait-elle entre le Jura et l'Aar, deux limites naturelles, qui, à diverses époques, ont divisé, la première, les Séquanais des Helvètes (3) et la grande Séquanais des Alpes graies et pennines (4), la seconde, le *pagus Urbigenus* du *pagus Tigurinus* (5) ? Aucun document ne vient nous éclairer sur cette question. Il nous reste à chercher les confins de la *Sapaudia* vers le Sud.

(A suivre.)

C.-A. DUCIS.

INSCRIPTIONS DE SAINT-JEAN-DE-LA-PORTE

Devant la maison d'école.

CAESAREAV

— I A

IMP ONTI MAX (6)

TRIB POTES COS

RATIARI

VO _VDNIJENSES

Cette inscription, que j'ai copiée en 1860, est devenue le sujet d'une étude spéciale au Comité des travaux historiques et mérite d'être livrée aux recherches des épigraphistes. Spon a donné une inscription relative aux *ratiarii* du haut Rhône (7).

Au château de La Pallud.

IOVI·O·M

BASILICAM

C·LICINIUS

CALVINVS

(1) *Mémoires de la Société d'histoire et d'archéologie de Genève*, 1841. Rod. Blanchet, *Mémoire sur les monnaies des pays voisins du Léman*, p. 204. *Revue savoisienne*, 1862, p. 72.

(2) A. Crottet, *Histoire et annales de la ville d'Iverdon*, Genève, 1859.

(3) *De bello gall.*, I, II, VIII.

(4) Walckenaër, *Géogr. comparée*, II, 314, 354.

(5) *Carte ancienne de la Suisse*, par Rod. Blanchet.

(6) NT de pontifice forment un monogramme.

(7) *Hist. de Genève*, II, 337.

Elle a déjà été publiée, mais avec une omission, dans le tome XII des *Mémoires de l'Académie royale de Savoie*.
C.-A. DUCIS.

BIBLIOGRAPHIE SAVOISIENNE

Les Almanachs, par F. Rabut, professeur d'histoire à Dijon.

Les lecteurs de la *Revue savoisienne* connaissent de longue date notre ami et collaborateur François Rabut ; ils savent avec quel soin, avec quelle intelligence ce bibliographe, doué d'une patience de bénédictin, recueille et classe dans ses publications les ouvrages petits ou grands dus à la plume d'auteurs savoyards ou traitant de la Savoie.

Ces bulletins bibliographiques, publiés chaque année, ont pris place dans la bibliothèque de tous les hommes qui s'intéressent au mouvement intellectuel de notre pays, et ses notes insérées dans les bulletins de la Société d'histoire et d'archéologie de Chambéry, ainsi que dans notre journal, forment articles de foi au sujet de la valeur morale et matérielle des ouvrages nouveaux ou anciens qui en sont l'objet.

Le zèle et l'ardeur de F. Rabut ne se ralentissent pas un instant ; notre ami et collaborateur est un homme convaincu de l'utilité de la mission qu'il s'est donnée : il a raison.

Sa dernière publication, relative à l'histoire bibliographique des *Almanachs* de la Savoie, est l'une des plus curieuses que nous connaissions. Dans cette petite brochure de 46 pages, F. Rabut a énuméré tous les almanachs et annuaires édités depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, dans l'ancienne Savoie, et non seulement il a cité les titres, mais il a poussé le patriotisme jusqu'à analyser les articles qui y ont paru ; il a mentionné même les almanachs étrangers à la Savoie où l'on peut trouver quelque renseignement sur ce pays, et a terminé par un aperçu rapide sur les calendriers ! Si cela ne s'appelle pas travailler consciencieusement, nous n'y entendons plus rien.

Que si quelques-uns prétendaient qu'il n'y a pas grande utilité à pousser des recherches aussi loin pour de simples almanachs, nous répondrons que ces petits livres sont plus importants qu'on ne pourrait le croire, à cause du nombre extraordinaire de lecteurs qu'ils trouvent dans les campagnes comme dans les villes. On peut, au moyen des almanachs, exercer une influence heureuse ou néfaste sur l'esprit des masses tout aussi bien que par les journaux ; cette influence, bien qu'elle échappe à l'attention générale, existe réellement et elle rencontre sur le même terrain une foule d'autres influences infiniment petites sous lesquelles s'opèrent dans le silence beaucoup de transformations qu'on est étonné de voir tout à coup apparaître au grand jour.

C'est ainsi que l'année dernière un des plus illustres écrivains français modernes, M. Edmond About, si nous ne nous trompons pas, a consacré tout un feuillet d'un grand journal de Paris à l'imagerie populaire, dont il a démontré l'importance sous le rapport du développement des instincts chez les enfants.

Sous un autre point de vue les almanachs ont encore leur utilité ; ils sont une source précieuse de renseignements pour les amis de l'histoire qui, ainsi que le dit F. Rabut lui-même, y trouveront une foule de rensei-

gnements de toute nature sur les institutions politiques, religieuses ou littéraires du pays, et de nombreux détails sur le commerce, l'industrie et l'agriculture; il y a là, enfin, beaucoup à prendre pour le généalogiste, le biographe, l'archéologue, le statisticien et le bibliophile.

Et puisque nous admettons les almanachs comme une source de renseignements utiles, qu'il me soit permis de signaler à F. Rabut une petite erreur qui s'est glissée dans la note de la page 33 de sa brochure; Lachenal, l'auteur des gravures sur bois de l'*Almanach des familles, manuel de l'agriculteur*, publié à Annecy en 1841, n'était pas employé à la préfecture qui n'existait pas à cette époque. Lachenal était sous-secrétaire de la municipalité et caissier de la Caisse d'épargne; il est mort il y a quelques années, regretté de tous et avec la réputation d'un homme de bien et ami des travaux intellectuels et artistiques.

L'erreur comme on le voit n'est pas d'une gravité bien grande et si nous la relevons c'est que nous sommes sûr d'être agréable à F. Rabut que la moindre inexactitude effarouche et qui ne demande qu'à être éclairé. Elle n'empêche pas que son travail soit un nouveau fleuron à sa couronne de bibliographe déjà riche en petits chefs-d'œuvre.

D'Aix-les-Bains à Rumilly et Annecy, par Fr. D., avocat.

Tel est le titre d'un nouveau guide pour les étrangers qui viennent visiter notre Savoie. Son auteur, M. Fr. D., est un jeune écrivain dont la *Revue savoisienne*, désireuse d'attirer à elle la jeunesse laborieuse, a accueilli avec empressement les premiers essais. Nos lecteurs l'ont peut-être reconnu à ses initiales, qui seules figurent dans le titre ci-dessus.

Comme tous les esprits actifs et animés par le souffle du patriotisme, M. Fr. D. n'a pas attendu longtemps avant de payer un tribut sérieux à son pays; après quelques articles fort bien écrits est apparu le volume in-12, qui a fait son entrée dans le monde avec un succès assuré d'avance au talent et au dévouement à la chose publique de son auteur.

L'ouvrage de M. Fr. D. est un itinéraire historique et descriptif de la ligne du chemin de fer d'Aix à Annecy, itinéraire qui ne se borne pas à donner de simples indications, mais qui anime par des descriptions, par des souvenirs historiques habilement intercalés, les paysages qu'il veut faire connaître à l'étranger.

Rumilly, patrie de l'auteur, devait avoir une large part dans ces descriptions et ces récits d'histoire: ce n'était que justice. M. Fr. D. n'a pas manqué de se faire le chantre de cette vallée, riche de beautés naturelles et arrosée par des rivières aux paillettes d'or; il a saisi avec un louable empressement l'occasion qui lui était offerte de nous initier aux annales de cette petite cité, toujours grande et forte par le patriotisme, de cette petite ville dont les historiens nationaux ont dû enregistrer tant de traits héroïques, à commencer par sa célèbre résistance de 1630 où le fameux *Capouët* fut prononcé à la barbe de Louis XIII.

Rumilly attendait un historien: il l'a trouvé dans M. F. Descôtes. ... nous avons écrit le nom en entier sans y prendre garde, car nous avions bien arrêté que nous respecterions la volonté de l'auteur; mais puisque le hasard en a décidé autrement, nous n'effaçons pas

une lettre échappée à notre plume, et nous félicitons vivement M. F. Descôtes de son excellent travail qui, ses amis l'espèrent, sera bientôt suivi d'autres productions plus importantes encore: noblesse oblige!

JULES PHILIPPE.

CONCOURS LITTÉRAIRES

OUVERTS PAR L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DE SAVOIE POUR 1867 ET 1868

Concours de poésie. (Fondation Guy.)

Le prix de poésie de la fondation Guy sera décerné, en 1867, à l'auteur de la meilleure pièce de vers, sur un sujet laissé au choix des concurrents.

Le prix sera de 400 francs

Chaque œuvre devra contenir au moins 200 vers.

Les travaux seront adressés au Secrétariat de l'Académie, avant le 1^{er} novembre 1867, et seront accompagnés d'un billet cacheté, attaché au manuscrit et contenant le nom et la demeure de l'auteur.

Le billet portera, à l'extérieur, une épigraphe écrite aussi en tête du manuscrit.

D'après le vœu du fondateur, nul n'est admis à concourir s'il n'est né ou domicilié dans l'un des deux départements de la Savoie.

Prix de la fondation de Loche.

L'Académie met au concours pour 1868 un sujet éminemment savoisien et d'actualité, pour ainsi dire, à une époque où l'on s'occupe partout de recherches sur le passé.

Le prix de 750 francs, fondé par M. le général comte de Loche, sera décerné, au commencement de 1869, à l'auteur du meilleur mémoire sur le sujet suivant: « Des œuvres de saint François de Sales considérées sous le rapport littéraire, et de leur influence sur la littérature de son époque. »

Le XVII^e siècle a vu se former la langue française telle qu'elle est arrivée jusqu'à nous. Un grand nombre d'écrivains ont pris part à cette transformation et quelques-uns d'entre eux ont considérablement contribué à cette œuvre.

Il ne s'agit point de faire un éloge historique ni une revue bibliographique. Les concurrents devront donc se conformer exactement aux termes du programme.

Les mémoires présentés devront être adressés au Secrétaire perpétuel de l'Académie avant le 1^{er} décembre 1868.

Ils devront porter une épigraphe, qui sera répétée à l'extérieur d'un billet cacheté, contenant le nom et la demeure de l'auteur.

Les étrangers sont admis à concourir. Les mémoires devront être écrits en français.

Chambéry, le 14 février 1867.

Le Secrétaire perpétuel de l'Académie,

CHAMOUSSET.

Les questions mises au concours par les sociétés savantes sont trop souvent obscures et mêmes incompréhensibles. On a vu parfois de ces questions dont personne n'avait pu saisir le sens d'une manière exacte, et qui n'avaient aucune portée, aucune utilité. Les sujets mis au concours doivent non-seulement être clairs, bien précis, mais il faut encore qu'il résulte de leur développement un progrès quelconque dans la branche des connaissances humaines à laquelle ils se rattachent.

Nous ne pouvons donc que féliciter l'Académie de Savoie sur le choix du sujet qu'elle donne à traiter pour le concours de 1868. On ne pouvait trouver une question plus intéressante, et surtout plus utile au point de vue de l'honneur de la Savoie, que celle qu'elle vient de désigner. Voilà une vraie question littéraire, bonne, utile et d'une grande portée pour nous tous, qui appartenons à la patrie de l'auteur de l'*Introduction à la vie dévote*, d'Antoine Favre et de Vaugelas. J. P.

Le Directeur gérant, J. PHILIPPE.

ANNECY. — TYP. THÉSIO.

ON S'ABONNE

EN FRANCE

Par un bon postal à l'ordre du Directeur ;

A L'ÉTRANGER

Par un effet sur une maison d'Annecy.

La Revue rendra compte des ouvrages dont deux exemplaires lui auront été adressés.

REVUE SAVOISIENNE

JOURNAL PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ FLORIMONTANE D'ANNECY

PARAISANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Histoire — Sciences — Arts — Industrie — Littérature

La Société laisse à chaque auteur la responsabilité entière des opinions qu'il émet.

ABONNEMENT

France. 6 fr.
Italie et Suisse . 7 »

PAYABLE D'AVANCE

On ne reçoit que des abonnements annuels.

Les communications de tous genres adressées à la Revue savoissienne doivent être affranchies.

SOMMAIRE. — La Sabaudia et les Sebagini (suite), par M. C.-A. Ducis. — Bibliographie savoissienne, par M. J. Philippe. — Observations sur l'interprétation d'une charte du XIII^e siècle et d'un article du Régeste genevois, par M. C.-A. Ducis. — Inauguration du Musée de Saint-Germain, par M. J. Philippe. — Chronique musicale, par M. J. Weber.

LA SABAUDIA & LES SEBAGINI

(Suite. — Voir le n° d'avril.)

Il y avait au VI^e siècle, dans la partie centrale de la Savoie actuelle, un château de Savoie, *Berientinum* ou *Briantinum castrum quod vocatur Sabaudia*. Comme plusieurs auteurs ont cru qu'il s'agissait ici de Briançon au bas du Mont-Genèvre, il est nécessaire d'étudier le document historique qui nous a transmis ce nom. C'est une délimitation faite vers 590 entre le diocèse de Maurienne et les diocèses voisins, *episcopatus conjacentes*, ceux de Turin, d'Embrun et de Grenoble (1). Le diocèse de Maurienne, récemment fondé par Gontran, roi de Bourgogne, qui avait transporté à Saint-Jean les droits de cité épiscopale de la ville de Suse (2), confinait à celui de Turin par les Cluses sur la ligne de Chabriè, au pont de Valgioia près d'Aveillane : *Est autem unus terminus in partibus Italiae, in loco qui dicitur Volovia*. Une visite épiscopale de l'évêque de Maurienne appelle ce même lieu *Volovia propè Avilianam* (3). Cette limite correspondait à une autre Cluse au sud-est de Fenestrelle, au col du Pas sur la cime des Alpes et au Rocher de l'Aiguillier près de La Roche sur Embrun, *usque in partes Provinciae uno distante milliario à civitacula, nomen sibi impositum Rama, qui terminus constitutus est propter altercationem Ebreduensis archiepiscopi et Domini Leporii Maurianensis episcopi* (4).

La station de Rama, entre Briançon et Embrun, est très connue dans les Itinéraires dits d'Antonin, de Théodose, de Bordeaux à Jérusalem, des vases Apollinaires. L'atlas de Jaillot, géographe du roi, en 1695, marque

le village de Rame entre La Roche sur Embrun et Saint-Crépin sur la droite de la Durance. L'ancien diocèse de Maurienne comprenait donc presque tout l'arrondissement de Briançon, sauf le canton d'Aiguilles.

Continuons : *A supra dicto autem termino, milliario distante à civitacula, usque ad flumen quod dicitur Baydra est alius terminus*. Cette autre limite a dû être plantée au point où la ligne divisionnelle, après avoir contourné le bassin de Briançon, se dirigeait vers le nord-ouest par le Mont de Bonvoisin, le Mont-Pelvoux de Vallouise, le Recoude et l'arête de la montagne jusqu'à la rivière de Breda, qui a longtemps servi de limite entre la Savoie et le Dauphiné (4). L'atlas de Jaillot appelle cette rivière *Bard*. Dans une carte de Savoie, de 1709, ce cours d'eau, appelé *Berda* et formé de deux affluents du même nom, porte la qualification de *flumen* comme l'Isère. *Baydra*, *Bard*, *Berda* et *Breda*, voilà les quatre formes de ce nom. Ces transpositions de lettres ne sont pas rares : *Crotona* en Italie, *Caralis* en Sardaigne se sont écrits plus tard *Cotrone* et *Calaris* : Briançon s'écrivait à l'époque romaine *Virgantia*, *Brigantio* et *Byrgantia*, et *Bygrantio* (2).

Dans quelques cartes modernes le cours d'eau dont il s'agit porte le nom d'Ozeins et la seconde branche celui de Beins. Mais, il y a trois siècles, le *Breda* conservait son nom depuis sa source jusqu'à son embouchure dans l'Isère (3). Ce nom lui a été maintenu ainsi qu'à ses deux confluent, dans la carte itinéraire du département de la Savoie, publiée par M. Comte, ingénieur en chef.

L'acte de délimitation termine ainsi les confins des deux diocèses : *à flumine Baydra quod intrat in Isaram flumen usque ad Berientinum castrum*. Le mot de *Baydra* ne peut avoir engendré le nom du ruisseau de la Biaissee (4). Ce dernier se jette dans la Durance et la *Baydra* entrant dans l'Isère. Puis le cours de la Biaissee finit près de Rama et ne pouvait donc constituer un point distinct et séparé de la limite posée en dessous de Rama. Or, cette distance devait être proportionnelle à celle de l'autre limite au-delà des Alpes.

(1) Besson, *Preuves*, 109.(2) *Origine et organisation provinciale des diocèses de Savoie*, dans le tome IX des *Mémoires* de l'Académie impériale de Savoie.(3) Besson, *Preuves*, 114, *Mon. Hist. patræ, Chart.*, I, 1467.(4) *Mémoire sur les premiers évêques de Maurienne*, dans le tome IV des *Mémoires* de l'Académie impériale de Savoie, 307.(1) De Vignet, *Mémoires de l'Académie royale de Savoie*, III, 304. Desaix, *La Savoie historique et pittoresque*, 99.(2) Am. Marcell.; *Rer. gest.*, XV, x. *Tabula Peut. Itinerarium Ant.*, etc.(3) A. du Rivail, *De Allobrogibus*; Garucelli et Morienna, 153.(4) Truchet, *Histoire hagiologique de Maurienne*, 92.

Il convenait d'indiquer les deux extrêmes limites déjà reconnues pour fixer celle du centre sur laquelle on était en discussion. Ce sont *Vologia* contre le diocèse de Turin, *Baydra* contre celui de Grenoble, et au milieu de ces deux, *Rama* contre le diocèse d'Embrun. Voilà bien les *episcopatus conjacentes* annoncés dans l'acte.

Ceux qui veulent voir dans le *Briantinum castrum*, Briançon au bas du Mont-Genèvre, doivent supposer que la dernière indication à *Baydra ad Briantinum* résume toute la ligne des confins de la Breda jusqu'aux Alpes. Mais cette supposition n'est pas admissible; car Briançon ne se trouvait point sur la ligne divisionnelle, puisque la limite avait été posée à un mille plus bas que *Rama*, c'est-à-dire à 18 milles de *Brigantio*.

D'ailleurs la *Sabaudia*, à l'époque dont il s'agit, ne devait point être une collection de territoires disséminés comme les fiefs d'une juridiction du moyen-âge. La finale de ce nom indique qu'il affectait un tout uni comme *Gallia*, *Italia*, etc.

Si Embrun avait été de la *Sabaudia*, Briançon, qui n'en est pas très éloigné, aurait complété ce tout géographique en se rattachant à la *Sapaudia* du nord par la Maurienne, dont il faisait partie intégrante comme cité civile et ecclésiastique. Or, j'ai démontré plus haut l'impossibilité d'appliquer à Embrun le nom d'*Ebrudunum Sapaudia*. Quant à la Maurienne, un acte de 806, que je citerai plus loin, distingue formellement la Maurienne de la Savoie, et les comtes de Maurienne n'ont pris le titre de comtes de Savoie que depuis leurs acquisitions en dehors de la Maurienne (1).

Vers le milieu du VI^e siècle, saint Avite, archevêque de Vienne, distinguait déjà la *Sapaudia* de la *Provincia* (2) : or, l'acte de délimitation plaçait encore, sur la fin du même siècle, la vallée de Briançon à Embrun *in partes Provinciae*. Conséquemment, la *Sapaudia* ne s'étendait pas jusque-là.

C'est donc dans la vallée de l'Isère qu'il faut chercher le *castrum Briantinum quod vocatur Sabaudia*. La non répétition du mot *terminus* signifierait-elle que la limite se continuait par le cours même de la *Baydra* jusqu'à son embouchure dans l'Isère, où le *castrum Briantinum* aurait servi de point marquant à l'extrémité du territoire? Les noms des localités qui longent le cours d'eau semblent appuyer cette opinion par leurs ressemblances avec les quatre formes onomastiques de *Breda* et les deux variantes du nom du château.

C'est d'abord le vieux castel du Bard, puis la chapelle du Bard sur les deux affluents de cette rivière qui a porté le même nom. Après leur réunion c'est le hameau des *Bertonnières*, qu'on écrit aujourd'hui Bretonnières, comme *Berda* a changé en *Breda*. C'est enfin le château Bayard dont le nom est formé de toutes les lettres de *Baydra*. Les rapports philologiques que ces noms de localités ont avec le cours d'eau sur lequel elles sont échelonnées, ainsi qu'avec les variantes *Berientinum* et *Briantinum*, me semblent fort remarquables.

Mais si l'on suit la leçon donnée par S. Em. le cardinal Billiet dans son mémoire sur les premiers évêques de la Maurienne (3), *est autem aliud à flumine Baydra*

quod intrat in Isaram flumen usque ad Briantinum castrum quod Sabaudia vocatur, il faudra nécessairement chercher cette autre limite en dehors du confluent de la Breda, et l'on se trouve en face d'une double interprétation.

Ou il s'agit de l'extension du diocèse de Grenoble sur la gauche de l'Isère en amont de Breda, ou il s'agit de son extension sur la droite du même fleuve jusqu'au point où les deux diocèses de Maurienne et de Grenoble cessaient de s'affronter de chaque rive de l'Isère.

Dans le dernier cas, le château de Sainte-Hélène-des-Millières aurait été sur la gauche de l'Isère le point de repère concordant avec le ruisseau de Formeux qui sur la droite du même fleuve séparait les diocèses de Tarentaise et de Grenoble entre Montailleur et Saint-Vital. Là, en effet, la Maurienne cessait de confiner avec le diocèse de Grenoble. Mais cette hypothèse me paraît moins probable.

Dans le premier cas, il faudrait partir du point de la Breda où la réunion de ses deux affluents pouvait lui donner la qualification de *flumen*, et suivre la ligne divisionnelle des deux diocèses de Maurienne et de Grenoble, au siècle dernier, entre Arvillard, Villaroux et les Mollettes d'une part, et la Rochette et Sainte-Hélène-du-Lac de l'autre (4), pour arriver en face du château de Montmélian. Placé sur la droite de l'Isère, ce *castrum* n'aurait pu être qu'un point d'alignement sur la projection de cette limite. Mais sur la gauche le Montmeillerat, qui n'est qu'un diminutif du même nom, et dont la position a toujours joué un rôle dans l'assiette militaire de Montmélian (2), pouvait justifier l'indication donnée dans l'acte de délimitation.

Si tel était le *castrum Berientinum quod Sabaudia vocatur*, il est remarquable que les agrandissements de la Maison de Savoie autour de cette position stratégique ont concorde avec l'époque où elle en a pris le nom, bien avant qu'elle fit l'acquisition du château de Chambéry, comme je l'établirai plus loin. *Lemencum* n'aurait donc pas été le centre de la *Sapaudia* primitive.

Toutefois cette ligne divisionnelle du dernier siècle ne s'explique par aucune configuration locale, tandis qu'une charte de 1036, en la rejetant plus au nord, la fait concorder avec des confins naturels. C'est la donation de l'église de Notre-Dame, qui s'élevait autrefois à l'extrémité du cimetière de Coise, avec un pourpris composé de plusieurs terres, champs, vignes, forêts, et d'un port sur l'Isère, à l'abbaye de la Novallaise. D'après cet acte, toute la vallée était *in pago Savogense* (3).

Si le *Pagus Savogensis* ne représentait pas toute la *Sabaudia*, il en était au moins une partie essentielle, la plus centrale, et peut-être la banlieue du *castrum Sabaudia*. Or ce *pays de Savoye* est généralement pris pour le décanat de Savoie ou de Saint-André, dépendant du diocèse de Grenoble (4). Et de fait l'évêque de Grenoble fut présent à cette donation, comme il inter-

(1) Beason, *Mémoires*, etc. 320.

(2) Ménabréa, *Montmélian et les Alpes*, dans le tome X des *Mémoires de l'Académie royale de Savoie*.

(3) Guichenon, *Hist. général. de Savoie*, II, *Preuves*, p. 664 et seq.

(4) Le sceau du doyen, trouvé près des piles du pont Morens, à Annecy, a été recueilli et déposé au musée d'Annecy par M. E. Serand. M. Quicherat en a fait le sujet d'un rapport dans la *Revue des Sociétés savantes*, mai-juin 1864, p. 585.

(1) *Mémoires de l'Académie royale de Savoie*, IX, 337.

(2) Sirmond, *Op. varia*, II, 3.

(3) *Mémoires de l'Académie impériale de Savoie*, IV.

vint également à celle de l'église de Saint-Maurice du Bourget aux religieux de Cluny, en 1043, et à plusieurs autres dont l'objet était religieux et situé dans son diocèse.

Ensuite de ce fait, il devient presque évident que les deux diocèses de Grenoble et de Maurienne se confinaient depuis La Rochette par une limite naturelle, le torrent du Gelon ou le Mont-Raillant, dont l'arête vient finir au confluent de l'Arc dans l'Isère. Là devait être le *castrum Briantinum*.

Les terres données dans l'acte précité se trouvaient *in agro pignonnense*, aujourd'hui le mas de Pignolet, adossé au Mont-Raillant. Tout autour, sauf au nord-ouest, où coulait l'Isère, elles confinaient avec les terres du roi, soit du comte Humbert, *terrâ regis sive Uberti comitis*. Le domaine des rois de Bourgogne comprenait donc probablement les tours de Montmeyer et les crêtes fortifiées jusqu'à Châteauneuf.

Pour Humbert-aux-blanches-mains, la qualité de comte ne signifiait ici qu'une charge administrative (1). Mais, à la longue, ces terres domaniales furent laissées en bénéfices aux familles qui en avaient eu la gestion. Alors le titre de comte devint féodal et se localisa dans le nom du château principal et de la terre bénéficiaire ou allodiale. Le *comes Mauriannensis* n'a pu devenir *comes Sabaudia* ou de *Savoya* (2) qu'en recevant l'investiture du *castrum Sabaudia*, qui devait être un des points fortifiés du *pagus Savogensis*.

Le Château-neuf aurait-il remplacé le *castrum Briantinum quod vocatur Sabaudia*, qui devait se trouver dans ces parages, comme je l'ai montré plus haut, et d'où la maison de Savoie aurait tiré son nom, après en avoir longtemps géré les terres pour le compte de la Maison de Bourgogne?

On a trouvé, aux environs, des tombeaux, des monnaies, des tronçons de vieux murs. Au bas de la tour de Châteauneuf, en allant vers Chamousset, on remarque un blocage en *rudus* d'une antiquité incontestable et qui a dû servir de fond à un édifice élevé sur les bords de l'Isère. Châteauneuf avait autrefois juridiction sur le village de Pau, au bas de Saint-Pierre, lorsque ce dernier dépendait encore d'Albigny.

Si le *castrum Sabaudia* formait, en amont du confluent de la Breda, la dernière limite du diocèse de Maurienne sur les bords de l'Isère, la *Sapaudia* ou *Sabrudia* devait naturellement s'étendre dans le Grésivaudan. C'est probablement par cette vallée, le long de l'Isère, que le roi de Bourgogne, saint Sigismond, était allé en Provence, lorsque saint Avite, métropolitain de Vienne, lui manifestait son étonnement de ce que, pour se rendre de Savoie en Provence, il avait choisi des chemins qui l'avaient détourné de Vienne, *quod de Sapaudia, itineribus exquisitis, videmus ad Provinciam præteriri* (3). La notice de l'Empire, citée plus haut, ne dit pas formellement que Grenoble fit partie de la *Sapaudia*, puisque le mot *Sapaudia* y est régi grammaticalement par un mot précédent et non par *Cularone*. Toutefois, le célèbre annotateur Henry de Valois l'interprète dans ce sens : *In ea (Sapaudia) Eberodunum*

et *Cularonem, quæ nunc Gratianopolis dicitur, ponit imperii notitia* (1).

Depuis la fusion des idiomes germaniques avec les idiomes celtiques et la *Romana rustica*, le nom du pays se modifie en *Saboia* et *Savogia*. Le premier se lit dans un acte de l'an 806, par lequel Charlemagne donnait à Louis, son fils aîné, l'Aquitaine, la Gascogne, excepté Tours, le Nivernais et tout le midi jusqu'à l'Espagne, ensuite *pagum Avalensem atque Alsensem, Cabilonensem, Matiscensem, Lugdunensem, Saboiam, Morienam, Tarentasiam, Montem Cinisium, vallem Segusianam usque ad Clusas* (2). Le Mont-Cenis et la vallée de Suse sont mentionnés ici spécialement, parce que c'était le passage d'Italie réservé à Louis, comme celui de Mont-Joux avec la vallée d'Aoste jusqu'à Bard était réservé à son frère Charles, à qui le royaume de Germanie était attribué dans le même acte.

Comme Charlemagne avait ainsi partagé les deux régions de langue romane et de langue teutonique, à deux de ses enfants, dans une zone parallèle aux pays d'Avallion, d'Alise, de Châlons, de Mâcon, de Lyon, la Suisse romane devait encore faire partie de la *Saboia*, qui comprenait ainsi Iverdon et à plus forte raison le Grésivaudan.

Iverdon et Grenoble, voilà donc les deux villes extrêmes de la *Sapaudia*, au moins qui nous soient connues. L'absence de documents ne nous permet pas d'en fixer les autres confins. Qu'était-ce maintenant que cette *Sapaudia*?

C.-A. Ducis.

(A suivre.)

BIBLIOGRAPHIE SAVOISIENNE

Les Compagnies de l'arc, de l'arbalète et de l'arquebuse en Savoie, etc., par M. André Perrin.

Sous ce titre, nous avons signalé au moment de son apparition un mémoire publié l'année dernière par M. André Perrin, de Chambéry. Nous avons à enregistrer aujourd'hui un supplément à ce travail intéressant, supplément rendu nécessaire par de nouveaux documents communiqués à l'auteur.

Dans ce nouvel opuscule, M. André Perrin ajoute de nombreuses notes à l'histoire des compagnies de l'arc, de l'arbalète et de l'arquebuse de Chambéry, d'Annecy, du Genevois, de Samoëns, de Bourg, de Pont-de-Vaux et de Pont-de-Veyse.

Le chapitre d'Annecy nous a paru être le plus intéressant par les détails inédits et réellement curieux qu'il renferme. M. Perrin, mis sur la voie par M. E. Serand, archiviste de la Société Florimontane, a pu puiser à son aise, dans les registres des délibérations du Conseil municipal d'Annecy, des renseignements précieux qui jettent une lumière complète sur l'organisation de nos compagnies de tireurs. Il a même retrouvé, dans ces documents trop peu consultés jusqu'à ce jour, la preuve de l'existence, aux *vi*^e siècle, de la compagnie des *Enfants de ville*, qui forma d'abord une petite troupe armée, et plus tard une compagnie de mousquetaires richement équipée. Les Enfants de ville pre-

(1) *Mémoires de l'Académie royale de Savoie*, IX, p. 344. *Etude, etc.*, par Ménabréa.

(2) Guichenon, *Preuves*, 31, 36.

(3) Sirmond, *Opera varia*, II, col. 3. Lettre LXX.

(1) *Scriptores rerum gall.*, I, 396.

(2) Baluze, *Capit.* I, 439. *Script. rerum Gall.*, I, 771.

naient part à l'entrée solennelle du prince souverain et jouaient des pièces morales ou historiques.

M. Perrin a analysé une longue narration contenue dans les registres de tir et relative à la reconnaissance avec couronnement d'un *empereur* en 1644. Les fêtes qui eurent lieu à l'occasion de cette solennité furent des plus brillantes, et nous croyons que nos lecteurs prendront plaisir à en lire l'analyse suivante, extraite du mémoire de M. Perrin :

Raffy Maurice, l'un des syndics, abattit pour la troisième fois le papegai de l'arquebuse; les tireurs, après l'avoir accompagné chez lui, se rendent avec leur capitaine auprès de M^{me} de Beaufort, baronne de Confignon, pour la prier de présider à la cérémonie du couronnement. Celle-ci déclina cet honneur et désigna M^{lle} de Bellegarde des Ontex pour impératrice et l'accompagna à la tour du Pâquier avec les principales demoiselles de la ville. A leur suite, l'on porta la couronne impériale, garnie de perles et enrichie de pierres précieuses (diamants, rubis et émeraudes), puis venait la Compagnie des mousquetaires, le mousquet sur l'épaule. Arrivés à la tour du Pâquier, M^{lle} de Bellegarde fut reçue par les tireurs, qui la prièrent d'accepter le titre d'impératrice du tir. Raffy vint alors la saluer, l'embrassa et reçut de ses mains la couronne, insigne de son rang. Le cortège se rendit d'abord à Notre-Dame, où fut chanté un *Te Deum* en musique, pendant que l'empereur offrait le papegai sur l'autel de saint Sébastien, ensuite à l'hôtel-de-ville, où après avoir été harangué et complimenté par les syndics, Raffy leur demanda acte de son droit et aide pour obtenir les privilèges accordés par les princes. L'un des syndics prit l'oiseau et le montrant à l'assemblée, demanda si quelqu'un pensait qu'il y eût eu supercherie et s'il avait été abattu légitimement. Tous les assistants prêtent serment et par plusieurs fois déclarent que Raffy a été roi de franc jeu et que son arme a été chargée par un autre, à la vue de tous; acte est dressé de sa requête. Le cortège l'accompagne dans le même ordre, les syndics complimentent M^{lle} de Bellegarde de l'honneur qu'elle a bien voulu faire aux tireurs et à leur roi, et « toustes la nuict se passa en joye, festin et « danses. »

Le tir du prix franc de l'empereur eut lieu un mois après avec une pompe plus grande encore. Le matin, la compagnie des mousquetaires, formée des plus notables enfants de la ville, se réunit devant la maison du capitaine pour aller prendre leur drapeau à l'hôtel-de-ville et l'arborer devant sa maison. L'empereur avait convoqué les notables à un festin; celui-ci terminé, le capitaine rejoint sa compagnie, et ils vont chercher l'impératrice pour la conduire au logis de l'empereur, « et deuant elle une « tres belle fillie de feu M^r Louys Marchand..... portoit la « couronne imperiale dans un bassin d'argent. » L'empereur reçoit l'impératrice, la salue d'un baiser et fait servir au cortège une collation de confitures; l'on se rend ensuite au tir en grand cortège.

En tête, la compagnie des mousquetaires, l'arquebuse sur le dos, suivie d'un grand nombre de bourgeois armés de mousquets, l'enseigne portant le drapeau entre deux sergents. « Après le prix porté par deux souyssees de fin « estin vallant 30 escus (sic). » Venaient ensuite le porteur des cibles, le colonel de la ville, les rois de l'arc et d'arbalète, portant l'un une flèche, l'autre un trait d'arbalète, et précédés de porteurs d'arquebuses. Le porteur de l'arquebuse de l'empereur; une jeune fille portant la couronne impériale, accompagnée du contrôleur du duc de Nemours. Une troupe d'excellents trompettes et violons. L'impératrice entre l'empereur et le connétable, entourés de quatre gardes habillés de casaques de velours vert avec croix blanche; devant et derrière étaient les quatre plus anciens tireurs, l'arquebuse sur le dos, l'épée

au côté, portant l'écharpe bleue. La compagnie des filles de l'impératrice, les quatre nobles syndics, précédés des serviteurs de ville et suivis des tireurs. Le cortège arrivé au tir, l'empereur ayant été couronné, le connétable lui remit son arquebuse pour ouvrir le prix; son coup porta dans le blanc, les trompettes sonnèrent la chamade; il laissa le prix aux tireurs, et avec 20 notables, accompagna l'impératrice, qu'il embrassa de nouveau en la quittant. Le tir des prix ne fut terminé que le lendemain, à cause du grand nombre des tireurs et de la pluie qui survint.

Ce n'est pas sans une certaine émotion que l'on se transporte aux temps passés et à leurs poétiques usages; en ce siècle matériel, les esprits non encore gangrenés éprouvent une véritable jouissance à entendre raconter l'histoire intime de nos pères, tout en faisant les réserves commandées par les progrès politiques et sociaux. Nous devons donc savoir gré à M. A. Perrin d'avoir complété son travail qui est venu enrichir les *Mémoires* de la Société d'histoire et d'archéologie de Chambéry.

Réflexions sur l'instruction et l'éducation populaires,
par M. Vincent Bouvard (1).

La question de l'instruction et de l'éducation populaires a déjà donné lieu à bien des dissertations, à bien des discours; et cependant il paraît qu'elle n'est pas encore épuisée, car chaque jour voit éclore un livre nouveau traitant de ce sujet.

Il n'y a rien là qui doive étonner; si on pouvait supposer que sur un pareil terrain, neutre en apparence, toutes les opinions doivent se rencontrer pour concourir à l'œuvre commune : « le progrès de l'humanité, » on devrait se montrer surpris de la quantité énorme de syllogismes employés à prouver la nécessité de donner à l'homme la plus grande masse possible de connaissances afin de l'éloigner d'autant plus de la brute; mais, par une triste fatalité, sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, tous les hommes ne sont pas d'accord, et tandis que quelques-uns cherchent à relever la race humaine par l'instruction, beaucoup d'autres travaillent activement pour obtenir un résultat contraire.

Toute nouvelle tentative, faite en quelque lieu que ce soit, en faveur de l'émancipation de l'esprit, doit donc être accueillie avec faveur, et c'est en vertu de ce principe que nous nous empressons de féliciter M. Vincent Bouvard d'avoir, à son tour, appelé l'attention du public de la Savoie sur une question aussi majeure. Notre pays n'est point trop en retard sous le rapport de l'instruction populaire, puisque les deux départements savoyards occupent une place plutôt avancée dans la statistique de l'instruction primaire; mais on ne peut se dissimuler qu'il y a beaucoup à faire encore pour que nous arrivions à un degré réellement satisfaisant et tel qu'on a le droit de le désirer.

M. Vincent Bouvard ne s'est pas borné à dire ses aspirations et à indiquer les améliorations qu'il voudrait voir introduire dans la manière de répandre l'instruction, il a encore traité le côté purement philosophique de la question et, à ce point de vue, il nous a paru être très complet dans ses appréciations. Nous avons remarqué particulièrement le chapitre de l'*Ignorance*.

(1) Paris, Hachette et Cie, et chez les principaux libraires de la Savoie.

rance, dans lequel l'auteur dépeint, souvent en quelques traits heureux, tous les maux qui fondent sur l'homme dont l'esprit est resté plongé dans les ténèbres; il prend l'ignorant dès ses premiers pas dans la vie, et le fait voir s'acheminant vers sa fin à travers toutes les embûches, les difficultés innombrables qui lui rendent le chemin impraticable et le mettent dans l'impossibilité d'accomplir sa tâche.

« A l'œuvre donc, s'écrie M. Bouvard, pour chasser au loin les ténèbres qui enveloppent inévitablement le berceau de notre vie et nos facultés naissantes ! »

« A l'œuvre, pour mettre tous les enfants de la France en état de retirer tout le profit possible des ressources de leur intelligence, et d'améliorer leur position matérielle en même temps que leur condition morale ! »

« A l'œuvre, pour fournir aux classes laborieuses, au cultivateur, à l'ouvrier, à l'industriel, les notions dont ils ont besoin dans l'exercice de leurs professions, et qui leur sont nécessaires pour se perfectionner, faire fructifier leurs travaux et contribuer ainsi à la prospérité du pays, en même temps qu'à leur bien-être particulier ! »

Généreuses idées, généreuses paroles auxquelles on ne peut que souhaiter d'être entendues de tous !

JULES PHILIPPE.

OBSERVATIONS

SUR L'INTERPRÉTATION D'UNE CHARTE DU XIII^e SIÈCLE ET D'UN ARTICLE DU RÉGESTE GENEVOIS

(Voir le n^o d'avril.)

En publiant l'historique d'une discussion qui avait lieu au XIII^e siècle entre les couvents de Bonlieu et de Sainte-Catherine, près d'Annecy, discussion suivie d'une sentence arbitrale dont il a eu le rare bonheur de trouver un fragment, M. Jules Vuy fait intervenir « le chapitre général de l'archevêché de Vienne, » page 33, col. 2.

Il me semble qu'il y a une grave erreur dans cette interprétation du texte de la sentence *quod essemus dati iudices à capitulo generali*, page 37, col. 2 de la *Revue*.

L'auteur voudra bien me permettre de la relever dans l'intérêt de la vérité.

Les qualifications de *particulier* et de *général* ne se sont jamais appliquées aux chapitres des églises épiscopales; elles ne conviennent rigoureusement qu'aux chapitres de monastères.

Un chapitre de cathédrale ou de métropole n'avait pas de juridiction sur les grands ordres religieux, qui étaient ordinairement exempts même de l'autorité épiscopale, et qui avaient des circonscriptions provinciales différentes de celles du clergé séculier. Ce n'est que par délégation du Souverain Pontife que les évêques y exerçaient quelques actes d'autorité.

Quant aux chapitres séculiers, ils n'avaient de juridiction ordinaire que dans les bénéfices qui dépendaient de leur mense.

Or, dans la charte en question, nous voyons les abbés

des monastères du Miroir et de Chassagne, deux filiations de l'ordre de Cîteaux (1), délégués par le chapitre général, qui ne peut avoir été que celui de la maison mère de Cîteaux, pour juger deux autres couvents, ceux de Bonlieu et de Sainte-Catherine, dépendant du même ordre.

Si l'archevêque de Vienne avait reçu la moindre délégation du pape pour cet objet, il aurait accompli lui-même sa mission. La délégation de son chapitre eut été un fait inusité, un rouage inutile, puisque la subdélégation supposée de deux abbés cisterciens replaçait la question dans son atmosphère première.

M. Jules Vuy trouve inexplicable le séjour d'Amé II de Genevois au Vuache depuis la signature du traité, le 4 septembre 1307, jusqu'à sa mort, le 22 mai 1308. Il me semble, au contraire, qu'il est très naturel d'être malade quelques mois avant de mourir, à moins de succomber dans une bataille ou à quelque accident tragique. C'est ce qu'il faudrait prouver. Du reste, l'heure fatale pouvait surprendre Amé II au Bachod près le Vuache même depuis que le domaine utile en avait été cédé au monastère de Saint-Victor; car cette localité ne cessait pas pour cela d'être dans le comté de Genevois.

Les auteurs du *Régeste genevois*, loin d'ignorer que les princes de la maison de Genève avaient des tombeaux, non seulement à Pomiers, à Bonlieu, à Notre-Dame-de-Liesse d'Annecy, mais encore à Sainte-Catherine, l'ont affirmé positivement en citant le *Voyage littéraire des deux Bénédictins*, qui constate ce fait (2).

Ils n'ont donc pas transporté au commencement du XIV^e siècle les idées qui peuvent avoir cours dans le XIX^e. Toute l'erreur se réduit à n'avoir pas su que l'abbaye du Mont ou de Sainte-Catherine (3) s'est appelée quelquefois la *Montagny*, sans complément, et d'avoir cherché cette localité aux environs du lieu du décès d'Amé II.

On peut noter encore que Béatrice de Faucigny, dite la Grande-Dauphine, était bisaïeule d'Hugues de Vienne, ainsi que l'établit la généalogie publiée à la fin du *Régeste*.

Quant aux spoliations bernoises, nous avons aujourd'hui l'inventaire de toutes les pièces que Messieurs de Berne ont rendues au duc de Savoie par le traité de 1564, et qui ont été déposées aux archives de Turin.

C.-A. DUCIS.

INAUGURATION DU MUSÉE DE SAINT-GERMAIN

Le Musée archéologique de Saint-Germain a été inauguré le 12 mai, en présence de Napoléon III.

On sait que ce musée est destiné à renfermer les antiquités recueillies en France qui remontent au-delà de l'époque carlovingienne. Les collections actuelles occupent cinq salles et sont distribuées suivant le classement généralement admis aujourd'hui, les âges de la *pierre* , l'âge du *bronze* et l'âge du *fer* . Les collections du premier âge de la *pierre* sont dues en majeure partie à M. Boucher de Perthes, promoteur, en France, des

(1) Guichenon, *Bibl. Sebua. Cent. I*, 53. *Cent. II*, 45, 97.

(2) *Régeste genevois*, page 443.

(3) *Id.*, 114, 212, 268.

études sur les âges préhistoriques qu'il a eu tant de mal à faire accepter.

On sait, en effet, que durant de longues années, les savants ont refusé nettement de reconnaître les principes émis à ce sujet par les archéologues qu'ils traitaient d'illuminés; du haut en bas de l'échelle sociale, ce n'était qu'un sourire d'incrédulité accordé pour tout encouragement aux pionniers de la nouvelle science.

Lorsque l'Empereur visita la Savoie en 1861, il causait, pendant une promenade sur le lac d'Annecy, avec J. Replat, alors président de la Société Florimontane; J. Replat, interrogé sur les antiquités du pays, amena la discussion sur les habitations lacustres dont on connaît deux stations dans notre lac. L'Empereur laissa parler son cicerone, puis lorsque notre président eut achevé sa description, il lui dit en riant : « Mais c'étaient donc des castors, vos lacustres ! »

Depuis lors la question a fait un grand pas vers la lumière, puisque l'Empereur lui-même vient de présider à l'inauguration du Musée qui contient les précieux restes des *castors*.

Nous ne devons pas omettre de dire que M. G. de Mortillet, notre collaborateur, assistait à la solennité du 12 mai, comme adjoint à la commission d'organisation du Musée de Saint-Germain, dont M. A. Bertrand a été nommé directeur-conservateur.

JULES PHILIPPE.

CHRONIQUE MUSICALE

Paris, le 10 mai 1867.

Deux ouvrages ont eu l'honneur d'exciter tout particulièrement la curiosité du public pendant les derniers mois qui se sont écoulés : *Don Carlos* et *Roméo et Juliette*. Ils ont aussi été tous les deux très diversement jugés. Quel sera leur sort? Obtiendront-ils mieux qu'un succès d'estime et resteront-ils au répertoire? Les gens qui parient pour *Don Carlos* (ils ne sont pas trop nombreux) affectent assez généralement de faire peu de cas de la musique de M. Gounod; d'autres sont d'un avis contraire; il y en a même qui se montrent également complaisants ou également dédaigneux pour tous les deux. Pour moi, je pense que la balance penche du côté de M. Gounod; mais ce n'est que plus tard que la question pourra être tranchée. « L'Opéra fait recette avec tout, » a-t-on dit souvent, et le paradoxe a du vrai, puisque le public ne se laisse point rebuter par la façon dont on maltraite d'ordinaire les plus belles œuvres. *Don Carlos* est donc assuré de faire de bonnes recettes pendant toute la durée de l'Exposition universelle de l'industrie; après, nous verrons.

C'est encore à Verdi sans doute que nous devons une importation italienne : la nomination d'un directeur de la musique à l'Opéra. Le vrai directeur de la musique, ce devrait être le chef d'orchestre; c'est à lui de régler, en l'absence du compositeur, tout ce qui concerne l'exécution d'une partition, à diriger non seulement la troupe des instrumentistes, mais à donner aussi aux chanteurs solistes et aux chœurs toutes les indications dont ils peuvent avoir besoin pour l'unité et la fidélité de l'interprétation d'une œuvre. La nomination de M. Gevaert comme directeur de la musique, avec le droit de prendre le bâton de chef d'orchestre lorsqu'il le juge opportun, implique donc l'aveu de l'insuffisance de M. G. Hainl, insuffisance trop avérée.

Les tendances philosophiques du *Don Carlos* de Schiller ont naturellement disparu à l'Opéra. De la longue conver-

sation du marquis de Posa avec Philippe II que reste-t-il? Le marquis exprime ses regrets d'avoir vu la Flandre désolée : « Donnez à votre peuple la liberté, » dit-il au roi. « Quel langage nouveau ! répond celui-ci ; personne ne m'avait encore fait entendre la vérité ! » Jamais le vrai Philippe II, non plus que celui de Schiller, n'a montré une telle naïveté. Au reste, MM. Méry et C. du Locle ont conservé la partie essentielle du drame allemand ; ils ont ajouté un prologue formant le premier acte et dont la nécessité ne se faisait point sentir ; ils ont ajouté quelques autres scènes, supprimé des personnages secondaires, notamment le duc d'Albe et le confesseur du roi ; ils ont fait encore d'autres simplifications et ressuscité l'empereur Charles-Quint, qui vient finalement entraîner Don Carlos dans sa retraite. Les personnages ne s'élèvent pas au-dessus du niveau ordinaire des rôles d'opéras ; le marquis de Posa lui-même n'est qu'un aimable homme qui se laisse fusiller pour son ami, avec un dévouement dont on a peine à comprendre les motifs si l'on ne connaît pas la pièce de Schiller. Néanmoins le poème est suffisamment bien fait, et si l'ouvrage ne prend pas rang à côté des *Huguenots* et de *Guillaume Tell*, la faute n'en est pas au texte.

La musique nous révèle-t-elle en effet un Verdi nouveau, comme on l'a dit? Nous n'y trouvons sans doute plus le Verdi du *Trovatore*, mais, tout bien considéré, le Verdi de *Don Carlos* n'a rien de nouveau : ce n'est qu'un Verdi francisé et germanisé. C'est un Verdi plus estimable, si l'on veut, mais avec moins d'originalité. Si l'intention pouvait être réputée pour le fait, *Don Carlos* serait une grande et magnifique œuvre dramatique; mais en beaux-arts, moins qu'en morale, les bonnes intentions ne sauraient suffire. Sans doute Verdi a cherché, déjà dans ses derniers opéras italiens, à modifier son style, à le rendre plus varié, plus profond, plus expressif; dans les *Vêpres siciliennes* il avait essayé de se rapprocher du style des œuvres françaises; mais cette tentative est périlleuse, et tout le monde n'a pas le génie de Rossini, quoique certaines parties de *Guillaume Tell* accusent trop l'origine italienne de l'auteur. Le succès de la *Favorite* ne tient pas uniquement à la valeur de la musique; Donizetti, d'ailleurs, y a peu changé sa manière : son *Don Sébastien* a échoué. Verdi a beau vouloir rivaliser pour le coloris instrumental avec les maîtres allemands : l'éducation première lui manque; le génie symphonique sommeille encore en Italie. Il a beau chercher une harmonie riche, puissante, au risque de devenir bizarre; il n'a pas ce profond sentiment de l'harmonie que possédaient Haydn, Mozart, Beethoven, Weber, Cherubini, Spontini, aussi bien que Meyerbeer et Rossini dans leurs bons moments. Il a beau combiner les grandes masses vocales et instrumentales, faire un fréquent usage de la déclamation musicale, s'affranchir des formes conventionnelles, imiter les formes mélodiques françaises, particulièrement celles d'Halévy : il obtient souvent beaucoup d'effet et montre une intelligence remarquable de l'expression dramatique, mais sans jamais atteindre à des beautés saisissantes comme par exemple celles du quatrième acte des *Huguenots*, malgré son ambition bien visible de ne point céder le pas à Meyerbeer. Encore une fois, *Don Carlos* est une œuvre très honorable, très intéressante, mais presque impersonnelle; elle est supérieure à tous les autres opéras de l'auteur pour la *facture*, comme on dit en terme du métier; elle est inférieure au *Trovatore*, à *Rigoletto* et même aux *Vêpres siciliennes* pour la spontanéité mélodique. Verdi, qui n'a prouvé que trop souvent qu'il sait faire de jolie musique de danse, n'a réussi à écrire pour *Don Carlos* qu'un ballet fort médiocre.

Disons incidemment qu'il n'y a presque rien de vrai dans la fable mise au théâtre par Schiller. L'incertitude qui régnait sur l'histoire de *Don Carlos* est aujourd'hui

parfaitement dissipée. Des historiens mêmes avaient complètement méconnu la vérité, et M. Viardot l'a fait tout dernièrement encore dans son ouvrage : *Espagne et Beaux-arts*. Le travail le plus solide et le plus complet sur ce sujet c'est le livre de M. Gachard : *Don Carlos et Philippe II*, 2^{me} édition, Paris, 1867, chez Michel Lévy, un vol. in-8°.

Pour le reste, il n'y a rien de nouveau à l'Opéra; car ce n'est pas la peine de parler de l'assaisonnement d'un nouveau ballet ajouté à la *Muette de Portici* pour les débuts d'une nouvelle danseuse. On a repris l'*Africaine* pour la faire alterner avec *Don Carlos*. Le phénix introuvable c'est toujours un bon Vasco; Naudin du moins chantait bien le quatrième acte; Villaret est également lourd et vulgaire dans tout l'ouvrage. Comme il n'y a nulle apparence que ce sera Verdi qui nous dédommagera de la perte de Meyerbeer, il faudra bien qu'on s'occupe un peu des compositeurs français. On parle d'*Hamlet* de M. Ambroise Thomas, avec la blonde Suédoise, M^{lle} Nilsson, pour le rôle d'Ophélie. M. Prosper Pascal a écrit le texte et la musique d'un grand opéra en cinq actes intitulé *les Templiers*. MM. Reyer et Gervais attendent aussi leur tour; *Jeanne d'Arc*, de M. Mermet, ne tardera probablement pas non plus à être terminée.

La direction de l'Opéra-Comique promet, de son côté, de se montrer moins impitoyable pour les jeunes compositeurs. Afin de vaincre notre légitime incrédulité, elle a donné un ouvrage en un acte, la *Grand'tante*, dont la musique est de M. Massenet, prix de Rome de 1863. Quelques jours auparavant M. Massenet avait fait entendre, aux concerts du Cirque-Napoléon, une suite pour orchestre, qui, sans annoncer un nouveau Beethoven, atteste de bonnes études et des tendances sérieuses. La partition de la *Grand'tante* est d'un style gracieux et distingué; elle a reçu bon accueil et nous ne tarderons sans doute pas à entendre une autre œuvre du même compositeur. La cantate du lauréat de l'année dernière, M. Emile Pessard, a été exécutée à l'Opéra-Comique dans une représentation extraordinaire, mais si pitoyablement qu'on ne saurait trop en rien dire. D'ailleurs ces cantates ne peuvent jamais être qu'œuvres d'écoliers habiles; leur vraie place est au Conservatoire et c'est aussi là qu'on promet de les faire exécuter à l'avenir.

Mignon, malgré les pronostics inquiétants, a dépassé soixante représentations et continue à se donner. Mais ce ne sera pas le *Fils du brigadier* qui fournira à M. Massé un titre valable pour sa candidature à l'Institut. En dépit du mal que j'ai dit de *Fior d'Aliza*, cet ouvrage est préférable au médiocre vaudeville orné de la musiquette de M. Massé. MM. Labiche et Delacour ne se sont pas contentés de faire rire comme dans le *Voyage en Chine*, ils ont ajouté du mélodrame pour compenser la pénurie d'esprit de leurs plaisanteries. Le *Fils du brigadier* a eu vingt-deux représentations; il n'y a nulle apparence qu'il dépasse beaucoup ce chiffre, si tant est qu'on le donne encore, car au premier jour on reprendra l'*Etoile du Nord* de Meyerbeer. Le malheur de cet ouvrage c'est de tenir, comme *Zampa*, le milieu entre le véritable opéra-comique et le grand opéra. *Zampa* a toujours eu moins de succès en France que le *Pré aux clercs*; en Allemagne, au contraire, on préfère le premier de ces opéras. L'exécution de *Zampa* est de beaucoup la plus difficile, et c'est la même raison qui depuis plusieurs années avait empêché la direction de l'Opéra-Comique de donner l'*Etoile du Nord*. Ce n'est pas à dire qu'elle soit aujourd'hui mieux en état de remonter cet ouvrage; le rôle de Peters est confié à un artiste n'ayant ni le talent ni la voix nécessaires; aussi ne nous faut-il pas nous attendre à une exécution bien brillante.

Avant de parler de *Roméo et Juliette*, je dirai quelques mots des autres œuvres données au Théâtre-Lyrique depuis le nouvel an. *Deborah* a eu les trois représentations strictement exigibles par un auteur. C'était un mauvais et

risible mélodrame de MM. Plouvier et Ad. Favre, que la musique de M. Devin-Duvivier n'était pas de nature à faire vivre. *Sardanapale* offrait un sujet aussi tentant que difficile et ingrat, comme tous les sujets antiques le sont aujourd'hui. La pièce, sans être malhabilement faite, est trop longue; la partition de M. Joncières atteste du talent et d'excellentes tendances, mais un texte pareil exigerait un compositeur de premier ordre et très expérimenté. Donnons un regret à ce pauvre *Freischütz*: quand ont commencé les études de l'opéra de M. Gounod, M^{me} Carvalho a abandonné le rôle d'Agathe à une jeune débutante allemande, charmante personne, ayant une assez jolie voix, mais ne sachant encore ni chanter ni jouer et prononçant le français avec un accent aussi tudesque que possible. En conséquence, on a supprimé presque tout ce que doit dire Agathe dans le dialogue ou on l'a mis dans la bouche d'Annette: nouvelle preuve de la façon dont le Théâtre-Lyrique entend « l'intégrité » d'un opéra de Weber.

Le sujet de *Roméo et Juliette* est emprunté à une vieille tradition, qu'on trouvera dans la préface placée en tête de la traduction française que M. Guizot a donnée du drame de Shakespeare. C'est assurément un sujet magnifique; le seul inconvénient qu'il offre pour la musique, c'est de comporter trop de scènes d'amour; mais la difficulté n'est point insoluble; les Italiens se sont contentés de l'éviter, comme on peut le voir dans le faible ouvrage de Bellini: *I Montecchi ed i Capuletti*. MM. J. Barbier et Carré se sont mieux conformés à la pièce de Shakespeare, en ayant soin toutefois de simplifier l'action et de laisser Juliette se réveiller avant la mort de Roméo, ainsi que le veut aussi la tradition. Ils ont placé en tête de leur poème un prologue à l'imitation de celui de l'œuvre anglaise; M. Gounod avait hésité longtemps avant de laisser faire cette addition. Le prologue est un beau chœur intercalé dans l'introduction instrumentale. Malgré cela, l'invention ne me semble pas bonne à imiter: elle rappelle, comme souvent les vers déclamés dans les odes-symphonies, la formule des montreurs de n'importe quoi: « Messieurs, vous allez voir! » etc.

On serait tenté d'avoir une médiocre opinion de Juliette en l'entendant débiter par quelques roulades, suivies d'une grande valse de bravoure; mais que voulez-vous que M. Gounod refusât à M^{me} Carvalho? L'art musical en est encore là en France. Cette concession à part, on reconnaît dans toute la partition la préoccupation de l'effet dramatique, préoccupation parfois minutieuse mais engendrant de beaux effets d'orchestre et de chant. Est-ce encore cette préoccupation qui gêne par moments l'inspiration mélodique ou rend le style tourmenté? Comme dans *Faust*, on sent dans *Roméo et Juliette* plutôt un talent remarquable, consciencieux et réfléchi que le souffle puissant, abondant, irrésistible du génie; mais tandis que dans l'un de ces ouvrages les premiers actes sont les meilleurs, dans l'autre, les deux derniers actes sont ceux où le compositeur s'est élevé le plus haut et où son inspiration s'est soutenue le mieux. Faiblesses et qualités compensées, je pense que les deux ouvrages sont de même valeur. Quant à savoir s'ils obtiendront la même vogue, c'est de la part du public une affaire de goût, dans le sens trivial de cette expression.

Pour les lendemains de *Roméo et Juliette*, M. Carvalho a organisé des « représentations-concerts » où l'on entend M^{lle} Carlotta Patti et M. Vieuxtemps dans un entr'acte. Ce n'est point la peine de jouir de la réputation de ces deux artistes pour se voir exhiber dans les mêmes conditions que de médiocres danseuses espagnoles ou quelque bambin jouant du claquebois. Mais M^{lle} Carlotta Patti et M. Vieuxtemps étaient liés par leur engagement; ils n'avaient pas pensé à stipuler qu'ils ne paraîtraient au Théâtre-Lyrique que dans des concerts sans représentations. M. Vieuxtemps est connu comme un plus des grands violonistes; M^{lle} Carlotta Patti ne s'était pas encore fait enten-

dre à Paris. Sa voix est bonne sans avoir le charme particulier à celle de sa sœur Adelina. Les deux cantatrices laissent à désirer pour le style; comme la plupart des chanteuses qui s'adonnent de préférence à la vocalisation, M^{lle} Carlotta manque d'expression passionnée, laquelle, du reste, n'est pas non plus l'affaire d'Adelina. Pour le brillant de la vocalisation, l'aînée des deux sœurs garde une supériorité incontestable. Elle se sert des notes suraiguës avec une rare habileté et fait les notes piquées avec une netteté et une volubilité étonnantes. Ce n'est pas là du chant proprement dit, mais ces tours de prestidigitation vocale ne manquent pas d'élégance et d'attrait; ils justifient le succès que M^{lle} Carlotta Patti a obtenu presque partout. D'ailleurs elle ne chante que dans les concerts; c'est le seul endroit où ce genre de virtuosité puisse être rationnellement admis.

Au Théâtre-Italien je ne signalerai que deux reprises et deux ouvrages nouveaux, du moins pour Paris. *Il Matrimonio segreto* avait disparu du répertoire depuis plusieurs années; on l'a repris un dimanche; c'est la seule fois qu'on l'ait donné. L'exécution des rôles de femmes était méconnaissable. Ce n'est pas par l'incurie et la prestesse avec laquelle on fait les reprises à ce théâtre que l'on obviendra à l'incapacité des artistes à rendre de telles œuvres. *La Gazza ladra* a été plus heureuse, mais quoique le rôle principal fût rempli par M^{lle} Patti, l'ouvrage n'a eu que trois représentations et l'attitude du public a montré clairement qu'il est impossible aujourd'hui de faire passer une telle musique pour dramatique. Et encore elle a vieilli!

Dans une représentation extraordinaire donnée au bénéfice de M. Alary, accompagnateur au Théâtre-Italien, on a exécuté une opérette en un acte de ce compositeur, la *Locanda gratis*. C'est une œuvre à ajouter aux *Tre Nozze*, à la *Beauté du Diable*, à la *Voix humaine* et à l'oratorio la *Rédemption*: tout cela fait nombre. M. Alary du moins ne pourra pas se plaindre de n'avoir pas été dûment entendu et jugé. *Columella* a eu le même sort que *Don Bucefalo*: c'est de la musique bouffe agréable, mais qu'on s'imagine avoir déjà entendu maintes fois et par conséquent qu'on se soucie peu d'entendre encore. Il nous faut des œuvres plus originales. La partition de *Columella* est de Vincent Fioravanti, fils de l'auteur des *Cantatrici villane*; elle fut exécutée pour la première fois en 1839 à Naples. La liste des ouvrages du même auteur est assez considérable; ce n'est jamais la quantité qui manque aux Italiens. La clôture du théâtre a eu lieu comme d'habitude à la fin d'avril; on avait annoncé que les représentations continueraient pendant le mois de mai; mais les abonnements étant expirés et les chanteurs les plus aimés étant partis, qui donc aurait loué des places? Cependant on a donné hier, par extraordinaire, la *Somnambule*, au bénéfice d'un artiste, à des prix très réduits, et les affiches annoncent que « pour faciliter les représentations de bienfaisance, M. Bagier mettra à des conditions très avantageuses le Théâtre-Italien, son personnel et son matériel à la disposition des sociétés de charité qui lui en feront la demande pendant le mois de mai. »

M. Varcollier n'avait eu la direction des Bouffes-Parisiens que provisoirement. Par suite de la faillite de la direction précédente, le bail vient d'être résilié par les tribunaux et le propriétaire de la salle est rentré dans la plénitude de ses droits. Le théâtre est donc fermé; nous sommes dans l'ignorance de ce qu'il deviendra l'hiver prochain. On y a donné peu d'œuvres nouvelles cet hiver et aucune qui mérite d'être mentionnée. M. Martinet, de son côté, continue à joindre aux opérettes nouvelles des reprises d'ouvrages anciens plus ou moins tombés dans l'oubli. Depuis quatre mois il a donné les *Légendes de Gavarni*, l'*Amour mannequin*, les *Défauts de Jacotte*, trois œuvres bouffes suffisamment amusantes, sans grandes prétentions musicales; il a repris le *Sorcier* de Philidor, le *Calife de*

Bagdad de Boïeldieu, et l'*Arbre enchanté* de Gluck. Ce dernier ouvrage est une des comédies à ariettes que Gluck avait été chargé d'écrire pour l'Opéra français de Vienne. Il fut représenté plus tard à la cour de France, sans trop de succès. C'est une simple curiosité musicale; Gluck n'est point là, non plus qu'il ne faut chercher Meyerbeer dans *Marguerite d'Anjou* ou dans *Il Crociato*. M. Offenbach vient de remporter un nouvel et brillant succès au théâtre des Variétés, par la *Grande-duchesse de Gerolstein*, une de ces bouffonneries désopilantes, en grande partie satirique, mais d'un goût moins vulgaire que les deux opéras donnés précédemment au même théâtre.

M. Joachim est revenu se faire entendre, au Cirque-Napoléon, à l'Athénée et dans deux séances de musique de chambre. On disait que les autres violonistes s'étaient donné le mot pour venir attester sa supériorité. D'abord est venu un jeune artiste allemand, M. Wilhelmi, possédant un mécanisme très remarquable, mais étant loin encore de Joachim pour le style; puis M. Koempel, un élève de Spoler qui n'était pas tout à fait inconnu à Paris, mais n'a pas produit grande sensation; puis encore M. Sivori qui a joué le concerto de Paganini et le concerto de Mendelssohn au Conservatoire; puis enfin, M. Vienawski qui a joué dans la même salle le concerto de Mendelssohn avec un succès d'estime; comme il l'a exécuté dans deux séances, ce ne pouvait être l'effet d'un pur hasard s'il a laissé à désirer pour la qualité du son et pour la justesse. Parmi les œuvres entendues dans les concerts et qui n'étaient point inconnues à Paris, il faut citer particulièrement les chœurs d'*Athalis* de Mendelssohn, au Conservatoire et à l'Athénée; puis *Struensee* de Meyerbeer, à l'Athénée et au Cirque-Napoléon. Meyerbeer lui-même comptait cette œuvre parmi ses plus belles; on dit qu'il la préférerait à toutes les autres, et il n'y avait rien d'impossible à ce qu'il en fût ainsi. Elle fait désormais partie intégrante des concerts populaires de musique classique et elle sera souvent exécutée par fragments ou en entier, comme le *Songe d'une nuit d'été* de Mendelssohn ou le septuor de Beethoven.

Deux autres auditions très intéressantes ont été celles de messes, pour chœurs d'hommes seuls avec accompagnement de musiques militaires. L'une de ces messes, exécutée à l'église Saint-Roch, est de M. Th. de Lajarts; l'autre, exécutée à la basilique de Notre-Dame, est de M. Charles Colin.

Vous parlerai-je de la suppression des musiques de cavalerie qui vient d'être décrétée, triste résultat de la terreur causée par les fusils à aiguilles? Ce n'est assurément pas en musique que la France est assez riche pour payer sa gloire.

Voici quelques publications nouvelles, dont je ne me donnerais pas la peine de transcrire les titres si je ne voulais les recommander comme excellentes: *Adolphe Nourrit*, sa vie, son talent, son caractère, sa correspondance, par M. L. Quicherat, 3 vol. in-8°, chez Hachette; de la *Nécessité des musiques militaires*, par M. Ad. Sax, une brochure in-8°, à la Librairie centrale; *Lettre à M. de Girardin*, une brochure in-8° du même auteur; 3^{me} livraison des *Chefs-d'œuvre de la musique vocale italienne* aux XVII^e et XVIII^e siècles, recueillis par M. Gevaert, avec traduction française de M. Wilder, à Paris, chez MM. Gevaert et Wilder; *Marche turque* de Mozart et *Marche funèbre* de Chopin, partition pour orchestre arrangée par M. Prosper-Pascal, in-8°, chez Girod; quinze *Études préparatoires aux œuvres de Bach*, par M. Chauvet, organiste de l'église de Saint-Merry, chez Regnier-Canaux.

JOHANNES WEBER.

Le Directeur gérant, J. PHILIPPE.

ANNÉCY. — TYP. THÉSIO.

ON S'ABONNE

EN FRANCE

Par un *bon postal* à l'ordre du Directeur ;

A L'ÉTRANGER

Par un effet sur une maison d'Annecy.

La *Revue* rendra compte des ouvrages dont deux exemplaires lui auront été adressés.

REVUE SAVOISIENNE

JOURNAL PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ FLORIMONTANE D'ANNECY

PARAISANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Histoire — Sciences — Arts — Industrie — Littérature

La Société laisse à chaque auteur la responsabilité entière des opinions qu'il émet.

ABONNEMENT

France. . . . 6 fr.
Italie et Suisse . 7 »

PAYABLE D'AVANCE

On ne reçoit que des abonnements annuels.

Les communications de tous genres adressées à la *Revue savoisienne* doivent être affranchies.

SOMMAIRE. — La Sabaudia et les Sebagini (suite), par M. C.-A. Ducis. — A propos de la dotation de Lamartine, par M. A. Dessaix. — Courte réponse aux observations sur l'interprétation d'une charte du XIII^e siècle et d'un article du *Régeste genevois*, par M. J. Vuy, et réplique de M. C.-A. Ducis — Bibliographie savoisienne (suite), par M. F. Rabut.

LA SABAUDIA & LES SEBAGINI

(Suite. — Voir les n^{os} d'avril et mai.)

II

La *Sapaudia* n'était pas une province civile. Car *Cularo*, l'une de ses villes, appartenait à la province Viennoise aussi bien que Genève. Quant à *Eberodunum*, s'il s'agit d'Iverdon, c'était un *castrum* de la Grande Séquanaise ; et si on l'entend d'Embrun, c'était la capitale des Alpes-Maritimes (4).

La *Sapaudia* était-elle une des nouvelles provinces militaires dans le système créé par Constantin ? Non encore ; car elle n'est mentionnée que par occasion dans l'une de ces provinces qui portaient le nom de *Gallia riparensis* (2). Mais cette mention même dans les statistiques officielles constate l'usage public et autorisé de ce nom pour désigner une ancienne circonscription régionale, dont le souvenir ne s'était jamais perdu, pas plus que celui de nos anciennes provinces, qui se maintient à côté de la nomenclature départementale.

Henry de Valois, dans une note sur la chronique de Prosper Tyro, semble l'assimiler au pays des Allobroges : *Etenim Sapaudia olim dicta est tractus ille Gallie reparensis quem olim Allobroges habuere* (3). Ce que l'on appelait autrefois Savoie, c'est la partie de la Gaule riveraine qu'ont occupée les Allobroges.

Les limites des Allobroges sont à peu près connues : ils ne dépassaient ni le Léman au nord (4), ni l'Isère au sud (5). Et, qu'on traduise *Eberodunum* par Embrun chez les Caturiges ou par Iverdon chez les Helvètes, toujours est-il que la *Sapaudia* dépassait le pays des Allobroges. Ceux-ci ne l'ont donc pas toute occupée ou tou-

jours ; les Helvètes en ont eu leur part, et continuaient d'envahir quelquefois celle qui restait aux Allobroges (4). De là l'animosité que Jules César constatait entre les deux peuples (2).

Comme au V^e siècle de notre ère des flots de bandes germaniques chevauchaient les uns sur les autres à travers l'Empire romain en décadence, de même plusieurs siècles avant notre ère les bandes celtiques, kimriques, etc., s'étaient abattues sur l'ancienne *Gallia*, en se culbutant les unes les autres (3).

Les Helvètes n'avaient pas encore perdu l'esprit d'aventures et de conquêtes : arrêtés par César et les Allobroges à la ligne du Léman et du Rhône, ils se dirigeaient vers le sud-ouest de la Gaule (4).

Quant aux Allobroges, leur intrusion dans le pays, quoique antérieure, était encore trop récente pour avoir pu lui imposer leur nom. Et de fait, aucun auteur ancien ne nous a transmis le nom d'*Allobrogia*. On ne parle que du pays des Allobroges, de leur confédération. Strabon, contemporain d'Auguste et de Tibère, constate que sous l'empire de la politique romaine, ils commençaient à déposer leur instinct belliqueux et à s'adonner à l'agriculture. Ils avaient choisi Vienne pour leur métropole : les grands de la nation s'y réunissaient et sous l'influence de la civilisation romaine, ce bourg venait seulement de se transformer en ville (5). C'était une capitale récente, celle des derniers envahisseurs, *Vienna Allobrogum*, comme l'appellent Strabon, Plinie, Ptolémée, Pomponius Mela (6). Rien ne prouve qu'elle ait été le centre officiel de l'ancienne *Sapaudia*.

Ce centre primitif, je serais disposé à le voir dans le *castrum Sabaudia*, dont la banlieue a conservé plus spécialement le nom de Savoie, que le moyen-âge nous a transmis sous le nom d'*ager* ou de *pagus Savogensis*. Ce *castrum* aurait gardé le nom de tout un pays comme un vieux titre de noblesse, comme le témoignage de sa

(1) *De Bello Gall.*, I, vii, Florus, *Breviarium* LXV. *Questions archéologiques sur les Alpes*, 36.

(2) *De Bello Gall.*, I, vi, xi, xiv, xxviii.

(3) *Congrès scientifique de France*, xxx^e session, 495.

En émettant cette idée au congrès de Chambéry en 1863, j'ai essayé de marquer le courant de ces invasions et leurs principales dates. Cette thèse recevra sous peu un nouveau développement par l'étude philologique des noms de rivières, de montagnes, de villages chez les Allobroges, les Ceutrons, les Médulles et les Caturiges, etc.

(4) *De Bello Gall.*, I, iii, iv, v, x.

(5) Strabon, *Geog.*, IV.

(6) Plinie, *Hist. nat.*, III, iv. Ptol., *Geog.*, II, x. P. Mela, *Cosmogr.*, II, v.

(1) *Notitia provinciarum et civitatum Gallie* dans Guérard.

(2) *Notitia dignitatum imperii romani*, LXV.

(3) *Scriptores rerum Gall.*, I., 396.

(4) *De Bello Gall.*, I, ii, vi.

(5) Cicéron, *Epist. ad familiares*, X, xv, xxiii. Strabon, *Geog.*, IV.

prééminence sous une organisation antérieure. Mais ce n'était plus qu'un souvenir: *Castrum quod Sabaudia vocatur*.

En s'emparant de la *Sapaudia*, les Allobroges et les Helvètes n'ont pu en détruire tous les monuments. La destination même de quelques-uns les garantissait de toute destruction, surtout chez les anciens : je veux parler des tombeaux, que les races primitives ont généralement respecté comme le sanctuaire le plus sacré de la famille. Notre siècle a fouillé ces hypogées. Il y a trouvé le guerrier avec ses armes, la mère de famille avec les parures de son sexe, l'enfant avec ses jouets, l'artisan avec son outillage, etc. Il a sondé la vase des lacs pour reconnaître les retraits insulaires abîmés sous les flots par l'incendie. Le monde ancien s'est révélé ainsi avec ses successions de races dans les superpositions de cimetières ou d'habitations lacustres, comme les différentes couches de l'écorce du globe en marquent les divers cataclysmes.

De l'aveu de tous les archéologues qui se sont occupés des époques dites anté-historiques, le fer était employé à la confection des armes dans les Gaules au moins six siècles avant notre ère, et l'emploi du bronze s'y maintenait parallèlement, mais en étant affecté à d'autres variétés d'outillage et surtout aux objets d'ornementation (1). On peut donc affirmer que les Allobroges représentent chez nous l'âge du fer. Il est tout naturel d'en induire que les armes confectionnées exclusivement avec le bronze appartiennent à une civilisation différente et d'autant plus éloignée que ces armes porteront un cachet d'antiquité facile à déterminer aujourd'hui après tant de travaux analogues sur divers points de l'Europe (2).

Serait-ce trop présumer que de voir dans le nom de *Sapaudia* un témoin de cette civilisation antérieure à l'occupation de nos contrées par les Allobroges et les Helvètes?

Je ne parle pas de l'époque où les os, la corne et la pierre façonnés remplaçaient les métaux, dont l'usage, connu en Orient (3), puis perdu pendant les migrations d'Asie en Europe, n'avait pu s'établir en Occident que par le courant des relations commerciales avec le berceau des races humaines. La science attribue à une race antérieure aux Celtes les monuments de cette période (4), dont quelques spécimens remarquables dans la *Sapaudia* ont survécu à toutes les couches de populations (5).

Mais je m'en tiens à l'âge de bronze, dont les tumulus nous exhibent chaque année de précieux témoins. Tandis que les monuments publics subissent quelquefois les conséquences brutales de la guerre, le mobilier domestique se maintient par la force de l'usage. Les mœurs et les arts ne se modifient qu'à la longue. Les substitutions de races ne s'accomplissent pas ensuite de quelques combats : c'est l'œuvre des siècles.

(1) Congrès scientifique de Chambéry, 487-492. Troyon, *Habitations lacustres*. Laurent Rabut, *Habitations lacustres de la Savoie*, 66.

(2) *Revue archéologique*, 1867, avril, 300. Mortillet, *Matériaux pour servir à l'histoire de l'homme*, 1866, p. 433. *Moniteur de l'archéologue*, juillet 1866.

(3) *Genèse*, IV, 22.

(4) Valentin Smith, *De l'origine des peuples de la Gaule transalpine*, p. 18-25.

(5) Laurent Rabut, *Habit. lacustres de la Savoie*. Congrès de Chambéry, 502. *Questions archéologiques sur les Alpes*, etc.

Même après une lutte des plus acharnées, les restes de la peuplade vaincue ne se seront pas tellement fusionnés avec les vainqueurs, qu'ils n'aient conservé aucun caractère personnel, aucun type national. Les familles survivantes, qui se résignent à la soumission, en perdant leur autonomie, suffisent à perpétuer les traditions. Il ne serait pas invraisemblable de retrouver dans les rejetons de ces familles primitives le surnom de *Sapaudus*, comme un souvenir de leur antique nationalité (1). Le musée de Lyon possède une pierre sépulcrale, trouvée à Sainte-Colombe (Rhône), où le nom de *Sapaudus* est reproduit (2). Un *Sapaudus*, célèbre professeur de belles-lettres à Vienne, où ses ancêtres avaient exercé la profession de rhéteur, était contemporain de Prosper Tyro, de Sidoine Apollinaire et de Claudius Mamert (3). Dans le siècle suivant, *Sapaudus*, évêque d'Arles, était légat du Saint-Siège dans les Gaules (4).

Au milieu des perturbations politiques, le peuple cherche sa consolation dans les souvenirs traditionnels et s'y réfugie comme dans une vieille possession. Si le nom de *Sapaudus* s'était conservé dans quelques familles, à plus forte raison le nom du pays n'avait pas dû se perdre. Au IV^e siècle de notre ère le nom de *Sapaudia* affectait encore une étendue de pays appartenant aux deux provinces Viennoise et Grande Séquanais. Cette appellation d'usage n'était point du tout officielle. Ce territoire, divisé entre deux provinces, avait été occupé avant la domination romaine par les Helvètes et les Allobroges, dont le nom de *Sapaudia* ne représentait point la nationalité. Evidemment il leur était antérieur. Leur occupation n'a pu le faire oublier parce qu'elle était encore trop récente lors de la conquête romaine.

Le nom des Helvètes disparut sous les dénominations municipales de *Colonia equestris* et de *Forum Aventicum* pour la partie de la Suisse annexée à la Grande Séquanais. De même le nom des Allobroges ne tarda pas à faire place à celui de *Viennenses*, depuis leur organisation provinciale sous les Romains. Puis les trois *civitates Viennensium, Genavensium et Gratianopolitana* prirent une importance spéciale avec leurs diocèses (5).

Mais la *Sapaudia* a survécu aux Helvètes et aux Allobroges; elle s'est maintenue à côté de l'organisation municipale, provinciale et diocésaine, parce qu'elle était plus ancienne. Et cette circonscription territoriale avait tellement conservé son homogénéité qu'elle donnait son nom à la première cohorte de la légion flavienne dans la Gaule riveraine, et qu'elle était en 428 l'objet d'un traité entre l'empereur Théodose et les Burgondes. *Sabaudia Burgundionum reliquiis datur cum indigenis dividenda* (6). La date de la marge est bien 443. Mais le numéro de l'année du règne de Théodose est xx.

(1) C'est ainsi que plusieurs familles portent aujourd'hui les noms de Savoye, Savoyen, Savoyard, qu'elles ont probablement reçus comme surnom d'origine, pendant un séjour à l'étranger. Il est remarquable qu'aucune ne porte le nom de *Savoisien*, qui ne date que du XVI^e siècle.

(2) Comarmond, *Musée lapidaire de Lyon*, n° 184.

(3) Sidon. Apol. *Lib. V. Epist. X*.

(4) Labbe, *Lettres du pape Pelage*, de 8 à 16 dans le tome V.

(5) Plin. Second, IV, *Epist.*, XXII. Tacite, *Hist.*, I, xvi. Velleius Paterc., *Hist.*, II. *Notitia provinciarum et civitatum Galliarum*. Plin., *Hist. Nat.*, IV, xvi. Ptol. *Geog.*, II, iv. *De l'origine et de l'organisation provinciale des diocèses de Savoie* dans les *Mém. de l'Ac. imp. de Savoie*, IX.

(6) *Script. rerum Gallic.*, I, 396. *Prosperi chronicon*.

Henry de Valois le confirme, du reste, dans une note sur le passage d'Ammien Marcellin : *Eadem (Sapaudia) postea Burgundionibus data est cum indigenis dividenda anno 20 Theodosii* (1). Les Burgondes avaient eu la Séquanaise d'Honorius, avec le titre d'alliés (2). Ils avaient pris toute la province de Lyon en 427, d'après la chronique de Saint-Denis (3); selon celle d'Adon, ils tenaient les deux rives du Rhône; c'est dans ces circonstances que Théodose leur abandonna la *Sapaudia* qu'ils venaient d'occuper (4).

Ennodius racontant que son prédécesseur, saint Epiphane, évêque de Pavie, avait ramené 400 captifs de Lyon, ensuite de sa mission auprès de Gondebaud, ajoute qu'il en avait délivré également dans la Savoie, qu'il assimile à une province : *Identidem per singulas urbes Sapaudiae, vel aliarum provinciarum, factum indubitanter agnoscimus* (5). C'est sur la fin du même VI^e siècle qu'eut lieu la délimitation dont j'ai parlé d'abord, et qui nous a valu l'indication du *Castrum Sabaudia*.

Comme on l'a vu, cette région avait été divisée autrefois par les cités helvètes et allobroges, puis par l'organisation municipale romaine. Les Burgondes durent à leur tour y marquer leurs agglomérations. De toutes ces péripéties se sont formées les divisions appelées *pagus*, *ager*. Dans l'étendue de l'ancienne *Sapaudia* nous suivons du nord au sud le *pagus Valdensis*, le *pagus Equestricus*, le *pagus Genevensis*, le *pagus Albanensis*, le *pagus Gratianopolitanus* dont une subdivision s'appelait *ager savogensis*. Il est tout naturel que dans ce fractionnement le district spécial du château de Savoie en ait gardé plus individuellement le nom et l'ait communiqué à la subdivision ecclésiastique du diocèse de Grenoble, appelée le décanat rural de Saint-André ou de Savoie.

L'*ager savogensis* est mentionné dans la donation d'Arbin par l'évêque de Maurienne au monastère de Savigny, l'an 1022 (6). Dans la donation de Coise, il prend le titre de *pagus Savogensis*, parce que, dans le même acte, le mot *ager* se trouvait déjà employé dans un sens plus restreint, celui de *mas* conservé au cadastre ancien de la Savoie (7). D'ailleurs, l'*ager Savogensis* avait l'étendue et l'importance d'un petit *pagus*.

Dans le style diplomatique du moyen-âge, le mot *pagus*, suivi d'un adjectif de pays, indique tantôt l'étendue territoriale d'une ancienne cité romaine, comme le *pagus Gratianopolitanus*, le *pagus Equestricus*, le *pagus Tarentasia*, tantôt une division du territoire de la cité, équivalant à peu près à nos arrondissements, comme le *pagus Genevensis*, le *pagus Alingiensis*, le *pagus Albanensis* (8).

Dans l'organisation de l'empire carolingien un comte, d'abord amovible, puis bénéficiaire, fut placé à la tête

d'un ou de plusieurs *pagus*, selon le sens dans lequel on le prenait. Les *pagi Albanensis*, *Genevensis*, *Alingiensis* ont fait partie du *comitatus Genevensis*, appelé aussi *pagus* (1). Sous ce rapport l'*ager Savogensis* avait été assimilé à un *pagus*, dont il prenait déjà quelquefois la qualification. Le *comitatus Savogensis* est mentionné dans l'échange fait entre le comte Manassés et Humbert, évêque de Grenoble, de quelques terres situées autour de Saint-André, chef-lieu du décanat de Savoie, en 1011 (2); dans une donation de Monterminod, par Aymon de Pierrefort, à l'abbaye de Cluny (3).

La maison qui plus tard a porté le nom de Savoie était liée d'une étroite parenté avec la dynastie du second royaume de Bourgogne (4), auprès de laquelle ses comtes remplissaient la charge d'avoués, *per advocatum meum comitem Humbertum*, disait la reine Hermengarde, veuve de Rodolphe III (5). En 1036 on disait encore : la terre du roi soit du comte Humbert. L'administration de ces terres domaniales finit par revêtir le caractère féodal qui devint héréditaire. Les documents nous font défaut pour fixer l'époque où l'investiture de ces propriétés fiscales dans le *comitatus Savogensis* donna aux princes de Savoie le droit d'en porter le titre.

Leurs propriétés de famille s'étendaient déjà dans les comtés de Maurienne, de Savoie, de Genève, dans le *pagus* de Belley, dans celui de l'Albanais (6).

Amédée, suivant l'exemple de son père, Humbert-aux-blanches-mains, fit plusieurs libéralités au monastère de Cluny. En 1023 il donna d'abord à l'église de Saint-Maurice du Bourget un *mansus in episcopatu Gratianopolitano in comitatu nostro in villa que vocatur Maltacena ad radicem montis muniti* (7). Le village de Maltacena est dans la commune du Bourget. L'an 1030 il donna cette église de Saint-Maurice avec ses terres au monastère de Cluny; c'était toujours *in pago qui vocatur Maltacena* dans l'évêché de Grenoble. Aussi l'évêque de ce diocèse dut confirmer la donation; car il s'agissait de la cession d'un objet religieux à un monastère étranger.

L'intervention de l'évêque dans cet acte, comme dans celui de Coise, n'était motivée que par la juridiction ecclésiastique, *quia in ejus episcopatu est acta donatio* (8). L'évêque de Grenoble pouvait-il jouir des prérogatives comitales, comme l'a présumé Ménabréa (9), dans un *comitatu* qu'Amédée qualifie de *nostro*? Que cette expression désigne les propriétés de la Maison de

(1) *Script. rerum Gallie.*, I, 547.

(2) *Script. rerum Gallie.*, II. *Marii chronicon. Excerpta Fredegarii ex chronico Eusebii.*

(3) *Script. rerum Gallie.* III, 158.

(4) *Congrès de Chambéry*, p. 550.

(5) *Script. rerum Gallie.*, III, 371.

(6) Besson, *Mémoires*, etc., *Preuves*, n° 4.

(7) C'est ainsi que le mot *pagus* a le sens de *villa* dans les donations des églises de Saint-Genis et du Bourget au monastère de Cluny. Ce sens restreint se reconnaît aux noms des localités qui suivent. Guichenon, *Hist. général. de Savoie*, *Preuves*, I, 7, 8.

(8) Guérard, *Essai sur les divisions territoriales de la Gaule*, p. 34, 40.

(1) Besson, *Preuves*, 10, 12. Cibrario, *Constitution*, 61. *Documenti*, 98. *Script. rerum Gallie.*, IX, 669. Guichenon, *Bibl. Seb.*, 24, n° 40. *Hist. Sav.*, *Preuves*, 3.

L'évêque ayant très souvent le pouvoir temporel dans sa ville épiscopale et la banlieue, le comte l'avait dans les campagnes. Le *pagus*, d'où est venu le mot pays, affectait donc la campagne, d'où *paganus*, paysan. De même, en Italie, le sujet d'un comté, *contado*, s'appelait *contadino*, devenu synonyme de campagnard.

(2) Chorier, *Etat politique du Dauphiné*, II, 87.

(3) Guichenon, *Hist. général. de Savoie*, *Preuves*, 5, 9.

(4) Las Case, *Atlas hist.*, Tab. XV. *Mémoires de l'Académie royale de Savoie*, III, 267. De Vignet; IX, 308. Ménabréa, *Mémoires de la Société de la Suisse romande*, XX, De Gingins.

(5) Cibrario, *Documenti*, etc., 100, 102. Guichenon, *Preuves*, 26, 664.

(6) Cibrario, *Documenti*, 97. Guichenon, *Preuves*, 5, 6, 7, 8, 26, 27, 28.

(7) Guichenon, *Preuves*, 8.

(8) C'est ainsi que l'évêque de Belley assiste à la fondation du prieuré de Burbanche en Bugey. Cibrario, 27.

(9) *Mémoires de l'Académie royale de Savoie*, IX, 320.

Savoie ou seulement le comté de Savoie, il n'en est pas moins vrai que la suzeraineté n'appartenait qu'au roi de Bourgogne, et c'est pour cela que Rodolphe et Hermengarde ont signé les premiers.

On sait que le diocèse de Grenoble comprenait le décanat de Saint-André ou l'*ager Savogensis* (1). Si on se rappelle que dans la donation faite par Humbert et ses trois fils Amédée, Aymon et Odon, à Cluny, on signale *duos mansos in pagu Bellicensi*, parce que les autres objets ne sont pas du même *pagus*, car ils sont situés à Maltacène dans le diocèse de Grenoble, on conclura qu'Amédée ne donnant à Cluny que des objets situés à Maltacène, du même diocèse de Grenoble, a voulu désigner le comté de Savoie par le *comitatu nostro*, où il était co-proprétaire avec son père et ses frères. Le château du Bourget a été une des anciennes résidences de la Maison de Savoie.

Toutefois, ce n'est qu'en 1125, dans la fondation d'Haute-Combe, qu'on voit Amédée, fils d'Humbert-le-Renforcé, prendre le titre de *Comes de Savoia*, et quelques années après celui de *Comes Sabaudie* (2).

Mais on n'en peut pas conclure rigoureusement qu'il ait été le premier comte de Savoie; car, comme ses prédécesseurs, il prend quelquefois encore le titre de *Comes Maurianensis* et de *Comes* sans complément (3). Il s'agit également du même prince en ces termes: *Regnante Amedeo Comite* dans la donation à Saint-André-le-Bas de Vienne (4), et *Obiit Amedeus Comes* dans l'Obituaire du Missel de Tarentaise (5). Ses successeurs ne prennent souvent pas d'autre titre que celui de *Comes*, comme les monarques d'Espagne signaient *Moi le Foy*.

(A suivre.)

C.-A. DUCIS.

A PROPOS DE LA DOTATION DE LAMARTINE

I

Il y a quelque trente ans, un jeune homme aux allures séraphiques, cherchant un éditeur pour un volume de poésies, trouva un abbé qui lui donna 1,500 francs d'un chef-d'œuvre. L'abbé de Genoude avait découvert Lamartine.

Victor Hugo remplissait alors le monde du bruit assourdissant de ses rimes rocailleuses. Il fit le succès des vers onctueux de l'auteur des *Méditations*. On opposa l'un à l'autre.

Tous les deux se sont partagé les sympathies de la

¹¹¹ Le diocèse de Belley était séparé de ceux de Genève et de Grenoble par l'arête du Landaz, du Mont-du-Chat et de l'Epine. Les deux derniers diocèses se confinaient au versant oriental du Mont-du-Chat entre Haute-Combe et Bourdeau. Ces limites se prouvent par l'état des diocèses de Genève et de Belley dans Guichenon, Besson, et le *Regeste genevois*, et par l'état du décanat de Savoie dans les *Mémoires de la Société savoisienne d'histoire et d'archéologie*, III. L'attribution de Maltacène au *pagus Bellicensis* a fait commettre à M. Ed. Secrétan une grave erreur dans la distinction des branches de Belley et de Savoie. *Observations sur Humbert aux blanches mains* dans les *Mém. de la Société d'hist. de Genève*, XVI. Parmi les objets de la donation d'Humbert et de ses trois fils Amédée, Aymon et Odon, on ne voit que *duos mansos in pago Bellicensi sub monte*, deux mas situés au revers occidental du Mont-du-Chat, qui appartenait au diocèse de Belley. Guichenon, *Preuves*, p. 5.

(2) Guichenon, *Preuves*, p. 31, 36.

¹³¹ Guichenon, *Preuves*, 30, 31. Cibrario, *Documenti*, etc., 42, 46, 51, 67.

¹⁴¹ Guichenon, *Preuves*, p. 25.

¹⁵¹ *Mémoires de l'Académie de Turin*, II série, XVI, E. Mallet.

génération qui s'éteint; tous les deux ont inspiré les plus vifs enthousiasmes à leurs partisans et les plus singuliers emportements à leurs adversaires.

Rien n'a manqué à la gloire de ces deux types extraordinaires, et notre siècle est heureux de pouvoir dire qu'ils n'ont pas manqué à la sienne.

Je n'entreprendrai point de suivre les lignes d'ombres parallèles que ces deux profils dessinent sur l'esprit littéraire de notre siècle. Mon intention n'est point si présomptueuse que j'aïlle, étourdiment et de propos délibéré, évoquer les mânes d'*Hernani*, non plus que réveiller les querelles qui pendant dix belles années ont ensanglanté les théâtres et les livres, depuis la préface de ceux-ci jusqu'au baisser du rideau de ceux-là.

Je n'ai d'autre motif de toucher au grand drame qui se passait il y a trente ans que d'en prendre occasion de parler de quelqu'un qui touche de très près à Lamartine.

Des événements récents ont donné lieu à des discussions nouvelles et à de nouvelles hostilités. Mais — signe des temps — en 1830 le débat portait sur le beau au point de vue de l'art, en 1867 il roulait sur ceci: Notre don national sera-t-il payé en rentes ou en capital? Je tiens à prendre part aux débats. Que celui qui a lu la préface de *Cromwell* sans prendre parti pour ou contre me jette la première pierre.

Les journaux ont pénétré avec la plus parfaite indiscretion dans le secret des misères du chantre d'Elvire, et, avec la plus entière liberté, chacun a dit son mot au sujet de la dotation proposée par l'Empereur. On a compté les tonneaux de la cave du vigneron, on les a jaugés pour en connaître la contenance au dernier mot, et l'on a rendu le compte le plus exact de ces diverses opérations qui ne présentaient au lecteur d'autre intérêt que celui qu'elles empruntaient à la personne chargée du rôle de l'exproprié.

Il a fait du bruit le vieillard angélique. *Josselin* n'en avait peut-être pas fait autant.

On nous a dit, au milieu d'une foule de choses insignifiantes, que Lamartine avait trois sœurs. Nous le savions, du reste, par les *Confidences* de leur frère.

On nous a dit — et ici commence notre entrée en matière — que l'une de ces sœurs était mariée à M. de Montherot.

II

M. de Montherot: ce nom a été prononcé par tous les journaux dans le récent conflit Lamartine à la Chambre des députés, et ce nom n'a fait dresser l'oreille à personne, si ce n'est peut-être à quelques membres d'une académie de province, celle de Lyon, dont le beau-frère de Lamartine est encore, je me plais à le croire, malgré ses 84 ans bien sonnés, un des membres les plus turbulents.

Si ce nom n'a pas toute la célébrité que mérite celui qui le porte, la faute en est à la manie du pseudonyme dont M. de Montherot ne s'est jamais départi. Tantôt c'est sous le nom de président Mittis qu'il lance dans le monde — mais dans un monde restreint et bien compté — les espiègleries les plus acérées, les plus piquantes épigrammes; tantôt c'est le Docteur Boniface qui assume la responsabilité des satires de notre auteur. Toujours ce sont des signatures ironiques qui suivent ses élucubrations. A peine cet écrivain, dont le

mérite est incontestable, n'en aurais-je pour preuve que sa qualité de beau-frère du Cygne de Saint-Point — et c'en est une dont je pourrais sans peine démontrer la puissance — à peine a-t-il signé de son nom vrai une seule de ses œuvres. Et encore cette œuvre n'a-t-elle été tirée qu'à cent exemplaires qui n'ont pas vu le feu du commerce et ne sont jamais sortis de la bibliothèque des amis intimes du poète, jaloux de posséder un livre rare comme peu de livres ont la prétention de le devenir jamais.

Cet ouvrage est intitulé : *Souvenir d'un voyage en Suisse*. C'est un poème ou plutôt une série de poèmes, aux formes les plus diverses, et qui ne justifie son titre que très imparfaitement. De la Suisse il ne s'occupe guère, de voyage peu et de souvenirs point. Il y est question de toutes choses, à condition que toutes choses puissent fournir une pointe à une épigramme ou une rudesse quelconque à une satire.

En effet, c'est le ver de Juvénal qu'il faut à M. de Montherot. Il est enclin aux emportements qui feraient l'homme poète quand il ne le serait pas. Il n'est tel en effet que la colère pour transporter l'intelligence humaine dans les hautes régions où l'on rencontre la poésie, — si ce n'est l'amour pourtant.

III

Je voudrais bien détacher quelques vers du journal de voyage de ce malicieux vagabond ; mais ce livre n'est plus en mes mains, et l'on ne s'expose pas à faire des citations sans qu'on puisse en affirmer l'exactitude après avoir collationné avec soin la copie sur le texte même.

Je voudrais bien aussi citer quelques épigrammes que les questions politiques ont mises au bout de la plume du vieillard à l'affût d'accidents, épigrammes qu'on m'a dites en confidence. Mais la politique m'est ici interdite et je me vois forcé à regret de taire certaines boutades à l'emporte-pièce dans lesquelles un mécontent des événements trouverait un commode exutoire pour sa mauvaise humeur.

En revanche, je ne puis m'empêcher de reproduire un trait lancé sur les *Misérables* de Victor Hugo.

On se souvient du bruit qui s'est fait autour du dernier mot de certain chapitre qui fermait le récit émouvant de la bataille de Waterloo. Le mot fameux de Cambronne a-t-il réellement été prononcé ou non ? la question n'est pas encore résolue. En attendant la solution, M. de Montherot admet l'affirmative pour les besoins de sa cause. Voici ce qu'il pense des *Misérables* :

A ce satanique fatras
Que le romantisme assaisonne,
Le lecteur qui ne se rend pas
Répond par le mot de Cambronne.

Et dire que la main qui a écrit ces vers est la même qui a reçu un anneau brisé de celle de la sœur de Lamartine !

Mais est-il extraordinaire M. de Montherot ! A ses yeux le romantisme est plus odieux que le satanisme. C'est pousser un peu loin le culte du beau-frère, qui, à tout prendre, était aussi un romantique, quand bien même la bannière Lamartine a, pendant un temps, fait la guerre à l'étendard Hugo.

IV

Le genre de littérature — car c'en est un — dans lequel M. de Montherot a mis toutes ses complaisances, c'est la complainte. Il ne se tuait pas le moindre mari par sa femme que M. de Montherot n'entonnât l'air de *Fualdès*. Aujourd'hui que les journaux non politiques font la même besogne en vile prose, il est probable que M. de Montherot se tient pour battu. C'est peut-être pour cela qu'il refuse de sortir de sa tente.

De toutes les publications de M. Montherot qui ont passé sous mes yeux, je n'en ai qu'une qui soit restée dans mes mains. C'est une ballade, et ce serait une complainte s'il y avait une potence à l'extrémité de l'avenue qui conduit au refrain. Elle date de 1844, elle est signée M. Boniface et s'intitule : *Les chemins de fer*, avec ce sous-titre : *Ballade industrielle, administrative, stratégique et morale*.

Prévoyant que les chemins de fer auraient pour résultat infaillible l'affluence de toutes choses à Paris, et que par suite toutes les petites localités allaient se dépouiller elles-mêmes pour fournir aux exigences de la capitale, Boniface réédite la fable que le consul raconte aux Romains sur le mont Aventin, celle des *Membres et l'Estomac*. Seulement la morale de l'apologue consulaire n'est pas du goût de M. de Montherot ; ses membres concluraient volontiers à laisser l'estomac mourir d'inanition au risque de mourir avec lui. En revanche, le prophète de malheur trouve le moyen de se consoler en vrai épicurien et finit par se réjouir de ce dont il se plaignait d'abord. Après avoir passé en revue les énormes dépenses que nécessite la construction des chemins de fer, se ravissant tout à coup, le gourmand Boniface se dit à part soi :

Le vrai but auquel surtout
On consacre tant de sommes
Est de plaire aux gens de goût,
C'est-à-dire aux gastronomes.

La marée et les primeurs
Ne seront plus à distance,
On les obtiendra meilleurs
Sur tous les points de la France.

Donc il faut que le budget
S'enfle de quelques chapitres
Pour activer le trajet
Des petits pois et des huitres.

V

Une citation plus importante, plus caractéristique de la manière de ce Juvénal *sui generis*, car M. de Montherot ne fait partie d'aucune école. Il est de son espèce, et personne n'est de la sienne. Son verre n'est pas grand, mais il ne le prête à personne et lui-même boirait dans le creux de sa main plutôt que d'emprunter la coupe d'un voisin.

Notre époque est celle des jeunes, si l'on en croit l'extrait de naissance des plus grands tapageurs du moment. Il en était ainsi déjà il y a trente ans. Les vieillards et leur expérience n'étaient plus l'objet de ce culte que les philosophes anciens enseignaient et pratiquaient. Les jeunes gens, outrecuidants par tempérament, s'encensaient les uns les autres et tombaient les vieillards, qui, pour la plupart, confessaient leur défaite. M. de Montherot est vieillard depuis longtemps,

mais il ne s'est jamais avoué vaincu. Il a le secret des escarmouches et bien des jeunes l'ont risqué belle dans la guerre de crocs en jambes qu'il leur a faite longtemps et avec certains succès. En un mot, M. de Montherot s'est fait l'Horace de la Gêrontocratie.

Si, dit-il, les jeunes gens sont préférables aux vieillards quand il s'agit des affaires publiques, par ce fait que les premiers ont plus d'avenir que les derniers, les enfants doivent être préférables aux jeunes gens, puisqu'ils peuvent à plus forte raison invoquer ces motifs. Dès lors, on doit élire députés les enfants à la mamelle. Si le principe est vrai, vraie est la conséquence.

Mais tout cela est dit en des vers que Boileau ne désavouerait pas. Les écoliers de sixième interpellent la France :

Nous

Ecoliers de sixième et classés en dessous
Par proclamation demandons que la France
Se laisse désormais gouverner par l'enfance.
La jeunesse est trop vieille, et son tour est passé;
De nous petits bambins le règne est commencé.
Un peu plus grands que nous, mais comme nous imberbes
Ecoliers, dans Paris, vous faites les superbes;
Vous dites aux vieillards : « Vous valez moins que nous. »
Disons aux jeunes gens : « Nous valons plus que vous. »
L'âge mûr disparaît devant l'adolescence,
La jeunesse à son tour doit céder à l'enfance.
L'autre jour à la Chambre, Eusèbe, député,
A dit un mot charmant qu'on nous a répété :
« Les jeunes gens ont droit aux publiques affaires
« Par la raison qu'ils sont plus jeunes que leurs pères,
« Ils ont plus d'avenir. » Ils vivront plus longtemps;
L'avenir est bien court quand on a cinquante ans.

D'un siècle presque entier nous qui devons jouir,
Donnez-nous le présent, nous ferons l'avenir.

Encore un extrait, puisque ma mémoire s'y prête de si bonne grâce. Le même gamin continue :

Dans la salle d'étude un malheureux bambin
N'a pas pour s'éclairer vingt journaux sous la main,
Non, mais son *De Viris* qu'il gémit de traduire
Dans l'art de gouverner malgré lui veut l'instruire.
Il apprend que Camille, illustre dictateur,
Fit par des écoliers fouetter leur précepteur.
C'est le plus joli trait de l'histoire de Rome,
Ma foi, le grand Camille était un aimable homme.

Ce serait à faire croire à la bonté de la cause qu'il défend et à douter de la victoire qui est enfin assurée à la partie adverse. Mais quand on soutient une thèse avec tant d'esprit, on peut aisément se passer d'avoir raison.

VI

Telle est une personnalité qui peut-être eût été redoutable si son action eût embrassé plus d'étendue et si surtout elle n'eût pas divisé les forces dont elle disposait entre une foule de personnages apocryphes, tout aussi anodins que Mittis et Boniface, qui sans se grandir eux-mêmes d'une coudée, n'en ont pas moins absorbé, au profit de rejets parasites, la sève de l'arbre qui les a nourris à ses dépens. Les Mittis et les Boniface ne se sont pas fait une feuille de réputation à partager entre les innombrables pseudonymes du même écrivain, tandis que tout ce que ces Mittis et ces Boniface ont signé eût fait une auréole suffisante pour le front d'un seul homme.

La dotation nationale faite à Lamartine m'a fourni

l'occasion de mettre en lumière un écrivain qui s'est lui-même entouré d'ombre. Puissent ces lignes être admises à l'honneur de troubler un instant sa solitude; elles vaudront peut-être au journal qui les aura publiées l'avantage inestimable d'une réplique. Je n'ose pas l'espérer, moins encore le promettre; s'il en était ainsi, gare à moi, je risque de payer cher mon étourderie. Mais, j'y songe, si M. de Montherot jugeait à propos de me tirer l'oreille, ce ne serait pas, à tout prendre, la première fois qu'il me ferait cette amabilité-là.

Aix-les-Bains, 4^e juin 1867.

ANTONY DESSAIX.

COURTE RÉPONSE.

Il y a, dans l'article de mon savant collègue (1) (voir *Revue savoissienne*, n° de mai) deux remarques de détail parfaitement justes. L'une a trait au chapitre général; avant d'avoir reçu l'article de M. Ducis, j'avais signalé moi-même à un archéologue cette évidente erreur de plume; l'autre, relative à Hugues Dauphin, ne m'avait pas frappé. Il est dangereux de faire de mémoire des indications de cette nature.

Quant au fond de mon travail, les observations de M. Ducis ne l'ont nullement ébranlé; loin d'en atténuer la force, ils l'ont plutôt fait ressortir davantage.

Un point d'histoire était resté obscur jusqu'à ce jour; Spon, Lévrier et d'autres auteurs disaient dans leurs ouvrages que le comte Amé II avait été enseveli à *Montagny*. Mais qu'était *Montagny*? Les éditeurs du *Régeste* cherchaient *Montagny* sur les bords du Rhône, près de Chancy.

J'ai prouvé que *la Montagny* était le monastère de Sainte-Catherine, sur Annecy. C'est là le côté original de mon travail. Mon savant collègue admet l'exactitude de cette explication. Je le constate avec d'autant plus de plaisir que ce point ne l'avait pas frappé lorsqu'il rendit compte du *Régeste*; si j'avais les loisirs nécessaires, je pourrais lui indiquer d'autres points qui ne l'ont pas frappé; pour le moment, qu'il veuille bien, puisqu'il habite Annecy, me pardonner d'avoir ainsi chassé sur ses terres.

L'idée fondamentale de mon travail une fois admise, il devenait difficile à mon savant collègue d'étayer d'arguments solides l'hypothèse qui avait conduit les éditeurs du *Régeste* dans une voie trompeuse. Il eût mieux valu, je crois, reconnaître que cette hypothèse était sans valeur.

Sans doute, les éditeurs du *Régeste* savaient que Guillaume I^{er}, comte de Genève, avait été enseveli à Sainte-Catherine. Ils avaient en mains le fil qui devait les diriger sur le *Seimnoz*; comment, dans de telles circonstances, ont-ils pu s'égarer sur les bords du Rhône, en face du pays de Gex?

Faire ensevelir un comte de Genève, en l'année 1308, sur une éminence où il n'y a jamais eu d'église, à une époque où il ne serait venu à personne la pensée de l'ensevelir ailleurs que dans une église, c'est, suivant moi, transporter dans le xiv^e siècle des idées qui ont cours dans le nôtre.

(1) Observations sur l'interprétation d'une charte du xiii^e siècle et d'un article du *Régeste genevois*, par M. C.-A. Ducis.

On me répond qu'un comte de Genève pouvait mourir sur le territoire cédé à Saint-Victor ; je n'en disconviens pas. Seulement, ce n'est pas sur ce territoire devenu à peu près étranger à la famille de Genève qu'on aurait, suivant moi, songé à l'ensevelir.

En effet, le comte n'avait plus d'autre droit sur ce territoire que celui de se faire livrer les criminels condamnés au dernier supplice ; il devait les faire exécuter à ses frais ; il n'avait pas même leurs dépouilles. A quoi donc se réduisait son *domaine direct* ? Il avait moins de droits sur ce territoire que sur la ville de Genève elle-même. Or, il est incontestable qu'à Genève le *dominium* appartenait à l'évêque.

On peut être longtemps malade avant de mourir. D'accord ; mais où est la preuve de cette maladie *imaginaire* du comte Amé II, maladie qui intervient ici comme le *deus ex machinâ* ?

On ne guerroyait pas jusqu'à sa mort, comme le comte Amé II, lorsqu'on fait une maladie de près de neuf mois avant de mourir.

Il y a plus, le comte Amé II n'est pas mort sur les bords du Rhône. Ce point ne rentrait pas dans le cadre de mon travail et je ne l'ai pas abordé ; si M. Ducis veut bien développer les raisons *historiques* sur lesquelles s'appuie son assertion, d'après laquelle Amé II serait mort au *Bachod*, près du *Vuache*, j'indiquerai à mon tour les motifs sérieux qui battent en brèche son opinion. C'est le seul point sur lequel, quant à moi, je pourrai revenir, car il a un intérêt historique.

La libre discussion, disons-le en terminant, est utile à la science, elle la fait prospérer. Dès ma jeunesse, j'ai appris à l'apprécier au sein de l'Allemagne savante, et je l'aime toujours. La sévérité à la fois franche et bienveillante de la critique est plus utile à un auteur quelconque que l'échec de ces succès d'estime qui sont, comme l'écrivait récemment un spirituel écrivain, la pire de toutes les défaites.

JULES VUY.

Deux mots en réponse à mon honorable contradicteur :

1° On ne peut être *frappé* que des erreurs évidentes que l'on rencontre dans la lecture d'un ouvrage. Des recherches peuvent seules constater celles qu'on soupçonne. Personne n'aura exigé qu'avant de faire un rapport sur le *Régeste genevois*, j'eusse contrôlé toutes ses assertions dans les 1700 volumes indiqués.

2° J'ai relu mon article ; je ne reconnais pas avoir *étayé d'arguments l'hypothèse qui a conduit dans une voie trompeuse*... Je n'ai défendu que la loyauté des auteurs du *Régeste*.

3° *Comment, dans de telles circonstances, ont-ils pu s'égarer?*... Je dirai à mon tour, puisqu'on insiste : comment, avec un parchemin relatif au chapitre général de Cîteaux, M. Jules Vuy a-t-il pu s'égarer jusqu'à le prendre pour le chapitre métropolitain de Vienne ?

4° *Où est la preuve de cette maladie imaginaire?*... Je n'ai point affirmé qu'Amé II fut mort de maladie ; mais j'ai demandé la preuve de sa mort *sous le harnais*. J'avoue que je ne connais pas le *deus ex machinâ*.

5° L'assertion de la mort d'Amé II au *Bachod* près le *Vuache* n'étant pas de moi, je n'ai pas à en développer les raisons historiques.

Les observations qui précèdent prouvent combien j'apprécie la *sévérité franche et bienveillante de la critique*, que j'ai appris à aimer dans mon pays qui est aussi celui de M. Jules Vuy. C.-A. DUCIS.

BIBLIOGRAPHIE HISTORIQUE DE LA SAVOIE

VI

Je ne me dissimule pas le peu d'intérêt que peuvent prendre quelques-uns des lecteurs de la *Revue* à ces comptes-rendus bibliographiques, et c'est là ce qui explique pourquoi je me présente rarement à eux, malgré l'abondance des matériaux, et pourquoi je résume autant que possible ces petites notes. D'un autre côté, leur rédaction est pour moi un moyen de répondre aux questions qui me sont parfois adressées par les jeunes travailleurs de notre histoire savoyarde. C'est aussi un acte de justice à rendre aux écrivains de faire connaître leurs travaux et ce qu'ils renferment d'utile. Toutes ces considérations me font entreprendre un sixième article qui sera suivi d'autres plus régulièrement périodiques. Je m'efforcerai toujours plus d'économiser la place que veut bien me réserver la *Revue* et de ménager le temps de ses lecteurs.

D'Aix-les-Bains à Rumilly et Annecy, itinéraire historique et descriptif, par François Descôtes.

Il est résulté de mon retard à poursuivre cette série bibliographique, que j'ai été devancé par quelques-uns de mes confrères de la *Revue savoisienne* qui ont rendu compte de productions historiques récentes, au grand avantage, d'ailleurs, des auteurs et des abonnés. C'est ainsi que j'ai été prévenu par mon ami Jules Philippe pour le charmant itinéraire d'Aix à Annecy de M. F. Descôtes. Je veux cependant donner la bienvenue à cette nouvelle et excellente recrue de notre petite troupe armée de plumes et de crayons pour défendre et faire apprécier notre Savoie, patriotique croisade à laquelle M. Descôtes a trouvé un des meilleurs moyens d'être utile en signalant aux touristes étrangers les beautés pittoresques que leur rend accessibles la nouvelle voie ferrée.

Régeste genevois ou Répertoire chronologique et analytique des documents imprimés relatifs à l'histoire de la ville et du diocèse de Genève avant 1512, in-4°.

Je me disposais aussi à signaler cette excellente production de la Société d'histoire et d'archéologie de Genève, confiée aux soins de MM. P. Lullin et Ch. Le Fort, lorsque parut un long et consciencieux article de M. Ducis sur cette œuvre si utile. Je ne puis que m'associer aux éloges bien mérités qu'il en fait en y ajoutant un mot encore pour une partie bien précieuse, bien difficile et par conséquent bien méritoire du *Régeste genevois*. Je veux parler de ces notes topographiques placées au bas d'un grand nombre d'articles. Il faut souvent de longues recherches pour trouver le nom de lieu moderne correspondant à un nom ancien qui a été altéré ou qui a été changé, et il est bien agréable pour celui qui s'occupe d'histoire de trouver ces sortes d'annotations.

Je profite de l'occasion pour remercier les auteurs, au nom des amis de l'histoire savoisienne, des fréquents

services que leur rendra ce livre et plus particulièrement de ceux qu'il me rendra et m'a déjà rendus pour une notice que j'achève en ce moment sur Flumet. Car c'est par expérience que je sais et que je puis dire combien on aura souvent recours aux mille renseignements chronologiques, historiques, géographiques, biographiques et généalogiques accumulés dans ce précieux volume dont la suite va être vivement désirée par les amateurs sérieux. Quelques esprits trop scrupuleux chercheront peut-être à découvrir dans cette vaste agglomération de faits, de noms et de dates, une légère erreur ou une lacune, ou bien s'empresseront de signaler ce que des publications récentes pourront permettre d'ajouter à une publication dont l'impression soignée a dû prendre bien du temps. Il vaut mieux, à mon avis, s'en rapporter pour cela à des travailleurs aussi consciencieux que MM. Lullin et Le Fort.

Armorial et nobiliaire de Savoie, par M. le comte E.-Amédée de Foras. Livraisons 3^e et 4^e.

Je me faisais un plaisir au commencement de l'an dernier de signaler les mérites de cet ouvrage important en rendant compte des deux premières livraisons. Il en a paru deux nouvelles pendant l'année 1866. L'auteur continue à tenir ses promesses et les dépasse même comme écrivain et comme artiste. Le généalogiste se montre toujours plus consciencieux et prudent dans les nouvelles notices qui font partie de ces deux livraisons, savoir : la fin du long et intéressant article consacré à la maison d'Allinges, et ceux qui se rapportent aux familles Allardet, Allonzier, Amancy, Amblard de Chignin, Ameysin, Amidoux, Andans, Andrevet, Angeville, Angot, Anières, Anselme, Antioche et Arenthon, tous traités avec vérité et mettant au jour bien des faits inédits. Le dessinateur ne le cède pas à l'historien ; à l'écu des Angot et des Angeville, il a ajouté des couronnes et des devises ; à celui des Arenthon, une couronne, un casque et des lambrequins. Les écussons sont toujours variés et de bon goût ; les sujets des lettres ornées et des culs de lampe, toujours différents et souvent empruntés à l'histoire de Savoie. Enfin, à la page 40, il a reproduit l'armure complète d'Emmanuel-Philibert.

La quatrième livraison contenait aussi la table des souscripteurs imprimée en noir et en rouge comme tout l'ouvrage. Pour la faire plus exacte on en avait d'abord imprimé une en noir et on l'avait envoyée à toutes les personnes qui avaient souscrit pour qu'elles rectifiassent les erreurs qu'elle pourrait renfermer. Cela ne donne-t-il pas la mesure des soins apportés à cette œuvre exceptionnelle que je suis si fier de montrer à mes nouveaux compatriotes ? Mais cet ouvrage n'est beau et bon qu'à la condition de se produire lentement ; aussi avec quel plaisir on voit paraître une nouvelle livraison ! avec quelle joie je vous annonce l'arrivée très prochaine de la cinquième.

Travaux de la Société d'histoire et d'archéologie de la Maurienne, 2^e vol., 1^{er} bulletin, in-8^o de 54 pages.

La Société d'histoire de la Maurienne poursuit depuis quelquel temps son but avec plus d'activité. L'an dernier elle publiait son cinquième bulletin qui terminait le premier volume de ses travaux, commencé en

1859 (1). Aujourd'hui elle distribue le 1^{er} bulletin de son second volume. Il renferme plusieurs pièces relatives à la Maurienne. Les membres de la Société ne pouvant pas encore écrire l'histoire de leur province, se bornent à un rôle plus modeste mais beaucoup plus utile, ils en rassemblent les éléments. Je les en félicite bien vivement à la condition qu'ils adopteront un mode d'annotation plus uniforme, au lieu d'éditer certains documents sans notes et d'autres avec des notes trop développées, reproduisant des choses qui se trouvent dans des livres très répandus ou des détails sans rapport direct avec le sujet, comme la note 22 de la page 17. Ils ont pour cela un bon modèle dans les chartes de la Maurienne, publiées par Mgr Billiet.

On voit dans ce bulletin :

1^o Le testament de Mgr Mazin de Valpergue, évêque de Saint-Jean-de-Maurienne, bonne pièce trouvée par M^{re} Boilleux, notaire, qui a déjà eu plusieurs bonnes fortunes semblables et qui est très obligeant. Cet acte est annoté par M^{re} Mollard qui conseille, avec raison, des mesures à prendre pour conserver les inscriptions funéraires de quelques prélats ;

2^o Un *Mémoire pour le chapitre de Maurienne*, où les chanoines soutiennent leur droit d'acquérir des censes et des rentes en bled ;

3^o Le procès-verbal de la prise de l'habit de chanoine de Saint-Jean par le duc Emmanuel-Philibert, dans la cathédrale de cette ville, le 18 juin 1564, document très intéressant dont l'éditeur, M. Daymonaz, a oublié de nous indiquer la provenance et dans lequel il aurait dû écrire à la ligne, comme on le fait pour les vers, le mauvais distique qui est au commencement de la page 38. On aurait aussi aimé apprendre dans des notes où étaient situés l'oratoire de Saint-Roch, le mollard d'Arvan, le verger de la veuve Grosset, etc. ;

4^o Des notes de M. l'abbé Truchet sur les évêques *Philibert Milliet*, *Paul Milliet* et *Charles Bobbo* qu'il a placés au titre de son travail, et, je ne sais pourquoi, dans un autre ordre que leur rang chronologique, Mgr Bobbo ayant été évêque après Philibert Milliet.

5^o Enfin des *lettres patentes d'abolition des crimes d'usure et autres pour les estappes de Saint-Jehan de Maurienne*. Ces lettres sont curieuses pour l'histoire, mais mal intitulées et immorales. Leur vrai titre devrait être celui-ci : *Lettres de grace et de pardon de tous excès d'usure, etc., en faveur des habitants de...* Elles sont immorales ; voyez plutôt : Le duc, poussé par l'évêque, rend un édit par lequel il crée une commission pour rechercher les crimes d'usure, les malversations des notaires, les contrats illicites, etc., etc., dans les arrondissements de Modane et de Saint-Jean ; les habitants de ces cantons s'effrayent, offrent de l'argent au prince qui, bien qu'il réserve les droits des tiers, accepte la somme de 3,800 ducats payable par les habitants aisés. Est-ce moral que les honnêtes gens payent pour les fripons ? Peut-être que tout le monde se sentait un peu coupable. On ne sait pour quoi se décider.

FRANÇOIS RABUT.

(1) Ce cinquième bulletin contenait un mémoire pour la ville de Saint-Jean dont j'ai parlé ci-devant à la page 22 ; quelques documents inédits où se sont glissées plusieurs fautes d'impression : *sufficientes* pour *sufficier*, *camora* pour *cameræ*, *sentorum* pour *seutorum*, etc. ; et des pièces relatives à l'invasion espagnole de 1742, précédées d'une notice qui laisse à désirer un peu sous le rapport de l'histoire.

Le Directeur gérant, J. PHILIPPE.

ANNECY. — TYP. TRÉSIO.

ON S'ABONNE

EN FRANCE

Par un *bon postal* à l'ordre du Directeur ;

A L'ÉTRANGER

Par un effet sur une maison d'Annecy.

La *Revue* rendra compte des ouvrages dont deux exemplaires lui auront été adressés.

REVUE SAVOISIENNE

JOURNAL PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ FLORIMONTANE D'ANNECY

PARAISANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Histoire — Sciences — Arts — Industrie — Littérature

La Société laisse à chaque auteur la responsabilité entière des opinions qu'il émet.

ABONNEMENT

France. . . . 6 fr.
Italie et Suisse . 7 »

PAYABLE D'AVANCE

On ne reçoit que des abonnements annuels.

Les communications de tous genres adressées à la *Revue savoisienne* doivent être affranchies.

SOMMAIRE. — Un moraliste savoyard au xvi^e siècle, Jean Ménenc (suite), par M. Jules Philippe. — Archéologie préhistorique à l'Exposition, par M. G. de Mortillet. — Enfouissement monétaire à Alby, par M. E. Serand. — Bibliographie historique de la Savoie (suite), par M. F. Rabut. — Bibliographie, par M. C.-A. Ducis. — Le microcéphale à l'Académie des sciences. — Lendemain d'un bal, poésie de M. Benjamin Dufernex. — Bulletin.

UN MORALISTE SAVOYARD AU XVI^e SIÈCLE

JEAN MÉNENC

(Suite. — Voir le n° du 15 octobre 1866.)

La quatrième leçon de Ménenc est une dissertation sur la noblesse.

L'auteur nous réserve à ce sujet des surprises auxquelles mes lecteurs sont loin de s'attendre, tellement on est disposé, et non sans raison, à considérer un écrivain qui touche au moyen-âge, comme assez peu osé pour ne pas trouver tout pour le mieux dans le mécanisme social de cette époque, et assez peu hardi pour dévoiler les défauts des classes élevées qui étaient les satellites inviolables du pouvoir suprême.

Ménenc, bien que fort éloigné de prétendre au rôle d'innovateur et de réformateur politique, avait l'esprit trop honnête pour ne pas combattre le mal en quelque lieu qu'il se produisit. Il commence par déverser le blâme sur les gens qui achètent les titres de noblesse, sur ceux qui, suivant son expression, *usurpent la dénomination de ce qu'ils ne sont sinon extérieurement, comme le verbe exerce souvent l'office du nom encore qu'il ne soit tel de soy.*

« Tels sont un tas, dit-il, qui par argent ont acquis le titre de noblesse étant *ex se nullius generis* c'est-à-dire inutiles pour le labour, et timides pour la guerre, et stupides pour les bonnes lettres... Semblables gens se trompent grandement quand ils pensent argumenter à *nobilitate secundum quid* c'est-à-dire concédée par argent, *ad nobilitatem simpliciter* : car il est trop difficile de transformer le plomb en bon or et le singe en animal raisonnable. »

Le coup de massue est rude, on l'avouera, mais il n'a rien au fond qui doive surprendre, car il répond à un sentiment de tout temps très répandu. Aussi Ménenc passe-t-il rapidement sur ce travers de l'espèce hu-

maine ; il lui lâche en passant une bordée de sarcasmes et court à un autre plus important.

Il veut maintenant entreprendre de prouver que ceux qui sont nés nobles et qui n'ont aucune qualité d'esprit-justifiant leurs titres, ne peuvent être réellement appelés *nobles* ! Ah ! pour le coup, notre moraliste va s'exposer grandement à recevoir les étrivières des hauts et puissants seigneurs de son voisinage ! Comment le sieur Ménenc, simple régent de collège, ose-t-il battre ainsi en brèche les us et coutumes admis ? Que vont dire ces seigneurs dont un pommeau d'épée remplaçait toute science et qui, à l'exemple de quelques rares *villains* de nos jours, apposaient fièrement leur *marque* au bas d'un contrat, glorieux de ne pas en savoir davantage ?

Et cependant j'ai bien lu : « Je ne puis les mettre bonnement au rang de noblesse paternelle, non plus que l'enfant ignare au nombre des doctes pour estre issu de père sçavant, sinon qu'ils disent la science estre une forme plus delicate que telle noblesse, de laquelle le moindre picquebœuf ou souillon de cuisine se jacte estant trois pas loing de la maison ou bien que la distribuons *in Univocam, Analogam et Equivocam.* »

Et croyez-vous que le sieur Ménenc soit embarrassé pour vous prouver son dire ; oh ! ce n'est pas lui, qui possède son histoire sur le bout du doigt et ses auteurs classiques comme pas un professeur, que vous réussirez à *mettre à quia*. Procédant par voie de comparaison, suivant son habitude, il vous dira d'abord :

« Que ce n'est pas grand cas s'appuyer sur la noblesse des pères, car pour voir il ne faut chercher la lumière aux yeux d'autrui.

« Que celui n'est riche en sa maison, qui mendie le pain des autres.

« Que le pain bis frais vaut mieux que le blanc moysi, et petit vin sain est préféré à malvoisie esventée. »

Vous avez sans doute saisi l'allusion. Mais ce n'est pas tout :

« Philippe roy de Macédoine disoit à son fils Alexandre : fais qu'il soit dit que tes faits héroïques l'ont fait roy et non moy. — Le consul Carius disoit souventesfois : Je confesse que je suis extrait de lignée obscure et que je n'ay grands armoyries de mes predecesseurs, mais ceux qui sont en vie ne pourront nier que je n'aye des statues au temple, en mon corps beaucoup de cicatrices et en ma mai-

« son plusieurs enseignes. — Les nobles peintures
 « sont souventesfois gastées par une toile d'araignée;
 « ainsi la noblesse des peres par la vilenie des en-
 « fants. »

Si ces preuves ne vous paraissent pas suffisantes, le docte régent vous dira encore que les anciens Arcades portaient une figure de lune à leurs souliers pour donner à entendre qu'ils étaient issus de noblesse, laquelle pouvait diminuer ou s'accroître comme le satellite de la terre; que la même racine nourrit la rose et l'épine, que le blé contient la farine et le son, et enfin que d'une même terre sortent le lys et l'ortie.

Toutes ces raisons, à mon avis, sont déjà très convaincantes, mais en un sujet si délicat et lorsqu'il s'agit de faire triompher un principe de morale, on ne saurait trop dire; c'est pourquoi l'honnête régent de Cluses, le *courageux* moraliste savoyard, car dorénavant nous pouvons l'appeler de ce nom, s'appuie sur d'autres nombreux exemples qu'il va chercher dans l'Histoire sainte et dans lesquels il fait intervenir Caïn et Abel, Esau et Jacob, les anges déchus, etc.; il cite saint Jean Chrysostôme, Ovide, Sénèque, et bien d'autres encore; il termine en disant qu'Agathocle, roi de Sicile, était fils d'un potier, Virgile fils d'un laboureur, Isocrate fils d'un savetier, l'empereur Pertinax fils d'un artisan, Valentinien fils d'un cordier, Probus fils d'un jardinier, Tarquin fils d'un marchand (1). Puis, se permettant un jeu de mots, chose rare de son temps j'aime à le croire, il dit que Socrate « excellent *polisseur* des esprits estoit
 « fils d'un *polisseur* de marbre. »

Et pour conclusion : « Donc ne faut avoir tant d'es-
 « gards à ce que les peres ont esté, qu'à ce que nous
 « sommes. »

Peut-on penser mieux? j'en doute.

C'est ici le moment de dire que je soupçonne fort Ménenc de s'être un peu nourri de son quasi-contemporain Montaigne avec qui il a plus d'un point de ressemblance, bien qu'il ne partage pas son scepticisme à certains égards. Tous deux ont pu écrire en tête de leur livre : *C'est icy un livre de bonne foy*, et dans beaucoup de sujets ils se rencontrent sur le même terrain; ils racontent, ils discutent de la même manière, avec force citations et comparaisons puisées dans l'histoire et les écrivains de l'antiquité et qu'ils intercalent dans leur prose suivant des règles identiques.

La quatrième leçon de Ménenc m'a paru se rapprocher beaucoup du chapitre de Montaigne intitulé : *De l'inégalité qui est entre nous*. Ce n'est pas que je veuille établir un parallèle entre les deux écrivains, parallèle rendu bien difficile par l'immense portée d'esprit de l'illustre moraliste français; mais je ne puis m'empêcher de faire remarquer que l'idée qui préside à leurs dissertations est absolument la même et qu'elle est développée, si ce n'est avec une égale profondeur de vues, du moins avec autant de verve et de vérité par le penseur savoyard que par l'auteur des *Essais*.

En lisant Ménenc on se rappelle malgré soi ces comparaisons de Montaigne parlant de la différence de condition entre les hommes :

« Pourquoy estimant un homme, l'estimez vous tout
 « enveloppé et empaqueté? Il ne vous fait montre que

« des parties qui ne sont aucunement siennes, et nous
 « cache celles par lesquelles seules on peut vrayement
 « juger de son estimation. C'est le prix de l'espee que
 « vous cherchez, non de la gaine..... La base n'est pas
 « de la statue. Mesurez le sans ses eschasses : qu'il
 « mette à part ses richesses et honneurs : qu'il se pré-
 « sente en chemise. A il le corps propre à ses fonc-
 « tions, sain et aligre? Quelle ame a il? est elle belle,
 « capable et heureusement pourvue de toutes ses
 « pièces? est elle riche du sien, ou de l'autrui? »

Et plus loin :

« Les flatteurs du grand Alexandre luy faisoient
 « accroire qu'il estoit fils de Jupiter : un iour estant
 « blecé, regardant escouler le sang de sa playe : « Eh
 « bien! qu'en dites vous? dict il, est ce pas icy un sang
 « vermeil et purement humain? il n'est pas de la
 « trempe de celui que Homère faict escouler de la
 « playe des dieux. » Hermodorus le poète avoit faict
 « des vers en l'honneur d'Antigonos, où il l'appelait
 « fils du soleil : et lui, au contraire : « Celuy, dict il,
 « qui vuide ma chaize percee, sçait bien qu'il n'en est
 « rien. » C'est un homme pour tous potages : et si de
 « soy mesme c'est un homme mal nay, l'empire de
 « l'univers ne le sçaurait rabiller. »

Ménenc procède-t-il autrement? et n'est-il pas intéressant de savoir que quelques années après l'apparition de ce vigoureux penseur appelé Montaigne, un humble régent de collège de la Savoie ne craignait pas de suivre l'exemple donné par le grand écrivain, et de courir sus à certains préjugés enracinés dans un pays où on devait les croire à l'abri de toute attaque?

On peut dire que Ménenc fut en Savoie ce que fut en France Pierre Charron, l'auteur du *Livre de la sagesse*, le disciple de Montaigne.

Mais, pour en revenir à notre analyse, on croira peut-être que Ménenc arrête sa critique à la noblesse indigne de titres et de qualités à cause des défauts de l'esprit : non; il voudrait prouver plus encore, et il insinue que les enfants peuvent être *frustrés d'une partie de leur noblesse, étant allaités par nourrices*. C'est pousser un peu loin la subtilité, il faut le dire; la question morale se double ici d'une question purement physiologique assez difficile à résoudre, car il s'agirait de savoir si, comme notre écrivain le soutient, la chèvre allaitée par une brebis a le poil plus mou, ou si l'agneau allaité par une chèvre a la laine plus raide. Je ne me permettrai pas de trancher ce côté de la question, et à dire vrai, Ménenc l'abandonne un peu pour s'attacher au côté moral qui seul est de sa compétence.

Pour prouver que l'allaitement d'un enfant par une autre femme que sa mère peut changer ou altérer le *sang de famille*, il cite bien quelques exemples, mais il s'attache surtout à montrer les résultats moraux de cette substitution de mère, résultats qui sont tout à l'avantage de la thèse qu'il soutient.

« Cornélie Scipion, dit-il, réputait plus sa mère celle
 « qui l'avoit nourri que celle qui l'avoit enfanté. De
 « mesme le frere des Graches Romains homme très
 « valeureux, revenu de la bataille donna à sa mère un
 « anneau d'argent, et à sa nourrisse une chaîne d'or,
 « disant que sa nourrisse l'avoit allaité pour le plaisir
 « qu'elle prenoit en luy et sa mère pour..... »

Ménenc achève d'expliquer cette préférence; de son temps on pouvait tout dire : aujourd'hui que la civili-

(1) La filiation de ces trois derniers empereurs manque peut-être d'exactitude; mais cela n'altère en rien le raisonnement de Ménenc.

sation nous a rendus moins simples et plus *méchants*, je me vois forcé d'arrêter court ma citation : les plus clairvoyants la compléteront.

« C'est contre nature, continue-t-il, avoir nourri celluy
• qu'on ne voyoit pas, et refuser le lait à celluy qu'on
• voit desia vivant estre homme, et demander l'au-
• mosne à sa mere. D'ou vient que les enfants ne por-
• tent gueres d'amitié aux meres? pource qu'elles les
• ayans conçus avec plaisir et enfanté par contrainte,
• n'y veulent plus travailler, et aiment plus porter un
• chien que leurs enfans. »

Ces dernières considérations s'éloignent peut-être un peu du but que se propose Menenc au commencement de sa leçon, mais elles n'en ont pas moins un grand intérêt et notre moraliste n'a point mal fait de se laisser aller à cette petite digression qui a encore son utilité de nos jours. Il revient, du reste, bien vite à son sujet principal, et pour conclure il exhorte ses disciples qui prétendent à la noblesse de prendre conseil de la sagesse qui forme la *vertu mere de vraye noblesse* :

« Et vraiment celuy est noble arbre qui porte noble
• fruit encor qu'il soit enté par l'homme le plus abject
• du monde. Les biens de fortune sont pour le corps
• et le corps pour l'ame : dont ceux qui embellissent
• icelle de science et vertu sont de la première no-
• blesse. Quant à moy j'aime plus le noyau que l'es-
• corce, le pur or que l'excrement, l'espee que le four-
• reau (1). »

Et maintenant que nous voilà arrivés à la fin de cette leçon de notre docte professeur, dis-moi, lecteur, si le maître, ainsi que je l'annonçais en commençant, ne nous avait pas réservé des surprises auxquelles nous étions loin de nous attendre? JULES PHILIPPE.

ARCHÉOLOGIE PRÉHISTORIQUE A L'EXPOSITION

Paris, 9 juillet 1867.

Cher directeur,

L'archéologie à l'Exposition!.....

Ce n'est pas une lettre, ce n'est pas un article qu'il faudrait, mais bien un volume, plusieurs volumes, pour traiter ce sujet. Sous le modeste nom de HISTOIRE DU TRAVAIL, l'archéologie s'est introduite au milieu des merveilles de l'industrie contemporaine. Elle y occupe une place des plus brillantes et des plus appréciées.

L'archéologie à l'Exposition : le sujet est si vaste qu'il est même difficile de le juger d'un seul coup-d'œil. Permettez-moi donc de ne vous entretenir que de l'archéologie la plus ancienne, de l'archéologie des temps préhistoriques.

C'est la première fois que ces temps se manifestent d'une manière solennelle et générale. Eh bien! cette première manifestation est un triomphe complet.

Impossible, après avoir visité les galeries de l'histoire du travail du Wurtemberg, de la Hongrie, de la Suisse, de l'Espagne, du Danemark, de la Suède et de la Norvège, de la Russie, de l'Italie, de Rome même, de l'Angleterre et surtout de la France, de mettre en doute la grande loi du progrès de l'humanité.

(1) Cette dernière comparaison ne serait-elle pas une réminiscence du passage de Montaigne que j'ai cité?

On voit l'industrie débiter par des instruments de pierre, simplement taillés à éclats, si primitifs, si rudimentaires, qu'ils sont de beaucoup inférieurs à tout ce que nous trouvons de nos jours chez les peuples sauvages les plus arriérés.

Peu à peu la taille de la pierre s'améliore, l'outillage devient plus varié; on retrouve de nombreux instruments en os et bois de cerf.

Puis vient l'habitude de polir la pierre, qui marque un progrès tel qu'elle sert à caractériser une des grandes divisions des temps préhistoriques : l'ère de la pierre polie.

Ce n'est que plus tard qu'apparaît le métal. Le bronze d'abord seul, ensuite le fer.

Pierre taillée à éclats, pierre polie, bronze, fer sont autant de grandes étapes qu'a traversées l'humanité tout entière pour arriver à la civilisation.

Non seulement on peut, à l'Exposition, suivre pas à pas cette marche progressive de l'humanité; mais encore on est à même de reconnaître ce qu'il a fallu de temps pour réaliser ce progrès. La chronologie traditionnelle est terriblement distancée. C'est à peine si elle peut renfermer les temps historiques. En effet dans le temple d'Edfou, élevé par l'Égypte au milieu du parc de l'Exposition, on voit la statue de Chephren, véritable chef-d'œuvre artistique, que les égyptologues les plus distingués font remonter à six mille ans. Combien ont dû s'écouler d'années ou plutôt de siècles pour que l'homme de la pierre simplement taillée à éclats arrive à donner ainsi, avec son ciseau, la vie et le sentiment au rocher le plus dur?.....

Il a fallu un temps énorme. En effet, Chephren était contemporain d'une faune tout à fait semblable à la faune actuelle, tandis que l'homme de la pierre taillée a été entouré d'animaux d'espèces complètement éteintes.

En France, en Angleterre, en Espagne, à Rome, les instruments en pierre de la première période se sont trouvés associés avec des ossements de divers éléphants, parmi lesquels se remarque surtout le mammoth, du rhinocéros à narines cloisonnées, du grand hippopotame, de diverses hyènes, du grand ours des cavernes, du mégacéros d'Irlande, etc. Os et instruments étaient parfaitement en place, au milieu d'assises intactes, nullement remaniées : ils étaient donc bien contemporains. Sous ce rapport, les vitrines qui garnissent la partie gauche de la première salle de l'histoire du travail français ne peuvent laisser aucun doute.

A cette première époque de l'enfance de l'humanité, caractérisée par une faune contenant de nombreuses espèces éteintes, a succédé une seconde époque pendant laquelle vivaient chez nous et dans nos plaines, en abondance, des espèces qui maintenant ont émigré dans le nord ou sur les sommets neigeux des montagnes. Tels sont le renne, le glouton, le renard lagopède et le bœuf musqué; tels sont le chamois, le bouquetin, la marmotte, les tétras, etc. Déjà il y a eu progrès : l'homme commence à être artiste. Il figure des animaux et parmi ces figures nous retrouvons la représentation non seulement d'animaux émigrés, mais encore de quelques-uns de ceux qui étaient en voie de s'éteindre.

Une vitrine spéciale de la salle française contient l'exposition de l'art à l'époque des animaux émigrés ou seconde période de la pierre taillée. Il y a là cinquante

et une pièces des plus curieuses, dont l'ensemble admirable a été estimé un million par un amateur qui l'offrait si on voulait lui céder toute la vitrine. C'est certainement ce qu'il y a de plus original à l'Exposition de 1867; jamais rien de pareil n'a été exposé; jamais ces pièces, de découverte toute récente, qui en partie ne sont pas encore publiées, n'avaient été rapprochées les unes des autres. Bien plus, c'est un produit exclusivement national, qui n'a pas encore été rencontré ailleurs qu'en France. L'homme de cette époque reculée a parfaitement représenté non seulement le renne, animal émigré, mais le grand ours, le tigre des cavernes, le mammoth, animaux éteints, et cela habituellement sur les dépouilles du renne et du mammoth eux-mêmes. L'homme était bien incontestablement le contemporain de ces animaux, dont il utilisait diverses parties et qu'il figurait si exactement. Il ne peut pas y avoir de démonstration plus convaincante!... L'homme remonte donc jusqu'aux derniers temps géologiques, ce qui nous mène bien loin de Chephren qui vivait il y a six mille ans!...

Pour le moment préciser davantage est impossible, mais espérons que les discussions du congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques, qui doit s'ouvrir le 17 août prochain, à Paris, élargiront encore le cadre de nos connaissances, et nous permettront de tracer une histoire complète des premiers temps de l'humanité.

Agréer, etc.

G. DE MORTILLET.

P. S. — A propos de Chephren, je dois rendre justice à M. Mathieu, d'Annecy, qui fut autrefois en relation avec Champollion le jeune et Rosellini. Dans un ouvrage publié l'année dernière à Turin, il partage l'opinion de MM. Mariette et de Rougé sur l'antiquité de la civilisation égyptienne. Suivant votre compatriote, Ménès régnait il y a environ 6,600 ans. Vous voyez que son évaluation se rapproche fort de celle des deux derniers savants que je viens de nommer.

ENFOUISSEMENT MONÉTAIRE A ALBY

Le 17 mai dernier, la démolition d'une vieille mesure, dans la commune d'Alby, a procuré une découverte intéressante, celle de sept pièces de monnaie d'or de la dernière moitié du XIV^e siècle. En voici la description :

1° CHARLES V, Roi de France [1364-1380].

Trois Florins aux Fleurs de Lys.

Légende : † CAROLUS DE GR FRANCORUM REX.

REVERS : † XPC (Christus) VINCIT. XPC. REGNAT. XPC. IMPERAT.

2° CHARLES VI, fils du précédent [1380-1422].

Deux Ecus à la Couronne.

Monnaie, aux légendes semblables à celles ci-dessus, qui fut frappée ensuite de l'ordonnance du 11 mars 1384.

3° LOUIS, comte de Provence et de Forcalquier, roi de Jérusalem et Sicile [1383-1434].

— Une pièce —

Cette monnaie a été probablement frappée en Provence par l'un des trois comtes du nom de Louis, qui prirent le titre pompeux de rois, sans réellement avoir jamais régné dans les contrées dont ils étaient censés tenir le sceptre.

AVERS : Saint Jean debout portant une croix; à sa droite il est accosté d'une fleur de lys surmontée d'un lambel.

Légende : S IOHANNES.

REVERS : Armoiries parties; au premier de Jérusalem la croix cantonnée de quatre croisettes; au second d'Anjou qui est semé de France au lambel à trois pendans.

Lég. : COMES : PVICE : ET : FORCAL.

4° ANDRÉ DANDOLO Doge [1342-1354].

Historien de Venise et ami de Pétrarque.

— Un Ducat —

AVERS : Saint Marc, tenant de la main gauche son évangile, remet de la droite au Doge agenouillé la bannière d'investiture; le mot DVX se lit en lettres verticales le long de la hampe.

Légende : ANDR DANDVLO (Andreas Dandolo) et en lettres verticales S M VENETI (Sanctus Marcus Venetiarum).

REVERS : Le Christ, couronné du nimbe crucifère, debout, bénissant de la main droite, tenant l'évangile de la gauche. Il est accosté de neuf étoiles dans un cercle elliptique de grenetis.

Légende : SIT T XPE DAT Q TV REGIS ISTE DVCAT.

Sit tibi Christe datus quia tu regis iste ducatus.

C'est un vers hexamètre léonin, avec rime à la césure et à la fin, dont voici la traduction :

Que ce ducat, ô Christ, te soit consacré, parce que c'est toi qui gouvernes.

Cette légende fut créée par un des prédécesseurs d'Andreas, J. Dandolo, alors qu'il fit frapper les premiers ducats sous son administration qui eut lieu de 1280 à 1290.

A peine la nouvelle de cette trouvaille est-elle parvenue à M. le Maire d'Alby, que cet honorable fonctionnaire, avec le zèle infatigable qu'on lui connaît, s'est empressé de prendre des mesures pour empêcher toute dispersion; il a recueilli les pièces et les a adressées à la Société Florimontane.

Il est donc juste de payer un tribut d'éloges à M. Dagand, en souhaitant que sa conduite patriotique trouve de nombreux imitateurs dans le département; notre histoire et nos collections publiques y gagneraient beaucoup au détriment de ces collecteurs nomades qui dépouillent nos provinces de leurs richesses archéologiques au profit des musées étrangers.

Notre médailler vient encore de s'enrichir d'une monnaie d'or, trouvée récemment, dans un champ, à Menthonnex-sous-Clermont. C'est un *Ecu d'or de Savoie* du comte Amédée VII, frappé en 1391.

L'AVERS représente l'écusson de Savoie surmonté d'un cimier engoulé d'une tête de lion ailé et accosté de deux lacs.

Lég. : AMED : COMES : SAB :

REVERS : Saint Jean-Baptiste debout, tenant une croix de la main gauche et bénissant de la droite.

Lég. : S'IOHANNES B †

Cette monnaie diffère de celle qui a été publiée par M. Promis (1) par l'absence de l'écu de Savoie à la droite de saint Jean-Baptiste. Elle forme donc une variété nouvelle et intéressante. ELOI SERAND.

BIBLIOGRAPHIE HISTORIQUE DE LA SAVOIE

VII

Note sur la villa Quadrivium, par Jules Vuy, in-4°.

Comme toutes les questions relatives au premier royaume de Bourgogne, le nouveau mémoire de M. Vuy intéresse autant la Savoie que la Suisse. La villa *Quadrivium*, où fut proclamé roi Sigismond fils de Gondebaud, est-elle la ville de Carouge sur la rive droite de l'Arve, ou le hameau du Carre dans la commune de Meinier, sur la rive gauche de ce cours d'eau? M. Vuy se prononce pour la dernière localité et il appuie son opinion de considérations générales sur le mode d'établissement des Burgunden dans la Sapaudia, sur leurs mœurs, sur l'origine des noms de lieux situés en deça et en delà de la rivière, sur les vieilles familles de la Savoie septentrionale; toutes choses qui donnent un intérêt plus général à la description et qui en recommandent la lecture à ceux qui s'occupent des origines burgundes.

Annecy et ses environs, par Jules Philippe, troisième édition, précédée d'un guide du chemin de fer d'Aix-les-Bains à Annecy, avec carte et plan, in-32.

Tout le monde connaît et apprécie le livre de mon ami Philippe, dont la première édition a paru en 1832. Je ne veux donc que me féliciter ici avec lui de la bonne idée qu'il a eue d'employer, pour cette nouvelle édition, un format très portatif. Ce bon travail se répandra encore mieux ainsi, ayant un accès plus facile dans la poche du touriste qui y trouvera en outre un guide exact du chemin de fer si pittoresque d'Annecy à Aix-les-Bains, une carte du pays parcouru par cette ligne et un plan d'Annecy qui laisse voir et saisir aisément tous les récents embellissements de cette ville. Le guide contient tous les renseignements désirables, et il est des plus complets grâce aux nombreux renvois à l'ouvrage principal qui est pour la ville d'Annecy, mais avec plus de développement, ce que sont, pour Rumilly et pour Aix, l'itinéraire de M. Descotes et l'indicateur de M. Despines.

Almanach pour l'an MDLXXIII avec la pronostication vraie et infaillible à jamais; à Genève, par Olivier Fordrin.

Cette reproduction scrupuleuse d'un petit livre du XVI^e siècle a été faite l'an dernier chez l'imprimeur Fick, de Genève, par les soins de M. Gustave Revilliod, un bibliophile érudit et consciencieux. Entre autres choses contenues dans cet almanach, se trouve l'indication des

principales foires de divers pays de l'Europe. Voici celles qui regardent la Savoie :

23 mars,	lundi de Pâques,	foire à Chatillon en Savoie.
25	avril,	à Taninges.
27	—	à Monréal en Savoie.
30	—	à Remilli.
16	août,	à Thonon sur crete.
31	—	à Prezinge.
13	septembre,	à Bonne.
21	—	à Bonne en Fossigni et à Boège.
30	—	à Lullin.
4	octobre,	à Cessay en Savoie (probablement Seys- sel).
18	—	à Cluse.
30	—	à Chalances (Sallanches).
12	novembre,	à Bonneville et à Seyssel.
18	—	à Thonon.
30	—	à Seyssel et à Cluse.
6	décembre,	à Bonne et à Saint-Nicolas.
21	—	à la Roche.

La vérité sur saint Hugues et ses cartulaires, par M. l'abbé Trepier; Grenoble, 1867, in-8°.

Cette œuvre est le second mémoire fourni par M. Trepier dans un procès sur l'authenticité ou sur la fausseté du préambule d'une des chartes du cartulaire de saint Hugues (1). M. Trepier soutient l'authenticité. Ses adversaires ont été successivement MM. Fauché-Prunelle, mort aujourd'hui, et Goriel, le savant bibliothécaire de Grenoble. Je ne puis discuter sur la question, ne connaissant que les travaux de M. Trepier qui sont écrits avec une grande vigueur. Je crois cependant pouvoir dire qu'il aurait mieux valu ne pas mettre en cause saint Hugues, qui peut avoir été de bonne foi en compilant ou en faisant compiler les recueils qui portent son nom, et qui se trouverait ainsi compromis si la cause venait à être gagnée par ceux qui ont contesté l'authenticité du préambule.

Dans cette grande lutte, entre les comtes et les évêques qui se disputaient les droits régaliens dont s'était dépouillé le monarque dans des moments difficiles, les comtes qui ne savaient ni lire ni écrire constataient leur droit par la notoriété publique ou l'épée à la main. Le clergé au contraire, instruit et prudent, aimait les parchemins et en usait beaucoup. Il y inscrivait avec soin ses droits et quelquefois ses désirs, attendant une occasion favorable pour faire sceller une concession ou une donation, et ces projets d'acte étaient plus tard confondus dans la même arche avec les actes incontables. Aussi, aujourd'hui, surgissent de tous côtés des procès sur l'authenticité de quelques titres des X^e, XI^e et XII^e siècles, et chaque jour l'histoire renonce à invoquer des chartes reconnues apocryphes. Témoin, chez nous, la sauvegarde de Talloires de l'an 1020.

Les Tarins et les Ceutrons : ancienneté relative des deux noms, par X. Pinget, in-8°.

M. le docteur Pinget, médecin à La Roche, consacre ses loisirs à la recherche des étymologies des noms de

(1) *Monete dei Reali di Savoia*, pl. IV, n° 1.

(1) Le premier mémoire de M. Trepier est de 1863 et porte pour titre : *Notes sur l'origine du pouvoir comtal des Guigue, etc.*

lieux savoisiens. C'est un art difficile où les dangers sont fréquents. M. Pinget a eu une fois, dans cette étude favorite, une heureuse idée : celle de recourir aux patois pour comprendre l'étymologie des noms latins (1). En effet, les idiomes locaux ont retenu plusieurs mots celtiques qui ont dû être latinisés pendant l'occupation romaine. Mais cette idée est bonne à la condition d'être employée avec modération. M. Pinget s'en est encore servi récemment pour une nouvelle interprétation du mot Savoie qu'il fait venir du mot *savou*, saveur, en latin *sapor*, parce que la Savoie est un pays de vignobles, et il fait des rapprochements de ce nom avec ceux de *Savigny*, *Savoisy* et *Savouges* répandus en Bourgogne.

Aujourd'hui, il s'adresse directement au celtique et au grec pour l'origine des mots Tarins, Tarentaise et Ceutron. *Tar*, *ter*, *ta* servent, dit-il, à désigner un corps allongé à pointe aiguë et conviennent bien à un pays où se dressent les aiguilles des Alpes, et partant de là, il multiplie les exemples et les rapprochements. Il y aurait bien des choses à dire sur tout cela, mais je me borne à constater l'apparition de son nouveau travail. Avis aux amateurs. — F^{ois} RABUT.

BIBLIOGRAPHIE

Le Levain du Calvinisme au commencement de l'hérésie de Genève, fait par révérende sœur Jeanne de Jussie; — suivi de notes justificatives et d'une notice sur l'ordre religieux de Sainte-Claire et sur la communauté des clarisses de Genève, par Ad.-C. Grivel, ancien archiviste de Genève (2).

Il n'est personne qui se soit occupé de la révolution du XVI^e siècle dans nos contrées sans apprécier à toute sa valeur le récit de Jeanne de Jussie, publié pour la première fois à Chambéry en 1611. L'édition de luxe de M. Gustave Revilliod, faite en 1853, se trouvant épuisée, les frères Julien viennent d'en publier une autre sur le même texte primitif avec une exactitude rigoureuse. Car l'autorité des sources de l'histoire repose en grande partie sur l'authenticité du texte ancien. Ils ont même poussé l'archaïsme jusqu'au choix des caractères typographiques de l'époque. Mais pour aider le lecteur à tirer de cet ouvrage toute l'utilité possible, une série de rectifications de quelques erreurs de date et d'impression vient le faire concorder avec l'histoire contemporaine. Une quarantaine d'assertions de Jeanne de Jussie ont pu être complétées par des notes tirées en presque totalité des registres originaux du conseil de Genève. L'annotateur, M. Grivel, l'a fait suivre d'une notice sur le couvent de Sainte-Claire de Genève, écrite avec un parfait esprit de convenance et d'impartialité.

Enfin, en supplément du tout et avec une pagination différente, se trouve une notice sur Jeanne de Jussie, par le professeur Albert Rilliet. L'auteur fait appel à une érudition bibliographique des plus minutieuses pour établir la suite et la valeur des différentes éditions de l'ouvrage. En proclamant l'autorité historique du récit, M. Rilliet a fait la juste part des dispositions d'esprit dans lesquelles Jeanne de Jussie devait narrer l'introduction de la Réforme. Il me permettra de faire observer que, selon le point de vue où l'on est placé,

comme l'écrivain, par ses convictions, on explique la présence des faits relatifs au grand Turc et autres. Il y a là un rapprochement dont la transparence n'est pas douteuse, et les prodiges sont intercalés sans transition comme des rayons d'espérance au milieu de la tourmente.

Enfin, il n'est pas jusqu'aux différents titres qu'a portés le volume et aux couleurs de la narration qui, avec d'autres circonstances, ne permettent au savant professeur de chercher le but de la composition de l'ouvrage et le retard d'un demi-siècle mis à sa publication. C.-A. Ducis.

LE MICROCÉPHALE A L'ACADÉMIE DES SCIENCES

En rendant compte du congrès de Neuchâtel, M. Jules Philippe a dit quelques mots d'un travail de M. Vogt, président de l'Institut genevois, sur l'origine de l'homme. Ce travail a pour titre : *Mémoire sur les hommes-singes*; il a été présenté à l'Académie par M. de Quatrefages, qui l'a accompagné de quelques réflexions que nous allons analyser.

L'intérêt particulier qu'offrent les travaux de M. Vogt tient à ce que ce savant a étudié des hommes-singes, dix individus appartenant aux deux sexes, nés viables et ayant vécu. Il a pu examiner, en outre, une *micro-céphale* — c'est ainsi qu'on nomme les hommes-singes — vivante.

Dans la plupart des discussions, M. Vogt est naturellement amené à comparer les microcéphales et les singes. Il semble voir dans ces hommes-singes non une monstruosité, mais une forme rappelant celle d'un ancêtre de la race, ce qu'on nomme une forme *atavique*. Nous voyons la ressemblance des petits-enfants avec les grands parents et même avec des aïeux plus éloignés.

Comme le fait justement remarquer M. de Quatrefages, cette hypothèse pourrait s'appliquer à tous les cas de monstruosité. On pourrait ainsi attribuer à un retour vers une forme primitive ou ancienne toutes les déformations qu'on rencontre; or, il y a, sur ce point, une distinction importante à établir.

Ce sujet, on le voit, touche à la question brûlante de l'origine des espèces, c'est pourquoi, ajoute le savant anthropologiste, je ne suis nullement darwiniste, et j'ai dit ailleurs les motifs tout scientifiques qui m'ont éloigné d'une théorie due à un homme éminent à tant de titres. Mais avant de me prononcer sur elle, je l'avais sérieusement étudiée, j'avais cherché à me rendre compte de ses principes et de ses conséquences. Voilà pourquoi je me suis cru autorisé à protester, au nom du darwinisme lui-même, contre une hypothèse présentée à tort, selon moi, comme découlant de cette théorie. Je veux parler de celle qui fait descendre l'homme des singes anthropomorphes.

En effet, dans la doctrine du savant anglais, les transformations n'ont lieu ni au hasard ni en tout sens. En vertu de la sélection naturelle, l'organisme, obéissant à des conditions impérieuses, se trouve, par voie d'élimination, modifié et adapté de plus en plus à ces conditions. De là il résulte que certaines fonctions prédominent, et que les caractères en rapport avec leur accomplissement s'accroissent de plus en plus. De là il résulte aussi qu'une fois engagé dans une certaine voie, l'être organisé peut bien s'élever dans la même direction et subir des modifications secondaires, tertiaires, etc., mais qu'il ne saurait perdre le caractère essentiel de son type originel.

Par conséquent, deux êtres appartenant à des types originellement différents peuvent bien, dans la doctrine de Darwin, remonter à un ou plusieurs ancêtres communs, mais l'un ne saurait descendre de l'autre. Voilà comment la théorie du naturaliste anglais rend compte d'une manière séduisante de la for-

(1) *L'arc de Suze illustré par la philologie.*

(2) A Genève, chez les frères Julien, au Bourg-de-Four.

mation et de la délimitation des groupes (*classes, ordres, familles, etc.*).

Or, considérés à ce point de vue, l'homme et les singes en général présentent un contraste des plus frappants.

Le premier est un *animal marcheur*, et marcheur sur ses membres de derrière; tous les singes sont des *animaux grimpeurs*. Dans ces deux groupes, tout l'appareil locomoteur porte l'empreinte de ces destinations fort différentes: les deux types sont parfaitement distincts.

Les recherches modernes démontrent que le type singe, en se perfectionnant, ne perd en rien son caractère fondamental et reste toujours parfaitement distinct du type humain. La doctrine de Darwin conduirait tout au plus à dire que l'homme et le singe ont une origine commune dont ils se seraient l'un et l'autre écartés, mais on ne saurait en aucun cas, darwiniste ou non, voir dans le singe un ancêtre de l'homme. Cette idée, insoutenable scientifiquement, a ajouté M. de Quatrefages, l'est surtout peut-être quand on se place au point de vue du darwinisme.

LENDEMAIN D'UN BAL

C'était la danse, hier, les bruits et les splendeurs;
Paix, ce matin. L'histoire, arbitre des grandeurs,
Sur ma table étale ses pages:
Je veux clore mon seuil et méditer encor,
Je veux que mon esprit tourne son libre essor
Vers l'abîme des anciens âges.

Mais un air sous mon front bourdonne vaguement;
Autour de ma pensée, un joyeux instrument
Sonne des accords de quadrilles;
Ma chambre, semble-t-il, tant la rumeur grandit,
Se transforme en un bal où s'élance et bondit
Un tourbillon de jeunes filles.

Oh! pourquoi m'assaillir, fantômes aux doux yeux?
Beautés au front candide, au cœur fallacieux,
Pourquoi traverser ma lecture?
Détournez-vous de moi! — l'amour fait trop souffrir...
Un frisson me saisit lorsque je sens courir
Le vent d'une blanche parure.

En vain j'ai conjuré le turbulent essaim;
Un sourire à la bouche, et des fleurs sur le sein,
Et les épaules découvertes,
Je les vois tour à tour battre du pied le sol,
Nouer leurs bras, se fuir et se croiser au vol
Sur l'aile des rythmes alertes.

Soupirant et courbé, je poursuis mon travail.
Mais devant mon regard s'agite un éventail...
Ma raison lutte avec l'ivresse...
— A moi, mes alliés! Ô vainqueurs des vieux jours,
Je vous évoque tous, j'implore vos secours
Dans mon péril, dans ma détresse!

Couvrez-moi des éclairs de vos glaives levés!
Défendez les abords de mon esprit! Sauvez
La liberté de mes pensées! —
Ils viennent; franchissant l'ombre antique, à ma voix,
Les cohortes des Grecs, des Romains, des Gaulois
Autour de moi se sont pressées.

Ils viennent, et la lance a frémi dans leur main;
Des dragons sont cabrés sur leurs casques d'airain
Où flottent de triples crinières;
Serrant leurs boucliers contre l'envahisseur,
Le feu de la colère, orageux précurseur,
Étincelle sous leurs visières.

A cette vue éclate un rire frais et clair,
Le groupe virginal éparpille dans l'air,
Des fleurs qui neigent sur les armes.
Toutes ont enchaîné leurs bras au blanc contour,
Et d'un pas nonchalant, les yeux baignés d'amour,
Belles de leurs plus tendres charmes,

Leur phalange s'avance en croissant gracieux,
Modulant un air doux comme une voix des cieux,
Comme une caresse divine;
Et ces hommes de fer, liés par la stupeur,
Baissent leurs javelots et chancellent, le cœur
Inerte au fond de la poitrine.

Est-ce vous qui fuyez, formidables héros?
Pêle-mêle, éperdus comme des passereaux,
Est-ce vous, conquérants du monde?
Dans la nuit du passé leur tumulte craintif
Se précipite, — et seul, je demeure captif
Dans une triomphale ronde.

Puis-je espérer de vaincre où succombent les forts?...
Ma fenêtre est ouverte, et tout chante au dehors:
Le vent d'avril pousse ma porte;
Le bois prochain frémit sous un rayonnement...
— Et je me laisse aller, rêveur comme un amant,
Où s'en va la jeune cohorte.

BENJAMIN DUVERNEX.

BULLETIN

Depuis sa dernière séance, la Société Florimontane a reçu les dons et échanges suivants :

1° *Mémoires et documents* publiés par la Société d'histoire et d'archéologie de Genève, t. ix; — 2° *Bulletin* de la Société vaudoise des sciences naturelles, vol. ix; — 3° *Répertoire des travaux* de la Société de statistique de Marseille, t. xxx; — 4° *Mémoires et documents* publiés par la Société d'histoire de la Suisse romande, t. xxii; — 5° *Bulletin* de la Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne, t. xx; — 6° *Mémoires* de l'Académie du Gard, 1864-1865; — 7° *Recueil de mémoires et documents* de l'Académie de la val d'Isère, 1^{re} vol.; — 8° *Annales* de la Société impériale d'agriculture du département de la Loire, t. x; — 9° *Journal* de la Société centrale d'agriculture du département de la Savoie; — 10° *Travaux* de la Société d'histoire et d'archéologie de la Maurienne; — 11° *Annuaire* de la Société philotechnique, t. xxviii; — 12° *Bulletin* de la Société de climatologie algérienne; — 13° *Mémoires* lus à la Sorbonne en 1866; — 14° *Mémoires* de l'Institut national genevois, t. xi; — 15° *Atti della Società Italiana di scienze naturali*, vol. ix; — 16° *Annales* de la Société des lettres, sciences et arts des Alpes-Maritimes, t. 1^{re}; — 17° *L'Investigateur*, journal de l'Institut historique de France; — 18° *le Globe*, journal géographique, organe de la Société de géographie de Genève; — 19° *Régeste genevois*, don des auteurs MM. P. Lullin et Ch. Le Fort; — 20° *Eloge de Jacques Replat*, par M. Jules Philippe, don de l'auteur; — 21° *les Almanachs : bibliographie savoissienne*, par M. François Rabut, don de l'auteur; — 22° *la Bazoches, les abbayes de la jeunesse et les compagnies de l'arc, de l'arbalète et de l'arquebuse en Savoie*, par M. A. Perrin, don de l'auteur; — 23° *D'Aix-*

les-Bains à Rumilly et Annecy, par M. F. Descostes, don de l'auteur; — 24° *Etudes sur l'irrigation*, par M. C. Calloud, don de l'auteur; — 25° le *Choléra*, par M. le Dr Jacquemoud, don de l'auteur; — 26° la *Vérité sur saint Hugues et ses cartulaires*, par M. l'abbé Trepier, don de l'auteur; — 27° *Clément VII, pape* (Robert de Genève) portrait dessiné et photographié, par M. le comte de Genève de Boringe, don de l'auteur; — 28° les *Trois étapes de la vie : naître ! aimer ! mourir !* par M. M. Croizet, don de l'auteur; — 29° la *Métairie de Jongny-Lavaux*, par M. Mèril Catalan, don de l'auteur; — 30° *Époques antéhistoriques au mont Salève*, par M. F. Thioly, don de l'auteur; — 31° *Recherches historiques et archéologiques sur les anciennes exploitations de fer du mont Salève*, par M. A. Naville, don de l'auteur; — 32° *Histoire de la ville de La Roche*, par M. le chanoine Grillet, don des rééditeurs MM. Arestan et E. Pelloux; — 33° *Notice abrégée sur la vie d'Anne-Jacqueline Coste, première tourière de la Visitation d'Annecy*, par M. le chanoine d'Aulnois, don de l'auteur; — 34° *Réflexions sur l'instruction et l'éducation populaires*, par M. Vincent Bouvard, don de l'auteur; — 35° *Sullo stemma di Casale Monferrato, dissertazione del cavaliere Alessandro Godio*, don de l'auteur; — 36° *Société philanthropique savoissienne de Paris*, compte-rendu des assemblées générales de 1865 et 1866; — 37° *Association polytechnique de Boulogne-sur-Mer*, cours gratuits élémentaires principalement destinés aux ouvriers; — 38° *Nouveaux documents sur les limites de la période jurassique et de la période crétacée*, par M. F.-J. Pictet, don de l'auteur; — 39° *Mon Benjamin*, strophes par M. H. Tavernier, don de l'auteur; — 40° *Société d'encouragement pour l'industrie nationale*, programme des prix et médailles mis au concours en 1867; — 41° *Bulletin de l'Institut national genevois*, n° 30; — 42° *Etat de l'agriculture, de l'industrie et du commerce dans le canton de Genève en 1866*, par M. Mèril Catalan, don de l'auteur; — 43° *Résumé sommaire de l'exposition d'une nouvelle méthode de dessin*, par M. F. Gillet, don de l'auteur; — 44° *Mémoires sur l'assurance des bâtiments contre l'incendie dans le canton de Neuchâtel*; — 45° *Revue des Sociétés savantes*; — 46° *Revue archéologique*; — 47° *Revue du Lyonnais*; — 48° *Revue nobiliaire*; — 49° *Journal des connaissances médicales pratiques*, publié par M. Caffé; — 50° *l'Union magnétique*; — 51° *l'Esprit nouveau*; — 52° *le Propagateur*; — 53° *le Mont-Blanc*; — 54° *le Léman*; — 55° *le Courrier de Savoie*; — 56° *l'Industriel savoisien*; — 57° *l'Echo du Salève*.

Pour extrait conforme :

Le secrétaire, JULES PHILIPPE.

La Société chorale d'Annecy a remporté au grand concours orphéonique de Paris une médaille de vermeil. La *Patrie*, en annonçant ce succès, ajoute que l'orphéon d'Annecy est un de ceux qui se sont le plus distingués.

La population de notre ville a fait aux jeunes lauréats, à leur retour, un très chaleureux accueil.

Les médailles et mentions proposées par la Commission des antiquités nationales, dont l'Académie des inscriptions a adopté les conclusions, sont pour cette année les suivantes :

1^{re} médaille. — MM. Lucien Merlet et E. de Lespinois, pour le *Cartulaire de Notre-Dame de Chartres*, 3 vol. in-4°.

2^e médaille. — M. E. Giraud, pour son *Histoire de la ville de Romans*, 4 vol. in-8°.

3^e médaille. — M. Ernest Desjardins, pour son *Aperçu historique sur les embouchures du Rhône*, grand in-8°, avec planches.

4^e mention. — M. Simonnet, pour ses *Documents inédits pour servir à l'histoire des institutions et de la vie privée de Bourgogne*.

5^e mention. — M. A. Mabile, pour sa notice sur les *Divisions territoriales et la topographie de la Touraine*.

6^e mention. — M. l'abbé Gyss, pour son *Histoire de la ville d'Obernai*.

7^e mention. — M. Puiseux, pour diverses dissertations et en particulier celle intitulée : *Prise de Rouen par les Anglais*.

8^e mention. — M. de la Pelorgerie, pour son livre : *Campagne et bulletin de la grande armée d'Italie commandée par Charles VIII (1494-1495)*.

9^e mention. — M. René de Mas Latrie, pour son mémoire sur le *Droit de marque ou droit de représailles au moyen âge*, in-8°, avec pièces justificatives manuscrites.

Les autres prix votés par l'Académie sont :

Prix ordinaire prorogé sur les *Sermons prêchés en France au*

XIII^e siècle, M. Lecoy de la Marche, ancien archiviste du département de la Haute-Savoie.

Prix Bordin. — *Sur la topographie de la Palestine*, M. Adolphe Neubauer.

Prix de numismatique. — M. Aloys Heiss, pour le t. 1^{er} de sa *Description générale des monnaies hispano-chrétiennes*.

L'Académie des sciences a perdu le mois dernier l'un de ses membres libres, M. Civiale, qui avait été appelé dans son sein en 1847. Jean Civiale était né à Thiezac, dans le Cantal, en 1792.

Il y a deux mois à peine, M. Civiale donnait à l'Académie des explications intéressantes sur sa collection de calculs urinaires, classés d'après leur structure et leur développement. On ne se doutait guère que c'était une sorte de testament scientifique que le docteur déposait sur le bureau de l'Académie.

Dans la note très curieuse qui accompagnait sa collection, M. Civiale déclarait que deux mille sept cents malades ont passé par ses mains; et, sur ce nombre, seize cents ont été particulièrement traités par la lithotritie. D'autres ont été soumis à la taille, à différents procédés de guérison. Les plus gros de ces calculs, — et il y en a qui ont l'apparence d'œufs de pigeons et de poules, — ont été extraits après le décès des malades.

L'habile opérateur ne s'est pas contenté de réunir avec une admirable patience ces fragments qui ont été cause de tant de douleurs, de les cataloguer dans un ordre méthodique; il a fourni à la science les moyens de les analyser, d'en connaître la nature. Nous ne savons quelle destination a donné M. Civiale à cette collection unique en son genre, mais il est à désirer qu'elle échoie à un de nos musées scientifiques et qu'elle soit ainsi à la disposition des chirurgiens qui n'ont que trop souvent à exécuter des opérations si délicates.

MM. Auguste Arestan et Ernest Pelloux, de La Roche, ont eu la louable pensée de faire réimprimer l'*Histoire de La Roche* de Grillet, dont les exemplaires étaient devenus très rares. Ils l'ont augmentée de notes manuscrites de l'auteur et de notes complémentaires.

Cette réédition est faite au bénéfice de la Société philanthropique de La Roche.

D'après M. Elie Lombardini, le développement du cours du Nil, depuis les sources des plus hauts affluents du lac Nyanza à la mer, est de 6,270 kilomètres. Dont 920 du lac à Gondokoro, 1,000 de là au confluent du Bahr-el-Ghazel, 1,250 de ce confluent à Khartoum, 1,900 de ce point à l'entrée de l'Égypte à Assouan, 1,000 dans la haute et la moyenne Égypte, et 200 pour la basse Égypte ou delta. En Égypte, entre la chaîne libyque, à l'ouest, et la chaîne arabique, à l'est, la largeur de la vallée, presque entièrement submersible par les crues, est de 15 kilomètres. La superficie totale de son bassin peut être évaluée en chiffres ronds, à 525 millions d'hectares, cinq à six fois la surface de la France. Cette énorme longueur du cours, cette vaste superficie du bassin, font du Nil un fleuve qui se rapproche du Mississippi et du Jénisseï, tandis que, en réalité, si l'on considère la masse d'eau débitée, son étiage est à peu près celui du Rhône: ses crues ne sont guère plus fortes, mais comme elles durent beaucoup plus longtemps, le débit moyen du Nil arrive à être environ le double de celui du Rhône.

Beyrouth, entrepôt du commerce de Damas et de la Syrie, tend à devenir une des cités les plus importantes de la Méditerranée. Il y a une quarantaine d'années, c'était une laide et sale villasse de 8 à 10,000 habitants au plus. Aujourd'hui elle compte 80,000 et peut-être 100,000 habitants.

La langue lithuanienne, la plus rapprochée du sanscrit, celle qui, en Europe, a le mieux conservé les belles formes d'autrefois, est parlée dans la Prusse orientale et en Lithuanie. Dans la partie prussienne, le lithuanien, qui n'est plus parlé que par les basses classes, s'efface rapidement devant l'allemand. La sœur de la langue lithuanienne, la langue Lette, a perdu les belles flexions qui la distinguaient jadis à l'égal du lithuanien; on la parle dans la Courlande, dans le sud de la Livonie, dans quelques cantons de Lithuanie, dans une portion de la Prusse et dans le sud-ouest du gouvernement de Witebsk. Une troisième langue sœur, la vieille langue prussienne, parlée jadis sur la côte entre la Vistule et le Niémen, a depuis longtemps disparu devant l'allemand.

Le Directeur gérant, J. PHILIPPE.

ANNECY. — TYP. THIÉRIO.

ON S'ABONNE

EN FRANCE

Par un bon postal à l'ordre du Directeur ;

A L'ÉTRANGER

Par un effet sur une maison d'Annecy.

La Revue rendra compte des ouvrages dont deux exemplaires lui auront été adressés.

REVUE SAVOISIENNE

JOURNAL PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ FLORIMONTANE D'ANNECY

PARAISANT LE 18 DE CHAQUE MOIS

Histoire — Sciences — Arts — Industrie — Littérature

La Société laisse à chaque auteur la responsabilité entière des opinions qu'il émet.

ABONNEMENT

France. 6 fr
Italie et Suisse . 7 »

PAYABLE D'AVANCE

On ne reçoit que des abonnements annuels.

Les communications de tous genres adressées à la Revue savoissienne doivent être affranchies.

SOMMAIRE. — Un moraliste savoyard au xvi^e siècle (suite), par M. Jules Philippe. — La Sabaudia et les Sebagini (suite), par M. C.-A. Ducis. — L'enseignement par les affiches et les tableaux, par M. L. Revon. — Glanures historiques, par M. J. Vuy. — Un Noël savoyard, par M. G. Vallier. — Les Grains de sable de l'histoire de Savoie, par M. F. Rabut. — Prix décernés par l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Bulletin.

UN MORALISTE SAVOYARD AU XVI^e SIÈCLE

JEAN MENENC

(Suite. — Voir le n^o de juillet.)

Menenc, à qui on pourrait peut-être reprocher de n'avoir pas apporté assez d'ordre dans le classement des questions qu'il veut traiter, passe, dans sa cinquième leçon, sans transition ménagée, de la noblesse aux *fromagiers*, *bouchers*, *merciers* et *appotiquaires* qui vendent à faux poids.

Ne riez pas de cette chute subite dans un sujet qui vous paraît indigne d'être traité par un philosophe. J'accorde que Menenc eût pu placer ailleurs ses recommandations aux *fromagiers* et aux *appotiquaires* ; mais, après tout, son âme naïve et honnête a bien le droit de ne pas négliger cette question où la probité est mise en jeu. Pour lui, c'est le cas de le dire, il n'y a pas deux poids et deux mesures : dans les petites choses comme dans les grandes il demande avec raison que l'honnêteté triomphe. L'épicier qui trompe sur la quantité de la marchandise est aussi grandement coupable que l'homme dont l'esprit pervers exerce ses méfaits dans les hautes régions sociales ; l'un trompe son semblable dans l'ordre matériel, l'autre le trompe dans l'ordre moral : ce sont deux fourbes, et notre moraliste les confond dans un même anathème. Il a cent fois raison.

Passant à sa sixième leçon, Menenc gémit sur les cœurs endurcis de son temps qui persistent, malgré tous les avis, dans leurs mauvais sentiments. « En notre âge, s'écrie-t-il, quand l'on pense couper une mauvaïse coustume il en sort plusieurs autres comme des testes au serpent hydra. »

Je pense qu'il en est encore ainsi de nos jours. Du reste, les hommes n'ont-ils pas toujours été des hommes, et quoi qu'on en dise, l'humanité ne porte-t-elle pas en elle, comme tous les sujets du genre animal, des vices de conformation morale qui ne dispa-

raîtront que par la destruction de l'espèce ? Toujours on a entendu dire : *Dans ce siècle de démolisation, dans ces temps de corruption*, etc., etc. Depuis que les hommes ont vécu en société jusqu'à l'an de grâce 1867, chaque siècle a paru, aux yeux des contemporains, plus chargé d'iniquités que ses devanciers. La vérité est que le mal est de tous les temps ; les philosophes, les réformateurs de la plus haute antiquité comme ceux de l'époque moderne ont combattu, à quelques variantes près, les mêmes vices, les mêmes passions.

De tous les coups de boutoirs de Menenc, quel est donc celui qui ne porterait pas aujourd'hui ? N'avons-nous plus de gens dissipés, d'usuriers, de voleurs, de cœurs endurcis ! L'orgueil a-t-il fait place partout à la modestie ? L'amour des titres a-t-il cessé de faire faire des bassesses aux ambitieux ? Les *fromagiers* sont-ils tous de bonne foi ? — Oui, on peut et on pourra toujours s'écrier avec Menenc, au commencement de sa septième leçon :

« Hé pauvre monde ! que deviendras tu si au petit troupeau qui se couvre du manteau de Chrestien se trouvent tant de gens barbares. Si en une petite portion que se uante avoir la foy, estoient descouverts desia au temps de S. Jehan tant d'Antechrists qui se sont totalement opposez aux commandements de Jesus ? Que pouuons auoir en ce siecle sinon une infinité de tigres, dragons, viperes. Puisque, *A nequam nequior exit*. Quelle montagne de Caucases ? quelle Indie, quelle Hircanie a iamaï nourri bestes si cruelles ? »

Franchement, je suis de l'avis du brave régent de Cluses : à la vue de toutes les turpitudes humaines j'estime heureux les enfants qui meurent avant d'avoir atteint l'âge de raison : « Ne plorons donc pas les enfans qui decedent auant qu'auoir regardé au miroir de leurs meschans peres. La mort les retire des afflictions de ce monde, les empesche d'offenser Dieu, les deliure de la subiection des cruelles mains des tyrans. »

Mais tous les enfants ne meurent pas, et une grande portion est destinée à continuer la race maudite.

Menenc a fait probablement cette judicieuse remarque, et il a dédié sa huitième leçon aux jeunes gens *qui n'ont pas eu le bonheur de mourir*. Il les met en garde contre les flatteurs et leur montre les embûches qui leur seront tendues lorsqu'ils entreront dans la vie réelle. Les flatteurs surtout sont désignés par lui comme les

plus terribles ennemis, les flatteurs qu'*Anaxilas appelait les plus dangereuses de toutes les bêtes privées*.

J'ai déjà dit que Menenc couvrait ses pages de citations de toute espèce; mais je n'ai pas encore appris à mes lecteurs que parfois il parlait en vers. Le moment est arrivé de leur faire cette révélation, parce que c'est dans sa huitième leçon que notre auteur a placé sa plus longue élucubration poétique qui forme un contraste singulier avec le ton sentencieux de sa prose. Je ne veux point dire que Menenc ait ainsi fait preuve d'un nouveau talent; hélas! ses vers sont loin de le faire considérer comme le précurseur des grands poètes du XVII^e siècle: ce sont des vers par à peu près; cependant ils ont le plus souvent la rime juste, et c'est déjà quelque chose; ils ne manquent pas d'un certain entrain, et c'est beaucoup.

En veut-on un échantillon? Le voici: je le donne pour ce qu'il vaut; il prouvera tout au moins que Menenc touchait un peu à tous les genres et qu'il y avait en lui le feu sacré des lettres.

C'est le mauvais esprit qui souffle l'idée du mal à l'oreille de l'adolescent:

Y nous faut monsieur faire rage,
Et si vous avez bon courage,
Nous triompherons à merueille.
Prestez moy seulement l'oreille,
Et vous monstrez ioyeux et leste,
Non moias le iour ourant que feste.
Sans faire estat de ses vieillards,
Semblablement de tous criars,
Qui ne font iamais que tancer
Ceux qui se veulent avancer,
Et faire paroir leur hauteesse,
Voulant contraindre la ieunesse,
En classe en toute saison,
Et demeurer comme en prison,
En vne chambre tout le iour.
Laissons y faire le seiour
A ceux qui se veulent passer
Grands docteurs, ou bien embrasser
Le crucifix de quelque cure:
Et quittons des liures la cure
Au pasteurs qui ont charge d'ames,
Et nous frequenterons les dames,
Et damoiselles debonnaire.
Desormais qu'avez vous affaire
De tourmenter vostre cerueau?
Elisés quelque ieu nouveau
Pour recreer vostre personne:
Faicte que tout esbat resonance
Tant dans la ville qu'au faubourg,
Qu'on entende iusqu'à Fribourg,
Vostre rare magnificence:
Le monde vous donne licence,
Et de Dieu auez libertés:
Si quelques caphards dementez
Vous conseille chercher science,
Repondez à bresue sentence,
Qui la laissez aux predicants.
Et qu'aimez plus voir vn carquant,
Au col de quelque Damoiselle,
Et deuiser avec icelle,
Que tous les liures d'Aristote.
Vaut il pas mieux chez un bon hoste
Avoir perdrix, chappons à table
Que de fueilleter quelque fable
Ou quelque liure lunatique
Qui rend l'homme melancholique?
Je di que si et le faut croire:
Changez donc toutes ces histoires,
Ces Cicerons et ces Horace
A quelque pucelle de grace
Prepares comme vne Deesse
Qui vous tiendra en allegresse:

Soit il au liet soit il à table,
Est il pas chose raisonnable
Que ieunesse prenne plaisir,
Et viue selon son desir,
Pendant que l'aage le permet?
C'est à faire à quelque mermet,
De s'assubiettir à simplesse,
Ou qui pis est à la rudesse
Des bastonnades scholastiques,
Qui rendent l'esprit fantastique,
Et le corps dormard et pesant,
Comme d'un lourdaun paysan.
Laissez laissez tous ces quidam,
Dieu a il pas voulu qu'Adam
Fust soulagé d'une maistresse?
Donc pour monstrier vostre prouesse
Cerchez auoir contentement.

Pas n'est besoin de dire que Menenc repousse ces conseils perfides avec toute l'indignation qu'ils doivent inspirer. Méfiez-vous des flatteurs, répète-t-il à satiété, et surtout de ceux qui *donnent une infinité de louanges pourueu qu'on leur remplisse le ventre*. Les flatteurs de cette dernière catégorie sont encore de nos jours les plus nombreux: décidément, plus je vais, plus je crois être en droit de soutenir que les vices de l'humanité sont indestructibles.

Mais voici venir une question bien autrement difficile que celles que nous avons passées en revue jusqu'à présent. La leçon neuvième a pour sujet *le mariage et les femmes*!

Menenc était marié; il peut donc parler en toute connaissance de cause sur cette question qui a préoccupé les plus habiles moralistes, sans que pour autant elle ait été élucidée d'une manière complète.

Ce chapitre devrait être cité en entier, si n'étaient certaines expressions un peu hasardées pour notre époque; j'ai déjà dit qu'au temps où vivait Menenc l'écrivain pouvait se permettre des licences qui feraient jeter les hauts cris aux honnêtes lecteurs de notre siècle: Molière, lui aussi, s'est servi d'expressions qui, si elles se trouvaient dans une comédie du répertoire moderne, feraient bondir d'indignation tous les parterres de France. Le costume seul aujourd'hui brave l'honnêteté; les yeux contemplent volontiers ce qu'autrefois on n'aurait pas osé montrer, mais les oreilles sont devenues plus chastes: je n'ose prétendre que les mœurs aient gagné beaucoup à ce transfert du sentiment de la pudeur de l'œil à l'oreille.

Menenc commence par étudier les conditions nécessaires pour faire un mariage bien assorti; à ce sujet, son impartialité se montre dans toute son étendue: il frappe sur l'un et l'autre sexe avec la même vigueur, tout en posant en principe que le sexe féminin est de *soy volage et subject à variété*, axiome vieux comme le monde puisqu'il remonte à l'histoire de la pomme d'Eve; mais l'auteur ajoute bien vite que le dit sexe *reçoit la valeur, constance et dignité du masculin*. On voit d'ici la thèse à laquelle servent de base ces deux principes, et si l'on y ajoute la sentence *Uxorem ducito ex æqualibus*, c'est-à-dire qu'un mari doit être de la même condition que sa femme, on aura tout le fond de la première partie du raisonnement du moraliste.

En rapprochant les remontrances de Menenc des faits que nous avons aujourd'hui sous les yeux, on est frappé une fois de plus de ce fait que, sous une infinité de rapports, plus l'humanité avance plus elle s'enfonce dans les mêmes ornières.

La rage de l'argent et des honneurs enfante chaque jour des catastrophes terribles et, le plus généralement, c'est par le mariage que bien des gens essaient de satisfaire leurs appétits grossiers. Tel qui n'occupe qu'une place modeste dans la société, veut monter sur le pavois en liant son sort à celui d'une femme riche et de haute naissance. Alors, comme du temps de Menenc : « La femme tiendra la grandeur de la maison paternelle, sans avoir esgard à la foiblesse de son dit mari. Il lui faudra des affiquets aux oreilles, les bracelets, les perles à la teste, les coliers, les ceintures dorées pour se trouuer aux festins, carres, fours, places publiques, et brauer avec ses femmes... De sorte que le mari pour s'entretenir les premiers mois en la grace de madame fait despense à table qu'en habis, au double plus que son reuenu ne porte. Et qu'en apres le pauvre homme chargé de debtes soit contrainct d'aller en prison. »

Ne dirait-on pas que ces lignes, à part le style et l'orthographe, sont écrites d'aujourd'hui ?

L'ancienne prison de Clichy, à Paris, ne pourrait-elle pas fournir des faits à l'appui de ce raisonnement ?

Choisissez donc votre femme de manière à éviter ces inconvénients, et surtout, insinue notre auteur, ne la choisissez pas de beaucoup plus jeune que vous :

Car onc ne fut qui ne vint mal à point,
Quad chausses neuues on ioinct à vieil pourpoint !

La comparaison pour être irrévérencieuse n'en est pas moins juste.

D'un autre côté, le mariage une fois consommé, il appartient à l'homme de surveiller sa conduite ; qu'il fuie les jeux et les tavernes et ne laisse pas à sa pauvre femme le soin de faire office de mari. Qu'il n'imité pas ceux qui ne se trouvent chez eux que pour manger, boire, battre et vendre, commandants à leurs femmes se garder des enormités ausquel'es eux mesmes ouurent la porte. Alors il courra la chance de trouver une compagne qui ressemblera à Martia, fille de Caton, qui pleura toujours la mort de son mari, à Panthea qui se transperça d'un couteau sur le cadavre de son époux, et à Portia qui avala des charbons ardents en apprenant la mort de Brutus !

N'oubliez pas, chers lecteurs, que Menenc ne demande le plus que pour obtenir le moins, et qu'il ne prétend pas astreindre les veuves de son temps à avaler des charbons rouges et à se percer le sein d'un poignard. Cela se peut faire encore dans les Indes, mais en Europe, sous ce rapport, nous avons fait des progrès depuis bien des siècles : ces progrès-là, je l'avoue, sont incontestables.

Toutefois, des qualités que Menenc semble exiger impérieusement de la femme mariée, quelques-unes paraîtraient bien excessives aux yeux de la société moderne. Par exemple, il lui défend la danse que d'éminents hommes religieux même ont autorisée sous certaines conditions :

Mille femmes sont desbauchees, et....
Que l'on eust veu tres-sages et entieres,
Si n'eust esté le son du tabourin,
Car quand Venus veut auoir du nourrin,
D'ou Cupido ses masles appoisonne,
Elle tend lacqs lors que tabourin sonne.

On peut ici ne pas être de l'avis du moraliste qui

pousse les choses un peu loin ; la danse a existé de tout temps et en tous lieux, sans que l'on ait pu constater qu'elle ait été une cause de démoralisation, en tant qu'elle ne s'est pas écartée des règles de la bienséance. Cupido ne tend ses filets qu'au milieu des tripots où les honnêtes femmes ne vont pas, et il faut bien admettre que les honnêtes femmes sont en grande majorité.

Menenc serait satisfait s'il vivait aujourd'hui en Angleterre, où la femme mariée est complètement éloignée du reste de la société ; mais, c'est là une exception et non une raison : la femme est bien séquestrée jusqu'à l'esclavage en Turquie, et cependant la moralité des Turcs est-elle plus grande que la nôtre ?

Menenc reste plus dans le vrai lorsqu'il s'écrie : « Gardez vous, mes freres, de celles qui ne cessent journellement nouvelles et estranges manieres de fard, pour contrefaire leur teint naturel, avec pomades, eaux distillees, amendres broyees, huiles, lexiues, ou brulant le poil artificiellement... Le Seigneur osterà les ornements, les carquans, les bagues, les attours, les bracelets ! »

La beauté, dit-il encore en finissant, est chose périssable et il faut s'en méfier : les filles de Moab causèrent la mort de vingt-quatre mille personnes ; Troye n'aurait pas enduré une si cruelle destruction sans la beauté d'Hélène ; et, le répéterai-je ?... la principale cause accidentelle du déluge fut... la beauté des filles !...

Je me voile la face à cette accusation inattendue, et je prie mes lectrices de ne pas me faire l'injure de penser que je croie un traître mot de cette histoire du déluge.

En résumé, la neuvième leçon que je viens d'analyser, trop superficiellement sans doute, est l'une des plus curieuses du livre de Menenc, et les critiques ainsi que les conseils qu'elle renferme peuvent être lus avec fruit au XIX^e comme au XVI^e siècle. JULES PHILIPPE.

(A suivre.)

LA SABAUDIA & LES SEBAGINI

(Suite.)

III

J'ai proclamé l'homogénéité géographique de la Sabaudia dès avant l'occupation des Allobroges et des Helvètes jusqu'au XIII^e siècle de notre ère. A part deux points extrêmes, il n'a pas été possible d'en préciser tout le périmètre. Telle qu'elle nous est connue, elle n'aurait été habitée à l'époque romaine que par ces deux peuples. Le pays gardait son nom avec assez d'autorité pour en qualifier les corps militaires qui y tenaient garnison. Mais le nom du peuple semble avoir disparu de la carte politique, à moins peut-être qu'il ait été déplacé ou réduit au rang d'un *pagus* après sa défaite. Dans ce cas, les *Sebagini* mentionnés par Cicéron (1) pourraient-ils appuyer leurs prétentions à être les ancêtres ou au moins une branche des *Sabaudi* ?

Deux questions se présentent ici à l'étude, l'une de géographie, l'autre de linguistique.

Les *Sebagini* ne pouvaient pas être les habitants de toute la *Sapaudia* ; car au temps de Cicéron les Helvètes

(1) *De bello gall.*, I, vi, viii.

et les Allobroges occupaient tout ce que nous connaissons de ce pays entre Grenoble et Yverdon.

Les *Sebagini* étaient de la province Narbonnaise soumise aux Romains ; or, le pays des Helvètes n'a jamais fait partie de cette province et à cette époque il était encore indépendant. Nous pouvons donc exclure les *Sebagini* de la partie de la *Sabaudia* située au nord du lac Léman.

Quant à la partie méridionale, il n'auraient pu y former qu'un *pagus* ou un *vicus* des Allobroges. Il reste donc à déterminer sur les rives du Rhône les confins des Allobroges ou de la Narbonnaise et des peuples limitrophes, et à chercher dans le pays des Allobroges quelque nom similaire des *Sebagini*.

Le Jura séparait les Helvètes des Séquanes. Le Rhône divisait la province romaine, soit le pays des Allobroges, de ceux des Helvètes et des Séquanes : *Montem Jura qui fines sequanorum ab Helvetiis dividit. Monte Jura altissimo qui est inter sequanos et Helvetios... Lacu Lemano et flumine Rhodano qui provinciam nostram ab Helvetiis dividit. Helvetiorum inter fines et Allobrogum Rhodanus fluit. Cum sequanos à provincia nostra Rhodanus divideret* (1).

Mais cette ligne était plutôt militaire et de circonstance, comme je l'ai établi ailleurs (2). Car les Allobroges avaient des bourgs et des terres sur la droite du Rhône. *Allobroges qui trans Rhodanum vicis possessiones que habebant*. Aussi, Pomponius Mela, donnant la suite des confins de la Narbonnaise, ne précise que le Léman et les Cévennes : *Gallia lacu Lemano et Cebennicis montibus divisa* (3). Après la guerre, on avait tenu compte de cette zone allobroge dans la démarcation des provinces. Le Jura rentra dans la ligne de séparation de la Narbonnaise et du reste des Gaules : *Narbonensis provincia discreta à reliqua Gallia latere septentrionali montibus Cebenna et Jura* (4). Nous allons reconnaître toutes ces limites sur place.

La ligne du Jura par la crête du Crêdoz vient se briser au Rhône vers le fort de l'Ecluse. Les Helvètes avaient donc encore le pays de Gex et toute cette langue de terre resserrée entre le Jura et le Rhône jusqu'au détroit de l'Ecluse. C'est de cette zone que les Helvètes tentèrent d'entrer sur le territoire allobroge en passant le Rhône sur des barques, des radeaux et même à gué. *Helvetii navibus junctis, ratibus, alii vadis Rhodani, etc.* Et de fait le Rhône se passait à gué dans certains endroits : *isque nonnullis in locis vado transitur* (5).

Repoussés par la légion romaine qui avait élevé le mur fortifié sur la rive gauche du Rhône jusqu'au Vuache, les Helvètes se résolurent à tenter le seul passage qui leur restât le long du détroit : *Unum iter per Sequanos, angustum et difficile inter montem Jura et Rhodanum. Relinquebatur una per Sequanos via, quâ, Sequanis invitis, propter angustias ire non poterant* (6). Le passage de l'Ecluse à la Valserine était donc bien aux Séquanes, qui en accordèrent le libre passage aux Helvètes : *A Sequanis impetrat ut per fines suos Helvetios*

ire patiantur. Helvetii jam per angustias et fines Sequanorum suas copias transduxerant (1). Après avoir traversé le pays des Séquanes, les Helvètes vont ravager le pays des Eduens, qui se plaignent à César, en même temps que leurs alliés, les Ambarres ; puis enfin les Allobroges *qui trans Rhodanum vicis possessiones que habebant*. Evidemment la masse de l'émigration composée de Rauragues, de Tulingiens, de Latobriges et de Boiens ne pouvait passer toute à la fois par la Michaille vers Nantua. Une partie avait continué par le détroit le long du Rhône et s'était répandue jusqu'à Culoz pour rejoindre par la vallée du Seran les autres corps vers l'Albarine. C'est dans cet espace qu'ils ravagèrent les bourgs et possessions des Allobroges entre Arlod et Lavours.

Ce territoire allobroge confinait-il celui des Ambarres par les crêtes de Beauregard, du Nû et du Colombier, ou comprenait-il encore toute la vallée du Seran et de l'Albergement ? Quelle est de cette ligne, ou de celle marquée par les crêtes du Cuvillon et du Jorat, celle qui représente le vrai Jura, indiqué par Pline comme limite entre la Narbonnaise et le reste des Gaules ?

Cette province, la première conquise et soumise à l'administration romaine, a été longtemps considérée comme italienne. Lorsqu'on entrait dans la province Narbonnaise on était censé sortir de la Gaule, dont la première ville était Lyon sur la droite du Rhône : *qui locus exordium est Galliarum*, et de là on comptait les distances, non plus par mille romains, mais par lieues gauloises (2).

Il n'est pas étonnant que la zone allobroge sur la droite du Rhône appartenant à la Narbonnaise et conséquemment à la domination romaine bien longtemps avant le pays des Séquanes, qu'elle confinait, ait été appelée *Vallis romana*, d'où le nom de Val-Romey que nous a légué le moyen-âge. Dans l'organisation ecclésiastique le Val-Romay et la Chautagne, appartenant au même bassin, ont formé le décanat de Ceyserieu, dépendant de l'évêché de Genève, qui représentait le territoire de la cité romaine de Genève à l'extrémité de l'ancienne Narbonnaise. Cette suite géographique témoignerait en faveur de la ligne qui porte les crêtes du Cuvillon, de Saint-Sulpice et du Jorat pour représenter le Jura limitrophe, de Pline, entre la Narbonnaise et le reste de la Gaule.

Près de Rochefort, cette ligne peut se rattacher à celle qui, de Lucey, court par le Landaz, le Mont-du-Chat, le Mont-Lépine, la Magdelaine jusqu'au Guiers et divisait les diocèses de Grenoble et de Belley, conséquemment les territoires des Allobroges et des Séquanes, puisque Belley ou le *Castrum argentariense* dépendait de la grande Séquanaise.

Telle serait encore la suite de la ligne géographique du Jura ; puisque le diocèse de Belley comprenait tout le bassin du Guiers et de la petite rivière de Huer.

De tous les pays que nous venons de parcourir, le nom du Bugey, qui avait pour centres Belley et Yenne, peut seul se prêter à quelque accommodement avec les partisans des *Sebagini*, sous le rapport étymologique.

(1) *De bello gall.*, I, vi, ix.

(2) *De bello gall.*, I, xi.

(3) Cicéron, *Pro Quinto*, xxv.

(4) *De bello gall.*, I, ii, vi, viii, xxxiii.

(5) *Les Allobroges à propos d'Alesia*, ix.

(6) *Cosmogr.*, II, v.

(1) Pline, *Hist. nat.*, III, iv, IV, xvii.

(2) Ammien Marcellin, *Hist.*, XV, xi. *De bello gall.*, VII, lxxvi. *Notitia provinc. et civ. Galliarum*.

Mais il appartenait à la Grande-Séquanais, et les *Sébagini*, à la Narbonnaise.

Il est vrai que la *Civitas equestrum Nevidunus*, ou le pays de Gex, quoique relevant également de la Grande-Séquanais, devint plus tard le décanat d'Aubonne, dépendant du diocèse de Genève, sans qu'on sache certainement quand et à quelles conditions ce transfert a eu lieu. On a avancé qu'il avait pu être l'objet d'un échange contre le Bugey, supposé Allobroge, lors du transfert du siège épiscopal de Nyons à Belley.

On sait que le diocèse de Genève céda, en 1606, le décanat de Ceyserieu au diocèse de Belley, ensuite de l'adoption de la limite du Rhône entre la France et la Savoie par le traité de 1601. C.-A. DUCIS.

L'ENSEIGNEMENT PAR LES AFFICHES ET LES TABLEAUX

I

LES AFFICHES.

N'avez-vous pas remarqué souvent avec quel soin, je dirais presque avec quel excès de conscience, l'enfant, l'ouvrier et le campagnard lisent tout ce qui se présente à eux sous forme d'affiche ? Voyez-les groupés devant une muraille bariolée de feuilles blanches, roses ou jaunes : ils épellent à demi-voix les noms difficiles à retenir, ils soulignent du doigt les passages les plus intéressants ; de temps à autre éclate une de ces exclamations du langage populaire qui apprécie d'un seul mot un décret, une profession de foi, un programme, le récit d'un acte de courage.

Le paysan qui n'aurait jamais songé à demander dans une bibliothèque publique un traité d'hygiène et de médecine usuelle, en lira volontiers les prescriptions sur les placards émanés de la mairie ou de la préfecture. L'écolier et l'artisan qui regarderaient comme une tâche pénible de puiser dans un livre quelques notions d'histoire naturelle, de botanique, de physique et de chimie industrielles, ne redouteront nullement de lire cela chaque semaine dans les colonnes du *Moniteur des communes*, affiche encyclopédique où les lettrés eux-mêmes trouvent plus d'une note intéressante à transcrire sur leur carnet.

Il y a dans ces dispositions quelque chose à exploiter au profit de l'instruction populaire.

En Suisse, on a compris et utilisé depuis longtemps cette attraction de l'affiche. Les autorités genevoises, en particulier, ont fait distribuer dans les mairies et dans les écoles quelques instructions rédigées par des hommes spéciaux, en tête desquels figurent des membres de l'Institut national genevois. Je citerai surtout deux placards que je voudrais voir répandus par milliers dans nos communes de France.

Ce sont d'abord les *Secours à donner en cas d'accident avant l'arrivée du médecin*. On y énumère dans les plus petits détails, sans parade de mots grecs, dans le simple français de M. Jourdain, les soins à donner pour toutes les espèces de blessures : plaies du crâne, du cou, des membres, morsures d'animaux enragés, piqures d'insectes, épingles avalées ; pour les brûlures, convulsions, empoisonnements ; puis viennent les cas de mort apparente et les secours aux noyés, aux gens

frappés de la foudre, gelés, pendus, ou asphyxiés ; — et la dernière colonne se termine par l'énumération des appareils de secours qui devraient exister dans toutes les stations et dans tous les villages.

A ce tableau on peut ajouter les *Instructions pour les premiers secours à donner aux noyés*, publiées à Genève par le Département de justice et police.

Pour cette question si importante des premiers soins à donner en cas d'accident, il existe, il est vrai, en France, des instructions rédigées par le corps des ponts et chaussées, mais c'est à peine si on les voit clouées dans quelques chantiers.

M. Arrault est l'auteur de *Tableaux de secours et d'hygiène*, dont un grand journal de Paris faisait récemment l'éloge ; malheureusement ils sont encore si peu répandus que je n'ai pu réussir à me les procurer. Peut-être sont-ils restés à l'état de manuscrits en attendant que le public songe à en comprendre l'utilité.

En parcourant les villages si coquets et si propres du canton de Genève, on aime à trouver sur les portes des granges, dans les mairies, dans les écoles, une autre affiche publiée par les soins de l'Institut genevois : *Instruction sur l'utilité des oiseaux en agriculture*. L'œuvre ayant été appréciée, les autorités genevoises en ont répandu à profusion une nouvelle édition avec quelques variantes : *Instruction sur l'utilité des oiseaux pour la protection des récoltes*. Dans quatre colonnes pleines d'observations curieuses, l'affiche nous décrit l'organisation, les mœurs et les ravages des insectes. Après l'énumération de l'armée ennemie arrive celle de nos auxiliaires. De charmants petits oiseaux, auxquels on fait une guerre stupide, trouvent ici d'éloquents défenseurs ; des chiffres puisés aux meilleures sources montrent quelle quantité prodigieuse de larves, de chenilles, d'insectes, chaque espèce d'oiseaux utiles peut détruire dans une journée.

Cette notice, qui date déjà de quelques années, devrait être rééditée en France et dans toute l'Europe, avec des additions prises dans quelques ouvrages récents : F. de Tschudi, *Les insectes nuisibles et les oiseaux* ; Mouchet, *Lectures familières sur les insectes nuisibles et quelques animaux insectivores* ; Carl Vogt, *Leçons sur les animaux utiles et nuisibles, les bêtes calomniées et mal jugées* ; Joigneaux, au commencement du *Jardin potager*, et tant d'autres œuvres que peu de personnes lisent, contenues dans un in-8° ou un in-12, et que tout le monde lirait analysées dans un placard collé contre une porte de ferme.

Si quelques essais d'enseignement par les affiches ont été bien accueillis, pourquoi ne pas étendre à d'autres sujets un tel mode de publicité, à la fois économique et populaire ? Au lieu de laisser les murailles de nos écoles nues et tristes comme une prison cellulaire, pourquoi ne pas les couvrir d'affiches collées telles quelles, ou cartonnées en tableaux ? Avec un tirage à plusieurs milliers, chaque école pourrait se procurer, moyennant cinq ou dix centimes, des placards dont les colonnes contiendraient des notions en style clair, simple, dépouillé des termes scientifiques dont on abuse dans les publications françaises soi-disant populaires. Pour des œuvres de cette nature, on ne devrait employer que le style bonhomme dont M. Joigneaux fait un si charmant usage dans ses causeries agricoles. C'est à un auteur comme celui-là qu'il

faudrait confier, pour nos écoles rurales, la rédaction de causeries-affiches sur l'*agriculture*, les *jardins d'agrément*, le *jardin potager*, la *basse-cour*, la *pisciculture*, l'*éducation des abeilles et des vers-à-soie*; les *plantes alimentaires*, *fourragères*, *industrielles*, *médicinales et vénéneuses*; l'*hygiène de la ferme*.

Quelques essais timides d'instruction par les affiches ont déjà été faits dans l'intérêt des campagnes. En 1861, l'Institut genevois avait fait afficher une *Circulaire sur quelques plantes à essayer ou à propager dans le canton de Genève*. Le dernier paysan pouvait y lire les noms, la description, l'usage et le rendement d'un certain nombre de plantes nouvelles dont en France les lettrés seuls connaissaient alors le nom et les propriétés.

Plus récemment, la préfecture de la Haute-Savoie a fait répandre dans les villages une instruction qui a pour titre : *Mesures à adopter dans toutes les communes dans l'intérêt de l'hygiène et de la santé publiques*. L'affiche est petite, mais si toutes ses prescriptions étaient exécutées, nos départements n'auraient rien à envier aux fermes suisses et hollandaises.

Dans les écoles urbaines, on pourrait rédiger pour les jeunes filles des tableaux-affiches d'*économie domestique*, de *comptabilité du ménage*, de *petites recettes*; pour ce dernier sujet, on consulterait avec fruit la *Chimie des dames* de M. Michaud.

Pour les écoles de garçons : l'*histoire*, la *géographie*, l'*histoire naturelle*, la *cosmographie*, et pourquoi pas même un peu d'*archéologie*? En France, cette proposition fera hausser les épaules à plus d'une personne; en Allemagne et en Suisse, on en juge autrement : dans le canton de Zurich, on a rédigé spécialement pour les écoles un petit manuel d'*archéologie* qui traite surtout la question si intéressante des habitations lacustres. Si l'on avait songé plus tôt à placarder quelque chose d'analogue dans les écoles, nous n'entendrions pas chaque jour des hommes qui passent pour savants faire les méprises les plus grossières en se promenant dans un musée, devant les étalages des magasins d'objets d'art et d'antiquités, ou dans les galeries des expositions rétrospectives.

Je l'ai dit, l'affiche captive l'ouvrier. Eh bien, couvrons d'affiches instructives les ateliers et les usines, les locaux destinés aux réunions des sociétés de secours mutuels, des corporations, des associations ouvrières, des cours d'adultes. En attendant l'heure de la séance, l'ouvrier jettera un coup d'œil sur les affiches et retiendra dans sa mémoire quelques bonnes notions sur le *système métrique*, la *physique* et la *météorologie*, la *chimie*, la *mécanique*, la *médecine usuelle*, les *chemins de fer*, la *biographie des grands inventeurs*, l'*économie politique*, les *sociétés coopératives*, les *caisses d'épargne*. Le travail est pour ainsi dire tout préparé pour cette série; il suffit d'opérer un changement de format et de convertir en affiches, avec quelques modifications, la plupart des petits volumes à cinq sous édités par la maison Hachette, où sont reproduites les conférences populaires faites à l'asile impérial de Vincennes.

Il m'est venu une idée sur laquelle je voudrais attirer l'attention des hommes compétents. Ne pourrait-on pas composer, en France pour chaque département, en Suisse pour chaque canton, en Allemagne ou en Italie pour chaque province, une affiche décrivant l'état

physique et moral du canton, du département ou de la province? Voici les titres de ces notices, très laconiques, très courtes, que l'on pourrait aligner dans quatre ou cinq colonnes : topographie et mesures hypsométriques, constitution géologique, productions naturelles, climatologie, statistique, industrie agricole et manufacturière, histoire ou table chronologique, biographie très abrégée des hommes célèbres, antiquités, monuments, collections publiques, sites remarquables et curiosités. Cette affiche trouverait sa place non seulement à l'école et à la mairie, mais à l'atelier, dans les maisons particulières, dans les hôtels, aux embarcadères et stations, dans les bureaux de voitures publiques. De cette manière, on instruirait à la fois les habitants de la contrée et les étrangers.

Nous allons voir maintenant comment on peut rendre les affiches plus attrayantes en y introduisant des figures. Ceci nous conduit à l'étude des tableaux à figures noires, des tableaux coloriés et des cartes.

II

LES TABLEAUX

Il existe un moyen économique d'*illustrer* les affiches et d'en faire de véritables tableaux : c'est de faire cliquer les gravures sur bois qui ornent des milliers de publications, de sorte qu'au lieu de payer de 50 centimes à 2 francs le centimètre carré pour un bois gravé, on ne paye plus que 10 centimes le centimètre, ou même 8 centimes, pour un excellent cliché en cuivre. M. Ballot, rue Monsieur-le-Prince, 28, à Paris, est en mesure de fournir plus de 300,000 clichés classés méthodiquement, de sorte qu'on n'a que l'embarras du choix pour publier une affiche illustrée, un tableau ou un livre d'histoire naturelle, de physique, de chimie, de mécanique, d'agriculture, d'horticulture, etc.

Parmi les autres moyens peu coûteux de reproduction, lorsqu'on ne tient pas à une grande finesse, on peut employer l'autographie et les procédés de gravure sur zinc de M. Comte et de M. Gillot. Enfin, si l'on ne recule pas devant la dépense, on a la lithographie et la gravure sur bois et sur métal.

Passons en revue quelques-unes des séries de tableaux parues ces dernières années.

Un des établissements les plus recommandables que je connaisse en France, pour le sujet qui nous occupe, c'est l'ancienne maison Basset, dont le fonds a été acquis récemment par M. Bouasse-Lebel, rue Saint-Sulpice, 28, à Paris. On y trouve un choix considérable de tableaux en couleur (72 centimètres sur 55), les uns lithographiés par des dessinateurs connus, comme Morel-Fatio et Victor Adam, les autres finement gravés sur acier. Les nombreuses figures de chaque tableau sont accompagnées d'un texte rédigé par des hommes spéciaux. Le prix d'un tableau en couleur, non cartonné, est en moyenne de 1 fr. 50. Pour les établissements d'instruction publique et les musées, sur 24 exemplaires M. Bouasse-Lebel en accorderait gratuitement 3 supplémentaires et ferait encore d'autres réductions pour des demandes importantes. Je citerai seulement quelques-uns des plus recommandables pour les écoles et les musées technologiques : *Machines à élever l'eau*. — *Roues hydrauliques et turbines*. — *Systèmes de pression*.

— *Machines à moudre, broyer et scier.* — *Archéologie.* — *Poids et mesures.* — *Perspective.* — *Agriculture et instruments aratoires.* — *Grefte et taille des arbres fruitiers.* — *Sériciculture.* — *Apiculture.* — *Botanique.* — *Acclimatation.* — *Pisciculture.* — *Champignons comestibles, suspects et vénéneux.* — *Vaisseau-école, en 2 vues et une coupe.* — *Chemins de fer.* — *Charpenterie.* — *Destruction des animaux et insectes nuisibles.* — *Hygiène et médication de la basse-cour.* — *Arpentage, métrage et nivellement,* etc.

Je peux parler par expérience de l'utilité de semblables tableaux. Depuis sept ans j'en ai couvert les parois du musée d'Annecy, et je puis dire qu'il ne s'écoule jamais une semaine sans qu'il ne se forme devant eux des groupes de collégiens, de campagnards et d'ouvriers, lisant à haute voix ou s'expliquant mutuellement le jeu de telle ou telle machine.

Parmi les tableaux consacrés presque exclusivement à la mécanique, on peut recommander les études de lavis, lithographiées en couleur avec infiniment de goût, éditées par deux maisons de Paris : M. Monrocq, rue Suger, 3, et M. Delarue, rue J.-J. Rousseau, 18. Le prix en est de 1 fr. à 1 fr. 25, et chaque petit tableau ne représente qu'un seul appareil ; mais on a l'avantage d'avoir à la fois des types très nets et très détaillés de machines pour les démonstrations, et de bons modèles pour le lavis. Citons la locomotive, le wagon, la machine fixe, le marteau de forge, la machine de bateau à vapeur, l'appareil Lenoir, les meules d'une huilerie, le moulin américain, les scies, la roue hydraulique, le mouton à estamper, le trieur, la charrue.

Les établissements qui ne regardent pas à la dépense peuvent acheter les tableaux de mécanique, de grande dimension, édités par la librairie Lacroix, quai Malaquais. Ce sont : la machine à vapeur de Watt, différentes machines à élever l'eau, la presse hydraulique, les moteurs hydrauliques, la turbine, la coupe et l'élévation d'une locomotive ; il y a, en outre, deux tableaux de machines à vapeur marines, l'une à balancier, l'autre à hélice. Le prix est de 12 fr., et le double si les tableaux sont vernis et collés sur toile.

Il resterait à citer bien d'autres tableaux, surtout de mécanique et de dessin industriel, édités par diverses maisons à l'usage des élèves avancés. Sous ce rapport, la France est riche et peut se livrer à l'exportation. Les œuvres de MM. Morin, Tresca, du Montcel, Armengaud, Leroy, Normand, Oppermann, ont une réputation européenne.

Mais il est un côté sur lequel nous avons encore besoin, en France, de consulter les voisins et même de leur faire maint emprunt : nos tableaux à l'usage de l'enfance consistent jusqu'ici, pour la plupart, en images grossièrement enluminées, où la nullité du fond le dispute au mauvais goût de la forme. Quand il y a tant de choses à raconter à l'enfant sur les merveilles de la création, pourquoi le condamner aux contes de Perrault à perpétuité ? Pensez-vous l'intéresser moins vivement en lui décrivant l'organisation et les mœurs de l'abeille, du pélican, du dromadaire, qu'en lui fourrant dans la tête l'histoire du Chat-Botté ? Quelques rares marchands ont eu l'audace de rompre avec Barbe-Bleue et le Petit-Poucet et de publier des tableaux d'histoire naturelle, où les plantes et les animaux sont dessinés en grand et assez gentiment colo-

riés ; tels sont ceux de M. Schultz, rue Royale-St-Honoré, 25, qui, sous le titre de l'Enseignement par l'Aspect, nous offre des tableaux collés sur toile et vernis, rappelant les bonnes productions allemandes ; les tableaux coloriés d'histoire naturelle de M. Delalain, et ceux de la librairie Delagrave, rue des Ecoles, 78 ; histoire sainte, animaux, système métrique, machines et instruments aratoires. Le seul reproche à faire aux images de M. Delagrave, c'est d'être d'un prix peu abordable pour les petites écoles : ainsi, l'histoire sainte et les animaux coloriés reviennent à 22 fr. 50 c. les 30 sujets, en format petit carré de 50 centimètres sur 41 ; le tableau des instruments aratoires coûte 6 fr. 50 c., et sur toile 16 fr. 50 c. ! Quelle école de hameau consentira à donner cette somme ?

Voilà de bonnes productions ; malheureusement jusqu'ici elles ne sont achetées que par quelques salles d'asile et n'entrent presque pas dans l'école ni dans la famille. Si de bonnes images encyclopédiques y pénétraient, et si le père ou l'instituteur se donnaient la peine d'accompagner de commentaires leur exhibition et d'habituer l'enfant à raisonner, nous n'aurions pas entendu tous les jours, à l'Exposition universelle, les naïves remarques de nos bourgeois et de nos jeunes filles, prenant les Arabes pour des Chinois, classant sous la même rubrique le chalet suisse, les constructions russes, anglaises, hollandaises, se plaignant de ce que la représentation des catacombes avait un air sombre et pas du tout confortable, et faisant à Billancourt les plus incroyables méprises sur le nom et les usages des machines agricoles.

Les Allemands et les peuples du Nord sont nos modèles pour les images et pour les cartes géographiques. Pour les cartes, surtout, que d'emprunts à leur faire ! Sauf quelques splendides exceptions, nos cartes ont quelque chose de sec, de maigre ; les noms, outre qu'ils sont souvent mutilés d'une façon pitoyable, sont d'une lecture difficile, au lieu de se détacher du premier coup en lettres plus ou moins grasses selon l'importance des lieux qu'ils désignent ; la configuration du sol est vague, on ne voit pas surgir les montagnes en relief accentué, ni les fleuves et les lacs montrer au premier abord leurs eaux bleues. Quelle différence avec les cartes anglaises, admirablement nettes, avec les cartes suisses de Winterthur, de Genève, et, surtout, avec les cartes allemandes ! Voyez celles de Justus Perthes, à Gotha, et de Kiepert, à Berlin : les eaux, se détachant en bleu intense, découpent avec netteté les côtes et permettent de suivre aisément le cours des fleuves ; les glaciers dessinent leurs arêtes blanches autour des lacs alpestres ; les montagnes aux pentes déchiquetées, ravinées, se dressent avec un relief presque stéréoscopique, et leur teinte fauve se détache sur les ombres olivâtres des plaines. Et comme les noms sont écrits avec une exactitude rigoureuse ! On dirait que les graveurs de cartes allemandes connaissent toutes les langues. M. Duruy, un ministre qui a le rare mérite de proclamer hautement que tout n'est pas encore parfait en France, pas plus qu'ailleurs, et que si les voisins nous empruntent bien des choses, nous pouvons aussi, sans rougir, profiter de leur expérience sur d'autres points, M. Duruy, dis-je, s'occupe activement des améliorations à introduire dans l'enseignement par l'aspect ; dernièrement encore il annonçait au Corps législatif que les ex-

cellentes cartes allemandes allaient être transcrites par quelques éditeurs français. Grâce à lui, nous verrons bientôt les écoles pourvues de bonnes cartes murales. A force de les regarder tous les jours, les enfants s'imprégneront, pour ainsi dire, de la configuration des différentes contrées, apprendront des noms exacts et s'habitueront à mettre chaque localité à sa place dans leur mémoire. Peut-être leurs parents songeront-ils à jeter aussi quelquefois les yeux sur ces cartes, et y reconnaîtront-ils, non sans un certain étonnement, que le Mont-Blanc n'est pas en Suisse, et qu'Annecy, quoique annexée à la France en même temps que Nice, n'est pas pour cela nécessairement au bord de la mer, malgré ce qu'en dit un dictionnaire géographique.

Pendant que nous sommes en train d'emprunter, empruntons encore à l'Allemagne quelques belles cartes gaufrées et coloriées, comme celles de Schotte, à Berlin; les cartes photo-lithographiées, imitant le relief, de Korn, aussi à Berlin, et le *Petit atlas de géographie élémentaire* du docteur Carl Vogel, directeur de l'école réelle de Leipzig, où, pour la modique somme de 2 fr. 50 c., on trouve six cartes ornées en marge de 207 illustrations représentant les plantes et les animaux caractéristiques de chaque contrée.

J'ai déjà dit que les Allemands, qui sont nos modèles pour les cartes, le sont aussi pour les images. Non seulement elles sont instructives, mais l'exécution en est en général très soignée. On en trouve pour tous les goûts, depuis l'image destinée à donner les notions élémentaires aux tout jeunes enfants, jusqu'à celles dont les ouvriers peuvent orner leur chambrette. Dans la première catégorie, signalons les « images pour l'enseignement par l'aspect et pour l'étude de la langue » (*Bilder für den Anschauung und Sprachunterricht*), publiées par Winckelmann à Berlin. Ce sont de grandes feuilles, dessinées avec beaucoup de talent et coloriées avec goût. Elles servent aux petits enfants à apprendre les noms et à comprendre l'usage des objets représentés; en même temps elles aident la mémoire des grands élèves pour faire avec méthode des compositions sur un sujet ayant rapport aux tableaux. L'un de ces tableaux représente la cour d'une ferme; une petite fille donne du serpolet à un agneau, les canards barbotent dans la mare, un valet de ferme boucle des harnais sur le dos d'un cheval, la jeune fermière jette des grains à diverses espèces d'animaux de basse-cour, les hirondelles sont respectées dans leur chasse aux insectes, tandis que les cigognes nichent sur le toit sans être inquiétées, et pour cause: il en est une qui apporte à ses petits une longue vipère. Vous voyez d'ici l'enseignement, et toutes les déductions que l'on peut tirer pour le respect dû aux animaux utiles. A l'arrière-plan, la riche maison du propriétaire, le jardin avec un ricin sur lequel se nourrissent les bombyx, la serre, dont le contenu provoque tout naturellement les explications de l'instituteur. — Une autre image nous montre la vendange, la cueillette des fruits, l'emploi de la charue, de la herse, du rouleau, du pressoir, et dans le lointain l'exploitation d'une carrière près d'un haut fourneau: cela suppose des journées d'explications sur l'agriculture, l'horticulture, la géologie, les minéraux et la métallurgie.

Parmi les feuilles à deux sous destinées à l'agrément des enfants et des ouvriers, il en est un grand nombre

qui sont de véritables œuvres d'art. Ainsi, à Munich, MM. Braun et Schneider ont édité une collection considérable, sur papier fort et satiné, où les gravures sont de petits chefs-d'œuvre de dessin et de xylographie; il est plus d'une de ces figures que signerait Ludwig Richter. Ici c'est la vie du désert, là les plantes vénéneuses, ou les scènes de chasse dans les Alpes, ou — notez ceci — de charmantes compositions dans le style de Kaulbach, encadrant les strophes des poètes germaniques. Pourquoi nos éditeurs n'emprunteraient-ils pas cette idée de populariser par l'image les vers d'Edouard Plouvier, de Chénier, de Victor Hugo, de Lamartine, au lieu de s'en tenir à des choses de la force des quatrains sur M. de La Palisse? Dans nos classes pauvres, les *images d'un sou*, qui ont inspiré à Autran une de ses plus belles poésies, sont en grande estime; elles remplacent la galerie de tableaux dans la mansarde et dans la chaumière. Eh bien, au lieu d'abrutir les humbles et les petits par des enluminures informes, accompagnant des couplets niais et souvent immoraux, cherchons à relever le goût par l'élévation des idées dans le texte et par le mérite de l'exécution dans les figures. Ce n'est pas un vain rêve que cette épuration du goût par la propagation des bonnes images; au-delà du Rhin c'est depuis longtemps une réalité. Plus d'une fois j'ai entendu des ouvriers, des domestiques, venus d'Allemagne ou de la Suisse allemande, me parler de Schiller et de Goëthe avec une admiration fervente et réciter de mémoire quelques fragments appris à l'école et à la maison au moyen des images. Pour ne citer qu'un exemple, la popularité du *Chant de la Cloche*, de Schiller, est due en grande partie, soit aux compositions gravées sur les dessins de Richter, soit surtout à une image à bas prix où les vers ont pour encadrement d'excellentes gravures.

Un jour peut-être verrons-nous aussi en France l'homme en blouse, instruit à son tour par les images clouées sur la cheminée, dans l'alcôve ou près de l'établi, apprendre par cœur, non plus des complaints et des couplets ineptes et obscènes, mais les strophes de l'*Hymne au Christ*, des *Trois prières*, de *Date lilia*, de la *Jeune captive*.

LOUIS REVON.

GLANURES HISTORIQUES

X

On lit dans le *Journal de Genève* (n° du 23 juillet 1867):

« Hier au soir, une troupe d'enfants des deux sexes a parcouru quelques rues de la ville, précédés d'un mannequin assez grossièrement affublé, et en criant à tue-tête ce refrain énigmatique:

« Tiens bon, Marie-Madeleine,
« Tiens bon, Marie-Madelon! »

« On sait que cette procession singulière, dont l'origine paraît remonter à une haute antiquité, est célébrée tous les ans à pareille époque par les enfants du quartier de la Madeleine avec une parfaite régularité. »

Qu'on nous permette d'ajouter quelques mots à cet article de journal.

L'église de Sainte-Marie-Madeleine, de Genève, se

trouvait, dans l'origine, hors des murs de cette ville; une charte de l'an 1110, publiée par *Guichenon* dans la *Bibliothèque sébastienne*, parle de cette église comme étant située *dans le voisinage du lac, au-dessous de la ville de Genève, infra civitatem Genevensis*, et non à l'intérieur de la ville, comme le dit par erreur M. *André Archinard*, dans son ouvrage intitulé : *Les édifices religieux de la vieille Genève*.

Quand le quartier de la Madeleine fut incorporé à la ville, il s'étendit peu à peu du côté du lac et devint un des plus beaux, des plus riches et des plus prospères de Genève. Le recensement qui fut fait à l'époque des guerres de Bourgogne le prouve d'une manière péremptoire.

Ce quartier, situé à peu de distance de l'évêché, n'avait pas alors toutes ces petites rues qu'on y voit aujourd'hui et qui furent créées sous le gouvernement calviniste.

Lorsque les révolutions du xvi^e siècle décimèrent l'ancienne population genevoise, les idées nouvelles rencontrèrent, dans ce quartier, une vive résistance.

Cette résistance se manifesta, en particulier, par l'opiniâtre attachement que les habitants de ce quartier conservèrent pour la fête de sainte Marie-Madeleine; c'était une manière de faire de l'opposition au régime nouveau qui ne permettait pas même la célébration des fêtes de Noël.

Aussi le refrain que reproduit le *Journal de Genève* n'a-t-il rien d'*énigmatique*. Sa signification est des plus claires et des plus positives. La vieille coutume dont parle ce journal (elle ne se borne pas à une simple procession) fut, autrefois, une protestation énergique, renouvelée chaque année, contre l'état de choses qui s'établissait à Genève dans le xvi^e siècle.

Dès lors, jusqu'à nos jours, sous des formes diverses, cette coutume a persisté sans interruption. Jeunes et vieux prennent part à la fête; aucune mesure n'a pu parvenir à étouffer cette manifestation significative.

Aujourd'hui, elle n'a plus l'importance qu'elle avait jadis; cependant, le sentiment populaire accueille, chaque année, avec enthousiasme, ce jour de fête, et chaque année retentit, dans les rues de la Rome protestante, ce refrain de la vieille Genève, ce refrain bien connu :

« Tiens bon, Marie-Madeleine,
« Tiens bon, Marie-Madelon ! »

JULES VUY.

UN NOËL SAVOYARD

A Monsieur Alphonse Despine.

Annecy, le 14 août 1867.

Monsieur et cher confrère,

En acceptant le titre de membre correspondant de la Société Florimontane, je me suis créé vis-à-vis d'elle des obligations que je ne dois point oublier. Je parcourais, il y a quelques jours, les volumes de la *Revue savoissienne* qu'elle a publiés, et c'est avec un véritable plaisir et un vif intérêt que j'y lisais vos savantes *Recherches sur les poésies en dialecte savoyard*. L'idée m'est alors venue que je pourrais utiliser mon séjour à Annecy et y laisser une trace de mon passage, en même temps que je trouverais le moyen

de concourir au but que vous vous êtes personnellement proposé et que j'apporterais une pierre de plus à votre édifice. Fixé pour quelques semaines sur les bords de votre beau lac, pouvais-je mieux employer mes loisirs qu'en allégeant la dette de la reconnaissance ?

Je suis un chercheur, Monsieur, et, à ce titre, j'ai eu fréquemment le bonheur de rencontrer de précieux documents qui, après avoir attendu dans mes cartons le grand jour de la sortie, ont, un beau matin, pris leur vol en gais collégiens. Je possède encore, sous les verrous, bien des prisonniers de ce genre qui attendent impatiemment l'heure de la liberté; et, si Dieu me prête vie, j'espère qu'ils la connaîtront bientôt. Cette heure a sonné pour l'un d'eux, et c'est vous, Monsieur, qui aurez présidé à sa délivrance. Aussi, est-ce de bien bon cœur que je viens vous offrir, — la plus belle fille ne peut donner que ce qu'elle possède, — une petite fleur que ma main arracha naguères d'un livre où, malgré le temps, elle s'était assez bien conservée, mais où elle paraissait destinée à périr dans l'oubli, la pire de toutes les morts, suivant moi, la plus belle, suivant les esprits chagrins, moroses ou découragés. C'est une fleur de vos montagnes à laquelle un Dauphinois du temps passé avait offert la modeste hospitalité de son poétique herbier, et qu'il avait ainsi réunie à ses congénères de la vallée de l'Isère.

Mais quittons la métaphore et parlons sans images.

En 1771, M. A. Bigillion, curé de Saint-Joseph, à Grenoble, avait formé un petit recueil de diverses poésies, et, entre autres, de huit Noël dauphinois, dont l'un pourtant ne l'était qu'à demi, puisqu'il appartenait à la Savoie. Ce recueil me tomba entre les mains, il y a quelques années, et, en fourmi prévoyante, je copiai avec soin quelques-unes des pièces qu'il renfermait, avec l'intention de les réunir à d'autres chants nationaux collectionnés depuis longtemps par moi et de les publier un jour. Mais M. Gariel, l'actif conservateur de notre bibliothèque grenobloise, m'ayant devancé dans cette publication, et ayant fait un pressant appel à tous ceux qui pouvaient être détenteurs de semblables poésies, je me suis empressé de lui offrir mon butin pour le réunir au sien, et le *Dauphiné*, revue littéraire et artistique grenobloise qui en est à sa quatrième année d'existence, s'en est fait l'éditeur empressé. Vous connaissez, Monsieur, cette excellente petite feuille dont une plume gracieuse a su faire la fortune, en même temps qu'elle chantait quelques-uns des plus beaux sites de votre magnifique pays.

Mais si j'ai offert mes Noël à M. Gariel, je vous ai destiné, comme dirait M^{me} de Sévigné, *le dessus de mes paniers*, en vous réservant celui de ces Noël qui devait vous intéresser plus particulièrement.

ICI se présente une grave objection.

Cette naïve poésie a-t-elle bien conservé toute sa couleur d'autrefois? Est-elle encore ce qu'elle était lors de son entrée dans le monde? Et, en changeant de domicile, en passant peut-être par la bouche de quelque chanteur peu soucieux du nombre et de la quantité, ou par la plume de quelque écrivain incorrect, n'a-t-elle rien perdu de son costume, si je puis m'exprimer ainsi? n'a-t-elle éprouvé aucune sorte de mutilation avant de recevoir l'honnête hospitalité du curé Bigillion?

Hélas! Monsieur, je ne me le dissimule pas: il en est un peu des poésies en dialecte patois comme de ces tribus indiennes dont les membres, poursuivis et traqués par le *Crois ou meurs* d'une civilisation inflexible, puissante et fatale, abandonnent peu à peu leurs vieilles croyances, leurs costumes et leurs mœurs!... Pendant quelque temps encore, on les voit errer et traîner une misérable existence sous leurs oripeaux dénaturés, les remplaçant tour à tour par d'informes débris, rebut de nos cités, dont, comme de grands enfants, ils semblent tout fiers de se parer; puis, un beau jour, ils revêtent complètement l'uniforme livrée

qui, au nom du progrès, envahit le monde. Mais, malgré cette fusion plus apparente que réelle, pendant longtemps encore la couleur de leur visage trahit le secret de leur origine.

Je laisse cette comparaison, que je ne puis m'empêcher de trouver pleine de justesse, pour revenir à nos poésies patoises et pour exprimer de nouveau mes doutes sur la franchise de leur allure, sur la parfaite identité de leur forme actuelle comparée à ce qu'elle fut autrefois. Je n'oserais donc affirmer, Monsieur, que le Noël que je vous offre aujourd'hui ait eu l'insigne faveur de conserver *sans brisure* le dépôt précieux de la langue de vos pères. Ne connaissant pas les idiômes de la Savoie, il m'est impossible de me prononcer à cet égard ; mais, s'il m'est permis de raisonner par analogie, je ne puis m'empêcher d'être frappé de certains traits de ressemblance entre vos poésies et les nôtres, qui me donnent le droit de supposer à cette pièce un lieu de naissance voisin du Graisivaudan. Il s'y trouve telle expression qui nous appartient et qui n'existe pas, que je sache, dans vos patois de la Haute-Savoie.

Mais vous êtes, mieux que moi, apte à trancher une question dont ma qualité d'étranger m'interdit la solution, et je me contenterai, Monsieur, de vous soumettre mon Noël tel que je l'ai trouvé dans le recueil mentionné plus haut, tel que je l'ai transcrit sans en rien omettre, sans y rien changer, sans y rien ajouter. Je me permettrai seulement d'y joindre quelques notes destinées à éclairer les passages du texte qui seraient trop obscurs pour quelques-uns de mes lecteurs peu familiarisés avec notre vieux langage.

NOËL EN SAVOYARD.

Sur l'air : *Heureuse innocence*, etc.

Cour una nouvellà
Qu'en Betellean
Say conta poucellà (1)
A fay on enfan,
Quay on Dieu su terrà ;
Car l'Anze la di,
Que narin plu la guerrà
Causa cy peti (2).

Sacon (3) lo va vayre,
Et on dit to fran
Que l'on det bin craire
Qu'on zor sera gran,
Et que la zacina (4),
Que fa oraison,
Porte bin la mena
D'être de maison.

Cy Dieu adorablo
Ay mal'entrivà (5) :
Comm'on miserablo
Na lavin trovà,
Din l'aytablo à vache,
Su pailly cuscha,
Marma (6) sen qui fache.
Et no za tuscha.

Arimaio (7) sa Maire
Sa pâ lacoutra ;
Sen qui que fo faire,
Zanna lia montra ;

(1) *S'est conté, on raconte qu'une pucelle.*

(2) *Que nous n'aurons plus la guerre à cause de ce petit.*

(3) *Chacun.*

(4) *L'accouchée ; en patois du Dauphiné, gisen.*

(5) *Peut-être : Est mal établi, entouré, ou quelque chose de semblable ?*

(6) *Je ne sais pas la valeur de ce mot. Faudrait-il lire : Mais ce qui fâche, ou quelque chose comme : il se plaint, ce qui fâche ?*

(7) *Marie, sans doute ?*

Et d'una buschally (1),
Que no-z-in brûlà
Contra la mourailly,
No lain regallà (2).

Où let san baretta (3)
Et san bressilion (4) ;
Zan de la Caretta
Pren son barillion,
Lo present'o peyre ;
Mais celly Villiard (5)
Vollive pâ beyre
San on Savoyard (6).

Cy Motet plourave
Quand nou sin parti,
Margot lo flatàve
Et dit : mon peti,
No vo vindran veyre,
Et, din nostron cour,
Vo pouvi bin craire
Que sari tozor.

O se boutt' a rire
Après pro plorà (7) ;
Et, ne fau tou dire,
No lin adorà.
No zin baizia terra,
Avin demandà
De fini la guerra :
O l'at accordà.

Toute le perrosse
De nobla Savoye
On sonna le closse ;
Et, de granda zoye,
Sacon fa la festa
De cetti Motet,
Et sacon s'apresta
A mizié crozet (8).

Je ne sais si, pendant les fêtes qui se préparent à Annecy,

..... Sacon s'apresta
A mizié crozet ;

Mais ce que je sais bien, Monsieur, c'est que

Vo pouvi bin craire
Que sarai tozor

Votre tout dévoué confrère,

GUSTAVE VALLIER (de Grenoble).

LES GRAINS DE SABLE DE L'HISTOIRE DE SAVOIE

Pour que la *Revue savoisienne* soit toujours plus un recueil utile où l'on puisse trouver tout ce qui intéresse notre pays, il serait bon, je crois, d'y enregistrer les moindres faits acquis journallement sur notre histoire dans les détails si nombreux et si variés qu'elle comporte. Depuis quelques années, on ne réunit pas seulement dans les musées d'antiquités les bijoux, les armes, les médailles, en un mot les monuments qui sont pré-

(1) *Un fagot de petit bois.*

(2) *Régale, réjouit, réconforté.*

(3) *Bonnet.*

(4) *Langes.*

(5) *Vieillard.*

(6) *Allusion au proverbe : Un Savoyard ne boit ni ne p... jamais seul.*

(7) *Il se mit à rire après avoir (prou) beaucoup pleuré.*

(8) *Soupe de pâte au lait, taillée de diverses façons, suivant les localités ; en Dauphiné, comme dans la vallée supérieure de l'Isère en Savoie.*

cieux et complets, mais on y apporte et on y classe avec sagesse et au grand profit de l'archéologie, les plus menus fragments de poterie, de tissus ou de bronze qui témoignent de l'état de la civilisation aux différents âges. Il doit en être de même pour toutes les autres branches des études historiques. Toutes les plus petites notions nouvelles relatives à la topographie, à la biographie, aux vicissitudes politiques, sociales ou religieuses de la Savoie, à ses progrès dans les sciences, les lettres et les arts, aux coutumes de ses habitants, à l'ancien état de l'agriculture, de l'industrie et du commerce dans ses vallées, tous ces petits renseignements qui surgissent à chaque instant, que leur exiguité semble d'abord devoir faire négliger et qui sont souvent aussitôt égarés que retrouvés, doivent être recueillis avec soin et consignés quelque part. Je me propose de le faire sous le titre de *Grains de sable de l'histoire de Savoie*. Comme le sable, élément du mortier qui relie les gros matériaux d'un édifice, ils serviront sans doute de lien entre des faits plus importants qui, sans leur secours, resteraient peut-être longtemps isolés les uns des autres et incompris.

En attendant une classification plus commode, ils seront placés sous ce titre général, dans l'ordre où ils se produiront, avec une petite étiquette en italique pour attirer l'attention du lecteur ou du travailleur sur la branche spéciale à laquelle ils se rapportent.

1. *Histoire*. — On lit dans le compte particulier du bailli de Chalon-sur-Saône, Girard de Longchamp, de l'année 1353 :

• Bertholomy Vaicher nauetier (batelier) et pauvres homs pourceque bauldement il avoit dit en plusieurs lieux que li comtes de Savoie vailloit mieulx que li rois de France, quar li comtes de Savoie ne soffroit en tout son pais nulles impositions et li rois les soffroit en son pais. Pour ce compousat au bailli a 14 frans. » (Arch. de la Côte-d'Or.)

2. *Bibliographie*. — François Pomar a imprimé à Annecy, en lettres rondes et avec des gravures sur bois, un livre d'heures dont voici le titre fort instructif :

Sequuntur Horæ gloriosissimæ Virginis, Dei genitricis Mariæ secundum ordinem divi monasterii sanctorum Eugendi (1) et Claudii. Ordinis sancti Benedicti, ad Romanam ecclesiam nullo medio pertinentis per venerabiles viros et dominos dicti monasterij noviter correctæ. Annesiaci per Franciscum Pomardum (s. d.); in-16.

Il n'y a pas de date, mais il y a un almanach de 1543 à 1555. Sur le titre il y a une Vierge entre un saint et un évêque. Dans le volume il y a dix grandes figures dont la huitième représente *la Mort terrassant les rois*, et plusieurs petites. Les encadrements des pages dans le goût italien portent les lettres *F. P.* (François Pomard ?) souvent répétées. (Cat. de la bibl. de M. Ambroise-Firmin Didot.)

3. *Iconographie*. — La bibliothèque d'Arras possède un recueil de portraits au crayon faits dans le courant du XVI^e siècle (n° 266 des manuscrits).

Beaucoup de ces portraits ont été gravés, mais le recueil est volumineux et plusieurs de ces portraits sont encore inédits, entr'autres le portrait de Charlotte de Savoie, épouse du roi Louis XI.

(1) Saint-Oye

4. *Biographie*. — En 1863, notre compatriote Francisque de Lachenal, alors conseiller à la cour d'appel de Cagliari, émettait dans une brochure intitulée : *Les Adempries et les chemins de fer*, l'idée de frapper une monnaie fédérale européenne qui, en faisant disparaître cette multitude de monnaies si diverses de poids, de titre, etc., en usage chez les différentes nations de cette partie du monde, détruirait une des principales entraves au commerce international. Il présentait aussi l'exécution de cette idée comme un acheminement à l'usage d'une monnaie universelle. Il s'occupait même des types de cette monnaie qui devrait, disait-il, porter d'un côté celui de la confédération, de l'autre celui du pays où elle serait frappée.

5. *Archéologie*. — M. l'avocat Tavernier, de Taninges, m'apprend que l'on a trouvé des antiquités romaines au hameau de Ley, commune de Mieussy, briques, cippes, inscriptions, et il me signale une de ces dernières incrustée dans le mur d'une maison de ce hameau. Cette inscription mentionne l'accomplissement d'un vœu fait par une femme du nom de *Terentia* à une divinité locale.

6. *Biographie*. — Robert Lyonnet, dont Grillet fait un médecin savoyard, d'Annecy (V. tom. I, page 289), était du Puy-en-Velay, ville du département de la Haute-Loire. Grillet a été trompé par l'épithète *Aniciensis*, placée à la suite du nom de Lyonnet sur le titre de ses ouvrages. Mais l'ancien nom du Puy-en-Velay est *Anicium*, *Anicium Velavorum*, etc. Si Grillet eût tourné deux ou trois feuillets il aurait vu que les préfaces de Robert Lyonnet sont datées d'*Anicium Velavorum* et cela lui aurait donné à réfléchir.

F. RABUT,

Professeur d'histoire à Dijon.

ERRATA. — Dans l'article bibliographique relatif à la *Note sur la Villa Quadrupienne*, publié par M. Rabut dans le n° du 15 juillet, il est dit que *Carouge* est située sur la rive droite et *Meinier* sur la rive gauche de l'Arve. C'est l'inverse qu'il faut lire.

Dans le même article, ligne 14, au lieu de *description*, lire *discussion*.

PRIX DÉCERNÉS PAR L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

L'Académie des inscriptions et belles-lettres a tenu sa séance publique annuelle le 2 août.

M. Guigniaut, le secrétaire perpétuel, a lu une intéressante notice sur M. Hase, grand helléniste et l'un des plus savants philologues modernes. M. Hase était né en 1780 à Sulza, en Thuringe, et il avait quitté la patrie allemande pour venir tenter la fortune à Paris. Ce fut après avoir éprouvé de fréquents déboires qu'il entra comme employé, en 1805, au département des manuscrits de la bibliothèque impériale ; telle fut l'origine de sa fortune scientifique. M. Hase, mort en 1864, à l'âge de 84 ans, assis devant sa table de travail, compte parmi les savants qui ont le plus illustré l'Académie.

M. Miller a lu ensuite un travail sur les ambassades de Michel Psellus auprès d'Isaac Comnène, et a appelé les prix du concours de 1867.

M. Lecoy de la Marche, ancien archiviste de la Haute-

Savoie et membre correspondant de la Société Florimontane, a obtenu un prix de 2,000 fr. pour un mémoire sur l'histoire religieuse et civile du XIII^e siècle, d'après les documents religieux.

Le prix Gohert a été décerné à M. Olleris, doyen de la faculté des lettres de Clermont-Ferrand, pour son ouvrage sur les *Œuvres de Gerbert*. Le second prix a été continué à M. Léon Gautier pour ses *Épopées françaises*.

Le prix de 3,000 fr., fondation Bordin, a été donné à M. Adolphe Neubauer, pour un mémoire sur la *Paletine*.

Des médailles ont été décernées, pour les travaux sur les antiquités de la France, à MM. de Lépinois, Lucien Merler, E. Giraud et Ernest Desjardins. MM. Mabile, Gyss, Simonnet, Puiseux, de la Pilorgerie et René de Mas-Latices ont obtenu des mentions honorables.

Le prix de numismatique a été remporté par M. Aloys Reiss.

J. P.

BULLETIN

SOCIÉTÉ FLORIMONTANE

Séance du 14 août 1867

PRÉSIDENCE DEM. CAMILLE DUNANT

En ouvrant la séance, M. le Président remercie M. le vicomte de Gauville, préfet de la Haute-Savoie, de ce qu'il a bien voulu venir prendre part aux travaux de la Société.

M. de Gauville répond en quelques mots au président et lui promet d'accorder à la Société tout son concours moral.

M. le Président donne lecture d'une lettre de M. le Ministre de l'instruction publique accusant réception de la réponse faite à S. Exc. par la Société relativement aux collections industrielles à introduire dans les écoles. M. le Ministre accepte avec reconnaissance l'offre faite par M. L. Revon de prêter son concours à la création des dites collections.

M. Eloi Serand, archiviste, dépose sur le bureau les dons faits à la Société et les échanges reçus.

M. Ducis annonce que dans un récent voyage en Italie, il a mis la Société en rapport avec deux archéologues les plus distingués de Rome. M. le chevalier Jean-Baptiste de' Rossi, professeur d'archéologie, offre le premier semestre de 1867 de son *Bullettino di archeologia cristiana, anno quinto*. Entre autres objets reproduits dans ce volume figure un plan des cimetières chrétiens et juifs dans les catacombes qui longent la voie *Appia*, et dont deux ont été retrouvés seulement l'année dernière.

M. le commandeur P.-Hercule Visconti, commissaire des antiquités et président du collège philologique de l'université romaine, offre la *Stazione della Coorte VII dei Vigili*, dont la découverte s'est également faite depuis peu dans la région trans-tévérine. M. Visconti est disposé à continuer avec le musée d'Annecy les échanges qu'il avait commencés, il y a quelques années, avec M. Serand par l'envoi d'une des plus rares collections d'as romains. — Adopté à l'unanimité.

M. L. Revon fait connaître que la Société des antiquaires de Zurich (Suisse) est disposée à échanger ses publications contre celles de la Société. Cette proposition est adoptée à l'unanimité.

Sur la proposition de divers membres, la réunion nomme membre effectif de la Société Florimontane M. François Descôtes, avocat à Rumilly, collaborateur de la *Revue savoisonne* et auteur de plusieurs publications historiques; et membres correspondants :

MM. Gariel, bibliothécaire de la ville de Grenoble ;
Benjamin Dufernex, avocat à Genève ;
Pascal Jourdan, ingénieur civil à Alger.

M. Vallier, de Grenoble, membre correspondant, fait une communication au sujet des 11,000 médailles romaines acquises l'année dernière par la Société. M. Vallier a bien voulu se charger du classement de ces médailles pendant son séjour à Annecy.

Le même membre donne lecture d'un *Noël* en patois savoyard

et l'accompagne de quelques explications intéressantes qui seront insérées dans la *Revue*.

M. L. Revon fait une communication sur le jaspé de Saint-Gervais; il attire l'attention de la Société sur l'exploitation de cette pierre et sur les diverses applications que l'industrie va en faire.

M. Ducis annonce que les archives des Barnabites de Saint-Charles aux Catinari à Rome contiennent une quantité de travaux inédits d'une de nos plus célèbres illustrations, le cardinal Gerdil Jean-François (en religion Hyacinthe-Sigismond), qui, en 1800, avait obtenu, au premier tour de scrutin, la majorité absolue des suffrages pour être pape, n'eût été sa nationalité de Français; il était né à Samoëns, en Savoie. Les Barnabites ajoutent chaque année quelques nouvelles publications à la collection déjà si riche des œuvres de ce savant professeur, dont la réputation est telle encore à Turin qu'un journal philosophique vient de s'y fonder sous le nom de *Il Gerdil*.

M. Serand fait connaître à la Société l'existence de deux manuscrits de Besson, dont l'heureux possesseur, M. le docteur Favre, de Faverges, a bien voulu lui laisser prendre l'extrait intitulé : *Relation de l'entrée solennelle qu'Anne de Lorraine, duchesse d'Aumale, doctière de Genevois et Nemours, fit à Annecy en ayant obtenu l'agrément de S. A. R.* Cette pièce comble, pour notre histoire, une lacune des registres de délibérations de la ville d'Annecy à la date du 19 février 1634.

Le même membre offre à la Société le portrait gravé d'une illustration savoisonne peu connue jusqu'à ce jour. On lit au bas cette légende :

R^e Père Jacques Hyacinthe Moran Prédicateur zélé et apostolique de l'ordre des F. F. Precheurs. Né à Annecy et décédé à Avignon le 30 janvier 1735 âgé de 78 ans.

M. Jules Philippe donne lecture de la suite de son travail sur Jean Menenc, travail en cours de publication dans la *Revue*.

DONS ET ÉCHANGES

1^o Mémoires de l'Académie impériale de Dijon ; — 2^o Bulletin de la Société vaudoise des sciences naturelles ; — 3^o Mémoires et documents publiés par la Société savoisonne d'histoire et d'archéologie ; — 4^o Bulletin de la Société de climatologie algérienne ; — 5^o Le Globe, journal géographique, organe de la Société de géographie de Genève ; — 6^o Memoria sopra i nuraghi di Sardagna pel canonico, comm. Giovanni Spano, don de l'auteur ; — 7^o Revue de la press spéciale sur le projet de Bibliothèque et de Musée de la ville de Grenoble, par C. Perrin, don de M. H. Gariel ; — 8^o Tapisseries représentant les amours de Gombant et Macée, par H. Gariel, don de l'auteur ; — 9^o Notice sur M. Fauché-Prunelle, par H. Gariel, don du même ; — 10^o Faussesé du préambule de la charte XVI du 2^e Cartulaire de l'Eglise de Grenoble, par H. Gariel, don du même ; — 11^o Bibliothèque et musée de Grenoble, réponse à M. le D^r Leroy, par H. Gariel, don du même ; — 12^o Bibliothèque et musée de Grenoble, réponse à la lettre signée : le Doyen de la Faculté de droit de Grenoble, Burdet, par H. Gariel, don du même ; — 13^o Etude sur le calendrier Copte et ses éphémérides, par E. Tissot, d'Annecy, ingénieur au Caire, don de l'auteur ; — 14^o Thèse pour la Licence présentée à la Faculté de droit de Nancy, par F. Descôtes, de Rumilly, don de l'auteur ; — 15^o Revue archéologique ; — 16^o Revue du Lyonnais ; — 17^o Revue des Sociétés savantes ; — 18^o Journal de la Société centrale d'agriculture du département de la Savoie ; — 19^o Journal des connaissances médicales pratiques, de M. Caffé ; — 20^o L'Union magnétique ; — 21^o le Mont-blanc ; — 22^o le Léman ; — 23^o le Courrier de Savoie ; — 24^o l'Industriel savoisien ; — 25^o l'Echo du Salève.

Pour extrait conforme :

Le secrétaire, JULES PHILIPPE.

On vient de découvrir, dans des décombres, au village de Leschaux, sur la route d'Annecy en Beauges, cinq doublons d'or frappés au vieux coin d'Espagne. Ces pièces ont sans doute été apportées dans cette localité pendant l'invasion de la Savoie par les Espagnols, en 1742.

On a trouvé récemment, dans un des jardins du faubourg des Balmettes d'Annecy, un florin d'or de Forence, de la fin du XIII^e siècle.

Le Directeur gérant, J. PHILIPPE.

ANNECY. — TYP. THÉSIO.

ON S'ABONNE

EN FRANCE

Par un bon postal à l'ordre du Directeur ;

A L'ÉTRANGER

Par un effet sur une maison d'Annecy.

La Revue rendra compte des ouvrages dont deux exemplaires lui auront été adressés.

REVUE SAVOISIENNE

JOURNAL PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ FLORIMONTANE D'ANNECY

PARAISANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Histoire — Sciences — Arts — Industrie — Littérature

La Société laisse à chaque auteur la responsabilité entière des opinions qu'il émet.

ABONNEMENT

France. . . . 6 fr.
Italie et Suisse . 7 »

PAYABLE D'AVANCE

On ne reçoit que des abonnements annuels.

Les communications de tous genres adressées à la Revue savoissienne doivent être affranchies.

SOMMAIRE. — Le trésor des Fins d'Annecy, par M. Gustave Valier. — A propos de saint François de Sales, par M. Jules Vuy. — Bibliographie historique de la Savoie, par M. F. Rabut. — Chronique musicale, par M. Johannès Weher. — Bibliographie : *Feuilles au vent* de M. Claudius Lochon, par M. Antony Dessaix. — Bulletin.

LE TRÉSOR DES FINS D'ANNECY

LETTRE A M. LE V^{ie} GUSTAVE PONTON D'AMÉCOURT

Président de la Société française de numismatique et d'archéologie.

Monsieur et cher confrère,

Je vous écris d'Annecy.

Vous allez penser peut-être que j'ai l'intention de vous faire assister aux cérémonies religieuses dont cette ville honore ses saints ou aux fêtes vénitiennes de son Orphéon ; de vous conter mes explorations à travers sa bibliothèque et ses musées, mes excursions au Val de Fier et dans la vallée de Thônes, mes pérégrinations aux maîtres légendaires de Montrotier et de Menthon, mes visites à l'abbaye de Talloires et au château des Sires de Genevois et de Nemours ; de vous fabriquer du renouveau avec Jean-Jacques, M^{me} de Warens et M^{lle} Galley ; de vous narrer ceci, cela, et plusieurs choses encore...

Eh bien ! Monsieur, détrompez-vous. Je laisse de côté tout ce qui est aimable, pour ne vous entretenir que de choses sérieuses par elles-mêmes, maussades... pour le public, mais remplies d'attrait pour qui a mordu à la pomme. A vous, enfant d'Eve, je viens vous parler de numismatique.

A tout seigneur tout honneur. Je vous dirai d'abord — dût le rouge de la modestie colorer un instant les joues de la Société Florimontane — quelques mots de cette réunion savante, la première Académie française, ne vous en déplaise, puisqu'elle vit le jour, grâce à saint François de Sales et au président Favre, avant l'institution dont Richelieu, une trentaine d'années plus tard, devait doter la France. Je ne veux pas vous répéter cependant ce que M. Francis Wey (1) a si bien dit avant moi, et je me contenterai de vous parler du rôle éminemment patriotique que cette Société a su

s'imposer avec sagesse et qu'elle remplit avec persévérance et avec succès.

La Société Florimontane ressemble au premier abord, je dois l'avouer avec franchise, aux autres associations de ce genre. Composée d'un certain nombre de membres, — je parle seulement des membres résidents, — elle offre comme ses sœurs de tous les pays, une majorité expectante qui vit sur la réputation d'une minorité active, comme le gui vit aux dépens du chêne : le plus grand nombre se pare du titre, quelques-uns seulement le méritent par leurs travaux. Toutes les abeilles d'une ruche ne sont pas destinées à faire du miel... Mais quelle vigueur de tempérament ! quel zèle ! quel amour du pays ! Quelques individualités militantes suffisent — le secret de leur réussite ne serait-il point dans leur petit nombre ? — à donner à leurs travaux cette unité de vue, cet intérêt de localité qu'ils n'obtiendraient peut-être pas, s'il se trouvait parmi eux plus d'écrivains et de penseurs portés à transformer leur académie de province en Société savante universelle, comme cela se pratique beaucoup trop souvent ailleurs.

Passionnés pour l'histoire et les souvenirs glorieux de leur patrie, nul soin ne coûte à ces hommes, aucune peine ne les rebute, ils ne reculent devant aucun dévouement... Et si n'était la stricte économie que leur impose le modeste budget de la Compagnie, si n'était le nerf de la guerre qui leur fait un peu défaut, il y aurait en eux de rudes concurrents pour les marchands et les amateurs de Genève et de Lyon, qui viennent, trop souvent, hélas ! leur enlever, à leur barbe, les riches épaves du passé que le hasard fait si fréquemment surgir du sol du vieil Annecy.

Disons-le de suite à sa louange : la Société Florimontane a semé, et maintenant elle récolte. Si quelques trouvailles prennent encore la route de l'étranger, l'appel que la Société a fait à ses compatriotes, les bons conseils de la *Revue savoissienne*, son organe auprès du public, et la création intelligente d'un musée archéologique que la rare obligeance de M. Revon sait mettre à la portée de tous, ont suffi à modifier sur ce point les habitudes des temps passés. Ce musée est très fréquenté par la population, dont les idées ont subi une transformation complète, soit par le sentiment de l'utilité commune, soit par celui de la curiosité éveillée, soit enfin par cet égoïsme que tout le monde est fier d'avouer quand on peut le décorer du nom d'esprit de famille ou d'amour-propre national.

(1) *La Haute-Savoie*, récits d'histoire et de voyage, Paris, 1865.

M. Eloi Serand, un de ces hommes de cœur et de dévouement dont je parlais tout à l'heure, me disait, il y a quelques jours :

« Dans l'appel qu'elle a fait au pays, la Société Florimontane a trouvé partout le concours le plus obligeant et le plus dévoué. Sans lui, bien des richesses lui échapperaient. Ces notables accroissements de matériaux précieux pour l'histoire de notre province, recueillis avec persévérance et qui jettent aujourd'hui tant d'éclat sur les vitrines de notre musée, ne sont-ils pas dus en partie au désintéressement de nos compatriotes, qui considèrent avec juste raison ce dépôt comme un patrimoine commun et que rien ne peut aliéner, par conséquent que rien ne peut détruire ? Une découverte a-t-elle lieu dans nos environs, c'est avec un empressement vraiment remarquable, avec le sentiment d'un devoir accompli, que chacun accourt prévenir la Société. Avec quel généreux orgueil n'a-t-on pas, maintes fois, abandonné en faveur de nos collections le produit tout entier d'une trouvaille !

« Les orfèvres de notre ville, oui, les orfèvres eux-mêmes, — et l'on n'en pourrait pas dire autant dans beaucoup de villes de ma connaissance où ils se montrent indifférents ou rapaces, — les orfèvres ont droit à une large part dans nos remerciements. Nous n'avons plus à redouter de leur part le vandalisme d'un de leurs pères qui, en 1830, convertit en lingot, d'une valeur intrinsèque de 900 francs, tout un trésor de médailles gauloises découvert à Veyrier, sur les bords même de notre lac !... Nous sommes toujours avisés en temps utile des acquisitions qui se font, et nous avons la préférence sur tout autre, le plus souvent au prix même de revient. »

Ah ! mon cher confrère, que ces paroles de M. Serand étaient douces pour mes oreilles ! Voilà donc un petit pays, une petite ville perdue dans ses montagnes, qui donne l'exemple à des centres plus importants, à des cités de plus de renom, ou tout au moins de prétentions plus élevées, et qui a le bon sens de comprendre qu'en conservant les antiquités dans la localité même à laquelle elles appartiennent, on leur donne un intérêt que bien souvent, hélas ! elles ne peuvent conserver ailleurs.

En voulez-vous un exemple de plus ?

Je suis arrivé à Annecy pour avoir l'heureuse chance de le constater autrement que par les yeux ; je veux vous adresser, pour que vous en fassiez part au monde numismatique dans l'*Annuaire* que notre chère Société publiera l'an prochain, un travail complet sur une curieuse découverte.

I

Le 26 mars 1866, un propriétaire des Fins d'Annecy, au lieu dit *derrière Notre-Dame-de-Pitié*, M. Bonnetti, faisant miner son champ, rencontrait, à trente centimètres de profondeur, la partie inférieure d'un vase de terre grossière (1),

(1) J'ai dessiné moi-même très exactement ces vases dont voici les dimensions :

Le n° 1 a 220 millim. de diamètre sur 175 millim. de hauteur et 120 millim. de base.

Le n° 2 a 242 millim. de diam. sur 100 millim. de hauteur et 220 millim. d'orifice.

Le n° 3 a 270 millim. de diam. sur 50 millim. de hauteur.

Pour ce qui concerne les deux derniers, chacun sait aujourd'hui que l'invention de l'étamage est due aux Gaulois qui étaient passés maîtres dans cet art et fabriquaient des produits si brillants qu'on pouvait à peine

N° 1.



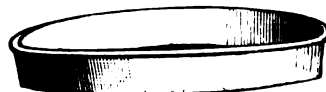
contenant une masse oxidée de petits bronzes du Bas-Empire, et, à côté, un autre vase en cuivre étamé, à panses arrondies,

N° 2.



recouvert d'un récipient de même métal, mais de forme droite, qui lui servait de couvercle,

N° 3.



et rempli de ces mêmes monnaies de l'époque de la décadence. Cette découverte avait lieu à quelques mètres seulement de l'endroit où, le 2 février précédent, M. Bonnetti avait déjà exhumé trois amphores, et où, en 1854, il avait mis à jour les restes d'une forge, trois enclumes et deux gros marteaux.

A peine cette découverte était-elle faite, que l'heureux propriétaire s'empressait d'en prévenir la Société Florimontane ; et M. Eloi Serand, accourant un des premiers, s'emparait du trésor, et, à part un petit nombre de pièces qui s'égarèrent au premier moment dans les mains de quelques curieux, empêchant, en l'emportant chez lui, une dilapidation si facile en pareille circonstance. Acquis par la Société, cette précieuse trouvaille, dont la *Revue savoissienne* avait entre-tenu ses lecteurs (1), dut être soumise à un inventaire qui, pour des raisons indépendantes du bon vouloir de celui à qui ce soin avait été délégué, fut ajourné à des temps plus propices.

C'est dans ces circonstances que mon heureuse étoile m'a conduit à Annecy dont je voulais parcourir tous les environs ; mais, les grosses chaleurs aidant, je me suis bien vite laissé prendre à l'appât d'un dépouillement de ce genre, et j'ai mis au service de mes confrères mes loisirs et ma bonne volonté. Je me suis mis résolument à l'œuvre, et ce n'était pas une petite affaire : 30 kilogrammes de monnaies couvertes de fortes couches d'oxyde, adhérentes entr'elles pour la plupart, et repré-

discerner chez eux l'art des étameurs de celui des argentiers. C'est ce qu'ils nommaient *ara isocostita*, airains étamés ; et les Romains leur empruntèrent cet art pour en décorer leurs ouvrages d'airain, pour lesquels ils employaient le plomb blanc. Plus tard, les Gaulois étendirent l'étamage d'argent, et non plus d'étain, à un grand nombre d'ornements et l'appliquèrent surtout aux mors des chevaux, aux harnais d'attelage, etc. Les habitants d'Alise et de Bourges se disputent l'honneur de cette invention.

(1) Voir la *Revue savoissienne* de 1866, pages 26 et 35.

sentant, en somme, une époque peu attrayante pour l'étude !... Je vous avoue que ma persévérance a été plus d'une fois à l'épreuve... Mais enfin je suis arrivé au bout de mon travail, et je ne regrette pas les longues heures que je lui ai consacrées, quoique le résultat soit moins important que mon imagination ne s'était plu à le rêver.

Voici la liste de ces monnaies, d'après le dépouillement que j'en ai opéré avec beaucoup de soins.

CARACALLA . (196-217 de J.-C.)
Venus victrix, Vénus tenant un casque . . . 1

SEV. ALEXANDER . (211-235)
Annona avg., l'Abondance tenant un gouvernail et une corbeille d'épis . . . 1

HER. ETRVSCVS . (249-251)
Pietas avgg., Mercure . . . 1

TREB. GALLVS . (251-254)
Pax aeterna, la Paix . . . 1

VALERIANVS . (253-260)
Annona avg., l'Abondance . . . 1
Conservat. avgg., Apollon ten. une branche de laurier et la lyre . . . 1
Felicitas avgg., la Félicité . . . 3
Fides militom, la Foi ten. deux enseignes . . . 1
Iovi conservat., Jupiter . . . 1
Liberalitas avgg., la Libéralité . . . 1
Oriens avgg., le Soleil ten. un fouet et passant à g. . . 3
Pax avgg., la Paix . . . 1
Victoria avgg., la Victoire. (2 types) . . . 6
Incertaine . . . 4

MARINIANA . (253-254)
Consecratio, Paon enlevant l'Impératrice . . . 1

GALLIENVS . (253-268)
Abundantia, l'Abondance . . . 3
Aequitas avg., l'Équité ten. une balance . . . 3
Aetern. vel aeternitas avg., le Soleil ten. un globe . . . 156
Annona avg., (divers types) . . . 5
Apollini cons. avg., Centaure tirant de l'arc . . . 52
Id. Centaure jouant de la lyre . . . 47
Id. Griffon . . . 35
Apollo conser., Apollon. (2 types) . . . 5
Bon. even. avg., Bonus-Eventus ten. une patère . . . 8
Cohh. praet. vii. p. vi. f., Lion radié . . . 1
Concor. avg., la Concorde assise . . . 6
Conservat. pietat., l'Empereur relevant un enfant . . . 5
Dianae cons. avg., Cerf à g. ou à d. . . 44
Id. Biche à g. ou à d. . . 57
Id. Antilope à g. ou à d. . . 210
Diana felix, Diane chasseresse . . . 2
Fecunditas avg., la Fécondité ten. la main sur la tête d'un enfant . . . 1
Felici. vel Felicit. vel Felicitas avg., la Félicité debout. (2 types) . . . 9
Felicit. publ., la Félicité assise . . . 1
Fides exerci. vel exercit., la Foi ten. deux enseignes . . . 1
Fides milit. vel militom, la Foi militaire. (3 types) . . . 2
Fort. vel Fortuna redox, la Fortune assise . . . 11
Fortuna redox, la Fortune debout . . . 476
Genius avg., Génie ten. une patère; derrière lui, une enseigne . . . 1
Genius exerci., Génie ten. une patère . . . 1
Hercoli cons. avg., Sanglier . . . 1
Indulg. avg., l'Espérance passant . . . 1
Indulgent. avg., Figure assise . . . 4
Indulgentia avg., Figure deb. accoudée sur un cippe . . . 7
Jovi cons. avg., la Chèvre Amalthée à g. ou à d. . . 68
Jovi conserva. vel conservat., Jupiter ten. un foudre . . . 1
Jovi propognat., (même type) . . . 35
Jovis stator., vel *Jovi statori*, (même type) . . . 3

A reporter. 3 49 1163

Report. 3 49 1163
Jovi vltori, Jupiter lançant un foudre . . . 7
Laetitia avg., la Joie . . . 17
Leg. i. ital. vii. p. vii. f., Capricorne . . . 4
Leg. ii. adi. vi. p. vi. f., Pégase . . . 1
Leg. vii. cl. vii. p. vii. f., Bœuf . . . 1
Leg. ixxx. vi. p. vi. f., Capricorne . . . 1
Libert. vel Libertas avg., la Liberté (2 types) . . . 10
Liberal. avg., la Libéralité . . . 1
Libero p. cons. avg., Panthère . . . 48
Mars vltor, Mars au ten. la haste et un trophée . . . 1
Marti pacifero, Mars, en costume de guerre, ten. une branche d'olivier et la haste . . . 3
Neptuno cons. avg., cheval marin . . . 67
Oriens avg., le Soleil ten. un fouet (2 types) . . . 17
Pax aeterna avg., la Paix debout . . . 42
Pax avg. vel avgg., la Paix, (3 types) . . . 15
Pax publica, la Paix assise . . . 3
Pietas avg., la Piété devant un autel . . . 18
P. m. tr. p. vii. cos., l'Empereur togé, assis et ten. un globe . . . 2
P. m. tr. p. vii. cos., l'Empereur togé deb. devant un autel . . . 3
P. m. tr. p. xvi. cos., Figure nue debout, ten. un globe et la haste . . . 2
Pudicitia, la Pudeur debout . . . 2
Provi. vel Provid. vel Providen. vel Providentia avg., la Providence, (3 types) . . . 7
Salus avg., Hygiène et son serpent. (2 types) . . . 25
Id. Esculape . . . 6
Securit. avg., la Sécurité debout et accoudée sur un cippe . . . 1
Securit. orbis, la Sécurité assise et accoudée . . . 4
Securit. perpet., la Sécurité debout et accoudée sur un cippe . . . 4
Secur. tempo., (même type) . . . 3
Spes avg., l'Espérance . . . 1
Spes publica, (même type) . . . 2
Soli cons. avg., Pégase . . . 80
Vberitas avg., l'Abondance . . . 3
Venus victrix, Vénus ten. un casque . . . 4
Victoria aet., la Victoire ten. une couronne et une palme . . . 1
Victoria avg., (même type) . . . 1
Victoria avg. iii., (même type) . . . 2
Virtus avg., Mars debout. (3 types) . . . 15
Virtus avgvati, Mars debout et ten. une branche de laurier . . . 34
Incertaines . . . 5

SALONINA . (253-268)
Avg. in pace, Femme assise, ten. une branche d'olivier . . . 4
Fecunditas avg., la Fécondité. (2 types) . . . 3
Juno avg., Junon assise, ten. un enfant sur la main d. et un autre enfant emmaillotté sur le bras g. . . 1
Juno conservat., Junon deb.; à ses pieds, un paon . . . 2
Junoni cons. avg., Biche . . . 15
Juno regina, Junon debout. (2 types) . . . 47
Pietas avg., la Piété debout. (2 types) . . . 2
Pietas avgg., la Piété assise, tendant la main à deux enfants . . . 1
Pudicitia, la Pudeur debout. (2 types) . . . 3
Securit. perpet., la Sécurité accoudée sur un cippe . . . 1
Venus genetrix, Vénus debout, la main sur la tête d'un enfant . . . 1
Venus vict. vel victrix, Vénus debout, ten. un casque . . . 6
Vesta, Vesta assise. (2 types) . . . 5
Incertaines . . . 3

SALONINVS . (253-259)
Felicitas avg., la Félicité debout . . . 1
Jovi crescenti, Jupiter enfant sur la chèvre Amalthée . . . 1
Pietas avgg., Instruments de sacrifice . . . 1
Princeps juventut., l'Empereur debout; à ses pieds, un captif . . . 1

A reporter. 3 212 2395

	ARG. BILL.	BR.
POSTVMVS. (258-267)	Report. 3 212	2395
<i>Concord. eqvit.</i> , la Concorde debout, ten. un gouvernail sur un globe	6	
<i>Cos. iiii.</i> , la Victoire	2	
<i>Cos. vi.</i> , (même type)	4	
<i>Felicitas avg.</i> , la Félicité	1	
<i>Fides eqvit.</i> , la Foi assise, ten. une patère et la haste	5	
<i>Herc. devsoniensi.</i> , Hercule	1	
<i>Hercoli pacifero.</i> , Hercule ten. une br. d'olivier	1	
<i>Jovi statori.</i> , Jupiter ten. un foudre	1	
<i>Jovi victori.</i> , Jupiter lançant un foudre	1	
<i>Moneta avg.</i> , la Monnaie ten. une balance	3	
<i>Oriens avg.</i> , le Soleil ten. un fouet	4	
<i>Pacator orbis.</i> , Tête du Soleil sous les traits de Postume fils	4	
<i>Pax avg.</i> , la Paix debout	13	
<i>P. m. tr. p. cos. ii. p. p.</i> , l'Empereur debout, ten. un globe	2	
<i>Vberitas avg.</i> , l'Abondance	1	
<i>Virtus eqvit.</i> , Mars passant, ten. la lance et le bouclier	5	
Incertaine	1	
VICTORINVS. (265-267)		
<i>Aeqvitas avg.</i> , l'Équité ten. une balance	5	
<i>Comes avg.</i> , la Victoire	4	
<i>Consecratio</i> , Aigle éployé sur un globe, ten. une couronne à son bec	1	
<i>Fides exerci.</i> , la Foi debout, ten. deux enseignes	1	
<i>Fides militum.</i> , (même type)	7	
<i>Hilaritas avg.</i> , le Contentement debout, ten. une longue palme	1	
<i>Invictus.</i> , le Soleil ten. un fouet	127	
<i>Pax avg.</i> , la Paix debout	2	
<i>Pietas avg.</i> , la Piété sacrifiant sur un autel	434	
<i>P. m. tr. p. cos. iiii. p. p.</i> , l'Empereur debout, ten. un globe	67	
<i>Providentia.</i> , la Providence debout, ten. un globe	1	
<i>Salus avg.</i> , Hygiène avec son serpent. (2 types)	78	
<i>Spes avg.</i> , l'Espérance	1	
<i>Spes publica.</i> , (même type)	1	
<i>Victoria avg.</i> , la Victoire	8	
<i>Virtus avg.</i> , Mars (divers types.)	80	
Incertaines	41	
MARIVS (267) Règne de 3 jours.		
<i>Concordia militum.</i> , deux mains jointes	1	
TETRICVS P. (267-273)		
<i>Aeqvitas avg.</i> , l'Équité debout, ten. une balance	12	
<i>Comes avg.</i> , la Victoire	132	
<i>Consecratio?</i> , Figure debout, ten. un globe? et une corne d'abondance	1	
<i>Fides milit. vel militum.</i> , la Foi debout, ten. deux enseignes	64	
<i>Hilaritas avgg.</i> , le Contentement debout (2 typ.)	321	
<i>Invictus.</i> , le Soleil ten. un fouet	5	
<i>Laetitia avg.</i> , Hygiène donnant à manger à un serpent qui se dresse sur un autel	4	
<i>Laetitia avg. n.</i> , la Joie ten. une couronne et une ancre	24	
<i>Laetitia avg. vel. avgg.</i> , (id.)	271	
<i>Pax avg. vel avgsti vel avgg.</i> , la Paix debout	615	
<i>Pietas avg. vel avgg.</i> , la Piété. (divers types.)	5	
<i>Pietas.</i> , Instruments de sacrifice. (variétés)	10	
<i>Princ. jvent.</i> , l'Empereur debout, sacrifiant sur un autel	5	
<i>Provid. vel Providentia avg.</i> , la Providence. (types variés)	16	
<i>Secvritas avg.?</i> , la Sécurité debout et accoudée sur un cippe	1	
<i>Salus avg. vel avgg.</i> , Hygiène et son serpent, (2 typ.)	504	
<i>Spes avg. vel avgg.</i> , l'Espérance	99	
<i>Spes publica.</i> , id.	86	
<i>Victo. vel Victoria avg.</i> , la Victoire	39	
<i>Victoria avg.</i> , la Victoire; devant elle, un captif	2	

A reporter. 3 220 5128

	ARG. BILL.	BR.
<i>Virtus avg. vel avgg.</i> , Mars. (divers types)	Report. 3 220	5128
Incertaines		214
TETRICVS F. (267-273)		711
<i>Abundant. avg.</i> , Praefectum		10
<i>Aeqvitas avg.</i> , l'Équité ten. une balance		4
<i>Comes avg.</i> , la Victoire		31
<i>Consecratio?</i> , (.... ECLATVO, sic.) Aigle éployé		1
<i>Fides mil. vel milito. vel militum.</i> , la Foi debout, ten. deux enseignes		4
<i>Hilari. avg.</i> , le Contentement ten. une couronne et un dard		3
<i>Hilaritas avg.</i> , le Contentement ten. une longue palme et la haste		1
<i>Hilaritas vel laritas vel ilaritas avg. vel avgg.</i> , le Contentement ten. une longue palme et une corne d'abondance		25
<i>Laetitia avg. vel avgg.</i> , la Joie debout, ten. une couronne et appuyée sur un dard		9
<i>Moneta avg.</i> , la Monnaie ten. une balance		1
<i>Pax avg. vel avgg.</i> , la Paix. (Divers types)		163
<i>Pax lu.</i> , la Paix		1
<i>Pietas avg.</i> , la Piété debout devant un autel		1
<i>Pietas avgg.</i> , Instruments de sacrifice		58
<i>Pietas avgstor.</i> , Instruments de sacrifice		48
<i>Princ. jvent.</i> , l'Empereur deb. ten. une baguette		34
<i>Provident. avg.</i> , la Providence debout devant un autel		3
<i>Salus avg.</i> , (7 types différents.)		12
Id., Hygiène et son serpent		34
<i>Spes avg. vel avgg.</i> , l'Espérance		443
<i>Spes public.</i> , vel publica, (même type)		194
<i>Victoria avg.</i> , la Victoire. (2 types)		5
<i>Virtus avg. vel avgg.</i> , Mars debout. (2 types)		25
Incertaines		211
QVIETVS. (260-262.)		
<i>Aeqvitas avgg.</i> , l'Équité ten. une balance		4
CLAUDIUS, Gothicus. (268-270.)		
<i>Aeqvitas avg.</i> , l'Équité ten. une balance		165
<i>Aeternit. avg.</i> , le Soleil ten. un globe		21
<i>Annona avg.</i> , l'Abondance, le pied sur une proue		412
<i>Apollini cons.</i> , Apollon, la main sur sa lyre		13
<i>Concordia avg.</i> , la Concorde debout, sacrifiant sur un autel		4
<i>Consecratio.</i> , Autel allumé		576
Id., Aigle éployé		252
<i>Felicitas avg.</i> , la Félicité debout		75
<i>Felic. tenpo.</i> , id.		18
<i>Fides exerci.</i> , la Foi debout, ten. 2 enseignes		144
<i>Fides milit. vel militum.</i> , la Foi militaire debout. (2 types)		44
<i>Fortvnae red.</i> , la Fortune deb., ten. un gouvernail		13
<i>Fortvna redox.</i> , la Fortune debout, ten. un gouvernail sur un globe		16
<i>Genivs avg.</i> , Génie debout, sacrifiant sur un autel		67
<i>Genivs exerci.</i> , Génie debout, ten. une patère		111
<i>Hilaritas avg.</i> , le Contentement ten. une longue palme		1
<i>Invictus.</i> , le Soleil ten. un fouet		1
<i>Jovi statori.</i> , Jupiter		42
<i>Jovi victori.</i> , (même type)		437
<i>Laetitia avg.</i> , la Joie, debout ten. une couronne. (2 types)		45
<i>Liberalitas avg.</i> , la Libéralité debout		35
<i>Libert. avg.</i> , la Liberté debout		77
<i>Mars vltor.</i> , Mars nu, ten. la haste et un trophée		84
<i>Marti pacif. vel pacifero.</i> , Mars. (2 types)		7
<i>Oriens avg.</i> , le Soleil ten. un globe		4
<i>Pax avg.</i> , la Paix (2 types)		56
<i>Pax avgsti.</i> , la Paix debout		24
<i>P. m. tr. p. ii. cos. p. p.</i> , l'Empereur deb. (2 typ.)		30
<i>Provid. vel Providen. vel Provident. avg.</i> , la Providence debout. (4 types)		452
<i>Salus avg.</i> , Hygiène donnant à manger à un serpent qui se dresse sur un autel. (2 types)		57

A reporter. 3 221 9545

	ARG. BILL.	BR.
Report. 3 221 9545		
<i>Securit. avg.</i> , la Sécurité.	13	
<i>Spes avg.</i> , l'Espérance.	12	
<i>Spes publica</i> , id.	38	
<i>Vberitas avg.</i> , l'Abondance debout.	9	
<i>Victoria avg.</i> , la Victoire. (2 types)	178	
<i>Victoriae gothic.</i> , Trophée entre 2 captifs.	1	
<i>Virtus avg.</i> , Mars. (3 types)	183	
Incertaines.	34	
QVINTILLVS. (270). Règne de 17 à 20 jours.		
<i>Asternit. avg.</i> , le Soleil debout, ten. un globe	5	
<i>Apollini cons.</i> , Apollon debout, la main sur sa lyre.	10	
<i>Conco. exer.</i> , la Concorde debout, ten. une enseigne et une corne d'abondance.	6	
<i>Concordia avg.</i> , la Concorde debout, sacrifiant sur un autel.	8	
<i>Fides milit. vel militum</i> , la Foi militaire. (2 types)	21	
<i>Fortuna redux</i> , la Fortune debout, ten. un gouvernail sur un globe.	10	
<i>Laetitia avg.</i> , la Joie ten. une couronne.	4	
<i>Libert. avg.</i> , la Liberté.	1	
<i>Marti paci. vel pacif.</i> , Mars. (2 types)	14	
<i>Pax avgvsti</i> , la Paix debout.	2	
<i>Provident. avg.</i> , la Providence debout, ten. une baguette sur un globe.	7	
<i>Securit. avg.</i> , la Sécurité accoudée sur un cippe.	6	
<i>Vberitas avg.</i> , l'Abondance debout.	2	
<i>Victoria avg.</i> , la Victoire.	7	
<i>Virtus avg.</i> , Mars debout.	6	
AVRELIANVS. (270-275)		
<i>Conco. exer.</i> , la Concorde debout, ten. une enseigne et une corne d'abondance.	2	
<i>Concordia avg.</i> , la Concorde debout, sacrifiant sur un autel.	1	
<i>Concordia milit.</i> , la Concorde debout, ten. 2 enseignes.	2	
<i>Concordia militum</i> , l'Empereur debout, donnant la main à la Concorde.	5	
<i>Concord. legi.</i> , la Concorde ten. 2 enseignes.	1	
<i>Dacia felix</i> , la Dace ten. un bâton à tête d'âne.	2	
<i>Fides milit.</i> , la Foi debout, ten. 2 enseignes.	1	
<i>Fides militum</i> , l'Empereur debout devant Mars-Nicéphore.	2	
<i>Fortuna redux</i> , la Fortune deb. ou assise. (2 typ.)	16	
<i>Genius avg.</i> , Génie debout, ten. une patère sur un autel et une corne d'abondance.	1	
<i>Genius illy.</i> , Génie debout, ten. une patère et une enseigne.	2	
<i>Jovi conser.</i> , Jupiter debout, offrant un globe à l'Empereur.	5	
<i>Marti pacif.</i> , Mars passant	1	
<i>Oriens avg.</i> , le Soleil debout, ten. un globe; derrière lui, un captif.	1	
<i>Oriens avg.</i> , le Soleil debout, la main gauche sur la tête d'un captif; derrière lui, un autre captif.	1	
<i>Pax avgvsti</i> , la Paix marchant.	1	
<i>Pietas avg.</i> , 2 personnages debout, sacrifiant sur un trépied.	5	
<i>Restitut orbis</i> , Femme debout, couronnant l'Empereur.	1	
<i>Restitut. orientis</i> , id.	2	
<i>Romae aeternae</i> , l'Empereur togé, debout devant Rome-Nicéphore, assise sur un bouclier.	3	
<i>Virtus avg.</i> , Mars debout.	2	
<i>Virtus avg.</i> , l'Empereur debout, ten. un globe devant Mars-Nicéphore.	4	
<i>Virtus militum</i> , id.	5	
SEVERINA. (270-275)		
<i>Venus felix</i> , Vénus debout.	1	
TACITVS. (275-276)		
<i>Virtus avg.</i> , Mars debout.	1	
FLORIANVS. (276). Règne de 3 mois.		
<i>Clementia temp.</i> , la Clémence debout, accoudée sur un cippe.	1	
A reporter. 5 221 10184		

	ARG. BILL.	BR.
Report. 3 221 10184		
PROBVS. (276-282)		
<i>Avers : Imp. Tetricus avg.</i> , Buste radié de Tétricus père à droite.		2
<i>Comiti Probi avg.</i> , Minerve debout		1
<i>Laetitia avgvsti</i> , la Joie deb., ten. une couronne.		1
<i>Oriens avg.</i> , le Soleil passant, ten. un arc; sous son pied gauche, un captif.		1
<i>Virtus avg.</i> , Mars debout.		1
PIÈCES frustes.		62
PIÈCES données avant le triage :		
<i>Gallienus.</i>	39	136
<i>Salonina.</i>	5	
<i>Postumus</i>	5	
<i>Victorinus</i>	6	
<i>Tetricus p. ou f.</i>	33	
<i>Claudius</i>	35	
<i>Quintillus</i>	3	
<i>Aurelianus</i>	3	
Incertaines	9	
PIÈCES éparpillées, lors de la trouvaille, en diverses mains ou perdues lors du lavage, environ		89
TOTAL. . . 5 221 10476		
Soit, Argent 5	} 10700	
Billon 221		
Bronze 10476		
Cette masse de monnaies se décompose ainsi pour chaque règne, en y ajoutant les pièces qui ont été données à diverses personnes avant la formation de l'état ci-dessus :		
<i>Caracalla</i>	1	
<i>Sev. Alexander</i>	4	
<i>Her. Etruscus</i>	1	
<i>Treb. Gallus</i>	1	
<i>Valerianus</i>	20	
<i>Mariniana</i>	1	
<i>Gallienus</i>	2408	
<i>Salonina</i>	214	
<i>Saloninus</i>	5	
<i>Postumus</i>	52	
<i>Victorinus</i>	686	
<i>Marius</i>	1	
<i>Tetricus p.</i>	2938	
<i>Tetricus f.</i>	1518	
<i>Tetricus p. ou f. (pièces données).</i>	33	
<i>Quietus</i>	1	
<i>Claudius</i>	2677	
<i>Quintillus</i>	112	
<i>Aurelianus</i>	62	
<i>Severina</i>	1	
<i>Tacitus</i>	4	
<i>Florianus</i>	1	
<i>Probus</i>	5	
Incertaines (données)	9	
PIÈCES frustes.	62	
PIÈCES éparpillées (V. ci-dessus).	89	
TOTAL ÉGAL. . 10700		

L'étude de ce monceau de monnaies m'a suggéré quelques réflexions que je vous demande, Monsieur, la permission de vous soumettre; j'espère voir mon sentiment partagé par vous.

II

Et d'abord, quelques personnes avaient cru pouvoir induire de la découverte, dans le voisinage, des trois enclumes et des deux marteaux dont je vous ai parlé plus haut, qu'il y avait là un atelier de monnayage ou tout au moins de faux-monnayeurs. Ce n'est point mon avis, et en voici les raisons.

Les monnaies de Caracalla et de quelques-uns de ses

successeurs, dans l'ordre chronologique du trésor des Fins, sont bien de leur époque ; elles y sont, du reste, en très infime quantité, ainsi qu'on a pu le remarquer, et à peine quelques-uns de ces empereurs y sont-ils représentés par une pièce isolée. L'unique monnaie de Quiétus offre également le caractère particulier à celles de ce prince qui, comme on le sait, étaient frappées en Orient et offrent un certain degré de rareté. C'est, à vrai dire, la seule pièce de quelque valeur parmi celles dont nous nous occupons. Quelques autres aussi sont rares relativement, mais ne peuvent être mises sur la même ligne que la monnaie de Quiétus. Je reviendrai tout à l'heure sur plusieurs d'entre elles. Quant à la masse des autres pièces, elles possèdent tous les signes distinctifs de chacun des règnes auquel elles appartiennent, soit comme métal, soit comme fabrication, soit comme art. J'observerai en outre que chaque émission, si je puis donner ce nom aux *différents* ou marques monétaires qu'on remarque sur la plupart de ces pièces, se renferme très logiquement dans certaines conditions de forme, de *billonnage* ou composition métallique, de *saussage*, si vous me permettez cette expression, ou d'absence de *saussage*, qui démontrent jusqu'à l'évidence qu'on ne doit songer ici, pas plus à une officine monétaire qu'à de faux-monnayeurs, dans les produits desquels on n'aurait certainement pas pu établir des distinctions aussi notables et aussi absolues que celles dont je viens de parler.

Une raison péremptoire, suivant moi, ressort encore de l'état de conservation du trésor, en général assez fruste, et dont les pièces les mieux conservées sont loin d'annoncer qu'elles sortent de dessous le coin ou du fond du creuset. Quelques-unes de ces pièces indiquent évidemment, soit par la régularité de leur forme, soit par leur surface un peu granulée et le caractère plus mou de leurs légendes ou de leurs types, qu'elles ont été obtenues au moyen de la fonte ; mais la majeure partie est due au marteau, et leurs formes incorrectes, rapprochées d'un certain nombre de pièces *surfrappées* ou *incuses*, en sont une preuve irréfutable.

J'avais eu, Monsieur, au premier moment, la velléité de vous donner des listes complètes des diverses marques ou *différents* que je vous signalais tout à l'heure ; mais ce travail exigeait plus de temps que celui dont je pouvais disposer, et j'ai dû y renoncer. Dans le choix, du reste, que j'ai opéré sur la masse pour les collections de la ville, j'ai eu soin de placer un spécimen de chacune des variétés que j'y ai rencontrées. Si mon travail offre quelque lacune, vous voyez donc que ce ne sera que sur le chiffre plus ou moins élevé des pièces qui portent ces *différents* ; mais je crois cette lacune peu importante, puisque le cabinet d'Annecy sera toujours là pour démontrer la chose essentielle.

III

Il y a, dans la trouvaille des Fins, deux pièces fort curieuses, à mon sens, et sur lesquelles, Monsieur, j'appellerai particulièrement votre attention. Ce sont des petits-bronzes de Tétricus le père, ou plutôt de Probus, ainsi qu'il me sera facile de le démontrer. En voici la description.

On lit sur la première :

IMP. TETRICVS AVG. ; Buste radié de Tétricus à d., avec le *paludamentum*.

2) COMITI P. DI AVG. ; Minerve debout à gauche, tenant une branche d'olivier de la main droite, et une lance de la gauche qui se repose sur un bouclier.

Sur la seconde :

IMP. C. TETRICVS..... ; Buste radié de Tétricus à d.

2) COMITI ; même type.

La vue de ces deux monnaies éveilla en moi un vague souvenir : il me semblait que je devais posséder, dans ma propre collection, quelque chose d'analogue. Mes affaires m'ayant appelé à Grenoble, j'ai pu vérifier mon doute, et je suis heureux de vous dire que je ne m'étais pas trompé : j'ai retrouvé, en effet, dans mes cartons, non pas une pièce unique, mais bien deux, du même empereur, et avec le même revers. Ces deux pièces proviennent, si ma mémoire ne me fait pas défaut, de la trouvaille faite à Auberives-en-Royans (Isère), il y a douze ou quinze ans, ou de celle de la Rivière, près St-Quentin-sur-Isère, opérée deux ou trois ans plus tard. Malheureusement, à l'époque où elles devinrent ma propriété, je ne sentais pas encore l'importance des notes exactes sur la provenance des objets antiques ; je ne puis donc préciser davantage.

Voici aussi la description de ces deux pièces :

.... ICVS P. F. AVG. ; Tête radiée à droite.

2) COMITI PROB. ; Minerve (*ut supra*).

IMP. TETRICVS AVG. ; Tête radiée à droite.

2) COMITI ; Même type.

Comme vous le voyez, ces espèces doivent — cela ne peut supporter la discussion et ressemble presque à une naïveté, — être attribuées à Probus, puisqu'elles n'ont pu évidemment être frappées que sous son règne. Je n'ai point la pensée de les assimiler aux monnaies qui furent restituées, sous Gallien, aux noms d'Auguste, de Vespasien, de Titus, de Nerva, de Trajan, d'Hadrien, d'Antonin, de Marc-Aurèle, de Commode, de Sept. Sévère et de Sev. Alexandre, monnaies que l'on est convenu de classer à la suite de celles de ce prince : mais je les offre comme des pièces hybrides fort curieuses, dues probablement à une erreur de coins. Cependant il est assez curieux que cette *erreur* se soit produite plusieurs fois avec ce revers, toujours le même, quoique de coin différent, et avec des avers dissemblables aussi quant à la légende et à la gravure du type. Il est assez extraordinaire que l'on retrouve cette même particularité dans deux localités fort éloignées l'une de l'autre, et aussi avec des coins dissemblables. M. Henry Cohen (1) ne cite aucune monnaie de Tétricus avec ce curieux revers : on ne trouve, dans son livre, sous le nom de cet empereur, que les légendes COMES AVG., avec la Victoire ; COMES AVG. N., avec le même type ; et COMIT. AVG., avec Mars tenant un rameau et la haste. Quant à Probus, qui, seul, offre et pouvait offrir la légende COMITI PROBI AVG., M. Cohen n'a pas non plus, dans la liste des monnaies de cet empereur, cité une seule légende pareille à celle que je vous signale avec l'avers de Tétricus. Or, comme il appert des nombreuses découvertes où des médailles très barbares des deux Tétricus se sont trouvées mêlées à d'autres pièces d'une époque bien postérieure, que, plus de cent ans après leur mort, on a continué à frapper de la monnaie à leur

(1) Description des monnaies frappées sous l'empire romain, communément appelées médailles impériales, Paris, 1861, page 169.

effigie (1), nous pouvons en induire facilement et *a fortiori* que, puisque ces tyrans régnaient de l'an 267 à l'an 273 et Probus de 276 à 282, il n'est pas étonnant que de pareilles singularités monétaires aient pu se produire quelques années seulement après la rentrée des Tétricus dans la vie privée. C'est une simple erreur, — si vous le voulez, — commise dans un atelier monétaire, mais cette erreur est assez curieuse pour que je doive la signaler, quand ce ne serait qu'à titre de nouveauté.

Si l'on avait jamais rencontré une monnaie sur laquelle le nom de Tétricus s'alliât à celui d'Aurélien, que ne serait-on en droit de supposer, — surtout en en rapprochant celle qui nous occupe ici, — et sur le traité secret que le tyran gallo-romain avait pu faire avec Aurélien comme condition de la remise du pouvoir, et sur la politique de ce dernier empereur qui considérait peut-être cet hommage apparent et quasi postume comme une concession à l'opinion publique, comme un moyen de rallier à son sceptre les populations et les légions de la Gaule qui avaient acclamé jadis un chef de leur choix. La défaite des Tétricus ne fut, en effet, comme il semble prouvé, qu'une sorte de convention entre eux et leur compétiteur, et les honneurs, dont ils furent comblés après avoir abandonné le pouvoir, viendraient presque corroborer l'opinion que j'é mets ici, dans la limite restreinte de mes lumières, en l'entourant de toutes les réserves du doute, et sans avoir la prétention de faire autorité (2). Mais nous n'avons pas de médaille d'Aurélien dans les conditions dont je parle, par conséquent pas de preuves ; et l'on n'a pas le droit de présenter celles de Tétricus, qui sont ici en cause, autrement que comme une erreur de fabrique, leur petit nombre ne pouvant, pour le moment, offrir la justification irréfutable d'un parti pris.

IV

Dans l'état que j'ai dressé de la trouvaille des Fins, vous n'avez sans doute, Monsieur, découvert aucune légende nouvelle pour les revers des monnaies impériales qu'elle renferme. J'ai lieu de croire qu'elles sont toutes connues ; cependant, n'ayant pas ici le livre de M. Cohen, que je n'ai eu le temps de consulter à Grenoble qu'au sujet du paragraphe précédent, je n'ai pu le vérifier ; il se pourrait, en effet, que, même avec des légendes connues, il se trouvât des variétés inédites pour les types. Je me console néanmoins de cette lacune, en songeant qu'il sera toujours facile de la combler, si elle existe.

Vous avez pu remarquer, sous le nom d'*Incertaines*, quelques pièces placées à la fin de chaque règne : ce sont celles dont le mauvais état de conservation des revers ne m'a pas permis de les classer avec une certitude suf-

(1) *Description*, etc., par H. Cohen, note de la page 169.

(2) Rappelons aussi que Claude-le-Gothique laissa Tétricus gouverner en paix les Gaules et l'Espagne, et qu'il régna toujours entre eux une intelligence parfaite. N'oublions pas non plus la fameuse lettre que Tétricus, sous l'impression de l'esprit séditionnel de ses soldats et d'autres événements qu'il est inutile de rappeler ici, écrivit à Aurélien, et qui se terminait par ces paroles de Palinure à Enée : *Eripe me his, invicte, malis*. Citons enfin le témoignage des historiens qui conviennent tous à qu'Aurélien, en donnant à Tétricus une dignité avec un pouvoir très étendu sur toute l'Italie, en l'appelant souvent *collègue*, quelquefois camarade, et même *empereur* (a), » chercha, par ces bons procédés, à lui faire oublier le rang qu'il avait perdu sans avoir démerité de la patrie.

(a) *Iconographie romaine*, par le chev. A. Mongez. Paris, 1829, p. 18.

fisante dans leur catégorie respective. Quant aux *Médailles frustes* que j'ai indiquées à la fin de ma liste, je ne pouvais raisonnablement rien demander ni à leurs avers, ni à leurs revers.

V

On a bien souvent, depuis quelques années, fait à Annecy ou dans ses environs des découvertes analogues à celle qui nous occupe. M. Serand m'a fourni à cet égard des renseignements précieux, mais dont la place se trouve ailleurs que dans l'étude que je viens de faire. Je me contenterai, Monsieur, de vous citer quelques-unes de ces trouvailles, quand ce ne serait que pour apprendre à ceux qui peuvent l'ignorer, que celle des Fins d'Annecy n'est point un fait isolé, mais se lie intimement, au contraire — le nombre seul de ces découvertes en est un indice irrécusable — à l'histoire de cette contrée ; encore ne vous parlerai-je que de quelques découvertes de monnaies et ne vous en citerai-je aucune touchant de plus près à l'archéologie.

En 1781, un coup de pioche fit sortir de terre, à La Bathie, un plein *quart* (1) de petits bronzes de Gallien, Salonine, Postume, Victorin, Claude-le-Gothique et Quintillus. Cette trouvaille se dispersa aussitôt entre les mains des enfants du village ; cependant l'inventeur en *sauva* la plus grande part et s'empessa de la porter..... à un chaudronnier de Faverges, pour la convertir en ustensiles de ménage!.....

Une autre trouvaille de même nature aurait aussi été faite, vers la même époque, à Saint-François en Beauges. On ne dit pas quel en fut le destin.

En 1850, à Sevrier, on découvrit de nombreuses monnaies de la même époque.

En 1863, une grande quantité de pièces d'argent ou de billon fut trouvée à la Balme-de-Sillingy : le trésor se composait de monnaies de Gordien, des deux Philippe, de Trajan-Dèce, d'Etruscilla, de Valérien, de Gallien, de Salonine, etc.

Toutes ces localités sont voisines d'Annecy.

En 1844, M. Fr. Soret, dans un mémoire lu à la Société de Genève, signala les enfouissements monétaires de cette ville et des localités environnantes. Il cite, entre autres, le trésor de Landrecy qui offre beaucoup de rapports avec celui des Fins par sa composition. Il était formé de 7,000 médailles, dont 3,700 au nom du seul Gallien.

Il ne serait pas difficile de multiplier les citations de pareilles découvertes faites dans un rayon peu étendu autour du chef-lieu de la Haute-Savoie ; celles que je viens d'énumérer suffiront à démontrer que son sol est particulièrement favorable à ce genre d'exhumations. Pouvait-il en être autrement sur cette terre de l'antique Allobrogie, si remuante, si souvent agitée par la contagion de l'insurrection, foulée tant de fois par la conquête ; sur cette terre qui, par sa position, était la clef des Gaules et même de la Germanie, et que les armées romaines durent traverser à tant de reprises diverses.

Quelle époque assignerai-je maintenant à l'enfouissement du trésor des Fins ?

La masse de nos médailles porte, comme on l'a vu, principalement sur les règnes de Valérien, de Gallien et de ses successeurs ou compétiteurs, jusqu'à Probus

(1) Le *quart* équivaut à 2 décalitres et 2 litres.

inclusivement. Quelques pièces plus anciennes sont pourtant signalées en tête de ma liste. Mais comment se fait-il qu'entre ces rares représentants de règnes antérieurs d'un demi-siècle à celui de Gallien, il ne s'en trouve aucun des longues et communes séries monétaires des Gordien III, Philippe I, Philippe II, etc. ? (1)

C'est là une chose assez curieuse et qu'il est difficile d'expliquer, vu que les espèces de ces empereurs n'avaient pas dû être retirées encore de la circulation et devaient faire office de la monnaie d'argent, sous ces règnes si largement représentés dans notre trésor, et où l'on ne frappait plus que de mauvaises pièces de billon ou de cuivre. Serait-ce justement là, dans cette dépréciation et dans cet avilissement toujours croissants de la valeur représentative de toutes transactions, qu'il conviendrait de rechercher la cause de ces nombreux enfouissements de monnaies appartenant aux règnes de Gordien, des Philippe et de leurs successeurs dont les espèces, malgré le peu d'élévation de leur titre relativement à celui des monnaies du Haut-Empire, étaient encore bien supérieures à celles en cours d'émission et en devenaient d'autant plus précieuses.

Cette absence des séries que je viens de vous signaler, Monsieur, ne serait-elle pas un indice de l'époque où ce trésor aurait été enfoui ? Le règne énervé et fatal de Gallien venait de se terminer, après quinze ans de honteuse existence. Partout les généraux se taillaient une part dans cet empire qui courait rapidement vers la décadence. Les compétiteurs au trône des Césars se succédaient d'une manière effrayante; tout était déprécié, les monnaies comme le reste...; et les possesseurs d'espèces meilleures ne les cachaient qu'avec plus de soin, ne voulant pas les échanger contre celles que les tyrans multipliaient de tous côtés, en abaissant chaque jour leur aloi et en les réduisant pour ainsi dire à la valeur de nos assignats modernes....

Huit ans se passent. Il ne nous est pas interdit de supposer pour Annecy, dont le sol est comme un témoin encore vivant des catastrophes si communes en Gaule, dans ces temps de guerres civiles et étrangères, une de ces époques où la rareté et la dépréciation du numéraire, où la crainte du pillage et de l'incendie faisaient rentrer dans le sein de la terre les trésors que des moments plus prospères en avaient su arracher.

Vous savez, Monsieur, que Probus fut appelé dans les Gaules par les incursions des Francs et des Bourguignons, qu'il les en chassa en 277 et donna la paix à tout son empire. Malheureusement son règne fut trop court; et la Gaule, qui commençait à respirer, se trouva bientôt lancée dans de nouvelles aventures. Or, les monnaies les moins anciennes de notre trouvaille se trouvant appartenir à ce prince, et leur petit nombre démontrant surabondamment qu'elles n'étaient pas encore fort communes, je suis amené à en conclure que l'enfouissement du trésor des Fins ne peut dater que de l'an 277, époque où il ne devait pas encore avoir été frappé un grand nombre de pièces à l'effigie du nouvel empereur, et où les invasions des barbares justifiaient pleinement la terreur, cause de ces innombrables dépôts que chaque jour nous fait découvrir.

(1) On a fait de fréquentes découvertes de monnaies de cette époque dans le département de l'Isère, et il est rare que les espèces de Gordien et de Gallien ne s'y trouvent pas réunies.

J'ai fini, Monsieur. Vous trouverez peut-être bien imparfaite cette étude que j'ai osé placer sous votre patronage, et je vous demande, le cas échéant, d'avoir quelque indulgence pour un homme qui n'a d'autre mérite que celui de son zèle pour tout ce qui touche à une science qu'il aime, et qui vous prie de ne lui point ménager vos observations, si vous avez quelque aperçu nouveau à tirer de son écrit ou quelque opinion à y combattre.

Dans cette attente, Monsieur et cher confrère, veuillez agréer l'assurance de mes meilleurs sentiments.

GUSTAVE VALLIER (de Grenoble).

Annecy, le 10 septembre 1867.

A PROPOS DE SAINT FRANÇOIS DE SALES

I

JEANNE DE JUSSIE ET LES SOEURS DE SAINTE-CLAIRE

C'était un dimanche, dans l'après-midi; je m'occupais un instant d'archéologie.

Un parchemin, vieux de plus de quatre siècles, antérieur de cinq ans à la date de la publication des *Statuts de Savoie*, était déroulé devant moi. Je le lisais avec un intérêt croissant; il renfermait, en particulier, au point de vue de l'histoire du droit, en Savoie, des renseignements utiles.

Il s'agissait d'un arrêt rendu à Chambéry, le 16 janvier 1425, par le conseil ducal résidant auprès d'Amédée VIII.

A la fin du document se trouvaient les noms célèbres de Miolans et du chancelier Jean de Beaufort, principal rédacteur des *Statuta Sabaudia*.

L'expédition de l'arrêt était elle-même de la main d'un homme longtemps favorisé de la fortune et qui, plus tard, au milieu d'intrigues sans nombre, au milieu des luttes sanglantes qui signalèrent l'influence d'Anne de Chypre et le règne du duc Louis, devait, innocent ou coupable, périr misérablement dans les eaux du lac de Genève. Au bas du parchemin, je venais en effet d'apercevoir le nom de Guillaume Bolomier, de celui qui devint grand chancelier de Savoie, et qui, malgré cette position élevée, fut, par ordre du duc Louis, noyé dans le Léman, près de Thonon.

Il y a des gens qui voient des présages partout; à tort ou à raison, il est des rapprochements singuliers qui étonnent et qui frappent involontairement les esprits.

Guillaume Bolomier paraît avoir été le propriétaire du terrain sur lequel fut construit le couvent de Sainte-Claire de Genève. Au milieu des révolutions du xvi^e siècle, les religieuses de ce monastère eurent, à leur tour, une destinée dramatique qui devait, grâce à la plume de l'une d'elles et à la vaillance de toutes, ne point passer inaperçue et avoir, au contraire, un assez grand retentissement dans l'histoire.

C'est ainsi que je laissais aller mes pensées de Bolomier (il signait Bolomyer) aux Sœurs de Sainte-Claire, de celui qui mourut d'une mort violente, condamné par des intrigues de cour, à d'humbles femmes qui, bravant tous les dangers, repoussant de brillantes promesses et

les séductions les plus fallacieuses, allèrent finir leurs jours dans l'exil, pour conserver leur foi et sauvegarder leur conscience.

Les destinées des choses participent souvent à toutes les péripéties de la destinée humaine. Sur ce sol de Sainte-Claire de Genève qu'a illustré à jamais Jeanne de Jussie et où elle pensait finir sa vie dans le silence et la retraite, s'élevaient autrefois des vignes, non loin du fameux prieuré de Saint-Victor de Genève; plus tard les vignes firent place à un hôpital, puis au monastère; après la Réformation, le monastère fut de nouveau remplacé par un hôpital; aujourd'hui, vous trouvez dans ce même coin de terre, un palais de justice, une prison, et bientôt encore une caserne de gendarmerie.

Ces réflexions me rappelaient un ouvrage que j'ai lu souvent, que j'ai toujours admiré et qui jouit, à bon droit et à divers titres, d'une réputation justement méritée, le *Levain du Calvinisme*, de Jeanne de Jussie.

Cet ouvrage, un des plus saillants du xvi^e siècle, est dû à la plume d'une religieuse que la tradition nous représente mourant, à Annecy, presque centenaire, ignorée, et ne se doutant guère que son manuscrit, qu'elle ne destinait pas à la publicité, lui laisserait un nom durable.

Le succès de ce bel ouvrage était difficile pourtant; au moment où la Savoie eut l'honneur de le publier pour la première fois, peu après la mort de Jeanne de Jussie, l'Académie Florimontane, qui n'existait que depuis quelques années, brillait d'un grand éclat. L'*Introduction à la vie dévote* était un livre encore récent; les ouvrages de saint François de Sales et de son ami, le président Favre, attiraient les regards de l'Europe. Ces deux hommes éminents étaient loin d'être les seuls de leur pays; la Savoie se distinguait par une vie scientifique et littéraire des plus remarquables.

Ainsi, la comparaison même avec les œuvres d'autres auteurs savoisiens rendait l'épreuve d'autant plus difficile pour le *Levain du Calvinisme* de la religieuse de Sainte-Claire. Cette dernière publication eut toutefois un succès éclatant, un succès mérité; elle fut imprimée à trois reprises au moins, dans un but catholique; aujourd'hui, le mérite de cette œuvre est tellement reconnu que la Genève calviniste a réimprimé deux fois ce volume, à quelques années d'intervalle.

Les Sœurs de Sainte-Claire ont, il faut le dire, laissé dans Genève, malgré tous les préjugés du monde, un souvenir d'honnêteté, de courage, de conviction et de talent qui a enlevé en quelque sorte l'estime des adversaires et inspiré à tous un profond respect. Ce sentiment existait déjà dans la république purement protestante; il suffit, pour s'en convaincre, de lire les pages que Léonard Baulacre a consacrées aux Sœurs de Sainte-Claire.

Dans le dernier siècle, les *Sœurs de Sainte-Claire de Genève, réfugiées à Annecy*, adressèrent, à plusieurs reprises, des lettres au gouvernement de Genève pour le prier, vu leur grande pauvreté, de leur continuer, *non par devoir ni par coutume, mais par aumône et générosité*, les charités qu'il leur avait faites *par le passé*. Elles priaient, *jour et nuit*, pour les seigneurs et la cité de Genève. Ces dons de la ville de Calvin au monastère d'Annecy ont quelque chose de touchant, si l'on se reporte à l'époque où ils eurent lieu; évidemment, le souvenir laissé à Genève par les Sœurs de Sainte-

Claire n'y était pas étranger. Ce fait que je rappelle en passant, avec un vrai plaisir, honore à la fois le gouvernement de Genève et le monastère lui-même (1).

Ici, cela va sans dire, ce n'est point de la polémique religieuse que je veux faire à propos du livre de Jeanne de Jussie; la polémique me plaît peu, et je l'abandonne volontiers à d'autres. C'est au point de vue historique et littéraire que je me place; il y a là un beau sujet d'études que les hommes compétents feraient bien d'approfondir. Quant à moi, je reste dans la modeste limite de mes forces et des rares loisirs d'une existence bien occupée; je ne puis qu'effleurer ce beau sujet d'études, ces quelques pages ne sont que des glanures.

On a beaucoup discuté pour savoir qui était Jeanne de Jussie, si elle était genevoise ou non, et à quelle famille elle appartenait. Suivant Besson, elle était originaire de Genève; d'autres ont pensé, au contraire, qu'elle était de Jussy, près des Voirons, de ce grand village qui porte encore, de nos jours, le nom de Jussy-l'Evêque; car nous trouvons partout, dans la ville du Léman et dans ses environs, le souvenir de la cité épiscopale.

En lisant de près le *Levain du Calvinisme*, nous apprenons par Jeanne de Jussie elle-même, qu'en 1535 un de ses oncles habitait Genève, et qu'il avait adopté les idées nouvelles; que Jeanne de Jussie avait encore, à ce moment-là, sa mère et des frères, qu'elle n'était pas de Genève et qu'elle n'aurait pas voulu en être. Elle indique très clairement aussi qu'elle était *circonvoisine de Genève*, c'est-à-dire originaire des environs de cette ville. Cette expression de *circonvoisine*, encore usitée quelquefois de nos jours, se retrouve dans plusieurs ouvrages contemporains ou à peu près contemporains de celui dont nous parlons. Jean Menenc, professeur à Cluses, l'emploie, et nous le retrouvons également dans le *Pourpris historique* de Charles-Auguste de Sales.

Un écrivain genevois, qui a récemment consacré quelques pages à Jeanne de Jussie et à son livre, suppose, en s'appuyant essentiellement sur les *Notices généalogiques* de M. J.-A. Galiffe, que Jeanne de Jussie était la fille de Louis de Jussie, encore possesseur, vers le commencement du xvi^e siècle, de divers fiefs dans les environs de Genève. Cette supposition n'est pas établie d'une manière historique; toutefois, au premier abord du moins, elle ne semble pas absolument dénuée de vraisemblance, surtout si l'on tient compte de deux circonstances que ne mentionne pas l'honorable M. Rilliet-Decandolle, et qui viennent à l'appui de son hypothèse.

Le *Levain du Calvinisme* nous fait connaître la première de ces circonstances.

Il nous apprend, en effet, qu'il y avait dans le monastère de Sainte-Claire, une religieuse qui s'appelait Guillaume de Villette et qui était tante de Jeanne de Jussie.

Nous savons aussi que Louis de Jussie avait des propriétés à Villette et qu'il y avait eu précédemment des alliances entre la famille de Villette et celle de Jussie.

D'un autre côté, il ne faut pas oublier que la famille de Louis de Jussie était une famille de Genève, qu'elle

(1) Voir, entre autres, aux archives de Genève, le numéro 4543 des *Portefeuilles historiques*.

a fourni à cette ville plusieurs magistrats et que Jeanne de Jussie a déclaré positivement n'être pas de Genève.

Louis de Jussie était donc probablement parent plus ou moins rapproché de Jeanne, notre religieuse, mais il n'était pas son père. Au surplus, comme on le voit, cette question est une de celles qui restent indécises, faute de documents suffisants ; la perspicacité seule du critique ne peut pas la trancher d'une manière certaine et définitive.

Les données, même les plus indirectes, pouvant contribuer parfois à la solution d'une question d'histoire, je résume très succinctement un acte de vente, passé publiquement à Genève, le 26 février 1429, par M^r Mermet Cutaut, notaire, de Presinges. Dans cet acte, qui en rappelle un autre du 12 juin 1409, figure noble Jean de Jussier. Ce parchemin a trait à la vente d'une pièce de terre située le long de la route qui tend de Juvigny à Paconinges.

Le monastère de Sainte-Claire de Genève se composait, au moment de la Réformation, de vingt-quatre personnes au moins, tant mères que sœurs. « Et moy qui ce escriis, dit Jeanne de Jussie, ay vu de mes yeux ce jour plein d'infélicité et ay porté ma part de ces afflictions avec ma compagnie de vingt-quatre autres, qui ne pouvaient porter armes de fer, mais nous portions les armes d'esperance et le bouclier de la Foy : et promets que je n'escriis autre chose que je ne sois informée à la vérité, et si je n'escriis pas la dixième partie. »

Elles arrivèrent au nombre de vingt-trois à Annecy, une seule d'entre elles, malgré tous les efforts et toutes les menaces des novateurs, ayant passé dans leurs rangs.

Deux des religieuses étaient de Genève même ; parmi les autres, plusieurs avaient été élevées dans cette ville, « cinq ou six autres jeunes dames qui ont demeuré à Genève, » elles « y avaient esté à l'école ; » au nombre de ces dernières se trouvait Jeanne de Jussie elle-même. C'est elle qui nous le dit, à deux reprises différentes, dans le *Levain du calvinisme*. « Pour autant qu'elle avoit esté leur escolière et estoit leur circonvoisine, ils l'avoient autant chère que les filles de la ville. »

Elle nous apprend aussi qu'elle « estoit bien griesvement malade, » au moment du départ des Sœurs de Sainte-Claire, « angoisseuse de spartie et tribulation, » suivant les termes dont elle se sert ; cette circonstance fait mieux ressortir encore son énergie et son courage.

Les religieuses de Sainte-Claire appartenaient la plupart à de grandes familles, presque toutes à la noblesse ; nous trouvons, dans leur nombre, des de Montluel ou de Châteaufort, de Villette, de Genthod, de Villarcel, de la Frasse, de Bardonenche, de Pierrefleur (originaire d'Orbe), de Vy, etc. Plusieurs d'entre elles, notamment *mère vicaire*, étaient parentes des plus grandes familles *circonvoisines* de Genève, en particulier des familles de Viry et de Salenove.

Dans les tentatives nombreuses, plus ou moins violentes, faites pour suborner les Sœurs de Sainte-Claire, on faisait remarquer à celles de Genève que leur compagnie, « toutes gentilles femmes, » n'avaient pas pour elles les égards nécessaires, assertion qui, pour le dire en passant, paraît absolument contraire à la vérité.

C'est peut-être à l'origine même des religieuses de Sainte-Claire qu'il faut attribuer en partie cette dignité courageuse, mêlée d'orgueil et de dédain, dont elles firent preuve envers les novateurs.

Quoi qu'il en soit, au milieu des plus dures épreuves, elles conservèrent, malgré leur faiblesse, à une seule exception près, une imperturbable énergie au milieu de tous les dangers ; pourtant, indépendamment des malades, il y avait, dans le monastère, des femmes âgées, tellement débiles qu'elles avaient presque perdu l'habitude de marcher.

Il ne fallut pas moins de trois cents archers et l'intervention active des magistrats pour les protéger à leur départ ; elles furent accompagnées jusqu'au pont d'Arve, limite des *franchises* de Genève. Le pont d'Arve aboutissait alors à l'extrémité d'une des rues de Carouge, de la rue du Cheval-Blanc.

Sur la rive gauche de la rivière, soit sur le territoire de la ville actuelle de Carouge, « un hoste, nommé Burdet, grand homme de bien, les reconforta gracieusement, » leur donnant à chacune avec grand cœur « une bonne miché de pain blanc, du bon fromage vieux et une bonne tace du meilleur vin qu'il put trouver. » L'hôtel du Cheval-Blanc était situé au bord de l'Arve, là même où j'ai écrit la plupart des poésies réunies en un petit volume, dont la *Revue savoissienne* a rendu compte avec une extrême bienveillance, il y a quelques années.

JULES VUY.

BIBLIOGRAPHIE HISTORIQUE DE LA SAVOIE

VIII

Voyage au long cours sur le lac d'Annecy, précédé d'une *Ascension au Semnoz* par Jacques Replat, 2^e édition, accompagnée d'une notice sur l'auteur et de notes, par M. Jules Philippe ; Annecy, 1867, un vol. in-8°.

Notre ami Philippe ne se lasse pas. Il veut absolument que notre cher pays soit connu et apprécié comme il le mérite, et c'est pour cela sans doute qu'il vient encore de nous donner une notice biographique sur J. Replat. Cette notice précède une seconde édition des deux voyages humoristiques de notre regretté compatriote sur le lac d'Annecy et au Semnoz. Quand on lit ces charmantes productions où notre Savoie est peinte d'une touche si franche et si hardie, on désire vivement faire connaissance avec l'auteur. Or, personne ne pouvait mieux que M. Philippe servir d'intermédiaire entre Replat et ceux qui veulent le connaître. C'est une très bonne pensée aussi d'avoir ajouté quelques notes à ces voyages. Bien des choses que nous connaissons tous, nous autres Savoyards, doivent être des énigmes pour le lecteur étranger à nos montagnes. Cet inconvénient disparaît grâce au nouvel éditeur. Je ne dirai rien des œuvres principales de cette nouvelle publication, quoiqu'elles présentent un intérêt historique, parce qu'elles sont bien connues. Né poète, Replat a cherché dans nos annales des inspirations pour sa muse. Puis l'attrait de l'histoire l'a gagné peu à peu ; il a fait des romans historiques où l'érudition occupe une place de plus en plus grande. Elle l'occupe toute dans les *Amours de la Joson*, joli et véridique tableau où la couleur locale n'est déparée par aucune fausse nuance.

Mémoire historique sur Philibert-Albert Bally, évêque d'Aoste et comte de Cogne au xvii^e siècle, par J.-M. Albini ; Turin, in-8°, 1863.

Je suis en retard pour annoncer la publication de ce

livre qui est venu, il y a deux ans, enrichir la biographie savoyarde. Le barnabite italien ALBINI y a renfermé de nombreux détails, souvent inédits, sur l'évêque Bally qui était comme lui un enfant de saint Barnabé, et il l'a illustré d'un bon portrait et des armes de ce prélat.

Bally est né en 1605 à Grésy-sur-Aix où l'auteur fixe, à l'aide d'un document décisif, le lieu de sa naissance, attribué jusqu'à ce jour à diverses localités. Il fut élevé à Annecy chez les Barnabites, étudia à Chambéry la philosophie et le droit, et travailla ensuite à la chancellerie de Savoie, à Turin, de 1625 à 1632. A cette dernière époque il entra au noviciat des Barnabites de Thonon, fit profession l'année suivante, et reçut les ordres dans la maison de Lescar en Béarn où il prêcha avec succès. Après avoir occupé les charges les plus honorables il fut nommé évêque d'Aoste en 1659, rendit des services diplomatiques à la régente Christine de France, tutrice du duc de Savoie, et fut un des premiers membres de l'Académie littéraire instituée à Turin par Madame Royale. Voilà le sommaire de la vie de l'homme que le P. Albin fait connaître avec de grands détails et dont il fait ressortir les mérites comme pontife, comme administrateur, comme écrivain. Son livre est complété par des pièces justificatives et par une liste fort longue des ouvrages de Bally. Les curieux y trouveront en outre des passages pleins d'intérêt sur la canonisation de saint François de Sales, sur les *grands jours* d'Aoste, sur la *sogne* ou audience générale, sur l'exploitation des mines d'argent de Cogne, protégée par Humbert III au XII^e siècle, et sur beaucoup d'autres choses qui se lient naturellement au sujet.

Armorial et nobiliaire de Savoie, par le comte A. de Foras (livr. 5 et 6); Grenoble, Allier, in-folio.

Commençons par constater un succès. La 5^e livraison figure avec les quatre précédentes à l'Exposition universelle où elles ont obtenu une mention honorable. C'est peu et c'est beaucoup. C'est peu, à mes yeux, parce que j'ai vu avec soin les productions typographiques dans le palais du Champ-de-Mars, et parce que je n'ai pas su voir qu'on eût mieux fait en France. C'est beaucoup, cependant, quand l'on sait que M. Allier s'est abstenu de toute espèce de réclame et même des plus simples démarches pour faire ressortir, auprès du jury, les difficultés d'une œuvre aussi complexe.

Les travailleurs sauront qu'on trouve dans ces deux livraisons (5^e et 6^e) les articles suivants : Arerex, Arestel, Arlod, Arragon, Arvillard, Arsinari, Astesan, Aubriot, Avallon, Avanchy, Avet, Angleys, Avrieux, Avril; Bacin, Bagard, Baillans, Balland, Ballayson et La Balme.

L'auteur s'efforce comme toujours d'accumuler, dans l'espace le plus restreint possible, les nombreux matériaux qu'il a amassés, et malgré cela il reste toujours clair. L'on ne saurait trop admirer encore l'emploi consciencieux des documents qu'il a trouvés. Il a la sagesse de ne pas discuter sur des faits probables lorsque les pièces à l'appui lui font défaut, aimant mieux signaler franchement les lacunes qu'il a rencontrées. Aussi son œuvre est débarrassée de ces discussions qui peuvent être fort savantes, mais qui rendent plus difficiles les recherches dans un livre comme le sien. Il faut lui savoir un très grand gré de ne pas se laisser entraîner sur

une pente aussi glissante. Signalons, comme un des meilleurs et des plus complets, l'article BALLAYSON, dans lequel il rectifie des erreurs du *Sommaire des fiefs*, et l'article ARLON, où il relève une grosse inadvertance de Grillet.

Mémoire sur les hospices de la ville de Chambéry, par M. le marquis Joseph De Ville de Travernay; Chambéry, Puthod, 1866, in-8°.

Ce livre mérite d'être connu : il met à la disposition du public quelques faits enfouis dans les archives des hospices de Chambéry. M. De Ville est un des administrateurs de cet établissement; il a profité de cette situation et de ses loisirs pour réunir et publier des notes. Il a bien fait. Il y a dans ce volume de 160 pages, très bien imprimé, comme tout ce qui sort de chez M. Puthod, un *préliminaire*, cinq chapitres et une table alphabétique.

Le préliminaire est court et bon, renfermant des choses connues chez nous, mais excellentes à dire à nos nouveaux concitoyens; car l'auteur se propose, entre autres choses, la glorification de la patrie savoyarde.

Le plan laisse à désirer; les parties chevauchent, ce qui donne lieu à des redites qui diminuent beaucoup l'intérêt. Voici les titres des chapitres :

- I. Origine et but des divers établissements hospitaliers : hôpital Saint-François et Maché, Hôtel-Dieu, hospice de la Charité et des Incurables.
- II. Mode d'administration.
- III. Règlement des services religieux.
- IV. Avoirs et dépenses des hospices.
- V. Inventaire des diverses fondations et des dons faits aux hospices.

Le premier et le cinquième chapitres sont les plus utiles pour l'histoire. Le second est moins intéressant, bien moins encore le troisième, où l'auteur oublie la simplicité ordinaire de son style pour afficher des prétentions littéraires peu heureuses, en même temps qu'il y manque complètement d'indulgence envers les acteurs des fêtes populaires de la Révolution, qu'il appelle des orgies. Pour juger sainement de ces faits, il faut se reporter aux temps où il se sont produits et s'en remémorer les causes. Et puis, il ne serait peut-être pas impossible que quelque membre de ces familles, de l'alliance desquelles on est si fier aujourd'hui, eussent pris part à ces singuliers événements.

La table des matières remédie au défaut signalé dans le plan; elle rend le livre commode pour les recherches : il faut en remercier l'auteur. F^{ts} RABUT.

CHRONIQUE MUSICALE

Paris, le 10 septembre 1867.

Comme on pouvait s'y attendre, les théâtres ont profité de l'Exposition universelle pour nous laisser chômer de nouveautés, plus encore qu'ils n'ont l'habitude de le faire pendant la belle saison. Je n'ai absolument rien à dire de l'Opéra, à moins d'annoncer, comme vous le savez déjà, que la façade du nouveau bâtiment du boulevard des Capucines a été débarrassée de ses échafaudages pour le 15 août, quoiqu'elle ne soit pas achevée. N'ayant pas à parler architecture, je ne ferai que deux remarques. L'une, c'est que les bustes dorés des compositeurs, placés à l'extérieur du bâtiment, à je ne sais combien de mètres au-dessus de

terre, et dont on ne peut bien distinguer les traits qu'avec une lorgnette, me semblent un étalage au moins inutile. La seconde observation, c'est que si, après avoir contemplé la façade tournée du côté du boulevard, on va regarder l'autre extrémité de l'édifice destinée aux bureaux de l'administration, on ne peut s'empêcher de penser au vers d'Horace : *desinit in piscem*, etc., mais *miscere utile dulci* est précisément un des écueils de l'architecture moderne. Voilà bien assez de latin; revenons à la musique.

A l'Opéra-Comique, je n'ai à mentionner qu'une très médiocre reprise de *l'Étoile du Nord* de Meyerbeer; au Théâtre-Lyrique, quelques pauvres représentations de la *Somnambule*. Il faut avoir assisté à l'une de ces représentations pour comprendre combien l'œuvre de Bellini est dépaycée au théâtre de la place du Châtelet. Le peu de frais que M. Carvalho avait fait pour cette reprise prouve assez qu'il en attendait peu de succès. Pourquoi alors ce nouvel emprunt fait au Théâtre-Italien ? *Roméo et Juliette* continue à se donner deux ou trois fois par semaine. *Faust*, confié à des doublures, ne s'en ressent que trop, car une représentation à laquelle la presse était conviée, il y a peu de temps, était pitoyable.

Seul, de tous les théâtres de musique, le Théâtre-Italien a fermé ses portes pendant l'été. Au mois de mai, il n'a donné que quatre représentations dont la dernière fut une reprise de *Semiramide*, gaie comme un enterrement. La réouverture a eu lieu dès le commencement de septembre et, grâce à M^{lle} Patti, les étrangers que l'Exposition universelle amène à Paris, accourent à la salle Ventadour. Mais le jour où M^{lle} Patti perdra la fraîcheur de sa jolie voix, ce sera fait de sa vogue et le Théâtre-Italien sera ruiné, si quelque puissance inconnue ne vient à son secours. Voilà quelle est aujourd'hui la situation de ce théâtre, par la faute du public et de M. Bagier.

Le théâtre des Fantaisies-Parisiennes a donné quelques ouvrages, soit nouveaux, soit réputés tels, mais que je ne puis sérieusement mettre en compte. Ce sont d'abord deux opéras-comiques en un acte chacun, *Baldassari* et les *Soufflets*. *L'Oie du Caire*, annoncée pompeusement comme une œuvre inédite de Mozart, n'est qu'un pastiche fabriqué au moyen d'une dizaine de morceaux dont la plupart sont empruntés à deux opéras-bouffes que Mozart a commencés immédiatement avant les *Noces de Figaro*, mais qu'il a laissés inachevés. Les fragments, simplement esquissés, de ces deux partitions ont été publiés il y a quelques années en Allemagne. Le succès de *L'Oie du Caire* ne prouve rien; les *Mystères d'Isis*, une des plus détestables productions du même genre, ont obtenu autrefois beaucoup de succès à l'Opéra. Le nouveau pastiche, confectionné par M. Wilder, littérateur de talent cependant, a trop de défauts pour me faire revenir de la mauvaise opinion que j'ai de ce genre d'industrie. Je sais bien que M. Wilder protestera de ses bonnes intentions et dira qu'il croyait rendre service à l'art; je ne doute point de sa bonne foi, mais les pasticheurs n'ont jamais tenu un autre langage.

M. Martinet nourrit des projets ambitieux; il parle d'agrandir le théâtre des Fantaisies-Parisiennes: l'entreprise n'est pas sans danger. Il a même adressé au Ministre de la Maison de l'Empereur et des Beaux-Arts un mémoire où il se targue de ses sympathies pour les compositeurs jeunes. Ce n'est pas ma faute si je suis d'un scepticisme absolu à l'égard des directeurs de théâtres. M. Martinet cherche à se créer un répertoire, tantôt avec du neuf, tantôt avec du vieux. Ce n'est pas le neuf dont il a abusé jusqu'à présent. En réponse à son mémoire, le ministre a alloué une somme de mille francs, à décerner à l'un des compositeurs vivants dont les Fantaisies-Parisiennes ont représenté des œuvres. Cette prime a été adjugée à M. Duprats.

M. Martinet n'a dû voir qu'avec plaisir la transforma-

tion des Bouffes-Parisiens qui désormais ne donnent plus que des vaudevilles; en revanche, il est question de changer en théâtre d'opérettes la salle de l'Athénée. La tiédeur du public, les dispositions très mauvaises de la salle, les frais considérables qu'occasionnent les concerts avec orchestre et chœur étaient autant de causes de ruine pour l'entreprise en vue de laquelle l'établissement avait été fondé. Après avoir été, dans un but purement artistique et philanthropique, le temple de la musique la plus sérieuse, la plus élevée, l'Athénée va devenir le rival des anciens Bouffes-Parisiens, ou des Folies-Marigny. La chute est cruelle. Le théâtre de l'Odéon a subi un échec en reprenant *Athalie* de Racine avec les chœurs de Mendelssohn. Ces chœurs font meilleur effet au concert qu'au théâtre, et d'ailleurs il suffit de lire la tragédie pour voir que la musique n'y est qu'un hors-d'œuvre contraire à l'unité de l'action. Racine se maintiendra au théâtre comme il pourra; mais il se passera prudemment de musique.

Dans une de ses dernières séances, le Corps législatif s'est occupé incidemment de la situation des compositeurs de musique et du peu de cas que les directeurs des théâtres lyriques subventionnés font de leurs cahiers des charges. La discussion est restée stérile; la proposition de supprimer le droit des pauvres et celle de faire payer à la ville de Paris une partie de la subvention de ses théâtres ont été repoussées, parce que, disait-on, le droit des pauvres est un impôt sur le luxe et parce que l'administration de la ville de Paris ne se soucie point que les théâtres impériaux subsistent ou qu'ils périssent. Ces arguments ne sont ni neufs ni consolants, mais je me garderai de les discuter dans la *Revue savoisienne*, la suppression d'un journal m'ayant appris que ces questions sont du domaine de l'économie politique. Jamais je ne m'en serais douté.

Pour en finir avec les réclamations de la presse et des compositeurs de musique, un récent décret impérial a ouvert un concours à l'Opéra, à l'Opéra-Comique et au Théâtre-Lyrique. En voici les principales dispositions: tous les compositeurs français sont admis au concours de l'Opéra; à l'Opéra-Comique, sont exclus du concours les musiciens qui ont eu des ouvrages en plus d'un acte représentés soit à ce théâtre, soit à l'Opéra. La même exclusion a lieu au Théâtre-Lyrique pour les compositeurs ayant eu des ouvrages en plus d'un acte joués à l'un des trois théâtres. Au Théâtre-Lyrique seul, les compositeurs restent libres de choisir le poème eux-mêmes; à l'Opéra-Comique une pièce en trois actes est désignée par le directeur, M. de Leuven; à l'Opéra, un poème en deux ou trois actes sera choisi à la suite d'un concours spécial. Le texte proposé aux concurrents pour l'Opéra-Comique est le *Florentin* de M. de Saint-Georges. Nous verrons quel sera le succès de tous ces concours; mais il faut nous attendre à ce que désormais, moins que jamais, les directeurs subventionnés se croient liés par leurs cahiers des charges. Pour le moment l'Opéra répète *Hamlet* de M. A. Thomas, et l'Opéra-Comique *Robinson Crusô* de M. Offenbach. Au Théâtre-Lyrique le premier ouvrage nouveau qu'on donnera sera probablement un opéra de M. Bizet; ce sera une revanche des *Pêcheurs de Perles*, si revanche il y a.

Parlons maintenant de cette Exposition universelle qui a provoqué tant de cris d'admiration, et malheureusement aussi tant de cris de réprobation non moins mérités. Le programme fixé d'avance accordait une large place à la musique; voyons ce qu'elle y a gagné. Le théâtre construit dans l'enceinte du Champ-de-Mars n'a éprouvé que des désastres. Tantôt ouvert, tantôt fermé, son existence n'a pas même duré un mois et s'est terminée par une déclaration de faillite. Il avait débuté par un opéra-comique en trois actes, *l'Ange de Rothesay*, musique de M. H. Pottier, qui n'est pas un compositeur jeune, car en 1846 il a fait jouer à l'Opéra-Comique, où sa femme était engagée comme cantatrice, *le Caquet du couvent*, en un acte, et

deux ans après, sur le même théâtre, *Il signor Pascariello*, en trois actes. *L'Ange de Rothesay* n'ayant eu qu'un succès d'ennui, la direction s'avisait tantôt de donner des concerts, tantôt d'exhiber des danseurs anglais, des bouffons américains, un guitariste aveugle et finalement un jongleur arabe, mangeur de charbons ardents, de serpents et de scorpions. Impossible de tomber plus bas.

Le Cercle international n'a pas été beaucoup plus heureux. Ce local assez vaste avait été construit dans l'espoir que les Français et les étrangers viendraient y tenir des réunions, des conférences, que sais-je ? L'attente des entrepreneurs ayant été complètement déçue, ils se décidèrent à y donner des concerts et engagèrent, à cet effet, avec grand renfort de réclames, un orchestre allemand qui venait d'arriver à Paris. Cet orchestre avait été formé en Prusse par M. Jean Strauss, de Vienne, fils du célèbre compositeur de valse, et M. Bilse, médiocre chef d'orchestre prussien. Leur intention avait d'abord seulement été de voyager en Allemagne pour y donner des concerts de musique classique et de musique de danse. Je ne leur en veux nullement d'être venus à Paris ; nous avons appris ainsi que M. Jean Strauss est fils de son père et compose d'agréable petite musique, comme nous n'en manquons nullement en France.

Je ne vous parlerai pas des ménestriers arabes, qui exhibent leur talent dans les deux cafés tunisiens, ni des musiciens hongrois, vrais musiciens de brasserie, ni encore d'autres cafés chantants et bruyants, installés également dans l'enceinte de l'Exposition universelle. Il n'y manque que des hôtels garnis pour passer la nuit. Naturellement le succès ou l'insuccès de ces entreprises n'intéresse point la Commission impériale, chargée de la direction de l'Exposition ; au contraire, cette commission fait double bénéfice, et par le prix de location payé par les établissements et par le prix d'entrée dans l'enceinte du Champ-de-Mars, car il est impossible d'arriver au théâtre ou aux concerts sans passer aux tourniquets, lors même que les salles d'exposition sont fermées. Cela rappelle le trop fameux procès des chaises.

Les concours de composition pour la *Cantate de l'Exposition* et pour l'*Hymne de la paix* ont donné lieu à tant de réclamations que je pense avoir peu de choses à vous apprendre sur ce sujet. D'après le programme, la cantate devait être aussi courte que possible et l'hymne ne devait avoir qu'un très petit nombre de mesures. On sait que dans le concours pour l'hymne deux poésies différentes ont été couronnées, mais aucune partition, quoique environ huit cents musiciens fussent entrés en lice. Le prix de la cantate a été décerné à M. C. Saint-Saëns, organiste de l'église de la Madeleine. Selon la justice et la promesse donnée, la cantate devait être exécutée au festival du palais de l'Industrie, mais la Commission impériale en a décidé autrement pour des raisons à elle connues. Sur les réclamations de M. Saint-Saëns et de tout le monde, la Commission a fini par allouer au compositeur une subvention de 2,500 francs pour un concert dont les frais se montaient à plus du double de cette somme. Le concert a eu lieu dimanche, il y a huit jours ; M. Saint-Saëns a fait exécuter sa cantate et d'autres de ses compositions. La cantate est intitulée *les Noces de Prométhée* ; l'auteur du texte est M. Romain Cornut fils, élève de rhétorique au lycée Bonaparte. C'était une idée assez singulière que de délivrer Prométhée de son rocher à l'occasion de l'Exposition universelle pour lui faire épouser bel et bien l'Humanité, dont le palais du Champ-de-Mars va former la dot. Je n'invente point ; les quatre premiers vers du chant de l'Humanité (représentée par M^{me} Sass) suffiront à le prouver :

L'heure de la délivrance,
Cher amant, vient de sonner ;
Sous le beau ciel de la France,
Vois notre hymen s'ordonner ; etc.

L'auguste couple et le chœur terminent en priant la « troupe des Amours » de descendre sur la terre nouvelle pour « faire briller de nouveaux jours. »

Avec un sujet pareil, il était impossible de se conformer au sens réel du texte. Il a chassé bien loin de lui la troupe des Amours et s'est appliqué à un style sévère et élevé, quoique manquant d'unité. En tout cas, sa réputation de compositeur a gagné par cette œuvre. Connue généralement pour un musicien très habile, M. Saint-Saëns est jeune encore ; il paraît chercher sa route, au risque de commettre souvent des erreurs, tantôt écrivant des mélodies simples et charmantes, tantôt s'égarant dans des divagations à la façon de certaines œuvres de Schumann. Mais il se peut qu'il prenne plus tard un rang distingué parmi les compositeurs français.

Le festival donné dans le palais de l'Industrie, à la suite de la distribution des récompenses de l'Exposition, a encore fait beaucoup trop de bruit. Abstraction faite du local détestable, de telles exécutions en masse ne peuvent être que très médiocres. Ce n'était point une affaire d'art, ce n'était qu'une désastreuse spéculation. Et l'hymne de Rossini ? A-t-on assez parlé de la platitude du texte, de l'insignifiance de la musique, du ridicule vacarme des cloches et des canons, des mauvaises plaisanteries du compositeur septuagénaire ? Les fanatiques du maître n'ont cependant pas manqué de crier au chef-d'œuvre. Sans doute, cela produit de l'effet vocal et instrumental ; il y a dix-huit ou vingt ans, l'hymne aurait obtenu du succès ; aujourd'hui, le mieux sera de le laisser oublier au plus vite. On l'a exécuté deux fois au palais de l'Industrie et une troisième fois à l'Opéra, dans la représentation gratuite du 15 août ; c'est assez.

Les festivals et les concours d'orphéons et de sociétés instrumentales ont abondé, surabondé. La Commission impériale en a organisé ; la direction de la *France chorale* en a fait autant ; MM. Delaporte et le baron Taylor n'ont pas voulu rester en arrière ; l'administration du Pré-Catalan non plus n'a pas voulu en perdre l'habitude. Quelques sociétés se sont signalées par des qualités exceptionnelles, par exemple : la Société impériale des orphéonistes de Lille, la Société des amateurs de Huy (Belgique), la musique municipale de Tourcoing, la musique des Canoniers sédentaires de Lille, la Société Sainte-Marie d'Oignies (Belgique), la fanfare Sax ; mais pour la très grande majorité en France les sociétés chorales sont médiocres et les sociétés instrumentales pires encore. Il en sera ainsi tant que l'instruction musicale ne sera pas répandue et plus soignée dans les écoles primaires qu'elle ne l'a été jusqu'à présent. Toutes les courses aux médailles n'y feront rien. Je dois une mention très honorable aux sociétés chorales allemandes de Paris, qui, à l'exemple de ce qui se pratique dans leur patrie, viennent de jeter la base d'une véritable association entre elles ; cette association pourra s'étendre plus tard à toutes les sociétés chorales allemandes de France. Les concours et les médailles n'y ont que faire, sachez-le bien.

Les concerts historiques qui devaient avoir lieu pendant l'Exposition ont avorté ; c'est le moindre des malheurs. Le comité, présidé par M. Fétis, avait arrêté un programme, mais par suite de discussions survenues avec la Commission impériale, tous les membres du comité ont donné leur démission. La Commission impériale redoutait apparemment un nouveau désastre financier, et elle avait raison. Les concerts et les festivals qu'elle avait organisés jusque-là n'ayant donné que des recettes insuffisantes, elle ne s'attendait pas à l'affluence de monde causée par le concours européen de musiques militaires, et qui pourtant était facile à prévoir. De là l'effroyable désordre au milieu duquel le concours a eu lieu. Il est impossible de prendre au sérieux une décision comme celle que le jury a rendue ; ce fut surtout un incident injuste de ne mettre la musique des

Guides qu'au second rang à côté de la musique russe, dont le principal mérite est d'être russe. Huit jours plus tard on a donné un second concert, mais par une faute impardonnable et dont tout le monde aujourd'hui repousse la responsabilité, on n'y a fait entendre que des musiques étrangères, à l'exclusion des deux musiques françaises désignées pour le concours. Ajoutons que de vieilles haines ont profité de la circonstance pour se réveiller, car l'organisation actuelle des musiques militaires est faite sur le plan qu'avait présenté M. Adolphe Sax, et c'est aussi à ce facteur qu'on doit les instruments qui contribuent à donner à cette organisation une supériorité incontestable sur celle des musiques allemandes. Quant au style de l'exécution, ces musiques sont encore inférieures aux musiques des Guides et de la garde de Paris. Les Autrichiens laissent moins à désirer que les Prussiens; mais ils abusent des instruments en cuivre. Les qualités des musiques autrichiennes et prussiennes sont celles que j'ai déjà constatées en rendant compte du succès de la musique de M. Parlow. L'Exposition des instruments de musique prouve d'ailleurs, avec la dernière évidence, que la France tient le premier rang pour la facture des instruments en cuivre, grâce surtout aux inventions de M. Ad. Sax, qui a obtenu le seul grand prix décerné à la facture instrumentale. Pour les autres instruments les facteurs français rivalisent avec les meilleurs facteurs d'autres pays, quoique les pianos américains de MM. Steinway et Chickering aient un succès inquiétant pour les maisons françaises telles que celles de MM. Pleyel, Erard et H. Herz. Heureusement ces maisons s'étaient déjà fait mettre hors concours. Je doute bien que M. Ad. Sax consente jamais à user de la même échappatoire.

JOHANNÈS WEBER.

BIBLIOGRAPHIE

Feuilles au vent, par Claudius Lochon, étudiant en droit; — Paris, Marpon, libraire-éditeur, Galerie de l'Odéon, 4; 1867.

I

Si, l'autre jour, je me suis fait un devoir de révéler aux lecteurs de la *Revue savoisienne* un vieux poète, M. de Montherot, j'ai légitimement acquis le droit de leur présenter un moderne nourrisson des muses. Ce droit, je suis bien aise d'en user et, si vous n'y voyez aucun obstacle, Monsieur le Directeur, je vous entretiendrai d'un jeune avocat savoyard qui semble être autorisé à maintenir parmi nous le culte des vers auquel, hélas! nous avons tous, plus ou moins, renoncé depuis bien longtemps.

Faire des vers par le temps qui court, pour peu que ce temps ressemble à celui d'Horace, c'est un anachronisme, rien de moins. Telle est l'opinion de bon nombre de lecteurs qui ne lisent guère et de penseurs qui ne pensent pas. A les en croire, le XIX^e siècle s'est prononcé; il a aboli la poésie. Mais l'épicurien Horace faisait déjà le même reproche au siècle d'Auguste. Le grand siècle de Rome s'en est certes vigoureusement vengé.

Qui sait si, en plein siècle de Louis XIV, il ne s'est point trouvé d'écrivain de mauvaise humeur appliquant à la poésie le mot célèbre et par trop souvent répété de Bossuet: La poésie se meurt, la poésie est morte? Je ne serais point surpris que les voisins de Béranger eussent envoyé au diable ses chansons en lui criant à travers les parois: Mais, mon bon ami, les vers ne sont plus du tout à la mode, changez de ton.

On en disait autant à Lamartine, on en dit autant encore à Victor Hugo.

Et pourtant la poésie monte toujours.

II

Oui, la poésie demeurera vivante et frémissante, tant qu'il y aura des cœurs disposés à se sentir vivre et des passions qui aimeront à l'agiter ou des sentiments à frétiller.

Oui, la poésie aura son culte, tant qu'avant d'atteindre à la majorité légale, l'homme sera condamné à passer par l'étape de ses vingt ans.

Oui, la poésie aura son jour, tant que l'homme sera ainsi fait qu'une hirondelle le fait rêver d'aventures, qu'un zéphir l'enivre de parfums, que la vue d'un nuage le transporte dans les domaines du merveilleux et que le froufrou d'une robe de soie le fait tomber en extase.

Et ce temps-là est un de ceux qui ne passent pas. S'il passe pour l'un il revient pour l'autre. C'est l'un ou l'autre qui passe, mais il reste toujours quelqu'un qui a vingt ans.

III

Je ne suis donc pas de ceux qui s'étonnent qu'on puisse faire des vers, et pas même qu'on puisse les publier.

Publier des vers c'est faire le public confident des sentiments qui débordent du cœur.

Et ma foi, par le temps de suffrage universel auquel nous avons le bonheur de vivre, il est bon d'en appeler un peu à tout le monde, quelle que soit l'élection dont il s'agisse.

Les sceptiques en diront ce qu'ils voudront, ce ne sont pas les pairs des poètes, et, dès l'institution des cours d'assises, les criminels ont droit à leurs pairs, pour juges.

Qu'ont à faire, je vous le demande, aux assises du cœur les hommes qui n'ont de respect que pour la raison? Laissons leur tribunal connaître à son aise de tout ce qui est du domaine du vrai et du bien; mais réservons aux jurés les questions qui relèvent du beau. Les premiers seront le point de mire des avocats au civil et au correctionnel; les autres seront la cible des poètes, ces criminels qui, à tout prendre, et quoi qu'en dise le sage Platon, ne le sont pas tant qu'ils en ont l'air. Car dans un jeune poète, il peut y avoir l'étoffe d'un philosophe.

IV

Introduisons le prévenu.

Son âge, celui des sentiments, mais pas encore celui des passions.

Son nom, un nom honorable auquel il ajoutera quelques feuilles de laurier.

Sa profession, celle qui n'en est pas une, mais qui est la porte de la plupart d'entre les professions libérales.

Il a publié un livre de vers. Les amis s'en affligent et les ennemis en ragent. — Cela vous étonne de voir amis et ennemis éprouver de la part du même fait des impressions tout à fait identiques! — Pauvres enfants, vous ignorez donc qu'un ami n'est le plus souvent qu'un de ses ennemis qu'on fréquente plus particulièrement que les autres.

C'est par le côté de l'amitié que le cœur commence à blanchir; du côté de l'amour, il conserve plus longtemps la teinte primitive de ses cheveux.

Or donc, les amis du poète, les étudiants — ils ont pour organe *Le Critique* — se sont hâtés de rabattre le caquet de l'auteur et de souffler sur la lampe modeste qui éclaire le monde de sa fantaisie.

On lui a dit : plus tard, il recueillera ses feuilles au vent, mais ce sera pour les jeter au feu.

Vous dites vrai, jeunes vieillards; qui avons-nous besoin d'aimer, car viendra le moment où le cœur se raccornira et ses pulsations ne feront plus la seconde.

Vous dites vrai, vieux philosophes; qu'avons-nous à nous occuper de sentiments? La raison connaît-elle ce mode de manifestation de la matière en ce qu'elle a de plus délicat et, par conséquent, de plus perfectionné ou de plus perfectible?

Vous dites vrai, matérialistes à outrance; l'amour, on le fait, mais on ne le chante pas.

Et voilà pourquoi vous ne vous rendez pas compte qu'il y ait une place à prendre à côté des manifestations de la raison, qu'il y ait une arène à remplir à côté de celle où s'exercent vos vigoureux athlètes, qu'il y ait un théâtre où l'on puisse jouer autre chose que les réalités du Palais-Royal.

V

Il est donc admis entre nous qu'à vingt ans on a le droit d'être poète, comme à cinq ans on a celui de jouer aux billes et à quatre-vingts celui de radoter.

Nous nous inclinons, en conséquence, devant la liberté grande qu'a prise M. Lochon, et nous lui pardonnons ses vers.

Et cependant, son crime n'est pas d'avoir fait des vers, mais bien d'en avoir fait de faux.

Ceci est plus grave et mérite confirmation.

La rime a ses lois, elle a ses exigences, demandez plutôt à Boileau. Et notre tête au vent, — que dis-je? — nos *feuilles au vent* n'ont pas toujours le soin de s'y conformer :

Exemples :	esprit	—	appris.
	pourtant	—	vingt ans.
	pleurait	—	marais.
	orage	—	nuages.

Le singulier est si singulier qu'il veut que la rime d'un singulier soit singulière. En revanche, le pluriel manifeste les mêmes prétentions.

Par-ci par-là des cacophonies qu'il est tout au moins maladroit de ne pas éviter.

Quelques vers où le nombre des syllabes n'est pas toujours conforme aux lois de la prosodie.

Tout cela prouve que ce petit volume pêche bien quelquefois par la forme; mais il me serait facile de démontrer que la faute est aussitôt rachetée que commise.

Le sublime, dit-on, est voisin du naïf. Les *Feuilles au vent* sembleraient justifier cette bizarre assertion. Il n'est pas rare d'y rencontrer des juvénilités impardonnables côte à côte d'une pensée profonde et d'un sentiment énergiquement exprimé.

La langue que parlaient les dieux était sans aucun doute plus turgescence que celle que parle notre avocat chablaisien. Mais la pensée ne perd rien à être exprimée avec cette suave simplicité qu'on préconise à notre époque

et dont on faisait fi du temps où Delille cultivait la périphrase. Rien non plus de ces amphigouris que certaines écoles essayent en vain de mettre à la mode. Ici, pas de sentiments incompris, pas d'idées insaisissables, pas d'énigmes, pas de mystères. Ce que nous lisons, nous le comprenons, et il n'est pas rare de rencontrer de ces strophes qu'il suffit de lire pour les savoir par cœur.

Les plus gracieuses inspirations, c'est à ses sœurs que les doit le poète. Que j'aimerais à citer tout au long la *Fleur du souvenir*, mais j'ai déjà dépassé les bornes de ce qu'un écrivain peut occuper au cadastre d'une Revue mensuelle, et je me contenterai de demander une place pour les *Canaries de ma sœur*.

Je n'ai jamais aimé voir les oiseaux de cage,
Je veux pour tous la liberté.
Les jeter en prison pour qu'ils chantent de rage,
C'est injustice et cruauté.

Quand le chardonneret pleure dans sa bastille
On admire sa belle voix,
Comme s'il chantait mieux derrière cette grille
Que dans le silence des bois.

Mais pour les sœurs toujours l'indulgence est permise;
Tu veux avoir des canaris!
Pends leur cage au plafond, comme un lustre d'église,
De peur des chats et des souris.

Car ils ne sauraient vivre, eux seuls, dans la prairie;
Ils ne pourraient pas s'y nourrir,
Ils sont nés prisonniers, — la cage est leur patrie,
Ils ne songent pas à sortir.

Et ces petits oiseaux vous disent, jeunes filles,
Dans les refrains de leur chanson,
Que vous devez, comme eux, rester en vos familles
Pour égayer votre maison.

Que maintenant l'on attende en paix la transformation du poète en philosophe, cela ne peut que venir en son temps. Ne demandons du fruit qu'à l'automne, et sachons gré au printemps de ses fleurs.

ANTONY DESSAIX.

Aix-les-Bains, le 29 août 1867.

BULLETIN

SOCIÉTÉ FLORIMONTANE

Séance du 19 septembre 1867

PRÉSIDENCE DE M. CAMILLE DUNANT

M. Vallier, de Grenoble, membre correspondant, donne lecture d'un rapport sur le classement des monnaies romaines trouvées dans les Fins en 1866, et acquises par la Société. M. Vallier avait déjà donné quelques détails sur ce classement dans la séance précédente.

La réunion vote à l'unanimité des remerciements à M. Vallier pour son travail qui sera inséré dans la *Revue*.

M. Ducis exhibe une pièce de monnaie trouvée au même endroit que l'inscription romaine dont M. le juge Tavernier a donné connaissance; cette pièce lui a été communiquée par M. l'abbé Constantin, professeur à Mélan. C'est un bronze moyen d'Antonin-le-Pieux, de la 14^e année de son tribunat, conséquemment de l'an 152 de notre ère. L'indication du 4^e consulat de cet empereur n'a d'autre but que de rappeler qu'il avait été déjà quatre fois consul, car il ne l'était plus.

M. Ducis signale aux chercheurs de documents, pour l'histoire locale, la richesse des archives de l'abbaye de Saint-Maurice en

Valais concernant Massonger, Communguy, Filly, Meillerie, Abondance, Ripaille, Nonglard, Epagny, Chaumont et La Roche.

Ces archives sont également intéressantes pour plusieurs localités du département de la Savoie, telles que Beaufort, Saint-Michel sur Moutiers (Cordeliers), Salins, Montagny, Fessons, le Bois.

M. Eloi Serand fait une communication au sujet d'une main en bronze trouvée dernièrement dans les Fins d'Annecy. Il fait remarquer que ce curieux débris de l'époque romaine a été extrait d'un champ où en 1760 on a trouvé un pied de même métal, et qu'il est probable que ces deux fragments ont appartenu à la même statue.

Le même membre présente, au nom de M^{me} Crispi, de Florence, douze médailles grecques et romaines en argent et en bronze, ainsi qu'un magnifique échantillon de cristallisation à base sulfureuse, de Girgenti (Sicile). Des remerciements sont votés à M^{me} Crispi.

M. Vallier met sous les yeux des membres de la réunion une copie d'intéressantes peintures murales qu'il a découvertes aux Loives, hameau de Montfalcon, près Roybon, sur la limite des départements de l'Isère et de la Drôme (1).

Ces peintures se trouvent dans les combles d'une ancienne maison forte ayant appartenu aux Templiers, aux Chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem et aux Hospitaliers de Saint-Antoine, et située dans le voisinage de l'abbaye de ce nom. Elles représentent, à l'une des extrémités de la salle, un tournoi entre un Dauphin et un comte de Savoie; à l'autre extrémité, une femme en prière devant saint Georges, patron du Dauphiné. Au-dessous, et régnant tout autour de la salle, sont disposés, au milieu d'entrelacs et de rinceaux, 59 écussons de 90 centim. de hauteur, aux armes du Dauphiné, du comte de Savoie, du comte de Forez, de la maison de Savoie (branche d'Achaïe), du comte de Châlons, du comte de Genevois et des seigneurs principaux du Dauphiné dont M. Vallier a pu reconnaître les armes; mais, à côté de ces écussons, il en est beaucoup d'autres qu'il n'a pu déterminer et qu'il suppose appartenir à la Savoie, quoique personne jusqu'à ce jour n'ait pu le renseigner sur leur compte.

Au-dessous de ces peintures, une ornementation fort élégante, quoique un peu lourde, descend jusqu'au bas des murs de la salle primitive coupée actuellement en deux par le plancher d'un galetas et servant d'entrepôt de grains ou de chambres de domestiques. A n'en pas douter, ces peintures datent de la fin du XIII^e siècle ou du commencement du XIV^e.

Il y a là un problème historique fort curieux à résoudre, dans lequel la Savoie, aussi bien que le Dauphiné, se trouve intéressée. En conséquence, il est fait un appel à tous ceux qui pourront posséder quelque document utile à consulter à cet égard.

M. Vallier offre deux bracelets en bronze découverts à Ornon, hameau de la Palus (Oizans, Isère), et deux oursins trouvés à la Fauge (Isère). Des remerciements sont votés au donateur.

Les dons et échanges suivants sont déposés sur le bureau :

1^o *L'homme fossile ou résumé des études sur les plus anciennes traces de l'existence de l'homme*, œuvre posthume de Frédéric Troyon, don de M^{me} veuve Troyon; — 2^o *Un Noël savoyard*, par Gustave Vallier, don de l'auteur; — 3^o *Chronique du Mont-Saint-Michel dit des Cordeliers à Moutiers*, par l'abbé F.-M. Milon, don de l'auteur; — 4^o *Extraits inédits de la correspondance et des manuscrits du cardinal Gerdil*, par Pierre Vachoux, don de l'auteur; — 5^o *Comice agricole de l'arrondissement de Saint-Julien : Concours de 1867*, rapport fait par M. le Dr Montgellaz, don de l'auteur; — 6^o *Rapport fait au Concours agricole d'Annecy, 1867*, par M. le comte de Villette, don de M. Vulliet; — 7^o *Pèlerinage aux tombeaux de saint François de Sales et de sainte de Chantal*, par M. H. Burnod, 2^e édition, don de M. Ch. Burdet; — 8^o pièces diverses publiées à l'occasion de l'anniversaire séculaire de la canonisation de sainte de Chantal, célébré le 21 août 1867, don de M. Ch. Burdet; — 9^o *l'Enseignement par les affiches et les tableaux*, par L. Revon, don de l'auteur; — 10^o *Distribution des récompenses accordées aux Sociétés savantes*, le 27 août 1867; — 11^o *l'Isthme de Suez*, journal de l'union des deux mers; — 12^o *l'Investigateur*, journal de l'Institut historique de France; — 13^o *Revue des Sociétés savantes*; — 14^o *Atti della Società Italiana di scienze naturali*, Milano; — 15^o *Journal des connaissances médicales pratiques*, publié par M. le Dr Caffé; — 16^o *Revue du Lyonnais*; — 17^o *Revue archéologique*; — 18^o *le Mont-Blanc*; — 19^o *le Léman*; — 20^o *le*

(1) Roybon est situé à 4 kilom. des Loives, et les comtes de Genevois en étaient seigneurs. La Côte Saint-André, qui a également appartenu à la Savoie, en est aussi à une petite distance.

Courrier de Savoie; — 21^o *l'Industriel savoisien*; — 22^o *l'Echo du Salève*.

Pour extrait conforme :

Le secrétaire, JULES PHILIPPE.

Une découverte d'un grand nombre de médailles romaines a été faite au lycée Napoléon; cette trouvaille prend les proportions d'un événement archéologique. On n'a pas trouvé moins de 800 médailles, toutes en or, du module que les numismates appellent l'*aureus*, correspondant, mais avec une valeur un peu plus élevée, à notre louis de vingt francs.

On raccordait l'égoût du Lycée avec celui de la rue, lorsque au milieu de la tranchée faite à la profondeur d'un mètre et demi environ, la pioche fit jaillir de la terre remuée trois ou quatre médailles encore brillantes, et ouvrit du même coup un véritable filon d'or romain.

Les plus grandes précautions ont été prises et rien ne paraît avoir été détourné de ce *placer* gallo-romain, où se trouve toute collectionnée la série numismatique de l'histoire de Lutèce, à l'époque des empereurs, depuis Claude jusqu'à Septime-Sévère. Cette période, en effet, sauf quelques rares lacunes, y est représentée par des médailles des empereurs et des impératrices; toutes, sans exception, sont d'une conservation parfaite. Quelques-unes, qui se rapprochent le plus de l'époque de l'enfouissement, celles de Commode, par exemple, celles de Pertinax, et surtout celles de Septime-Sévère, sont neuves et semblent sortir de la frappe. Quelques Adrien sont merveilleux comme pureté de lignes et de relief.

On sait que l'époque des Antonins fut la plus brillante pour l'art monétaire à Rome. Celles de cette époque y foisonnent. Il y a des Faustine par exemple, l'ancienne et la jeune, à remplir trois ou quatre sébiles de changeur. Vespasien, avec sa grimace renfrognée, *facies nitentis*, comme dit Suétone, figure sur plus de cinquante de ces *aurei*. Ceux de son fils Titus sont moins nombreux, mais il en est un avec l'exergue *Divus Titus*, et portant au revers la chaise curule surmontée d'un foudre, qui est d'un grand prix.

Il faudrait citer presque toutes les pièces : une *Julia Domna*, femme de Sulpice Sévère et mère de Caracalla; une Restitution d'Auguste, par Trajan, qui, comme art et archéologie, est très précieuse; un *Oelius Caesar*, très rare aussi; cinq ou six *Pertinax*, tous d'un grand prix; deux ou trois *Plotine*, qui ne sont pas moins recherchées à cause de la figure qui est sur le revers.

Il y a là une médaille de Commode, bien digne de cet empereur du Cirque, où on le voit sur le revers, faisant bondir son cheval au-dessus d'un lion, qui est fort remarquable et d'un haut prix. Une plus rare encore est un *aureus* d'Antonin-le-Pieux, avec deux figures sur le revers et l'exergue *Concordia aeterna*. Celle-là paraît avoir été inconnue jusqu'à présent.

La date de l'enfouissement de ce trésor se trouve indiquée par le règne du dernier empereur dont les médailles y figurent. Ce dernier empereur est Sévère. Il y eut dans les Gaules, à son époque, un grand mouvement et de vives terreurs causés par la révolte d'Albinus, accouru avec les légions de la Grande-Bretagne pour disputer l'empire au César africain.

Des *Extraits inédits de la correspondance et des manuscrits du cardinal Gerdil*, déposés dans le collège des Barnabites de San Carlo ai Catinari à Rome, viennent d'être réunis en brochure par M. Pierre Vachoux. On la trouve chez tous les libraires d'Annecy, au prix de 4 fr.

ERRATUM. — Dans la mise en page du n^o d'août de la *Revue*, les notes de l'article sur *la Sabaudia et les Sebagini* ont été transposées et doivent être rétablies ainsi qu'il suit :

La note n^o 4 de la page 67 se rapporte au renvoi (5) de la page 68.

— n ^o 1	— 68 1 ^{re} col.	— (6)	id.
— n ^o 2	— id.	— (1)	id. 2 ^e col.
— n ^o 3	— id.	— (1)	de la page 67.
— n ^o 4	— id.	— (1)	de la page 68.
— n ^o 5	— id.	— (2)	id.
— n ^o 4 bis	— id.	— (3)	id.
— n ^o 1	— id. 2 ^e col.	— (4)	id.

Le Directeur gérant, J. PHILIPPE.

ANNECY. — TYP. THÉSIO.

ON S'ABONNE

EN FRANCE

Par un bon postal à l'ordre du Directeur;

A L'ÉTRANGER

Par un effet sur une maison d'Annecy.

La Revue rendra compte des ouvrages dont deux exemplaires lui auront été adressés.

REVUE SAVOISIENNE

JOURNAL PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ FLORIMONTANE D'ANNECY

PARAISANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Histoire — Sciences — Arts — Industrie — Littérature

La Société laisse à chaque auteur la responsabilité entière des opinions qu'il émet.

ABONNEMENT

France. 6 fr.
Italie et Suisse. . . 7 »

PAYABLE D'AVANCE

On ne reçoit que des abonnements annuels.

Les communications de tous genres adressées à la Revue savoisienne doivent être affranchies.

Annecy. — Typ. Théo.

SOMMAIRE. — Un moraliste savoyard au XVI^e siècle, Jean Menenc (suite et fin), par M. Jules Philippe. — Note sur le niveau du lac d'Annecy, par M. Rey de Morande. — A propos de saint François de Sales (suite), par M. Jules Vuy. — L'abbaye d'Abondance a-t-elle été fondée par saint Colomban? par M. Melville Glover. — Bulletin.

UN MORALISTE SAVOYARD AU XVI^e SIÈCLE

JEAN MENENC

(Suite et fin. — Voir le n° d'août.)

VIII

La dixième leçon a pour sujet les *meaux provenus par les faux rapporteurs*, suivant l'expression de l'auteur.

Menenc ne s'attache pas à combattre les *rapporteurs*, en prenant ce mot dans son acception vulgaire; il a, on le sait, des visées plus hautes, et il ne s'arrête pas même à rappeler l'opinion de Plaute, qui aurait voulu que l'on condamnât les rapporteurs, quels qu'ils fussent, à être pendus par la langue, et ceux qui les écoutent, à être pendus par les oreilles. Son but est de vouer à l'exécration les gens de cour qui, au moyen de faux rapports dictés par un intérêt personnel, persuadent aux princes que leurs Etats sont plus prospères qu'ils ne le sont réellement, et occasionnent ainsi aux peuples des vexations, des surcroits de charges insupportables.

Ce sujet lui inspire des réflexions, justes en tous temps, sur la triste position des chefs d'Etats, à qui la vérité est si souvent cachée et envers qui « on use de « dissimulation, tromperies et trahisons; donc, grande « compassion doit on avoir du prince debonnaire, « lequel tous suivent pour leurs profits, et presque « nuls pour son amour et service. Il se peut garder au « cunement des herbes, et venins mortifères; mais « bien difficilement du mauvais conseil des flatteurs. » Et c'est pourquoi il rappelle ce passage d'une épigramme de Martial : *Principis est virtus maxima nosse suos*.

Entre les rapporteurs tels que Menenc les comprend et les menteurs, il n'y a pas la distance de la tromperie au mensonge; aussi aurait-il pu fonder dans sa dixième leçon la onzième qu'il a consacrée aux *muets volontaires* qui ne sont, après tout, qu'une variété de l'espèce des

menteurs. Mais il a préféré scinder son sujet, afin de rendre plus accentuée sa critique sur les gens « qui cachent la vérité de crainte de déplaire aux hommes ou « bien souffrir des honneurs devant le monde et quel- « que perte temporelle. »

Menenc avoue qu'il en a coûté beaucoup à certains hommes pour avoir osé dire la vérité aux grands : et aux exemples qu'il cite on pourrait en ajouter bien d'autres qui se sont produits depuis lui. Mais cela ne prouve pas que la *menterie* ne soit infiniment plus dangereuse que le silence, attendu « qu'elle perd éternellement ses amateurs, » sans compter qu'elle perd aussi souvent dans ce monde ceux qui en subissent immédiatement l'influence.

Quoi qu'il en soit, ce n'est pas à lui, Menenc, qu'on pourra adresser le reproche de ne pas dire ce qu'il pense et ce qu'il croit être la vérité; nous en avons eu déjà bien des preuves, mais en voici encore une éclatante.

Dans cette même onzième leçon, après avoir dit que si d'aventure les *muets volontaires* laissent échapper de leurs lèvres une vérité, ils la reprennent bien vite sous l'influence de menaces ou de promesses d'argent, et qu'ainsi « ils permettent les lieux sacrés, lesquels ils « savent estre prophanés, demeurer ainsi violés au « grand préjudice de l'honneur de Dieu, » il ajoute :

« Il ne faudra point douter donner place en ce degré « a aucuns de justice, qui ont plustost vuides les « moyens des parties, que debattu leur droict, a cause « de l'avarice, ou ignorance. »

Il ne s'agit de rien moins ici que de tancer les prévaricateurs qui se trouvent dans le camp des juges, des avocats et des procureurs!

La question était ardue, car la corporation des *hommes de justice* était, déjà du temps de notre moraliste, des plus importantes du pays de Savoie, où le morcellement de la propriété immobilière a toujours donné lieu à une infinité de contestations roulant sur la *borne* du champ ou le *mur mitoyen*.

Menenc se pose hardiment en adversaire bien déclaré des procès; dans son entrée en matière il n'en veut qu'aux prévaricateurs, mais passant ensuite de la partie au tout, de l'exception au principe général, il déclare la guerre à dame Chicane et voudrait chasser tous les vendeurs du temple de Thémis. Et je vous prie de croire qu'il n'y va pas de main morte : il s'abrite derrière l'opinion d'autres moralistes, c'est vrai, mais

il n'en prend pas moins sa part de responsabilité. Une citation pour exemple :

« Eneas Syluius, qui depuis fut pape appelé Pie second, disoit, que les plaideurs estoient les oiseaux, les audiences les nids, le iuges les filets, les procureurs et aduocats les chasseurs. »

Je demande pardon aux intéressés, mais si j'ai cité ces lignes, ce n'est pas que je les approuve complètement, car je les crois trop absolues. Si Eneas Syluius revenait ici-bas, je lui ferais d'humbles remontrances au sujet de son opinion sur les hommes de justice, et je lui demanderais de m'expliquer ce que seraient devenus tous les biens ecclésiastiques ou séculiers sans les juges, les avocats et les procureurs. Evidemment il faut une loi, et pour appliquer cette loi, des tribunaux, et pour demander l'application de cette loi, des solliciteurs et des défenseurs en titre.

Puis, après tout, s'il faut tant de juges, d'avocats et de procureurs, sans compter les huissiers parlant à la personne des inculpés, à qui en est la faute? Hélas! aux plaideurs!

Un spirituel écrivain moderne a lancé la boutade suivante : « On veut abolir la peine de mort? c'est très bien; mais que messieurs les assassins commencent. » On peut dire avec plus de raison : « Les plaideurs se plaignent des juges, des avocats et des procureurs : ils ont peut-être raison; mais qu'ils mettent un terme à leurs chicanes et ils n'auront plus lieu de se plaindre. »

Menenc dit lui-même : « Les grenouilles estoient en si grand nombre en Egypte, qu'elles couvroient toute la terre, lesquelles signifioient le nombre des plaideurs ignares, lequel excède celui des versés et bien mérités. » Si les grenouilles ont toujours été si nombreuses, qui donc en est la cause? Si, non contentes de demander un roi, elles réclament des juges et coassent incessamment à la porte des études d'avoués, qui doivent-elles accuser de leurs déconvenues si ce n'est elles-mêmes?

Menenc est plus heureux dans le choix de ses exemples et de ses allusions lorsque, considérant la question sous son vrai jour, il s'en prend aux hommes de justice qui traînent les procès en longueur. Voilà le véritable point vulnérable et il fait sagement de rappeler à ce sujet les faits suivants :

« Le roy Pierre de Portugal exila tous les aduocats et procureurs de son royaume, pource qu'ils allongeoient les proces. Les anciens peignoient les juges sans mains. L'empereur Domitian fit edict (tesmoin Suetone) que quiconque prorogeroit les proces plus d'un an fust à iamais banni de Rome. En quoy nous voyons que tels auteurs n'entendoyent reprendre l'estat iudicatoire si honorable et nécessaire, ensemble les accessoires; mais les abus qui s'y commettent comme eux mesmes le confessent ouvertement. »

A ce point de vue, tous les honnêtes gens sont d'accord avec le moraliste.

IX

Je passerai rapidement sur la douzième leçon qui ne présente pas d'observations piquantes et qui soient marquées au coin de l'esprit finement critique de l'écrivain de Cluses. Menenc veut démontrer dans cette leçon que les pères ne doivent pas empêcher la bonne dévotion des

enfants, ni être si occupés de ce monde qu'ils oublient le service de Dieu. On comprend que dans cette étude il n'y a que des recommandations faites dans tous les temps par les moralistes religieux et qui ne peuvent nous présenter aucun aperçu nouveau; c'est un chapitre qui peut être bon à méditer dans le silence et le recueillement, mais qui n'a rien à gagner à être analysé. Je n'en citerai que le passage suivant qui lui sert comme de point de départ et dont le fond est toujours vrai :

« Le monde n'a en ses rosiers qu'épines, en ses arbres que feuilles, en ses vignes que lambrusques, en ses grainiers que pailles, en ses thresors qu'alchimie. Celuy qui sert le monde en est mal payé, qui l'aime en est enfin mal traité, qui le hante est abusé. Il ne caresse sinon ceux qui trottent par les rues, accompagnent les dames, trompent les jeunes filles, hantent les jeux et tauerne. »

Et aujourd'hui le monde est-il autrement fait?

Jusqu'ici, en suivant Menenc presque pas à pas, j'ai analysé ses préceptes et ses critiques; tout en discutant parfois ses opinions, je me suis fait son compagnon de combat; j'ai souvent partagé ses joies et ses douleurs, ses préférences et ses antipathies. Mais arrivé à la treizième leçon, j'avoue franchement que je le laisse seul en face de l'ennemi qu'il veut combattre; ce n'est pas que j'aie peur, oh! non; mais, ce qui revient à peu près au même, les forces me font défaut; je tremble d'endosser la responsabilité de tout ce qu'il va dire et... ma foi! je lui laisse la parole :

« LEÇON TREIZIÈME

« *Masculum reliquis præstat*

« Av temps que ceste regle estoit en estre, et que les hommes tenoyent leur rang, toutes choses florissent : mais depuis que le sexe féminin a chargé les cornes, nous n'experimentons que malheur. Et non sans cause, car si la simple bourgeoisie tient le primat en la maison, ma dame la Chastellaine, ou gouvernante presumera hardiment des choses publiques. Et ainsi de degré en degré. Hé pauvre Ianin, sçavons nous pas qu'en la teste sont les cinq sens de nature, et toute la beauté et noblesse de l'homme? Et qu'icelle teste domine et conduit toute la reste du corps. Quelle sottise est ce ceder ceste preeminence à vne coste? de laquelle la femme a esté faite, du premier ingeniaire, qui la forma pour estre obeissante au chef.

« *Nupta virum timeat, rata sit custodia nuptæ,
Hoc decet, hoc leges, iusque pudorque iubent.*

« Le coq conduit les poules, le bourdon a la preeminence sur les mouches à miel, et les hommes (hélas!) non seulement ceux qui par ignorance et simplicité sont appelés villageois, mais aussi aucun des grands diffiés par titre de noblesse : et (qui plus me desplaist) entre les Ecclesiastiques, donneront la première place (ie ne dis pas aux honnestes dames, ou damoiselles : car icelles ont appris à honorer l'Eglise) mais souuentesfois à quelque signalee, qui est occasion en nostre temps, que les filles se prostituent sans aucune honte, voyant que les vilaines sont beaucoup plus de plusieurs respectees,

• que celles qui sont en perpétuelle crainte, pour ne perdre l'honneur tant recommandé. Je diray en ceste regle, que plusieurs meres font cinquante fois plus d'estat d'une glorieuseté, que d'un fils, qui désirera s'avancer aux bonnes lettres. Car elles desroberont leurs maris pour achepter mille singeries à ladite fille, et le pauvre escolier comme ie sçay ne peut par lettres, ni supplications quelconques avoir argent pour achepter liures et choses semblables. Iacois que les filles doiuent estre honnestement entretenues. Mais ie n'approueray iamais qu'elles soyent prefeeres aux masles contre la règle :

• *Masculum reliquis præstat.* •

Qu'en dites-vous, amis lecteurs ? C'est court, mais c'est raide, comme on dit aujourd'hui. Est-ce bien la vérité ? Notre moraliste n'exagère-t-il pas ? Faut-il l'applaudir ? Faut-il le désapprouver ?... Que chacun en décide ce qu'il voudra.

Il est bon toutefois de faire observer en passant que cette question de la femme est celle qui a le plus préoccupé tous les moralistes ; et ce n'est que raison, car la femme, par le rôle passionnel qu'elle remplit auprès de l'homme, prend sur celui-ci un ascendant tel que souvent les plus grands événements politiques ou sociaux peuvent en recevoir une direction bonne ou mauvaise, suivant que le courant moral est sain ou méphitisé.

Sénèque n'a-t-il pas déjà protesté énergiquement, en parlant des maladies de son siècle (sujet éternel !), contre ces transformations irrationnelles que les accidents sociaux font subir à la femme et qui la dénaturent à tel point qu'on ne sait plus distinguer les sexes qu'à la différence du vêtement, et encore... ? Lorsque Sénèque vivait, le sexe *faible*, paraît-il, s'était pris d'une belle passion pour un des plus vilains défauts du sexe *fort*, pour celui qui faisait dire au malheureux précepteur de Néron : « Seriez-vous par hasard étonné de cette innombrable quantité de maladies ? Comptez les cuisiniers. »

Et alors il s'écrie : « Hippocrate, l'oracle de la médecine, avait dit que les femmes ne sont point sujettes à la goutte. Il avait raison sans doute de son temps, aujourd'hui il aurait tort. Mais puisqu'elles ont dépouillé leur sexe pour revêtir l'autre, qu'elles soient donc condamnées à partager tous les maux de celui dont elles ont adopté les vices. *Que le ciel les maudisse pour l'infâme usurpation que ces misérables ont osé faire sur le nôtre.* »

C'est Joseph de Maistre, à qui j'emprunte ce souvenir, qui a souligné les dernières phrases.

Menenc ne fait pas autre chose que de protester à son tour contre l'*usurpation* du féminin sur le masculin, et on l'a vu à plusieurs reprises revenir sur cette question délicate et importante, parce que, à l'exemple de tous les bons moralistes, il a reconnu qu'on ne saurait trop rappeler chacun à son rôle. Mais d'autres ont protesté avant lui ; on proteste encore aujourd'hui.... on protestera encore dans mille ans ; et c'est ce qui m'engage à soutenir une dernière fois que l'humanité tourne dans un cercle vicieux, puisque les mêmes passions l'agitent dans tous les temps, et qu'il n'est si grand réformateur qui puisse prétendre faire régner un jour absolument la vérité et la vertu. Il est, certes, des époques où le mal grandit outre mesure ; chaque

siècle a son quart d'heure de débâcle morale occasionnée par certains événements ; alors les hommes restés honnêtes comme Menenc ont raison de faire entendre leurs protestations : mais attaque-t-on toujours la bête par les cornes ? J'en doute ; on la tire plutôt par la queue et sans autre résultat que de se laisser entraîner par elle en ayant l'air de la retenir, jusqu'au moment où, arrivée au bord de l'abîme, la bête entraîne avec elle toute sa suite, et alors..... l'humanité recommence son travail de Sisyphe.

X

Mais nous voici arrivés aux dernières leçons de Menenc ; dans les cinq chapitres qui suivent et qui terminent le livre, l'auteur entre dans des considérations générales relatives à la manière de se bien conduire dans ce monde. En bon logicien, après la critique des vices, il place l'apologie du bien, il indique les moyens de combattre le mal, ne voulant pas, à l'exemple de quelques novateurs, renverser sans reconstruire.

Cette dernière partie de l'œuvre de Menenc, bien que n'excitant pas l'intérêt au même degré que celle qui la précède, n'en est pas moins fort remarquable ; je dirai même que sous certains rapports elle forme la partie capitale de l'œuvre par la profondeur des idées et la force du style. On conçoit que lorsqu'il s'agit uniquement de poser des préceptes de morale, de raisonner les passions, de quitter le plein-pied des actes de la volonté humaine pour se transporter dans un monde idéal où le raisonnement seul joue un rôle apparent, on comprend que lorsqu'il s'agit, en un mot, de ne pas abandonner la sphère des idées spéculatives, le moraliste doit se doubler du vrai philosophe.

À l'endroit de son œuvre où nous sommes arrivés, Menenc devient donc un philosophe sérieux. Il ne va plus fureter, malicieux personnage, dans les coins et recoins de la société pour en extraire les ridicules et les vices qu'il fouette ensuite au grand jour. Il a quitté son rire sarcastique ; sans abdiquer le rôle de mentor, il coiffe le bonnet de docteur en Sorbonne et s'assied gravement dans la chaise du professeur de morale. Ses idées s'agrandissent, son esprit s'inspire dans les hautes régions et traduit en un style plus noble les résultats pratiques de ses découvertes sur les règles du bien et du vrai.

Son idée-mère est l'idée chrétienne. Les préceptes du Christ forment avec raison à ses yeux le criterium de toute vérité morale. Partant de ce principe, il discute avec chaleur toutes les questions qui en dépendent ; on est réellement étonné d'entendre parler avec autant d'autorité et d'une manière si profonde un petit régent d'une ville alors presque ignorée, surtout si l'on songe que le pauvre professeur a dû acquérir de lui-même, par ses seules forces, les immenses ressources d'érudition dont il fait usage.

Sa seizième leçon, entre toutes, est celle où il donne la plus grande preuve de son savoir ; j'y ai remarqué et lu à plusieurs reprises une très curieuse dissertation sur la *vraie félicité*, cette satisfaction relative, qui n'est le plus souvent qu'imaginaire, que des philosophes placent dans l'amour de la vertu et la haine du vice, et que d'autres cherchent dans la privation des douleurs et le contentement des sens. Inutile de dire que le philosophe de Cluses n'est pas de ces derniers.

Après avoir posé les principes généraux de toute bonne morale, Menenc présente à ses disciples le TRAVAIL comme le moyen le plus efficace de combattre les ennemis de l'esprit et du cœur. On sait que la glorification de ce moyen est le but essentiel de son œuvre, et il l'a dit souvent le long de la route ; mais ici il y revient avec plus d'insistance, par cette raison qu'il désire que son idée-mère soit la dernière à frapper l'imagination de ses élèves.

« L'homme idiot, dit-il pour montrer toute l'importance du travail sérieux, l'homme idiot prendra bien une plume en main et la menera de çà et de là, haut et bas, et casuellement formera quelques caractères lesquels toutefois il ne cognoit pour n'avoir esté instruit en l'art d'esécriture ; ainsi les ignorants tiennent propos des choses celestes, diuines, des effets naturels, proferant parfois vérité laquelle ils ne peuvent discerner d'avec mensonge. »

Et pour montrer que le travail doit être continu, incessant :

« Et pource l'exhorte les disciples mettre peine à se rendre lumineux pour se sçavoir conduire. Comme aussi je leur conseille considerer que ce qu'ils sçauront apres toutes leurs estudes, n'est qu'une mouche à proportion de ce qu'ils ignorent. Et pource n'a occasion aucune de s'enfler, ains plustost de gemir et soupirer, comme le prisonnier qui ne peut iouir de la clarté, sinon que par quelque fenestrelle. »

Hélas ! que de gens encore de nos jours qui ne voyent que par une *fenestrelle* et qui, loin de *soupirer*, s'enflent, s'enflent jusqu'à sauter !

Après plusieurs pages remplies de comparaisons frappantes, Menenc peut démontrer sans peine qu'il faut avoir plus de sollicitude pour l'esprit que pour le corps, qu'il faut s'appliquer à se procurer plus de jouissances intellectuelles que de jouissances matérielles. C'est bien l'avis de tous les hommes, mais il y en a tant qui s'affranchissent de la peine de penser qu'il n'est en aucun temps inutile d'appuyer sur cette idée reconnue vraie même par ceux qui s'écartent le plus du précepte qu'elle formule, ce qui prouve que le mal est toujours grand et qu'il n'est pas près de finir. C'est pourquoi, dit encore Menenc, « il ne faut s'endormir au giron de Dalila qui ne voudra perdre ses forces et estre deceu..... Ioint que la démonstration que fit Denis de Syracuse à Damocles le faisant servir à table en toute magnificence royale, et peu après le faisant voir l'espee aigue pendante sur sa teste à un fil de soye, est assez suffisante pour nous faire entendre quelle est la fin et les miseres des delices de ceste peregrination.

« Laissons donc les autres se resiouir au son des instruments de Babylone, et prendre plaisir à voir danser la fille d'Herodiade ; et disons avec les enfans d'Israel que nous pouuons chanter chansons de liesse en terre estrangère : *Quomodo cantabimus canticum nouum in terra aliena ?* »

XI

Je suis au bout de ma tâche, car je laisse de côté la *Response à certaine missive* placée à la fin du volume de Menenc, et qui ne traite que de questions personnelles à l'auteur. On n'aura certainement pas suivi cette ana-

lyse avec le même plaisir que j'ai éprouvé en parcourant le livre du régent de Cluses ; mais, si mes efforts n'ont pas été vains, mes lecteurs auront pu se rendre compte suffisamment de toute la valeur de cette œuvre de critique et de morale, si remarquable eu égard à l'époque où elle a été composée ; ils auront pu admirer le courage et la sincérité de cet homme au cœur loyal et honnête, qui ne recule devant aucun obstacle pour laisser échapper le cri de sa conscience froissée, irritée par les écarts souvent honteux de l'humanité ; sincèrement catholique, apostolique et romain, il n'hésite pas à tancer les abus du pouvoir religieux ; vierge de toute pensée révolutionnaire, par conséquent monarchiste convaincu, il fait la leçon aux princes, il dénonce leurs flatteurs, il rappelle à la noblesse ce qu'elle doit être et combat ses préjugés, il frappe sur les abus du pouvoir civil ; descendant dans les rangs inférieurs de la société, il ne craint pas de découvrir les plaies morales qui les rongent ; il distribue enfin le blâme ou la louange à chacun suivant ses œuvres, et cela, la tête haute, le visage découvert, au grand jour, parce qu'il est lui-même sans peur et sans reproche !

Les hommes de cette trempe sont rares, et celui-là ne pouvait rester mort à jamais pour son pays, dont il ne peut que grandir les traditions historiques et littéraires ; voilà pourquoi j'ai cru devoir entreprendre de le faire revivre dans son œuvre. JULES PHILIPPE.

NOTE SUR LE NIVEAU DU LAC D'ANNECY

MM. Boltzhauser et de Mortillet ont publié dans la *Revue savoissienne*, en 1860, des observations qui ne laissent aucun doute sur l'abaissement graduel des eaux du lac d'Annecy, à une époque très reculée, antérieure à l'époque romaine et même à l'époque lacustre.

« Le terrain de toute la plaine des Fins, dit M. Boltzhauser, présente des couches horizontales, et la partie la plus élevée (celle qui longe la colline des Barattes, d'Annecy-le-Vieux et du Petit-Brogny), est formée de gravier, gros d'abord, mais plus fin et sablonneux à mesure que le niveau du terrain baisse. Donc toute la plaine a dû être, à une certaine époque, couverte d'eau qui, après de violentes agitations, a déposé ce fonds pierreux, laissant d'abord à sec la partie la plus rapprochée de la colline. »

« Depuis ce nivellement général de la plaine d'Annecy, dit M. de Mortillet, l'extrémité entre Brogny et Cran a été creusée par le Fier, qui s'y est pratiqué un lit de plus en plus profond à mesure que ses eaux, corrodant les molasses qui barraient son cours au-dessous de Cran, ont abaissé l'ensemble du niveau de la rivière. »

Arrêtons-nous ici et observons que l'érosion graduelle des molasses au-dessous de Cran a été suffisante pour produire, non seulement l'abaissement du niveau de la rivière, mais en même temps l'abaissement général du niveau du lac d'Annecy, d'où est résultée la formation de la plaine des Fins et du canal de Thioux.

Les rives de ce canal sont plus encaissées vers Cran que vers la sortie du lac d'Annecy, d'où l'on doit conclure que la partie inférieure du canal est plus ancienne que sa partie supérieure ; mais le canal tout entier est de formation moderne, car il a été creusé dans le ter-

rain quaternaire qui recouvre toute la plaine des Fins.

Le creusement du Fier entre Brogny et Cran est aussi, par la même raison, un phénomène moderne. Il s'est opéré graduellement et paraît avoir été interrompu à une certaine époque, pendant un laps de temps assez considérable, car, en examinant la rive gauche de la rivière, on est frappé de cette circonstance qu'elle est formée de deux talus distincts, séparés par une terrasse plate qui atteste un séjour prolongé des eaux à un niveau constant. Une explication de ce fait peut être donnée en observant que la roche de Montrottier est formée de deux assises inégalement épaisses. Lorsque l'érosion de l'assise supérieure a été terminée, les eaux du Fier ont eu à corroder l'assise inférieure qui, étant plus épaisse, a dû maintenir longtemps les eaux du Fier à un même niveau. Pendant ce temps, le courant du Fier glissait sur la surface supérieure de cette assise qui est en effet polie et moutonnée par les eaux.

Le talus supérieur du Fier, entre Brogny et Cran, offre une grande régularité qui montre combien le courant était primitivement faible sur cette partie de son parcours. Le talus inférieur, plus ondulé, indique que le courant était devenu plus fort après l'érosion de l'assise inférieure de Montrottier.

Il est difficile de dire à quelle époque le creusement du Fier a commencé entre Brogny et Cran. Les vagues conjectures que l'on peut fonder aujourd'hui sur la théorie des déluges périodiques, portent à environ dix mille ans le maximum du refroidissement pendant la dernière époque glaciaire. Le phénomène dont nous nous occupons serait donc postérieur à cette date et a dû, toutes choses égales d'ailleurs, s'opérer d'autant plus rapidement que la pression exercée par les eaux était plus considérable.

Depuis le commencement de l'époque géologique actuelle, quelle qu'en soit la date, la coupure de la roche de Montrottier paraît avoir constamment réglé le niveau du lac d'Annecy, et cette circonstance a une importance pratique considérable. Si, en effet, il est prouvé que le niveau du lac d'Annecy s'est d'autant plus abaissé que la coupure de Montrottier est devenue plus profonde, il faudra en conclure qu'en établissant sur ce dernier point des vannes mobiles, on peut espérer de régler dans une certaine mesure le débit du lac d'Annecy et de diminuer les variations qui se produisent dans son niveau par les alternatives de pluie et de sécheresse.

On faciliterait ainsi l'assainissement de la ville d'Annecy, le fonctionnement de toutes les usines environnantes et la navigation du lac. REY DE MORANDE,

Membre correspondant de l'Association scientifique.

A PROPOS DE SAINT FRANÇOIS DE SALES

(Suite.)

Avant leur départ, les sœurs de Sainte-Claire avaient été soumises à de rudes épreuves. Nous avons cité le passage dans lequel Jeanne de Jussie déclare qu'elle ne raconte pas la dixième partie de ce qui leur était arrivé.

Elles avaient vu les Bernois se jetant sur Genève, faisant monter les châteaux au ciel, suivant les expres-

sions d'un de leurs chroniqueurs. « Combien que l'air fut beau et clair, dit Jeanne de Jussie, néanmoins il estoit offusqué par la grande fumée. » On ne voyait, autour de Genève, « qu'églises et châteaux en flammes. »

Les redoutables descendants des *Allemanni* brûlaient les livres de parchemin, brisaient les tableaux et les statues et promenaient partout la terreur sur leurs pas. A Bellerive, après avoir tout pillé et tout emporté, jusqu'aux cloches de l'église dont l'une est encore actuellement à Saint-Pierre de Genève, ils mirent le feu au monastère. De leur jardin, les sœurs de Sainte-Claire voyaient brûler cette maison des Dames de Citeaux et elles n'en attendaient pas moins. Aussi « vivoient les pauvres sœurs en grande crainte et subjection, Dieu seul le sait. » Toutefois, les novateurs avaient beau faire, elles demeuraient inébranlables : les assaillants perdaient leur peine ; autant aurait valu, suivant l'expression de Jeanne de Jussie, *battre la mer pour en faire beurre*.

Les pauvres femmes ne furent guère épargnées. Leur propre monastère fut saccagé, elles furent assaillies à coups de pierre et d'arquebuse ; les menaces ne leur manquèrent pas. En tenant compte de toutes ces circonstances, il est difficile d'admettre, avec M. Rilliet-de-Candolle, qu'elles n'eurent à endurer ni conteste en leurs consciences ni moleste en leurs personnes. Il est parfaitement vrai, d'un autre côté, qu'elles trouvèrent, auprès de quelques-uns des magistrats de la ville, des égards et des ménagements qu'il serait injuste de passer sous silence. Le vieil et cordial esprit genevois n'était pas encore éteint dans tous les cœurs.

Le livre de Jeanne de Jussie a une haute importance pour l'histoire ; il nous fournit une foule de détails, de renseignements, de données qu'on chercherait vainement ailleurs.

Cette œuvre, « tirée de dessus le mestier d'une femme, » est écrite d'une manière à la fois si ingénieuse et si simple, si naturelle et si naïve, elle respire tant de probité, tant de conviction, tant de candeur, qu'on éprouve, en la lisant, un véritable sentiment de respect, ou, mieux encore, j'ai déjà prononcé le mot, un sentiment d'admiration.

C'est certainement de beaucoup la plus importante des sources contemporaines de l'histoire de Genève ; cette œuvre émane d'une personne voisine de la ville du Léman, élevée dans cette ville, connaissant très bien ses traditions, ses mœurs, ses souvenirs ; c'est, sous ce rapport, pour la première moitié du xvi^e siècle, l'image la plus fidèle de la Genève épiscopale.

Aussi, doit-elle être mise au premier rang des témoignages authentiques, d'autant plus que Jeanne de Jussie ne raconte pas les faits à la légère, sans les peser, mais qu'elle les contrôle, au contraire, avec une rare sagacité. On lui a rendu avec raison cette justice.

La véracité et la spontanéité de ses récits frappent au premier coup d'œil ; Jeanne de Jussie ne cache ni son drapeau ni ses convictions, elle se manifeste tout entière telle qu'elle est ; elle parle à des personnes animées du même esprit qu'elle, mais l'exactitude de ses narrations et de ses critiques sévères à l'adresse de la partie du clergé qui passa aux idées nouvelles ne saurait être contestée.

On trouve, dans le *Levain du Calvinisme*, l'indication d'un grand nombre de faits utiles pour l'histoire; l'auteur nous raconte, par exemple, qu'en 1529, le jour du Mercredi-Saint, une nombreuse *compagnie* de gentils-hommes se réunit au château de Gaillard « conspirant entre eux de vouloir secrettement de nuit escheller la ville; » cette *escalade* devait avoir lieu à deux heures du matin. Les gentilshommes n'y renoncèrent que sur l'expresse défense de l'évêque de Genève.

Cette manière peu loyale d'attaquer une ville était tout à fait dans l'esprit du temps; Genève la pratiqua plus d'une fois elle-même. C'est ainsi, pour n'en citer qu'un exemple, qu'en 1590, La Roche, ancienne ville alliée, fut escaladée à l'improviste, durant la nuit, et pillée par les Genevois.

Il y aurait une véritable histoire à faire sur les *escalades* qui réussirent et sur celles qui échouèrent dans nos contrées.

Comme écrivain, Jeanne de Jussie fait preuve d'un beau et remarquable talent; en voulant laisser aux religieuses de Sainte-Claire un souvenir vivant de toutes leurs *tribulations* et de toutes leurs souffrances, elle a produit un livre qui, indépendamment du point de vue historique, est inappréciable au point de vue littéraire.

Çà et là, de loin en loin, quelques détails trop vifs, quelques expressions trop *crues* heurtent la politesse de nos idées modernes, en matière de style. N'oublions point, cependant, que, pour juger un ouvrage, il faut tenir compte du temps où il a été écrit et du style général de l'époque où il a été composé; si on veut bien se placer à ce point de vue qui est le seul vrai, le seul impartial, si on veut bien songer à la *crudité* excessive du style de la plupart des contemporains de Jeanne de Jussie, on s'étonnera, non pas de rencontrer dans son livre quelques expressions qui nous paraissent grossières, mais bien d'en rencontrer si peu. Son style est, sous ce rapport, comparé à celui de ses contemporains, à celui de Froment, par exemple, tout à fait remarquable, très supérieur à celui des autres, et pour son temps, extrêmement châtié. Il y a, dans le style de Jeanne de Jussie, infiniment plus de retenue, plus de prudence, que dans celui de la plupart des auteurs du xvi^e siècle.

On ne saurait en douter: Jeanne de Jussie était peintre, et les beaux-arts ne lui étaient pas étrangers. Aussi, à chaque instant, voit-on, dans les pages de la religieuse de Sainte-Claire, surgir des regrets lorsque le marteau des novateurs brise sans pitié les nombreux objets d'art, sculptures, tableaux et autres qui existaient alors à Genève et qui furent détruits avec un vandalisme excessif. Nulle part, en effet, l'esprit de destruction, relativement aux beaux-arts, ne fut poussé si loin qu'à Genève dans le xvi^e siècle. L'Allemagne luthérienne ne nous offre pas d'exemple semblable; la cathédrale de Berne elle-même a conservé, jusqu'à nos jours, ses vieilles sculptures de pierre.

C'est surtout dans les récits et dans les descriptions de Jeanne de Jussie que l'on reconnaît, dès l'abord, une femme versée dans les beaux-arts. Plusieurs fois, j'ai entendu un peintre célèbre, très antipathique d'ailleurs au catholicisme, professer une admiration profonde pour le livre de cette religieuse, et je n'en suis point surpris. La vie naît et jaillit en quelque sorte de chacune des lignes de Jeanne de Jussie; les pages écrites par

elle laissent apercevoir, à chaque instant, des effets pittoresques. En lisant le *Levain du Calvinisme*, c'est une série de tableaux que l'on contemple; la Genève tourmentée par les orages du xvi^e siècle se montre à nous dans tout son relief. Beau talent, qui s'ignorait lui-même, il nous entraîne sans que l'auteur s'en doute; pas la moindre recherche, pas la moindre prétention; c'est une eau qui jaillit du rocher, pure, fraîche et abondante.

Plusieurs auteurs, des plus compétents, ont fait ressortir l'état, extrêmement avancé, de l'instruction publique à Genève avant la Réformation. Qu'il me soit permis de citer, entre autres, M. le professeur Galiffe, qui a fait de Genève une étude approfondie, et M. James Fazy, l'homme d'Etat qui, suivant M. Gaullieur, a le plus marqué dans Genève depuis Calvin.

Parmi les contemporains, Bonivard lui-même, quoique aux gages du gouvernement calviniste, laisse, à ce sujet, échapper, çà et là, des aveux fort significatifs. Tantôt il parle « de tant de gentz *scavantz* qui estoient en notre ville, » tantôt il s'étonne que, dans l'ancienne Genève, l'instruction publique eût atteint un si haut degré de développement. « Je me merveille, dit-il, comme devant 120 ans passez, se pouvoit trouver telle multitude de *scavants*. » L'instruction publique était donc, depuis longtemps déjà, très prospère à Genève, bien avant les révolutions du xvi^e siècle (1).

Un de mes concitoyens de Genève, que j'ai déjà eu l'occasion de citer dans ce travail, fait, à son tour, à propos de Jeanne de Jussie, des aveux d'une haute importance. Il compare, au point de vue littéraire, Jeanne de Jussie à Froment, l'un des trois premiers réformateurs de Genève, et il avoue nettement que cette comparaison paraît tout à l'avantage de la plume féminine.

Un jugement pareil est précieux; il émane d'un homme instruit qui n'a point fait un tel aveu à la légère. M. le ministre Rilliet-de-Candolle, ancien professeur à l'Académie de Genève, est l'auteur de plusieurs publications. C'est lui qui reconnaît qu'une simple religieuse, élevée dans les écoles de la Genève épiscopale, lui paraît, comme écrivain et au point de vue littéraire, supérieure à l'un des hommes éminents du régime nouveau.

Aussi le *Journal de Genève*, en citant précisément la page à laquelle ce jugement est emprunté, a-t-il eu le plus grand soin de ne pas le reproduire et de dissimuler prestement ce passage à ses lecteurs. Au demeurant, peut-être a-t-il fait preuve de quelque prudence en agissant ainsi. L'aveu de M. Rilliet-de-Candolle eût paru bien dur à quelques-uns des siens.

Que résulte-il, en effet, de l'aveu de M. Rilliet-de-Candolle? Il en résulte qu'au point de vue littéraire, l'éducation des femmes, à Genève, avant la Réformation, avait atteint un haut degré de développement. Cette circonstance est d'autant plus frappante qu'un siècle ou deux après Jeanne de Jussie, il n'était pas rare, comme l'a fait observer, l'hiver dernier, dans un cours public, un savant historien, de trouver à Genève des femmes et des filles de syndics qui ne savaient ni lire ni écrire.

(1) Nous publions en ce moment, dans les *Mémoires* de l'Institut genevois, un travail sur le premier collège de Genève (collège de Versoix). Ce travail renferme plusieurs données sur l'instruction publique à Genève, avant 1535.

Puisque je parle de Jeanne de Jussie et des sœurs de Sainte-Claire, que je mentionne ici, dans ces *Glanures*, un petit livre assez rare, sorti, en 1720, des presses de Innocent-Théodore Hault, imprimeur de la ville de « Frybourg, » sous le titre suivant : « *Réfutation d'un libelle intitulé Cantique sur les principales erreurs de la religion romaine par B. Pictet, avec un abrégé historique des progrès que ses Prédécesseurs firent dans Genève en 1532 jusques en 1535. Et une description curieuse de la sortie des Religieuses de Sainte Claire réfugiées Anneci*, par Théodore Archienbaud, nouveau converti, » etc.

Ce petit volume de 166 pages, outre la préface, écrit en quatrains de huit pieds, est un livre de polémique en vers, dans lequel l'auteur aborde plusieurs sujets théologiques, entre autres l'indissolubilité du mariage. L'auteur, qui n'est pas un poète de première force, veut ramener Genève dans le giron de l'Eglise :

- « Quittez votre nouvelle Eglise,
- « Mes très chers Frères Genevois,
- « La nouveauté n'est point de mise,
- « Faites, croyez, comme autrefois. »

Nous ne le suivrons pas dans sa controverse ; nous nous bornons à indiquer les pages qui touchent, plus ou moins, à notre sujet.

Un chapitre est intitulé : *Abrégé historique des principaux faits qui arrivèrent dans Genève depuis le commencement de l'an 1532 jusqu'à la fin de 1535, suivant même les auteurs protestans qui ont écrit l'histoire ; c'est une chronique rimée en 57 quatrains.*

Un autre chapitre est intitulé : *Description de la sortie des religieuses de Sainte Claire de Genève, qui se virent obligées d'abandonner leur Monastère plutôt que d'adhérer aux sentimens des Novateurs dont Guillaume Farel était le chef et obéirent aux paroles de l'évangile qui porte que si quelqu'un vous persécute dans une Ville, fuyez dans une autre, ce qu'elles firent sur la fin du mois d'Aoust de l'an 1535.* Ce titre, comme on le voit, ne pèche pas, non plus que les autres, par trop de brièveté. — En tout, 45 quatrains :

- « Que si quelqu'un vous persécute
- « Sauvez-vous dans un autre lieu,
- « Crainte qu'une infernale chute
- « Ne vous sépare d'un seul Dieu. »

- « Berne en veut aux religieuses
- « Son ours vient pour les assiéger,
- « Mais Dieu les rend victorieuses
- « Comme David dans ce danger. »

- « Ces Vierges pleurent et s'assemblent,
- « Se prennent toutes par la main,
- « Comme des brebis elles tremblent,
- « Voyant venir cet inhumain (1). »

- « Ce qui retient sans doute d'autres,
- « Sont les vains discours des mondains,
- « Faites comme ont fait les apôtres,
- « Moquez-vous des respects humains. »

(1) Farel.

Enfin, le *parallèle de ce que firent les Sarrasins dans la ville d'Assise avec ce que firent les Novateurs dans Genève*, contient le récit du voyage des religieuses de Genève à Annecy :

- « Il (1) donne Annecy pour refuge
- « A Sainte Claire à Saint François
- « Tous deux échappés du déluge,
- « Où sont restés les Genevois. »

Ces quatrains peuvent servir d'échantillon ; à défaut d'autre mérite, le livre d'Archienbaud a celui d'être rare ; mais, à coup sûr, les vers qu'il contient ne valent ni la prose du *Levain du Calvinisme*, ni celle de l'*Introduction à la vie dévote*.

J'ai nommé saint François de Sales ; de tous les écrivains de son époque c'est un de ceux qui ont possédé le mieux ce sentiment du beau qu'on retrouve à chaque page de ses œuvres. Assurément, toute sa sympathie fut acquise à cette religieuse, qui mourut presque centenaire au moment où le génie du saint brillait de son plus grand éclat.

Parfois, je crois le voir, au sortir d'une séance de l'Académie Florimontane, se diriger vers l'humble monastère où Jeanne de Jussie allait finir ses jours. Entrevue touchante ! L'Apôtre du Chablais joint ses prières à celles de la sœur de Sainte-Claire, *réfugiée de Genève* ; une cellule solitaire réunit un instant et la foi qui triomphe dans la défaite et la foi qui triomphe dans la victoire !

JULES VUY.

L'ABBAYE D'ABONDANCE A-T-ELLE ÉTÉ FONDÉE PAR SAINT COLOMBAN

Tous les auteurs qui ont fait de l'histoire ecclésiastique de Savoie le sujet de leurs études, ont répété après Besson que saint Colomban avait jeté les premiers fondements de l'abbaye d'Abondance en 610, après que le roi Thierri l'eut chassé de ses Etats.

Besson était certes un rude travailleur ; mais, comme tout homme aimant sa patrie, il devait avoir la fibre patriotique sensible et il a dû se laisser surprendre par ce sentiment ; c'était, certes, un grand honneur pour la Savoie de posséder un monastère fondé par saint Colomban ; mais, je ne crois point que cette opinion puisse supporter l'examen de la froide critique.

J'ai cru trouver la source de son erreur et je vais l'exposer en quelques lignes.

Comme éléments de critique sur cette époque et sur le saint irlandais, nous avons sa vie écrite par le moine Tonas, son disciple et fidèle compagnon, qui l'accompagna dans tous ses voyages et qui notait, pour ainsi dire jour par jour, tout ce qui leur arrivait d'important. Le même auteur a aussi laissé une vie de saint Eustase et celle de plusieurs autres pieux disciples du saint irlandais. Ces vies ont été publiées par Mabillon et d'Archery dans les *Acta SS. ord. S. Benedicti* et plusieurs dans les *Bollandistes* ; mais dans ce dernier recueil on ne trouve point celle de saint Colomban, parce que la collection est encore inachevée (2). Dans ces diverses

(1) Le duc de Savoie.

(2) Je crois que Migne a dû publier cette vie dans sa *Patrologie*, ainsi que celle du même saint par Frodoard.

vies, il est fait mention de la fondation des monastères de Voge, d'Annegrai, de Luxeuil, de Bregenz, de Bobbio, etc., mais il n'est nullement question d'Abondance. On y lit aussi que saint Colomban, persistant dans l'introduction de certains usages de l'Eglise d'Irlande, fut expulsé des Etats de Théoderik ou Thierry en 612, et qu'à la suite de cet événement il s'embarqua sur la Loire et plus tard revint à Paris d'où il partit pour l'Allemagne, et, de ce pays, en passant par Venise, il parvint chez Agilulphe, roi des Lombards. Ce fut sur le territoire de ce dernier souverain qu'il fonda le monastère de Bobbio, où il mourut le 21 novembre 615. Il passa donc bien loin d'Abondance lorsqu'il fut chassé par Théoderick, et il ne traversa même pas les Alpes pennines pour se rendre en Italie.

Si nous continuons à étudier ces diverses vies, nous arriverons à notre fait, car plus loin nous lisons que saint Eustase, un des plus fervents disciples de saint Colomban, lui fut envoyé par Chlothar pour le prier de revenir dans ses Etats. Le saint ne jugea pas à propos d'accéder à cette demande et renvoya le messager en le chargeant de prier le roi de veiller sur Luxeuil. Cette fois, notre ambassadeur s'arrêta à Saint-Maurice d'Agave et y apprit l'existence d'un pieux personnage du nom d'Amat, qui s'était retiré avec sept religieux dans un hermitage voisin. Il voulut le voir et, reconnaissant tout son mérite, il résolut de l'emmener avec lui à Luxeuil; ce ne fut pas chose facile, mais le solitaire céda et partit avec Eustase.

Ce fut ce même Amat qui prêta son concours à saint Romaric dans la fondation du double monastère d'*Habend* en latin *cænobium Habendentio*, *habendense*, *habundense* ou *habundantinus*. Ce monastère fut fondé sur la terre d'Habend appartenant à Romaric, qui, avant de revêtir l'habit religieux, était un puissant seigneur. Quelque temps après la mort de son fondateur, le *monasterium habundense* changea de nom et la colline où il était situé s'appela *Romarici mons*, d'où dérive le nom moderne de Remiremont, ville qui s'est formée autour d'un monastère, comme cela eut lieu pour tant d'autres.

Tout me porte à croire que l'erreur de Besson est le résultat de la ressemblance des noms. Il est même facile de se laisser capter après une lecture rapide des vies en question, et peut-être le curé de Chapeiry ne connût-il ce fait que par sa correspondance avec les frères de Sainte-Marthe, qui ont largement mis son ouvrage à contribution pour leur *Gallia Christiana*. De saint Eustase, de saint Romaric, de saint Amat à saint Colomban il n'y avait qu'un cheveu, car tous étaient ou ses disciples chéris ou de zélés propagateurs de sa réforme monastique. Je résume donc : l'assertion de Besson, fautive quant à la date, est encore, à mon avis, fautive dans le fond et le résultat d'une erreur interprétée par l'amour-propre national; car aucune vie de saint Colomban ne peut servir à prouver la présence du saint dans nos montagnes, et lors même qu'Habend ne serait pas Remiremont, le contexte ne pourrait nullement s'interpréter en faveur de l'abbaye d'Abondance.

Les titres de gloire ne lui font d'ailleurs pas défaut : sa fondation en 1108; plus tard la réception de ce pauvre malade qui s'appelait Henri de Salins; son association avec la célèbre abbaye de Saint-Germain-des-Prés, qu'elle célébrait le 8 mars; son Ponce de Faucigny, à la fois législateur et grand seigneur; son saint Jean qui

mourut à Arrières en saint et en savant; puis sa guirlande de nobles filles : Sixt, Grandval, Gouille, Entremont, Pellionnay, le val d'Ilier, Gironde, le chapitre de Saint-Ours d'Aoste, etc., tout cela ne suffit-il pas pour l'illustrer ?

Elle a tout eu, la vieille abbaye ! tout sauf une histoire, et si la force m'en est donnée je remplirai la promesse que nous a faite si souvent le savant Ménabréa; mais il ne faudra point attendre de l'humble élève la diction élégante, la critique éclairée et le talent si connu de l'illustre défunt.

Lyon, 5 octobre 1867.

MELVILLE GLØVER.

BULLETIN

M. Croisollet, notaire à Rumilly, nous a envoyé la note ci-après, extraite du registre de paroisse du Mont-Cel (canton d'Aix).

Il s'agit de la bénédiction de la chapelle du château de la Bâthie, situé au Mont-Cel, faite, le 24 mai 1792, par Mgr l'archevêque de Paris, en présence de six autres évêques.

L'an mil sept cent nonante deux, et le vingt quatre mai, a été bénite la chapelle du château de la Bâthie d'Albanais par Mgr Antoine-Eléonore Leclerc de Juigné, archevêque de Paris, de l'agrément de Mgr Joseph-Marie Paget, évêque et prince de Genève, en présence des Ill^{mes} et R^{mes} :

Pierre-Louis de Leyssin, archevêque d'Embrun,
Joseph Montfalcon du Cengle, archevêque de Tarentaise,
Charles-François Daviau-du-Bois-de-Sanzay, archevêque de Vienne,

Etienne-André-François de Paule Fallot de Beaumont, évêque de Vaisin,

Gabriel Cortois de Pressigny, évêque de Saint-Malo,
Henry-Charles Dulleau d'Allemands, évêque de Grenoble,
François Bovet, évêque de Systéron. Aussi présents :

R^{me} de la Myres, vicaire général de Bourges,
De Lazary, doyen de la collégiale d'Annecy,
De Clermont-Mont-Saint-Jean, chanoine de la collégiale de

Baume,
Bontron, chanoine de la collégiale d'Aix en Savoie,

Michaud, curé de Cusy,

Gruffat, curé de Saint-Offenge-Dessous,

André Ducrey, aumônier de Mgr l'archevêque de Tarentaise,

Lallier, vicaire du Mont-Cel,

Et M^{re} Perrière, notaire et secrétaire de la Bâthie.

EXPÉDITION AU POLE NORD. -- Depuis les voyages de Barentz, d'Hudson et de Baffin, vers le commencement du XVII^e siècle, de vains et nombreux efforts ont été tentés pour parvenir jusqu'au pôle Nord.

Le but spécial de la plupart de ces expéditions était de trouver un passage direct et commercial pour pénétrer de l'Atlantique dans le Pacifique, soit par le Nord-Ouest, soit par le Nord-Est.

A la suite de la douloureuse issue du voyage de Francklin, et au retour des expéditions envoyées à sa recherche, pendant plus de dix ans, on a paru abandonner tout nouveau projet.

Aujourd'hui, un hydrographe et navigateur français, ancien élève de l'Ecole polytechnique, M. Gustave Lambert, propose une direction entièrement nouvelle, par laquelle il n'a jamais été fait aucune tentative, en partant du détroit de Behring pour atteindre la Polynia, mer reconnue libre, et de là, le pôle Nord même.

Ce projet, fondé sur des observations pratiques recueillies par M. Lambert lui-même bien au-delà du détroit de Behring, étayé de considérations théoriques remarquables, et dont tout semble garantir l'exactitude, a rallié les suffrages des hommes les plus compétents.

Un comité de patronage a été constitué pour faire appel à tous ceux de nos concitoyens qui s'intéressent aux progrès de la science, et qui seraient heureux de voir une pareille entreprise menée à bonne fin à l'honneur du pavillon national.

Une souscription est ouverte :

Dans les bureaux de la Société de géographie (adresser les lettres à l'agent de la Société, rue Christine, 3).

Une liste est déposée à la librairie Jules Philippe, à Annecy.

Le Directeur gérant, J. PHILIPPE.

ON S'ABONNE

EN FRANCE

Par un bon postal à l'ordre du Directeur ;

A L'ÉTRANGER

Par un effet sur une maison d'Annecy.

La Revue rendra compte des ouvrages dont deux exemplaires lui auront été adressés.

REVUE SAVOISIENNE

JOURNAL-PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ FLORIMONTANE D'ANNECY

PARAISANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Histoire — Sciences — Arts — Industrie — Littérature

La Société laisse à chaque auteur la responsabilité entière des opinions qu'il émet.

ABONNEMENT

France. 6 fr.
Italie et Suisse . . 7 »

PAYABLE D'AVANCE

On ne reçoit que des abonnements annuels.

Les communications de tous genres adressées à la *Revue savoisienne* doivent être affranchies.

SOMMAIRE. — L'inscription de Ley, par M. Louis Revon. — La Sabaudia et les Sebagini (suite), par M. C.-A. Ducis. — Glanures historiques (suite), par M. Jules Vuy. — Recherches sur les poésies en dialecte savoyard (suite), par M. Alph. Despine. — Les grains de sable de l'histoire de Savoie (suite), par M. François Rabut. — Bulletin.

L'INSCRIPTION DE LEY



Cette inscription, que je crois inédite, est tracée sur un petit autel en calcaire blanc. La gravure est une réduction au dixième, obtenue par le pantographe sur mon estampage. Les faces latérales sont un peu plus étroites que les deux autres, mais toutes offrent les mêmes moulures.

Si l'on admet, comme le demande la symétrie, qu'il ne manque aucune lettre à gauche de la première ligne, dans la partie brisée, il faut lire :

Athuboduae augustae (le G est ici remplacé par un C), *Servilia Terentia*

[votum] solvit libens merito.

Les philologues et les mythologistes nous apprendront peut-être ce que veut dire ce nom d'Athubodua ; je l'ai vainement cherché dans plusieurs dictionnaires mythologiques. Est-ce une divinité topique, comme l'Apollo Virotutis d'une inscription d'Annecy, ou comme le Deus Vintius des inscriptions d'Hauteville et de Seysel ? La terminaison me paraît gauloise.

Transportée récemment à Taninges chez M. le juge Tavernier, qui en a fait l'acquisition, cette inscription était encadrée dans la maison Cornillon, au hameau de Ley, commune de Mieussy, arrondissement de Bonneville. Elle avait été trouvée dans un champ appelé *Vers Fan* (*fanum* ?), au lieu dit les Fins de Ley. Comme les Fins d'Annecy, les Fins de Ley et les localités voisines sont riches en antiquités. La charrue exhume chaque

année des débris de murailles romaines, des *tegulae*, des *imbrices*. Une voie dallée apparaît dans la direction de Quincy et d'Onion, et les minages font également découvrir sur ses bords des murs et des briques. A Mieussy on a trouvé beaucoup de monnaies antiques, une tête de l'époque romaine qui est encadrée dans le mur de l'église, et des sépultures burgondes. Enfin, les environs de Ley offrent des tombeaux en dalles, renfermant ce que les paysans appellent des épaulettes et des boucles de souliers, lesquelles ne sont autre chose, comme je l'ai maintes fois vérifié, que des agrafes et des plaques de ceinturons burgondes. LOUIS REVON.

LA SABAUDIA & LES SEBAGINI

(Suite. — Voir les n°s de juin et d'août.)

En recherchant l'identité de la *Sabaudia* des Romains avec celle des comtes de Savoie, je n'ai pu préciser l'époque où la maison de ce nom a reçu l'investiture de ce pays, dont elle ne prenait pas toujours le titre après celui de comte.

Du reste, dans le royaume de Bourgogne-Provence, le titre de *comes* équivalait à celui de prince, et Charles Constantin, de Vienne, dont la Maison de Savoie a continué la lignée, prenait souvent ce titre sans complément, comme on le faisait généralement à cette époque (1).

Le comté de Salmorenc, apanage personnel de ce prince, le comté de Maurienne et celui de Savoie ont été le noyau autour duquel la maison de ce nom a étendu ses domaines en Dauphiné, en Bugey, en Suisse, en Vallais, en Chablais, en Faucigny, en Tarentaise et en Genevois, etc. Les chartes des XI, XII et XIII^e siècles nous la montrent dans le Grésivaudan, à la Côte-Saint-André, à Voiron, à la Tour-du-Pin, à Cornillon et Saint-Rambert, à Moudon, Romon, Bossens, Stavayé, Yverdon, Lausanne, Payerne, Berne, Morat, dans le pays de Gex, à Genève, etc.

Il est très remarquable que la Maison de Savoie, à mesure qu'elle progressait dans ses acquisitions, semblait se retrouver en pays de connaissance et que, dans le courant du XIII^e siècle, elle avait à peu près réuni sous son sceptre l'ancienne *Sabaudia* entre le lac de Neu-

(1) De Gingins-la-Sarra, *Mémoires pour servir à l'histoire des royaumes de Provence et de Bourgogne Jurane. Les Bosonides*, 224.

châtel et le cours inférieur de l'Isère, deux limites qu'elle n'a jamais dépassées du nord au sud. Et c'est lorsqu'elle arrive à reconstituer cet ensemble de pays en un seul corps politique qu'elle échange le titre de *Savoia* contre celui de *Sabaudia*.

Il est difficile de ne pas reconnaître dans ce résultat une suite traditionnelle en faveur de l'unité de la *Sabaudia* dès la plus haute antiquité; cette chaîne de souvenirs devait être conservée par la Maison de Savoie, héritière dynastique des Burgondes, à qui la *Sapaudia* avait été cédée par l'Empire romain.

Thomas I^{er} avait acheté en 1232 une partie du bourg de Chambéry. Ce n'est qu'en 1295 qu'Amédée V acquit le château des vicomtes de Chambéry, qui fut agrandi et qui devint, dès lors seulement, la capitale des Etats de Savoie.

L'importance de ce nouveau centre politique aurait-elle fait oublier le vieux château d'où la maison de Savoie avait pris son nom, *castrum quod Sabaudia vocatur*? Serait-il tombé de vétusté sur les bords de l'Isère, ou aurait-il disparu sous la chute du Mont-Grenier avec le chef-lieu du décanat du même nom? Aurait-il changé d'appellation par suite d'une aliénation ou d'une reconstruction? Le retrouverions-nous à Châteauneuf, à Barraux, ou à Montmélian, qui était encore au XIV^e siècle le centre du bailliage de Savoie? La question ne peut être encore résolue faute de documents.

Maintenant quelles étaient les autres limites de la *Sabaudia*? Le Jura qui paraît l'avoir confinée au nord-ouest vers le lac de Neuchâtel, aurait-il continué le même office vers le sud? On peut le présumer par le rôle qu'il n'a cessé de jouer dans les délimitations de ces contrées.

Dans l'organisation provinciale, les Helvètes, après avoir été réunis d'abord à la Germanie supérieure, puis aux Séquanes, furent, quelque temps, détachés de la Séquanaise par Constantin pour faire partie des Alpes graies et pennines. Le Jura devenait ainsi la limite des deux provinces.

Mais Honorius réunit de nouveau le pays des Helvètes à la Séquanaise; toutefois ce ne fut pas sans quelques tiraillements; car l'évêque de l'une des cités helvètes, *Colonia equestris Nevidunus* (Nyons), dut transporter son siège à Belley, autre localité de la Séquanaise, et le territoire de la Colonie équestre forma le décanat d'Aubonne au diocèse de Genève dans la province Viennoise (section de l'ancienne Narbonnaise). Quel avait été le motif de cette annexion ecclésiastique à la Viennoise d'un pays que la Notice des Gaules continuait à attribuer à la Séquanaise?

Le Bugey savoyard, compris entre Chanaz et Domesin sur la gauche du Rhône, et qui semble avoir dû appartenir aux Allobroges (1) et conséquemment plus tard à la Viennoise, faisait au contraire partie du diocèse de Belley, relevant de la Séquanaise. Ce Bugey aurait-il été donné au nouveau diocèse de Belley en échange de la *Colonia equestris*? C'est d'autant plus vraisemblable que, par cette permutation, chaque ville épiscopale se trouvait entourée d'un pourpris territorial assez considérable pour dissimuler son écartement, sinon pour centraliser tout à fait sa position.

(1) *Cum Sequanos à provincia nostra Rhodanus divideret. — De bello g.*, I, XXXIII.

Cet enchevêtrement de possessions respectives des Séquanes, des Allobroges et des Helvètes, que constatent, au IV^e siècle, Ammien Marcellin, comme on l'a vu plus haut, et le poète Ausonne :

Insinuant qu'à se Sequanis Allobroges oris (1),

semble faire présumer que la zone territoriale entre le Rhône et les différentes lignes du Jura était Sabaudienne et qu'elle a été l'objet des convoitises réciproques de ces peuples, comme je l'ai fait observer pour les rives du Léman.

L'étude d'un document, que j'ai cité déjà (2), vient à l'appui de cette conjecture; il semble même indiquer le périmètre du pays qui nous occupe.

Le premier partage de l'empire de Charlemagne attribua à Louis tout le midi de la France, en désignant spécialement les contrées qui devenaient limitrophes au nord. Entre les *pagi* d'Avalon, d'Auxois, de Châlons, de Mâcon et de Lyon d'une part, la Tarentaise et la Maurienne de l'autre, les *pagi* de Belley, de Genève, de Vienne et de Grenoble ne sont pas spécifiés, bien qu'ils fissent nécessairement corps avec cette suite de confins; mais ils sont évidemment compris sous le nom collectif de *Saboia*, placé, dans le texte, au rang qui semblerait naturellement réservé à ces quatre *pagi*.

Il résulte de ce document que la Tarentaise, la Maurienne et la Bresse, dépendant du Mâconnais, étaient distinctes de la *Saboia*, et que le Bugey, dont les deux centres étaient Belley et Yenne, devait en faire partie. On voit donc également que, si l'ancienne *Sabaudia* se retrouve du nord au sud dans les confins des Etats de Savoie au XIII^e siècle, elle était loin d'équivaloir les mêmes Etats dans la direction de l'est à l'ouest.

Revenons maintenant au point de départ. Les *Sebagini* étaient de la Narbonnaise. Si on doit les trouver au nord, ce ne peut être que dans le pays des Allobroges, qui a formé la partie septentrionale de cette province. Encore faut-il admettre que les Allobroges étaient Romains à cette époque, c'est-à-dire 83 ans avant notre ère, et conséquemment qu'ils l'étaient depuis les victoires de Fabius Maximus surnommé pour cela allobroïque. Ce n'est que dans le sens d'une incorporation politique qu'on peut entendre le texte d'Ammien Marcellin : *Hæ regiones ad ultimum per Fabium Maximum domitæ* (3). Cet *ultimum*, dans le sens d'une répression ordinaire, serait démenti par les trois ou quatre levées de boucliers postérieures à cette soumission (4).

Ce n'est pas l'expédition de Pontinius, l'an 61 avant notre ère, qui eut pu motiver la réduction de leur pays en province romaine; car le succès de ses armes avait été si douteux qu'il ne put obtenir les honneurs du triomphe que sept ans après, à force de sollicitations (5). D'ailleurs Florus, rappelant cette campagne, dit : *Pontinius prætor Allobroges qui rebellaverant, ad*

(1) *De Claris urbibus*, n° 13.

(2) Voir *Revue savoisiennne* 1867, p. 43.

(3) Am. Marcellin, *Hist.*, XV, 12.

(4) *Les Allobroges à propos d'Alesia*, p. 22, 25 et 27. On remarquera ici une modification de ce qui a été dit à la page 7 et 12 du même ouvrage, sur la foi de Valkenaër, I, 190, 196.

(5) Gronovius, *Fest. triumph.*

Solonem domuit (1). Le reproche de rébellion ne pouvait s'adresser qu'à des sujets de la République.

Enfin Jules César, discutant les droits d'Ariviste sur la Gaule, n'exceptait que les Arvernes et les Ruthènes des peuples réduits en province par les victoires de Fabius Maximus (2). Donc les Allobroges l'avaient été à cette époque, c'est-à-dire 121 ans avant notre ère.

Or, pour conserver aux *Sebagini* leur nom national sans les sortir des confins Allobroges, il faut les supposer dans une section distincte du territoire de leurs patrons, comme le Val-Romey ou le Bugey, où ils auraient été clients des Allobroges, après une guerre probablement, comme les Ambarres, leurs voisins, l'étaient devenus des Séquanes, comme les Mandubiens l'étaient des Eduens, etc.

D'après tout ce qui précède, la région que l'on pourrait assigner aux *Sebagini*, faisait partie de l'ancienne *Sabaudia*. Ce rapprochement suffirait-il pour en faire les ancêtres des *Sabaudi* ou des *Savogienses*?

Si les *Sebagini* ont été réellement le peuple asservi par les Allobroges et réduits, par leur décimation, à un petit territoire, j'aimerais à pouvoir constater que ce territoire est celui qui a conservé plus spécialement le nom de *Savogia*, c'est-à-dire, la banlieue de Montmélian et de Saint-André. Or, nous ne trouvons près de là que le plateau des Beauges, qui put abriter un reste de peuple et lui conserver, dans son isolement, un souvenir de son ancienne indépendance.

Les Beauges et le Bugey, tels sont les noms qui se rapprochent le plus des *Sebagini*, si l'on reconnaît dans la première syllabe de ce dernier nom l'article celtique. Malgré quelque similitude de noms, il ne peut être question du Bâgé qui se trouvait dans la Bresse, ni du pays de Beaujeu qui faisait partie du Lyonnais.

Je n'ai pas la moindre prétention de prononcer sur l'un ou l'autre de ces systèmes. Je n'ai cherché que la raison géographique de la proposition formulée par M. Auguste Bernard, qui ne l'appuyait lui-même que d'une ressemblance de nom (3). Toutefois, avant d'examiner la question philologique, je crois utile de faire connaître le chiffre des milles romains qui distançaient Rome de ces deux pays, pour le comparer à celui que donne Cicéron entre Rome et les *Sebagini*.

D'après la déposition de l'accusateur Nœvius, il y avait de Rome chez les *Sebusiani* ou *Sebagini* en Gaule 700 milles. Ouvrons la carte dite de Peutinger. De Rome on venait dans la haute Italie par six routes principales. Un incident du voyage de Quintius, l'accusé, sa rencontre avec Publicius aux gués de Volaterra, *ad vada Volaterrana* (4), nous apprend qu'il suivait la voie *Aurelia* le long de la Méditerranée. Ce Publicius était un ami intime de Nœvius, à qui il amenait des esclaves à vendre. Il est à présumer que les agents de Nœvius, allant en Gaule, ont suivi la même route. Elle offrait deux avantages : celui d'être la vraie ligne de Narbonne, chef-lieu de la province, lorsque les affaires y appelaient, et celui de correspondre par Turin aux passages des Alpes graies et cottiennes, si leurs propriétés ou leur commerce se trouvaient dans cette

direction. Nous mesurons donc la voie *Aurelia* jusqu'à Gênes seulement par l'Itinéraire d'Antonin, la carte de Peutinger présentant quelques lacunes sur ce parcours.

	Milles.
De Rome à Gênes.....	313
De Gênes à Turin.....	122
	435
De Turin à Moûtiers (<i>Darantasia</i>) par l'Alpe graie	162
	597
De Moûtiers à Bourg-Evescal (<i>Mantala</i>) au pied des Beauges.....	32
	629
De Bourg-Evescal à Yenne (<i>Etanna</i>) centre du Bugey savoyard, par <i>Lemencum</i> et le mont du Chat.....	38
	667
D'Yenne à Seyssel (<i>Condate</i>), en face du Val-Romey.....	21
	688

Selon l'Itinéraire d'Antonin :

De Rome à Moûtiers.....	584
De Moûtiers à Seyssel, par Annecy (<i>Bautas</i>)...	66
	650

Autre direction selon la table de Peutinger :

De Rome à Turin.....	423	423
De Turin à Grenoble (<i>Cularo</i>) par l'Alpe cottiennne.....	144	144
De Grenoble à Bourg-Evescal.....	40	
	607	
De Grenoble à Yenne, par Chambéry (<i>Lemencum</i>)	58	
	625	
D'Yenne à Seyssel.....	21	
	646	

C'est donc le Val-Romey qui représente la distance la plus rapprochée du récit de Cicéron, par le passage de l'Alpe graie. En outre, la vallée du Seran, la plus grande du Val-Romey, ayant plus de 30 kilomètres de longueur, soit près de 20 milles romains, il est facile de compléter le chiffre de 700 milles formulé par Nœvius. Les Romains ont fréquenté ce pays. Outre le nom de *Vallis romana*, on y trouve un village du nom de Romagnieux, et des inscriptions romaines à Culoz, à Arthemart, à Rochefort, à Seyssel, etc. C.-A. Ducis.

(A suivre.)

GLANURES HISTORIQUES

XI

L'année dernière, en parlant, dans la *Revue savoisienne*, de l'*Histoire de La Roche*, par Grillet, je disais que ce petit volume, devenu extrêmement rare, méritait d'être réimprimé. Ce vœu s'est réalisé plus vite que je ne pouvais le supposer. MM. Arestan et Pelloux ont voulu que cet ouvrage fût accessible à tous et ils ont eu raison ; quoique je possède l'édition originale de l'*histoire de La Roche*, je ne puis que les remercier d'avoir publié, de nouveau, ce volume intéressant.

(1) Florus, *Breviaria*, LXI.CIII.

(2) *De bello gall.*, I, XLV.

(3) *Notes sur un peuple gaulois inconnu mentionné par Cicéron*, p. 10.

(4) Cicéron, *pro P. Quintio*, VI, XXV.

Il y a maintenant un second travail à faire ; c'est de compléter, à divers égards, l'ouvrage de Grillet, en tenant compte des documents qu'il n'a pas connus et qui ont été mis au jour depuis l'année où l'histoire de La Roche a paru pour la première fois. Il faudrait insister aussi sur quelques points que Grillet n'a pas suffisamment élucidés.

Aujourd'hui, je veux communiquer aux lecteurs de la *Revue* le résumé du procès-verbal d'élection d'un primicier de La Roche, d'après l'expédition officielle dressée par M. Dufour, secrétaire de ville, et dont M. le comte de Genève de Boringe m'a laissé prendre copie.

Le 20 octobre 1720, quelque temps après la mort de R^d François-Nicolas de Lucinge, « primicier au chapitre de l'insigne église collégiale et paroissiale de La Roche », on procéda, dans l'hôtel-de-ville, à l'élection de son successeur. Le primicier de Lucinge était décédé le 3 octobre 1720 et avait été enseveli le lendemain.

Cette élection avait, de tout temps, appartenu à la ville. Les syndics proposaient trois noms sur lesquels les citoyens de La Roche choisissaient le primicier.

Les syndics étaient alors noble Jean Reymond, seigneur d'Anthy, Louis Chaupenne, Claude Vindret et Pierre Puthod. Les noms des électeurs, tant nobles que bourgeois, sont indiqués dans le procès-verbal de l'élection. Nous trouvons là plusieurs noms connus, soit dans la noblesse, soit dans la bourgeoisie, en particulier les noms de MM. Arestan et Pelloux.

Les trois candidats proposés étaient R^d François de Genève, seigneur de Boringe, noble Joseph-Augustin de Villy, seigneur de Vidonne, et noble François de Planchant.

Les suffrages étaient recueillis successivement par le secrétaire de ville, en présence du premier syndic. Ils se répartirent comme suit : Révérend François de Genève obtint cent douze suffrages ; les deux autres candidats obtinrent, l'un onze suffrages, et l'autre neuf.

En conséquence, Révérend François de Genève fut élu primicier de La Roche, conformément à la Bulle donnée à Rome en 1536, le sept des calendes de février, soit le 26 janvier 1536.

Parmi les pièces relatives à La Roche, qui mériteraient d'être imprimées textuellement, je me permets d'indiquer les *Statuts du collège* de cette ville. Une édition correcte des *franchises de La Roche* serait aussi à désirer ; nous avons prouvé ailleurs que les *franchises de La Roche*, publiées par MM. Lefort et Lullin, renferment de très graves erreurs. JULES VUY.

ERRATUM. — Dans la dernière livraison de la *Revue savoisienne*, page 98, 1^{re} colonne, 41^{me} ligne, au lieu de : *plus de prudence*, lisez : *plus de pudeur*.

RECHERCHES SUR LES POÉSIES EN DIALECTE SAVOYARD

(Suite. — Voir le n° de septembre 1866.)

La muse populaire qui, à l'époque de la Restauration, avait senti renaître son ancienne verve, ne resta pas absolument muette durant les années qui précédèrent cet événement politique. A la vérité, je n'ai pu découvrir aucun document rappelant les gloires du premier Empire : les souffrances au prix desquelles la

gloire était achetée ne permirent sans doute pas au peuple de la célébrer ; et puis, le soldat, appelé à quitter si jeune le foyer paternel où sa place resta bien souvent vide, ne devait-il pas oublier le dialecte national ? Mais, en remontant quelques années en arrière, et malgré le régime de fer qui pesa sur la Savoie, ses échos rustiques ont répété deux ou trois plaintes satiriques.

Vers 1795, les habitants de Thairy, près de Saint-Julien, osaient chanter au coin du foyer :

1° Avouay dous mots des pet charmants

Tralarideri tralarideran
Et du papi que n'est pas pi blanc
Lous bons Français vivent sans pan,
Tralarideri tralarideran !
Nos atros nos seins tret manants
Pé povay vivre quement çan
Dian des temps de guerre ;
Tralarideri tralarideran.
Changi don de tran, lous compèrets.

2° Quand vos v'ni dians l'département

Tralarideri tralarideran (bis)
Tos netrous bravos paysans
Y diont, Diu nos gardai d'cés mans.
Tralarideri, tralarideran.
Lous atres coups n'y étay pas quèmen çen :
Tos corrivant, jusqu'ès enfants
Quand le rey passavét
Tralarideri, tralarideran.
Mai el'amave lé gens quem'on paret ;
Mais l'amavet les gens !

3° Ma fai, méchu lous représentans

Tralarideri, tralarideran (bis)
Say det en dous mots qu'm'en cent
Tralarideri, tralarideran
Vos êtes dés fotus rans.
Tralarideri, tralarideran.
Vos promettis mai d'beur que de pan...
Et vos ne laissi ran é gens,
Que bin des misères !...
Nos ne sins pas contents,
Lous compèrets
Nos n'sins pas contents.

4° Si monsu le représentant

Tralarideri, tralarideran,
A besoin de quaque mille francs,
E flang'on bon richard dedians :
Tralarideri, tralarideran.
En vain le réclamont sous enfants
La Guillotina va son tran...
Véquia la justice !
Traladeri, deran
D'rera-t-ai longtemps
Tot ço zicet ?

Cette pièce fort mutilée dans quelques parties, mais augmentée du dernier couplet, me fut communiquée par M. le curé d'Annemasse. J'ai pu la rétablir exacte grâce au manuscrit de l'auteur. Elle ne présente, je l'avoue, un peu d'intérêt que par les circonstances auxquelles elle se rattache : chantée à demi-voix, sous l'empire de la peur, elle resta presque inconnue, et cependant la rancune populaire l'a grandie d'une strophe !... Elle rappelle le faire ancien et offre le seul exemple que j'aie rencontré d'un rythme formé de dix vers. Dans la poésie patoise si le nombre des strophes est parfois excessif celles-ci sont courtes. On dirait que le paysan a hâte de lancer son bon mot ou ses colères, et que pourtant il ne peut renoncer à son goût pour les causeries interminables.

Aux représentants du peuple succédèrent les généraux et les parvenus. Le fouet de la satire devait les atteindre. Un ancien séminariste, M. B^{***}, essaya de le manier : avouons cependant que ce ne fut pas avec un succès marqué.

Du temps du rey de Sardagnét
On était tos de manants
Mais, ora dian la campagnéts
Tot fremeillé de savants :
Mon bouboz dé l'anna dariret
Est jug' et ne sa pas liret :
Mais qu'li a fait l'esprit pouantu ?
Y crairia-to (*bis*)
Qu'étaï qu'li a fait l'esprit pouantu ?
Y crairia-te ? e s'est tondu.

T'as bien viu pé le velazo
Un çartain monsu Lafleur
Que fot, day son pe tendro azo,
Marmiton chi monseigneur?...
El' est général a c'téts heurêts
Portant e n'sat pas ses heurêts
Mais fot-ay tant de vartu !
Quand na viazo (*bis*) ...
Mais fot-ay tant de vartu !
Quand na viaz' on est tondu.

Je laisse de côté les deux dernières strophes pour faire place à d'autres œuvres du même auteur ; étrangères à la politique, elles n'en seront que plus gracieuses. En voici, par exemple, une charmante de délicatesse ; un peu *berquinée* si l'on veut..., mais j'ai toujours aimé Berquin, et plus d'une fois, malgré mes cheveux gris, je me surprends à relire ses historiettes non seulement avec plaisir mais encore avec fruit. Je vois mes enfants faire comme leur père, et certes, si l'*ami des enfants* n'avait pas dit vrai et juste, il ne saurait plaire à tous les âges.

Vey-to, ma petita Lisettét,
On charmant nid d'allouettés ?
Y' l'ai prai pé t'lo bailli,
Lay bas, dian lo varzi.

Regard' on pou su c'la nuiret
La mère qu' semble diret,
Las ! rend mé mous petits
S'y te plait, m'n ami ..

Ecoute qu'ment lo pèret
Pleur' è se met en coléré :
Mais, qu'è se fachai pis...
Jamais n'a sous petits.

Mon papa, s'dit la filletté,
Si l'âme ben ta Lisetté,
Va-t-en rangi cé nid
U pia d'on beau rousi.

Si des méchants me prenivant,
Si ben loan y m'emmenivant,
Y poria to ben vi,
Mon papa, sans mourir ?

Le père embrassa Lisettét...
Porta le nid d'allouettét
U fin fond du varsi,
En plorant de plaisi.

On le voit, cette si fraîche poésie, qui est toute une idylle naïve, simple, pleine de sentiment, fut écrite à l'adresse d'une jeune fille. Dans ces faciles expressions du cœur on devine un cœur aimant : c'était celui d'un

vénérable ecclésiastique, alors jeune étudiant en chirurgie qui était déjà et sut rester jusqu'à sa mort l'ami constamment dévoué de mon bon père.

Ici nous pouvons saisir la rapide transformation que l'habitude de la poésie française opère dans la versification en patois. Celle-ci semble vouloir se plier à des règles ; elle adopte franchement la rime féminine. Le poète domine le chanteur et enlève à celui-ci la ressource si facile du vers répété. Nous voyons aussi s'effacer peu à peu l'usage du refrain qui, sans rien ajouter à la pensée, donnait au chant une harmonie caractéristique et *sui generis*, en même temps qu'il témoignait des mœurs de nos ancêtres où le chœur aimait à s'associer au poète.

Dans une autre production du même auteur, l'on retrouve les mêmes qualités que dans celle qui précède : les inversions y sont heureuses ; cependant la versification s'y montre moins sévère. C'est un spécimen du dialecte de Sallanches.

Barzis, quittaz voutra musettét
Et vegni plora avouay mé ;
L'agné chéri de ma Lisettét
Hélas ! ce bel agné n'est plé !

El amave tant ma barzerettét
Qu'u moindre p'tit brit de sa vouay
Le pauvre lassivé sa méret,
Et d'abod l'y corrive apray.

Veyait-é plôrà la fillettét ?
Plé ran ne volai te mezi :
Mais dansive-t-ié su l'harbettét ;
Et seutavo etot de plaisi !...

Lisettét l'appelet sans cesset !...
Mais las ! on leu l'y a ravi...
Liset' en meurra de tristesset :
Sa doleu me fara mori !...

La même plume nous fournit encore une chanson de table. Le sujet qu'elle traite exerça si souvent la verve chansonnière, que l'on ne s'étonnera pas de heurter quelques réminiscences. La voici :

(Refrain) Voli-v'z être hîreux
Amis, su c'la terra !
Evita, quement tray leus
L'amour, l'édiet, la guerra !...

On m'a trompa quatre mays :
Quoui ? la p'tita Luïssa :
Ye sai quasi mort cent fays
Quand Dian-lourges l'a présa.

L'amour m'aret met' a crot
Si pé neyi mes pannets
Aliéua de berr' e bossot
Y'eusse biu-z-é fontannets.

Que la gent qu'a peur du vin
A m'u avis est bétiet :
N'y aret pas de medecin
S'on ne bevay point d'édiet

N'allins jamais és combats
Leu glouair est detestabla
Veii tos les drôles ébats
Que nos pregniens à tabla.

Y ai peur magrá mous sarments
Qu'en sti biau jour de fêta
Tant de v'zazos charmants
Me fassont v'ri la têta.

Cette pièce n'est pas des meilleures. Au fond, cependant, elle vaut une foule d'œuvres qui obtinrent les honneurs de l'impression. Quant à la forme, on y voit s'y presser les élisions : c'est un caractère qui tend à se développer. Il soutient l'improvisation en rendant plus facile la mesure du vers, mais il dénature la langue, entraîne à un laisser-aller parfois dangereux et il témoigne que l'auteur cesse d'être franc-paysan.

La dernière œuvre du bon abbé B^{***} est encore un retour au genre gracieux : c'est un impromptu de 1798 dans lequel le futur pasteur, encore revêtu du froc écourté, exprime des pensées délicates, bien qu'un peu empreintes de marivaudage. Mais puisque l'auteur a presque signé son travail, je ne saurais l'omettre.

Nos sins, ma fay, bien à plandret
De c'qu'y a tant geala c'ta nay
Nos ne savins pas yô prandret
De boquets pe n'tron François.
Y aret moyen ce me sembler
De rac'moudaz tot çan
Mais le pouro B... tremblet
Qu'on n'say pas d'son sentiment.

Su tôs c'leux charmants v'zazoz
Y a des rous' et pouai des lys
De ce qu'on a z-on day far uzazo?...
Vos n'avis don qu'à couilly.
Vos savis bin c'm'on day faret?
Pe çan n'y a qu'a s'embrassi.
N'ubliâz pas v'tron confraret;
Z'ai nom François, Diu merci!

Pour continuer à poser les jalons chronologiques de notre étude, je trouve écrit dans le dialecte de Taninges un dialogue entre *Thean-Liodo* et *Joset*. Il s'y agit du transfert de l'église de Flérrier au chef-lieu de Taninges, qui s'opéra en 1823, après avoir agité, comme bien l'on pense, toutes les susceptibilités et tous les amours-propre de clocher. Cependant, cette composition me semble être plus moderne.

Thean-Liodo, ne sate pas
La bonna novala.
Que François Pez est alla
A la capitâla.
En caross' al est monta
Bin vêtu, bin habella
La bonn'avantura au gai (*bis*).

En culottes, habit rosset
Et balla chemise
E va vi monsu Choulet
Pe nutra eglise
Ah! s'è povay russi!
Avoué lous mauvais papis. La bonn'avantura, etc.
.....

Ayen toui la bonna fay;
Fachin ona novanna
Pe que Diu le conservay
Io pe la Morianna.
E m'a die en me quitan :
Ne m'ubla pas mous enfan. La bonn'avantura, etc.

D'ai passa mous tray vans ans,
D'eraï à me nero
Se d'avio pi pro d'arzthan
Çen ne me fare guéro...
Mais pe fare mon salut
D'y mettray de mous écus. La bonn'avantura, etc.
.....

N'et-ay pas vrai, mon Joset,
Que celos dous apôtres
Pe mio garni los gosssets
En fâion bin d'autres...
I nos engueuseront tant
Qu'à la fin nos n'arin ran... La bonn'avantura, etc.

Ce dialogue en 18 couplets, qui m'a été communiqué par M. l'abbé Gex, est l'histoire toujours nouvelle du paysan qui a jeté ses écus devant une espérance et que nargue avec malice son compétiteur victorieux ; il est trop long pour que je le reproduise ici, et j'aime mieux emprunter à la Maurienne un autre dialogue : celui de *Louëisa* et *Piéro amoureux*. Quoique je n'en connaisse ni l'auteur ni la date, je le crois un enfant du XIX^e siècle, et il appartient à Albiez-le-Vieux.

Louëisa : Lo brett de ta leinga me lassett
De sai preu que te sa parlann,
Mai dein ton counn chein que se passett
Tiâ soueim de ne pas m'ieu contann.

Piéro : Se de te dio commein de l'amo,
Louëisa te n'i eu creiré jamai
Louëinn de te zhor et noett de bramo,
Commein loz ano èu mèi de mai.

Louëisa : Te me prein don per una souâma
Grou fouann, te me fai bien d'onneu!...
Se t'y as chela peinsâ dein l'ama
De ne vouï pâ de ton amèu.

Piéro : Ne me parla pâ de la sourta,
Chièu leingazhe me fai suffrin
E se te me ferme ta pourta
Y a de que me fare murinn.

Louëisa : Piéro, s'è vrai que te m'ame,
Prouve mièu d'eun autra fâion :
De n'amo pâ n'homme que brâme,
Chein ne vau pâ n'air de vioulon.

Vei trovann mon pare è ma mare,
Vei leu contann ton beu tormeinn
S'eu te dion que no yen pouein fare
L'eincueura porra dire *amen*.

Ein atteindan, tin te tranquilo
E leicha loz ano bramann
Car se te fai co l'imbecilo
T'i aré ton sac a eimportann.

Piéro : Louëisa, lo mèi de le-z-aveillé
N'é pâ se deu que ton descors :
Chièu qu'avoué te devise et veille,
N'a pâ-co sène eu pocin du zhor.

Eun agné que tête sa mare
N'é pâ pri contein que de si
Quan te me di que pou se fare
Qu'einseimblo no seizann uni.

Adio, demenzhe apré la messa
De corre pri vit' eu collet
Que ne voule vé sa mètressa
N'uzé que sort d'un trabeuthet.

A chelo que t'on fai si béla,
De vo dire : hélà, de si moir!
Se de n'ai pâ vouthra pucèla
Pe me teni lo soffle eu coir.

Y a tha preu lontein que de bramo,
Un bou aré pu n'ein crevaun :
Baillé-me Louëisa, car de l'amo
Commein lo chièvre amon la sann.

Cette blquette est précieuse soit par la différence si marquée de son dialecte avec ceux dont j'ai déjà reproduit le spécimen, soit par le soin mis à rendre sensible l'accent mauriennais. Assurément elle n'est pas d'un laboureur, mais elle rend très bien les manières de la campagne : la scène, les pensées sont vraies et plaisantes ; la rusticité y transpire partout sans jamais laisser issue à la grossièreté. Je la dois à l'obligeance de M. Paul de Rolland.

A. DESPINE.

(Sera continué.)

LES GRAINS DE SABLE DE L'HISTOIRE DE SAVOIE

(Suite.)

7. *Archéologie*. — Une nouvelle station lacustre a été découverte ces temps derniers par M. Laurent Rabut : la station de Conjux. Il l'a explorée les 5, 6, 12 et 13 août dernier, et y a trouvé divers objets en bronze : couteaux, aiguilles, épingles, etc.; des poteries noires et rouges avec ornements, et plusieurs autres objets caractérisant bien l'âge de bronze.

8. *Biographie*. — La Savoie était largement représentée au sein de l'Institut d'Égypte. Elle y avait Berthollet et Monge, ce dernier né à Beaune d'un père savoyard ; il y avait encore dans ce corps savant de l'expédition d'Égypte, Pierre-Jean-Baptiste-François Arnollet, élève de l'école polytechnique, officier d'état-major distingué à Cosseit, ingénieur à Parme, ingénieur en chef de la Côte-d'Or, mort et inhumé à Dijon en 1857. Or, cet homme de mérite était l'arrière-petit-fils de François Arnollet, natif de la paroisse de Granier en Tarentaise, demeurant à Pontallier-sur-Saône, qui obtint en Bourgogne des lettres de naturalité en décembre 1739. (*Archives de la Côte-d'Or*.)

9. *Iconographie et biographie*. — J'ai copié la légende suivante, qui renferme quelques bons renseignements, au bas du portrait peint à l'huile d'un religieux carme :

R. P. JOANNES CHRYSOSTOMUS A S PAULO CAMBERIENSIS VOCATUS IN SÆCULO STEPHAN. RIBITEL REGULARIS OBSERVANTIE ZELATOR RIGIDISSIMUS XXIII GENERALIS CAR-MELITARUM EXCALCEATORUM OBIIT ANNO MDCLXXVI DIE XII AUGUSTI ÆTATIS 58.

On y voit que le 23^e général des Carmes-Déchaussés était un nommé Etienne Ribitel, de Chambéry, né en 1618. Ce portrait appartient à M. Meunier, propriétaire à Saint-Baldoph, près de Chambéry.

10. *Histoire littéraire*. — Une bonne découverte vient d'être faite, dans une bibliothèque publique d'un pays voisin de la Savoie, d'un certain nombre de manuscrits intéressant cette contrée. Tout ce qu'on trouvera dans ce genre sera examiné avec soin et publié s'il en est le cas. On me signale pour le moment le travail dont le titre suit et qui est d'un Savoyard : *Le livre désiré du mouvement céleste sans calcul*, par Anthoine Drieu, natif de Chambéry, 1569.

11. *Histoire religieuse*. — M. Auguste Dufour m'annonce la découverte de papiers curieux relatifs aux efforts des Célestins pour s'établir à Annecy et construire un couvent et une église dans l'intérieur de cette ville au commencement du xv^e siècle, et aux démarches

faites par les bourgeois d'Annecy pour empêcher cet établissement. Il va les copier et me les adresser.

12. *Prétendues découvertes archéologiques*. — Dans une des séances de la Société des antiquaires de France dont les comptes-rendus viennent d'être publiés, M. Nicard signale la découverte d'un établissement thermal à Menthon, sur les bords du lac d'Annecy ; il aurait mieux fait de signaler l'existence des ruines d'un établissement thermal. Car la découverte remonte à plusieurs années et a été consignée dans tous les journaux, dans les revues et dans les mémoires des sociétés savantes de l'époque. Mais quelques-uns de nos nouveaux compatriotes ont découvert bien d'autres choses en Savoie, peut-être la Savoie elle-même, comme Alexandre Dumas a découvert la Méditerranée.

Tous ne font pas ainsi et M. Quicherat, en communiquant à ses collègues, le 8 novembre 1865, le texte de deux inscriptions tant de fois éditées du clocher de Passy et consacrées à Mars, a le bon esprit d'ajouter : « Elles sont bien connues des savants savoisiens. »

13. *Biographie contemporaine*. — Parmi les thèses soutenues en 1867 et récompensées par la Faculté de médecine de Paris, se trouve celle d'un compatriote, M. Léon Blanc, né à Aix-les-Bains, le 8 avril 1841. Cette thèse, qui a pour titre : *De l'action du soufre et des sulfureux dans le traitement de la syphilis*, a eu une mention honorable.

14. *Bibliographie*. — J'ai eu le plaisir de manier et de parcourir ces vacances les heures de François Pomard, signalées dans le n^o 2 de ces *Grains de sable*. La description que j'en ai reproduite, d'après M. Didot, est très exacte et n'exagère en aucune façon le mérite de ce petit livre qui est charmant. Je ne puis guère ajouter qu'un ou deux petits détails. *Le saint*, qui dans la vignette du titre est d'un côté de la vierge, est l'abbé Saint-Oyen ; il a au-dessous de lui un écu où figure une aigle. *L'évêque*, qui est de l'autre côté, est saint Claude ; il a au-dessous de lui un petit écu portant d'argent à une bande de gueules. Ces deux saints figurent encore, en plus petit, en tête des offices qui leur sont consacrés. C'étaient les deux patrons du monastère pour lequel ce livre a été imprimé.

F^{tes} RABUT.

BULLETIN

SOCIÉTÉ FLORIMONTANE

Séance du 14 novembre 1867

PRÉSIDENCE DE M. CAMILLE DUNANT

M. le Président donne connaissance d'une demande d'échange adressée à la Société Florimontane par la Société des Sciences et Arts de Vitry-le-Français. L'échange est admis.

M. le Secrétaire donne lecture de deux lettres de remerciements de M. F. Descôtes, avocat à Rumilly, et de M. Pascal Jourdan, ingénieur des mines à Alger, qui ont été nommés, le premier, membre actif, et le second, membre correspondant de la Société.

Sur la proposition déposée par deux de ses membres dans une séance précédente, la Société admet M. le colonel Dufour, résidant à Turin, au nombre de ses membres correspondants.

M. Jules Philippe dépose, au nom de M. le docteur Favre, de Faverges, un extrait des comptes de Mathilde de Boulogne, relatifs au château d'Annecy. Cet extrait a été fait d'après les manuscrits de Besson dont M. Favre est le possesseur. Des remerciements sont votés à M. Favre.

M. A. Despine dépose pour le Musée, et au nom de M. de Reydet de la Vulpillière, une petite collection de reptiles rares provenant de l'Algérie. Il annonce que, si la Société le désire, M. de Reydet lui adressera pour la *Revue* diverses études de mœurs algériennes. Cette proposition est acceptée.

Le même membre offre en son nom une précieuse collection d'autographes de la reine Hortense, de la duchesse de Raguse et de M. Haldimand, concernant l'hospice d'Aix-les-Bains.

Des remerciements sont votés aux donateurs.

M. A. Despine fait une communication au sujet d'un volume de délibérations de la Chambre des comptes du Genevois.

M. Ducis donne la liste des manuscrits dont il a pu prendre connaissance à la Bibliothèque impériale de Paris, et qui intéressent l'histoire de notre pays, ce sont :

1° *Mémoire concernant les frontières du Piémont, de la Savoie et du Dauphiné*, relatif aux campagnes du XVIII^e siècle. N° 12072 (4184).

2° *Instruction de Jacques de Savoie à ses deux enfants Charles et Henri de Savoie, faite à Montcalier en 1582*. N° 8967 (20).

3° *Histoire de la Maison royale de Savoie, écrite par Georges Félix fils de Jean Domaine de Rivoilles l'an 1606*. — En note : Retrouvée dans les livres du P. Monod chez les jésuites de Turin. N° 12076 (203676).

Cette histoire est mot à mot, sauf quelques variantes, celle de Champier, qui fut imprimée en 1513 et 1516 et dédiée à Louise de Savoie, mère de François I^{er}.

4° *Généalogie de la Maison de Savoie*. N° 12073 (1661).

D'après ce manuscrit, ce ne serait pas Odon, mais bien Humbert I^{er}, comte de Maurienne en 1053, qui aurait épousé la fille et héritière du marquis de Suse et de Thurin. Il est avéré d'ailleurs que l'existence d'Odon comme souverain est très problématique. D'après la même généalogie, c'est à Amedée II et non point à Humbert II, qu'il faut attribuer la conquête de la Tarentaise.

La Bibliothèque impériale possède plusieurs autres mémoires sur la Savoie relatifs aux guerres et aux traités des XVI^e et XVII^e siècles, dont quelques-uns ont été cités dans des publications récentes.

Mais le manuscrit le plus ancien et le plus intéressant pour nos contrées, est certainement le *Codex* en velin, de la Cote I, N° 10031 (982), comprenant les pouillés des diocèses de Genève, de Tarentaise, de Maurienne, d'Aoste, de Lausanne, de Belley, de Vienne, etc. Il doit être publié, à la suite du cartulaire de saint Hugues de Grenoble, par le ministère de l'instruction publique.

M. Ducis informe la Société de l'acquisition qu'il a faite d'un mémoire manuscrit sur la Savoie, avec les annotations du ministre de France auquel il était adressé, et concernant le parti que la France pourrait tirer de la Savoie, si elle venait à être évacuée par les Espagnols et cédée à la France, en 1746.

Le même membre donne une liste bibliographique de huit cartes anciennes de la Savoie, dès 1663 jusqu'en 1743, et d'une carte manuscrite du département du Mont-Blanc en 1793 qui comprenait alors toute la Savoie.

M. Ducis entre ensuite dans quelques explications sur les trépiers de Lyaud, déposés au musée du Louvre, et sur un autel domestique qui fait partie du Musée d'Annecy.

M. Ducis propose, au nom de M. Alexandre Bertrand, un échange de monnaies romaines de *Tetricus* entre les musées de Saint-Germain-en-Laye et d'Annecy.

M. Revon fait part aux membres de la Société de l'invitation qui leur est adressée par M. l'ingénieur Sommeiller, de visiter l'été prochain le tunnel des Alpes. Notre illustre compatriote offre obligeamment de servir de cicerone et d'expliquer sur place les procédés employés dans cette gigantesque entreprise. En attendant, M. Sommeiller veut bien promettre d'envoyer à la *Revue savoisonne* un bulletin mensuel indiquant l'état des travaux de la percée du Mont-Cenis.

Le même membre met sous les yeux de la Société une belle série de minerais argentifères provenant de la mine de Zacatecas, au Mexique. Le donateur, M. Trippe, né à Annecy et établi depuis plusieurs années à Tampico, avait déjà fait hommage à notre Musée d'une riche collection d'oiseaux du Mexique.

M. Revon expose aussi diverses antiquités remises en don ou en échange par MM. Thioly, Gosse et Léandre Dufresne. Ce dernier a bien voulu céder une épingle en bronze à tête forcée, trouvée avec quelques fragments de poteries sous le dolmen de Cranves, détruit vers 1862.

M. Serand dépose le fac-simile d'une pépite d'or trouvée

dans le Chéran, sous Alby, le 18 octobre dernier. Elle pesait 43 grammes 50 centigrammes. C'est la plus grosse pépite que l'on ait trouvée jusqu'ici dans ce torrent.

Le même membre présente, au nom de M. Gardier, un morion du XVI^e siècle, ciselé et portant des traces de dorures. Ce casque, découvert à Faverges, est donné au Musée par M. Gardier.

M. Serand dépose également une médaille moyen bronze d'Agrippa, trouvée à Faverges et donnée par M. Court.

M. l'avocat Descôtes envoie aussi pour le Musée une pièce d'argent d'Antonio Priuli, doge de Venise (1618-1623), trouvée à Vallières.

DONS ET ÉCHANGES

1° *Revue des Sociétés savantes des départements*, don du ministère de l'instruction publique ; — 2° *Mémoires de la Société des antiquaires de Zurich*, 14 volumes ; — 3° *Indicateur d'histoire et d'antiquités suisses*, 1864-1866 ; — 4° *Mémoires de la Société des sciences et arts de Vitry-le-François*, 1861-1867 ; — 5° *Mémoires de la Société littéraire et scientifique de Castres* (Tarn), vol. VI ; — 6° *Bulletin de la Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne*, vol. XXI^e ; — 7° *Bulletin de l'Association scientifique*, vol. II ; — 8° *Bulletin de la Société académique de Boulogne* ; — 9° *Revue archéologique* ; — 10° *l'Investigateur*, journal de l'Institut historique de France ; — 11° *Mémoires et documents de l'Académie de la Val d'Isère* ; — 12° *Bulletin de l'Institut national genevois* ; — 13° *Atti della Società italiana di scienze naturali*, Milano ; — 14° *Revue du Lyonnais* ; — 15° *Journal des connaissances médicales pratiques*, par M. Caffé ; — 16° *Journal de la Société centrale d'agriculture du département de la Savoie* ; — 17° *Promenades pré-historiques à l'Exposition universelle*, par M. G. de Mortillet, don de l'auteur ; — 18° *Flore murale du tombeau de la Chrétienne (province d'Alger)*, par M. Pascal Jourdan, don de l'auteur ; — 19° *Le Trésor des Fins d'Annecy*, par M. G. Vallier, don de l'auteur ; — 20° *Tavola di bronzo trovata in esterzili (Sardegna)*, illustrata dal canonico Giovanni Spano, don de l'auteur ; — 21° *De Genève à Zermatt par la vallée d'Anniviers et le col du Trift*, par M. F. Thioly, don de l'auteur ; — 22° *Fêtes du premier centenaire de la canonisation de sainte Françoise de Chantal*, par M. l'abbé P. Montagnoux, don de M. C. Burdet ; — 23° *Allocutions et discours prononcés à Annecy à l'occasion du premier centenaire de la canonisation de sainte Chantal*, don de l'auteur ; — 24° *Panegyrique de sainte Chantal*, par M. l'abbé Bougaud, don du même ; — 25° Série des almanachs publiés par M. Ch. Burdet, don du même ; — 26° *L'Abbaye de Talloires et la femme décapitée*, par M. Stephen d'Arve, don de M. L. Thésio ; — 27° *la Réforme scientifique*, publiée à Morchain (Somme) ; — 28° *le Dauphiné* ; — 29° *le Mont-Blanc* ; — 30° *le Léman* ; — 31° *le Courrier de Savoie* ; — 32° *l'Industriel savoisien* ; — 33° *l'Echo du Salève* ; — 34° Autographes de la reine Hortense, de la duchesse de Raguse, de M. Haldimand concernant l'hospice d'Aix-les-Bains, don de M. Alphonse Despine ; — 35° *Savegarde pour les disciples de Jean Menenc, moderne régent à Cluses*, Lyon, 1601, don de M. Elói Serand ; — 36° *Un moraliste savoyard au XVI^e siècle : Jean Menenc*, par M. J. Philippe, don de l'auteur.

Pour extrait conforme :

Le secrétaire, JULES PHILIPPE.

Nous sommes heureux d'annoncer à nos lecteurs que la *Revue savoisonne* publiera chaque mois l'état d'avancement des travaux de la percée des Alpes.

C'est à l'obligeance de notre excellent compatriote, M. Germain Sommeiller, ingénieur dirigeant les travaux, que nous devons ces intéressantes communications.

Le travail publié par M. L. Revon dans la *Revue savoisonne* du mois d'août 1867, sous le titre : *L'enseignement par les affiches et les tableaux*, a fixé l'attention de M. le Ministre de l'instruction publique. M. Duruy a fait adresser à l'auteur une lettre très flatteuse dans laquelle il lui annonce que ses idées sont mises à l'étude.

M. Jules Philippe prépare en ce moment une publication qui rencontrera certainement le meilleur accueil, sous ce titre : *Almanach des gloires de la Savoie*. Il s'est assuré pour ce recueil la collaboration de plusieurs écrivains de la *Revue*.

Le Directeur gérant, J. PHILIPPE.

ANNECY. — TYP. THÉSIO.

ON S'ABONNE

EN FRANCE

Par un *bon postal* à l'ordre du Directeur;

A L'ÉTRANGER

Par un effet sur une maison d'Annecy.

La *Revue* rendra compte des ouvrages dont deux exemplaires lui auront été adressés.

REVUE SAVOISIENNE

JOURNAL PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ FLORIMONTANE D'ANNECY

PARAISANT LE 13 DE CHAQUE MOIS

Histoire — Sciences — Arts — Industrie — Littérature

La Société laisse à chaque auteur la responsabilité entière des opinions qu'il émet.

ABONNEMENT

France. . . . 6 fr.
Italie et Suisse . 7 »

PAYABLE D'AVANCE

On ne reçoit que des abonnements annuels.

Les communications de tous genres adressées à la *Revue savoisienne* doivent être affranchies.

SOMMAIRE. — Le nouveau trésor des Fins d'Annecy, par M. L. Revon. — Note sur le régime du lac d'Annecy, par M. S. Carnot. — Deux inscriptions gauloises, par M. L. Revon. — Bibliographie historique de la Savoie, par M. F. Rabut. — Recherches sur les poésies en dialecte savoyard (suite), par M. A. Despine.

LE NOUVEAU TRÉSOR DES FINS D'ANNECY

La plaine des Fins, qui fait suite aux faubourgs d'Annecy du côté du nord, fournit pour ainsi dire chaque année une riche moisson d'antiquités romaines. La charrue et la bêche ont fait découvrir des monnaies, des tombeaux, des inscriptions, des statuettes, des caveaux, des murailles. Après les labours, quand la pluie a lavé le sol, on voit la terre toute rougie par les débris des tuiles à rebords et des poteries. Ces souvenirs de l'ancienne station de Bautas ont pris place pour la plupart au Musée municipal. Nous ne ferons pas ici l'histoire des trouvailles anciennes; un érudit confrère, M. Ducis, s'est déjà acquitté de cette tâche en publiant dans ce recueil une étude sur *Bautas et Annessy*. Rappelons seulement que l'année dernière, le 26 mars, onze mille médailles furent exhumées d'un jardin appartenant à M. Bonetto. La Société Florimontane les a acquises pour les déposer dans nos collections publiques, et M. Vallier en a donné, il y a quelques mois, un consciencieux inventaire dans la *Revue savoisienne*. Le propriétaire avait fait alors à la Société une promesse que notre secrétaire a consignée dans ce journal (1866, p. 35) : il voulait pratiquer à ses frais de nouveaux minages pour le plus grand profit de son jardin d'abord, et ensuite pour celui du Musée, auquel il promettait de vendre tout ce qu'il découvrirait. Il paraît, comme on va le voir, que depuis ce temps sa sollicitude pour nos collections a quelque peu faibli.

Au mois de novembre dernier, M. Serand et moi, nous rappelâmes à M. Bonetto ses bonnes intentions. Il se mit à l'œuvre. Trois fois par jour j'allai noter le résultat des fouilles, qui furent d'abord assez insignifiantes. Le 16, grande trouvaille ! Je vois sortir d'un creux, recouvert par une tuile, un trésor de bronzes : trois têtes d'empereurs, un pied colossal, une grande statuette. L'archiviste de notre Société et M. Chaumontel, adjoint au maire, s'unissent à moi pour prier l'heureux inventeur de laisser transporter ces objets à l'hô-

tel-de-ville, annonçant, d'accord avec lui, que nous les ferons estimer par une commission désignée par la municipalité. Le propriétaire exprime le désir de garder le trésor jusqu'à la fin des minages, mais il promet de ne le vendre qu'au Musée, et prend devant nous et d'autres témoins l'engagement formel de ne rien laisser sortir, de ne conclure aucun marché sans que nous ayons été consultés.

Confiants dans une promesse aussi clairement articulée en face des représentants de la ville et de la Société Florimontane, nous attendions, prêts à demander un crédit extraordinaire au Conseil municipal, qui a toujours montré dans de pareilles circonstances un zèle éclairé; allant au-devant de nos désirs, quelques citoyens devaient ouvrir une souscription populaire pour laquelle d'assez fortes sommes étaient déjà promises. Or, le 29, nous apprenons par le *Mont-Blanc* que le sieur Bonetto, — qui n'appartient pas à la Savoie, — a vendu les bronzes pour 6,500 fr. à M. Kuhn, le célèbre antiquaire de Genève, et que la caisse est déjà arrivée à destination...

Les lecteurs voudront bien pardonner cette longue explication : elle était nécessaire pour prouver que si des reproches doivent retomber sur quelqu'un, ce n'est ni sur la municipalité, ni sur l'administration du Musée, ni sur la Société Florimontane.

Et maintenant, dressons l'inventaire des découvertes.

Les bronzes, cachés sous une large tuile à rebords, étaient à 35 ou 40 centimètres de profondeur dans un terrain mêlé de nombreux débris de poteries. L'enfouisseur semblait avoir cherché à grouper les objets dans le plus petit espace possible : le pied colossal était engagé dans la cavité d'une tête d'empereur, et une autre tête recelait la statuette, brisée en trois fragments. Cette dernière pièce est la perle de la trouvaille. Je ne puis mieux faire que de transcrire en partie la description qu'en a donnée le *Journal de Genève* du 5 décembre. La notice, modestement signée M. D., doit appartenir à la plume élégante de M. Marc Debrit.

« Notre ville se trouve posséder en ce moment une véritable merveille artistique, digne de figurer à côté des chefs-d'œuvre que les mines inépuisables de Pompeï et d'Herculanum fournissent au musée de Naples. C'est une petite statue de bronze de 62 à 63 centimètres de hauteur, représentant un jeune gymnaste vainqueur dans les jeux de la païestrc. A en juger par certains indices, ce serait une œuvre exécutée par un artiste grec de l'époque d'Héraclien; les attaches de la tête et du cou, le fini du travail,

le soin presque minutieux avec lequel sont traitées les extrémités, tout rappelle l'époque gréco-romaine plutôt que la simplicité sévère des siècles antérieurs. La recherche de la grâce s'y montre en première ligne. On se figure aisément ce bel adolescent debout sur son piédestal de marbre rose, au centre d'un riche *tablinum*, ou écoutant du fond de sa niche multicolore le bruit du filet d'eau qui coule à ses pieds. Rien de plus charmant que cette tête si jeune, que ce corps si souple un peu rejeté sur la hanche droite dans une attitude pleine d'abandon; la jambe gauche est à elle seule un chef-d'œuvre de dessin et d'exécution; il est difficile de trouver quelque chose de plus parfait, et nous ne croyons pas commettre un blasphème artistique en rappelant ici le souvenir du *Narcisse* ou du *Faune dansant*. Le pied surtout est d'une délicatesse et d'un fini merveilleux. Le bras droit replié sur la poitrine est moins parfait peut-être, et l'on pourrait y reprendre une certaine raideur; une palme, que le temps a détruite, se reconnaît encore dans la main gauche. Du reste, cette œuvre charmante est en même temps dans un état de conservation exceptionnelle, car les seuls outrages qu'elle ait eu à subir se bornent à quelques meurtrissures à la jambe droite et à la mutilation, probablement très ancienne, du pied droit.

Les trois têtes ont appartenu à des statues plus grandes que nature. Le temps a fait disparaître les minces plaques d'émail qui représentaient le blanc des yeux et les prunelles. Ces yeux vides, avec leurs ouvertures noires, donnent aux figures un aspect repoussant, que ne contribuent guère à atténuer une barbe aux contours violents et des cheveux qui tombent en mèches raides sur le front. Une seule tête, rappelant les traits d'Hadrien, offre une physionomie à peu près sympathique.

Ce n'est pas la première fois que des statues sont mises au jour dans la plaine des Fins. Depuis deux siècles on a exhumé successivement plusieurs idoles en bronze trouvées dans des niches, des fragments de statues, un buste de Minerve de trois pouces de hauteur, en bronze doré; un autre buste plus grand, représentant un Gaulois aux cheveux épars, avec une corde nouée autour du cou; une tête de Bacchus en marbre que possède notre Musée. En 1760, à quelques centaines de mètres du théâtre de la dernière découverte, on trouva un pied en bronze. Récemment encore, au mois d'août, le même champ fournit une main également en bronze, propriété d'un amateur de notre ville. Elle est ornée d'une bague et offre une flexion identique à celle de la main gauche du Mercure ou Germanicus de Cléomène.

Le minage du jardin a fait découvrir une quantité d'objets qui presque tous ont été achetés aux ouvriers par le Musée d'Annecy. En voici la liste, dans laquelle sont comprises quelques antiquités trouvées dans un jardin voisin, appartenant à M. Garin. Celui-ci, hâtons-nous de le dire, a mis la plus grande complaisance à nous les céder.

Les poteries sont en majorité. La bêche amène constamment à la surface des tuiles, *tegulae* et *imbrices*, de grandes briques rectangulaires (*lateres*); des fragments de vases en terre noire ou grise, semée de grains de sable et quelquefois séchée simplement au soleil; des terres samiennes ornées d'animaux et de sujets de chasse; des amphores, des jattes, des urnes brisées. Une moitié de petit moule devait donner une empreinte ovoïde.

Comme cela a eu lieu pour toutes les autres fouilles pratiquées dans les Fins, les poids (*pondera*) destinés à tendre la chaîne dans les métiers à tisser, se rencontrent en très grand nombre: nous en avons acquis une soixantaine, affectant la forme d'une pyramide quadrangulaire tronquée et percée vers le sommet. Presque tous portent des estampilles: tantôt c'est une croix inscrite dans un cercle, tantôt une étoile, ou deux cercles concentriques, ou un rectangle formé de plusieurs lignes de points carrés, ou enfin des lignes et des caractères tracés à la pointe. Plusieurs contrepoids ont la forme, plus rare, de deux boules ou d'un cylindre à rainure médiane.

Voici les noms de potiers que j'ai pu recueillir:

AGENOR FE	En rond sur fond de vase gris.
BURDONI OF	Fond en terre samienne.
CANS-	Fond samien. Ce nom peut se lire à volonté CAMVS ou CAVVS, ou encore CANVS.
OF-CARAN	Idem. Dans l'Allier on a CARANTI M
CATIANI-M	Intérieur d'une tasse samienne. Dans l'Allier on a CATIANI et CATIANVS.
CATVLLVS F	En rond sur fond gris. A Lyon on voit CATVL.
COT. .L-M	Fond en terre samienne.
...FEC...	En rond sur fragment de fond gris.
MARTINVS	En rond sur fond gris. J'ai vu ce nom, qui est ici à 5 exemplaires, dans la collection de M. Dufresne à Fillinges.
MARTINVS	En rond sur fond gris.
MARTIN..	Id.
MA...NVS-	Id.
MARTINVS F	Id.
ME FEC-	Anse d'amphore.
MERCVS SEF	Fond de vase samien.
P	Gravé à la pointe sur terre samienne.
P.	Idem.
PRISCVS FET	En rond sur fond gris. Dans l'Allier, on lit sur des moules en argile PRISCI F et PRISCVS FE.
SECVNDVS	Bord d'une jatte. SECVNDVS et SEGVNDVS se retrouvent dans d'autres poteries du Musée d'Annecy, à Genève, à Lyon, etc.
TITVS	Ecrit de droite à gauche sur le bord d'une jatte.
...VSI	En rond sur fragment de fond gris.
OF VIRIL'	Fond samien. A Genève on a OF-C-L-VIRILI, et à Lyon OF-VIRIL.

Les objets de fer consistent en deux clefs, une petite pioche, une pelle, un ciseau à dégrossir, des ferments pour portes et palissades, et plusieurs tas de clous à large tête.

Les objets en os et en pierre sont les suivants:

Flûte en os à deux trous. — Petit disque en pierre, percé au centre, analogue aux fusaioles des stations lacustres. — Enorme poids en grès, en forme de sphère aplatie; sur une face on voit les traces du crochet de suspension, de même que sur un autre poids

plus petit, en pierre polie. — Trois pierres à broyer et un bassin ou mortier en pierre. — Molette à broyer les couleurs, recourbée comme une corne, tout à fait semblable à celles qu'on voit au musée de Naples. — Des fragments de meules en basalte, pour moulins portatifs, comme ceux des Arabes. Nous venons d'acquérir une fort belle meule, intacte. — Au fond d'une urne, une petite provision de sable siliceux pour verrerie, analogue à celui qui est exploité à Cruseilles, à 3 lieues d'Annecy. — Fragment d'une grande sculpture sur calcaire blanc, figurant une oie. — Une autre sculpture, sur beau marbre blanc, donnée par M. l'abbé Ducis, est la partie supérieure d'un petit pilastre avec chapiteau orné de palmes. Il porte sur les côtés et sur la face postérieure les traces des griffes d'attache. Les deux pilastres occupaient peut-être la partie antérieure de la niche dans laquelle reposait la fameuse statuette...

En ossements, nous avons une grosse canine d'ours, qui peut avoir servi de brunissoir; de nombreuses défenses de sanglier; une mâchoire supérieure de cochon; des mâchoires et dents isolées de ruminants.

Les médailles sont rares. J'ai noté : 1 Auguste moyen bronze fruste, 1 Vespasien m. b., 1 Adrien m. b., 1 Antonin argent, 1 Annia Faustina m. b. (don de M. le D^r Thonion), 2 Marc-Aurèle m. b., 1 Constantin p. b., 3 frustes m. b., 3 disparues.

Une grande déception attendrait les amateurs de ruines s'ils venaient sur le théâtre des fouilles avec l'espoir d'y trouver, comme à Pompeï ou en tant d'autres lieux, des restes bien marqués de rues, de voies dallées, de monuments, de colonnades, ou même simplement de maisons construites avec l'appareil régulier de nos bains de Menthon. C'est à peine si l'on peut suivre çà et là un pan de muraille sur une étendue de quelques mètres avant l'opération du nettoyage du terrain. Les matériaux consistent surtout en gros cailloux roulés; il était facile de s'en procurer à un ou deux kilomètres de là, dans le lit du Fier. Ces galets, ces blocs polis et arrondis, mal cimentés, s'écroulent au premier effort de la pioche.

Les seules constructions que l'on ait trouvées intactes sont un pavage en cailloux recouverts de ciment, sur une étendue de deux à trois mètres, et deux puits : dans les années antérieures on avait déjà trouvé plusieurs de ces derniers. On ne peut guère préciser l'époque de leur construction, mais il est certain qu'ils sont comblés avec des débris romains. Celui qui a été découvert au mois de novembre dans le jardin de M. Garin, n'a pas été déblayé à plus de deux mètres; la terre dont il était comblé renfermait des tuiles romaines et des débris de vases en terre samienne. — Le grand puits en cailloux et en moellons, de la propriété Bonetto, a été complètement déblayé. A une profondeur d'environ 4 mètres on a rencontré un fond de béton. On en a retiré de la terre, des cendres, du charbon, des scories, du laitier de fer et beaucoup de fragments de vases, en terre jaune et en terre de Samos.

On peut se demander à quoi aboutiraient les fouilles si elles étaient poursuivies avec méthode, soit dans la propriété Bonetto, soit chez les cultivateurs voisins. Beaucoup de personnes croient que les corps des statues ne doivent pas être loin de l'endroit où gisaient les têtes. La plupart de mes collègues pensent le contraire. Suivant eux, la manière dont le trésor était dis-

posé indique un enfouissement précipité, fait pour sauver les débris les plus importants, pendant qu'une tribu ennemie anéantissait les signes du culte et de l'autorité des Romains. Un homme fidèle aux vieux souvenirs se serait hâté de porter les images des empereurs loin du lieu de la dévastation, qui devait être situé à quelques centaines de pas plus au nord, à l'endroit où l'on a trouvé des antiquités qui dénotent l'existence de constructions importantes : là, au lieu des masures en cailloux roulés, des ateliers de tisserands, de fondeurs, des boutiques de potiers qui occupaient l'emplacement des fouilles actuelles, on a extrait des inscriptions votives, de riches matériaux, des fûts de colonnes et des chapiteaux artistement sculptés. C'est là encore qu'on a recueilli au siècle dernier le pied en bronze dont j'ai parlé, et il y a quelques mois la main de même métal. Il est bon de noter que cette main est toute martelée, ce qui accuse une destruction violente des statues, destruction que semble confirmer le déchirement et le plissement du bronze à l'attache du cou dans les trois têtes d'empereurs. Il résulterait donc de l'ensemble de ces faits que les corps des statues ont dû être entièrement mutilés. Mais comme il est impossible de se prononcer à cet égard d'une manière absolue, je me borne à donner acte de cette opinion, laissant aux lecteurs le soin d'en discuter le mérite. Quant à moi, je fais des vœux pour que les travaux qui restent à exécuter donnent tort à ces présomptions dans l'intérêt de la science et de l'histoire.

LOUIS REVON.

NOTE SUR LE RÉGIME DU LAC D'ANNECY

Le niveau du lac d'Annecy est, depuis quelques années, l'objet d'observations suivies.

Le service des ponts et chaussées a fait établir à Doussard et à l'entrée des deux canaux d'Annecy des échelles hydrométriques dont le zéro inférieur a été placé au niveau de l'eau au 26 août 1862, que l'on croyait être celui du plus bas étiage.

(Ce niveau est à 0^m,35 en contrebas du zéro des anciens repères sardes.) — Les observateurs notent trois fois par jour la hauteur de l'eau indiquée par les échelles, et les résultats de leurs lectures sont rapportés sur des tableaux où il est facile de suivre la marche ascendante ou descendante des eaux du lac.

Un premier fait que ces observations suivies ont permis d'établir, c'est que le niveau attribué aux plus basses eaux et choisi pour le zéro des échelles n'est pas celui de l'étiage véritable; à la suite d'une longue période de sécheresse, les eaux se sont abaissées en 1864, du 11 au 22 octobre, au-dessous du zéro et sont restées pendant six jours à 0^m,05 en contrebas de l'étiage supposé.

Il faut une longue série d'observations pour fixer d'une manière certaine le niveau de l'étiage, et, malgré le démenti donné par les sécheresses de 1864, on s'est abstenu de déplacer les échelles pour ne pas s'exposer à un nouveau mécompte et pour conserver un point de comparaison entre les observations faites et à faire.

Le zéro de l'échelle appliquée contre le pont de la Halle, à Annecy, a été rapporté au nivellement général de la France, et, par rapport au niveau de la mer, il est à la cote 446^m,275.

C'est à ce plan de comparaison que sont rapportées les hauteurs du lac.

L'amplitude des variations est beaucoup plus considérable qu'on ne le supposerait en comparant la superficie du lac, environ 2,700 hectares, à celle de son bassin versant à peine dix fois plus grande. Il n'y a pas moins de 1^m,06 de différence entre les niveaux du lac le 20 octobre 1864 et le 16 mars 1867.

De semblables oscillations sont sans doute des exceptions, mais, en comparant les hauteurs *maximâ* et *minimâ* pour chacune des années, on trouve que la différence ne s'est pas abaissée depuis 1862 au-dessous de 0^m,75, qu'elle a atteint cette année (1867) près d'un mètre et a dépassé un mètre en 1864.

Mettant en regard la moyenne de ces oscillations pour les six dernières années et la superficie du lac, on reconnaît que ce beau réservoir laisse échapper dans une saison environ 23 millions de mètres cubes d'eau emmagasinés pendant une autre, mais qui, malheureusement, ne sont qu'en partie utilisables.

Les plus hautes et les plus basses eaux ne se reproduisent pas à des dates fixes : pendant une période de six ans, le lac a atteint son niveau maximum deux fois en février, une fois en mars, une fois en avril et deux fois en juin, et son niveau minimum deux fois en août, une fois en septembre, deux fois en octobre et une fois en novembre.

La hauteur moyenne du lac est aussi variable que ses hauteurs extrêmes : un calcul approximatif nous a donné pour la hauteur moyenne en 1864 0^m,318 seulement, et en 1866 0^m,587 au-dessus du zéro de l'échelle, et le niveau est resté au-dessus de la moyenne 219 jours en 1866 et seulement 172 jours en 1864.

On peut reconnaître par toutes ces variations combien il est difficile d'établir une loi dans les mouvements du lac et combien il serait téméraire de baser une théorie sur les données de quelques années d'observations.

Quoi qu'il en soit, l'ensemble des études faites paraît démontrer qu'il se présente dans le courant d'une année une première période de basses eaux relatives dans les deux premiers mois, une période de hautes eaux entre mars et juin, suivie de la période des plus basses eaux d'août à octobre, et vers le mois de novembre se produit un second maximum.

On peut constater aussi que l'abaissement entre les hautes et basses eaux est lent et progressif, tandis que le relèvement du niveau se produit en quelques jours.

Enfin, la période des basses eaux de l'été est presque toujours coupée par une crue d'intensité variable qui a duré plus d'un mois en 1866, et correspondait par son maximum aux grandes inondations qui se sont produites à la fin de septembre dans d'autres bassins.

Nous nous bornerons aujourd'hui à ces quelques renseignements un peu arides, en résumant dans le tableau qui suit les chiffres qui nous paraissent présenter le plus d'intérêt.

Annecy, le 20 novembre 1867.

S. CARNOT,

Ingénieur des ponts et chaussées.

ANNÉES.	Plus hautes Eaux.		Plus basses Eaux.		Écart maximum.	Période de décroissance.	hauteur moy ^e de l'année.	Eaux inférieures à	
	NIVEAU.	DATE.	NIVEAU.	DATE.				la moyenne de l'année.	en m. 35.
1862	0,835	1 ^{er} fév.	0,000	26 août	0,835	mois	0,364	jours	jours
1863	0,865	21 juin	0,055	24 août	0,810	7	0,388	160	142
1864	0,970	15 juin	0,050	16-21 oct.	1,020	4	0,318	133	105
1865	0,840	20 avril	0,090	18 oct.	0,750	6	0,442	193	200
1866	0,950	14 fév.	0,190	8 nov ^{re} .	0,760	9	0,587	189	145
1867	1,010	16 mars	0,050	16 sept.	0,960	6	»	146	36
							»	»	»

DEUX INSCRIPTIONS GAULOISES

I

Grâce à l'obligeance de M. Charles Le Fort, de Genève, j'ai le plaisir de communiquer aux lecteurs de la *Revue savoisienne* une lettre de M. Adolphe Pictet sur l'inscription de Ley, décrite dans le n° de novembre de ce journal. M. Adolphe Pictet est bien connu dans le monde des archéologues par ses savantes recherches philologiques et en particulier par des travaux sur les inscriptions gauloises, insérés dans les dernières années de la *Revue archéologique*. Il prépare pour ce dernier recueil une étude plus développée sur l'inscription en question, et me prie de ne présenter la lettre qu'on va lire que comme des indications préliminaires.

En décrivant l'inscription de Ley, j'avais dit que si l'on tenait compte de la symétrie, qui n'est pas, j'en conviens, une règle toujours observée, il faudrait, à la première ligne, lire tout simplement ATHVBODVAE. Comme on le verra plus loin, M. Pictet n'est pas de cet avis : il suppose qu'une lettre a dû exister à gauche de l'A. Cette partie de la pierre est maintenant toute sillonnée de petites cassures, de sorte qu'il est impossible d'y déchiffrer une lettre avec certitude. Cela n'empêche pas que la supposition de M. Pictet ne puisse être parfaitement admissible.

LOUIS REVON.

A M. Charles Le Fort.

« Il n'y a aucun doute que le nom d'*Athubodua* ne soit gaulois. On connaît déjà plusieurs noms composés avec *boduus*, ou qui en dérivent, tels que *Boduognatus* (Ces. II, 23) le chef nervien; *Boduacius* (inscr. de Nîmes), *Boduos* fig. nom., et surtout *Ateboduus*, *Atebodua* (inscr. de la Styrie), qui se rapprochent fort d'*Athubodua*. Toutefois le préfixe *ate* ou *ati*, fréquent dans les noms propres, ne peut guère avoir pris la forme *athu*. Comme la pierre est brisée avant l'A, je soupçonne fort, contre l'avis de M. Revon, qu'il manque une lettre, et qu'il faut lire *Cathubodux*, avec le *catu*, *praelium*, de plusieurs noms propres : *Catuvolcus*, *Caturix*, *Catusvalis*, etc. Ce qui me confirme dans cette conjecture, c'est que l'ancien breton et le gallois — *bodu* (irl. *bodb.*), qui forme, comme — *boduus*, des noms propres composés, nous offre en breton celui de *Catnuodu*. Il ne resterait que l'irrégularité du *th* pour *t*, substitution rare, bien que non sans exemples.

« Ce qui fait l'intérêt principal de ce nom, c'est qu'il se trouve ici comme celui d'une déesse, ce qui pourra conduire à en éclairer la signification étymologique. Celle-ci reste encore obscure, parce que le vieux mot

- gallois *bodu* a disparu de la langue plus moderne.
- Je crois cependant, à l'aide de l'irlandais, pouvoir en retrouver le sens, mais je m'abstiens provisoirement jusqu'à ce que je sois mieux fixé. Ce que je puis dire, c'est que cette *Cathubodua*, s'il faut lire ainsi, serait une déesse de la guerre, une Bellone gauloise.
- Agrérez, etc. AD. PICTET.

II



La gravure ci - contre figure la réduction au dixième d'un petit autel votif en calcaire blanc, mutilé à la base et quelque peu écorné à la partie supérieure. Il a été trouvé en 1844 dans la plaine des Fins, à quelques centaines de mètres d'Annecy, et donné au Musée de cette ville par M. Eloi Serand, le zélé archéologue à qui nos collections sont redevables de bien d'autres précieux restes.

L'inscription a déjà été publiée, en 1851, par M. François Rabut dans les *Mémoires de l'Académie de Savoie*. L'épithète de *Virotuti* a intrigué les archéologues ; les hypothèses sont allées leur train. De mon côté, j'ai voulu en avoir le cœur net. Supposant là-dedans une divinité topique, et peut-être un nom gaulois, j'ai écrit à M. Adolphe Pictet une lettre semée de points d'interrogation. Le savant philologue genevois a bien voulu m'adresser, il y a quelques jours, des éclaircissements dans la lettre suivante :

A M. L. Revon.

- L'épithète de *Virotuti*, pour *Virotuti(o)* ? *Apoll(ini)*, est certainement gauloise. *Viro*, au nominatif *viros*, est le corrélatif du latin *vir*, en irlandais *fer*, en gallois *gwr*. Cf. *Viros*, nom de chef, sur une médaille belge (Duchal. p. 270). *Tutius* est exactement le *toutiu(s)* de l'inscription de Novare, et le *tootiuvs* de celle de Nîmes, où il signifie sans doute *magistratus*.
- Il a pu cependant se prendre aussi dans l'acception plus générale de *chef du peuple* ou du *pays*, d'après sa dérivation d'un substantif gaulois correspondant à l'irlandais *tuath*, gallois *tut*, peuple, pays. Cf. le goth. *thiudans*, roi, de *thiuda*, peuple, etc. Ainsi *Virotutius* signifierait *chef des hommes*. On sait qu'Apollon était aussi appelé *Toutiorix* (Orelli, 2059 ; de Wal, 268), probablement *chef des chefs du peuple*, ou des *hommes de la nation*, ce que *toutius* a pu également signifier. *Toutius* et *Toutia* se rencontrent comme noms propres dans les inscriptions.
- Je vous prie d'agréer, etc. ADOLPHE PICTET.

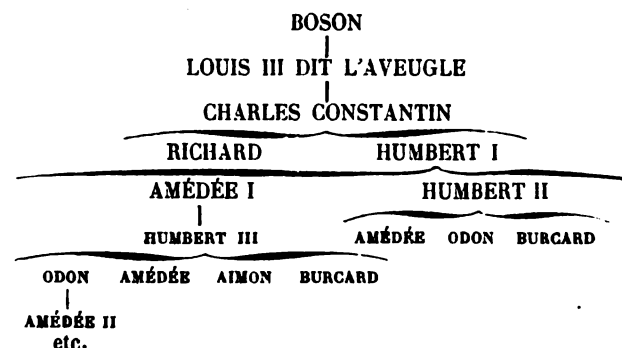
BIBLIOGRAPHIE HISTORIQUE DE LA SAVOIE

IX

Mémoires et documents publiés par la Société d'histoire et d'archéologie de Genève. Tome XVI, deuxième partie, in-8°.

J'ai déjà eu le plaisir de rendre compte ici l'an der-

nier de la première partie de ce volume qui renfermait bien des choses intéressantes pour la Savoie. La seconde partie, qui a été publiée cette année et qui termine le seizième volume, n'en contient pas moins. Tels sont d'abord deux mémoires de M. Ed. Secretan, dont l'un est consacré à l'origine de Gérold, comte de Genève, et l'autre, à l'origine du comte Humbert I de Savoie (aux blanches mains). Ces deux études, qui ont entre elles bien des rapports, sont indispensables à consulter par tous ceux qui s'occupent de la période de notre histoire qui s'étend du x^e au xi^e siècle. Ils trouveront de bonnes choses dans le premier sur les Rodolphiens, dans le second, sur les Bosonides, desquels l'auteur fait avec raison descendre la maison de Savoie. Ils verront dans celui-ci, qui nous intéresse davantage, comment l'auteur, en comparant avec soin les chartes et les regestes publiés jusqu'à ce jour, établit, par des déductions judicieuses, la généalogie d'Humbert aux blanches mains, qui est Humbert III parmi les descendants de Boson. Je reproduis sommairement ici cette filiation qui piquera sans doute la curiosité de nos collaborateurs :



Un seul coup d'œil sur ce tableau nous montre la cause des erreurs nombreuses engendrées par la similitude des noms. Humbert III avait un oncle qui s'appelait comme lui, Humbert II, et ces deux princes avaient trois enfants du même nom : Amédée, Odon et Burcard. Aussi, bien des chartes attribuées à Humbert aux blanches mains ou à ses enfants, doivent être restituées à son oncle ou à ses cousins germains ; par exemple, les chartes de la fondation du prieuré du Bourget. Il faut aussi qu'Humbert aux blanches mains restitue à son oncle son épouse Ancilie et se contente de la sœur d'Ulric le riche, de Lenzbourg, dont le nom n'est pas encore connu.

Les recherches de M. Albert Naville sur les anciennes exploitations de fer du mont Salève intéressent le département de la Haute-Savoie. Dans un travail très bien écrit et précédé d'une bonne description topographique, l'auteur constate les traces de mines et de fonderies de fer sur plusieurs points de cette montagne. Il se livre ensuite à de nombreuses considérations, et, entre autres, à des rapprochements étymologiques sur un nom de localité, la grange *Gabi*, pour trouver quels ont été les explorateurs de ces gisements. Il penche pour les Phéniciens, écartant tous les autres peuples qui ont pu venir en Savoie à diverses époques, même les Arabes, que je regarderais plus volontiers comme ceux qui ont exploité les mines du Salève. Ils se sont livrés à cette industrie sur plusieurs autres points de la Savoie, et, de l'avis de M. Naville, *gabi* est un mot arabe qui signifie

citerne, puits, excavation, et qu'on trouve d'une manière plus accentuée encore avec l'article *al* dans *Algaby*, sur la route du Simplon.

C'est encore au mont Salève que se rapporte le mémoire qui suit, relatif à des *restes d'habitations sous des voûtes et à des traces d'un refuge*, explorés en 1865 et en 1866 par M. Thioly, dont les recherches sur les époques antéhistoriques de nos contrées sont bien connues et bien appréciées. Dans cette notice, on trouve tout à la fois des détails très curieux, de bons dessins, des comparaisons nombreuses avec les objets lacustres de la Suisse et de la Savoie, et un bon style. Puisse-t-elle être suivie de plusieurs autres.

Extraits inédits de la correspondance et des manuscrits du cardinal Gerdil, par Pierre Vachoux; Annecy, 1867, Dépollier et C^e, in-8°.

M. Vachoux a eu la bonne fortune de voir mettre à sa disposition de la manière la plus large les manuscrits du cardinal Gerdil, par le P. Vercellone, recteur des Barnabites de San Carlo à Rome. Ce religieux, qui publie les nombreuses œuvres posthumes de notre compatriote, a réuni à ces manuscrits toute la correspondance du savant barnabite savoisien et tout ce qui peut se rapporter à cet écrivain fécond. M. Vachoux a pu fouiller dans cette collection précieuse et a voulu nous faire profiter des extraits qu'il en a rapportés. Sa brochure contient l'inscription qui est gravée sur le tombeau de Gerdil, la liste complète de ses œuvres publiées de son vivant ou après sa mort, quelques fragments de sa correspondance et les votes du Sacré-Collège en 1799 et en 1800, où Gerdil a eu beaucoup de voix. Elle se termine par la chronologie de la vie du cardinal savoyard, chronologie où il a oublié la date de sa mort. Les biographes trouveront quelque chose à prendre sur une de nos illustrations, qui n'est pas aussi inconcrue en Savoie que semble le croire l'auteur des *Extraits inédits*.

Association des médecins de la Savoie.

— Assemblée générale annuelle tenue à Montmélian en 1867, in-8°.

Je mentionne ici ce compte-rendu parce que l'allocution du président, M. Louis Guillard, renferme deux notices biographiques sur les docteurs Antoine Dumoulin, médecin à la Compôte, et Lcuis-François-Marie Domenget, médecin à Chambéry. La dernière, plus étendue que l'autre, est traitée avec cet art fin, consciencieux et bienveillant que le président de l'association sait mettre dans les articles nécrologiques qu'il aime à rédiger et dont la phrase est ciselée avec talent.

FRANÇOIS RABUT.

RECHERCHES SUR LES POÉSIES EN DIALECTE SAVOYARD

(Suite.)

En se rapprochant de notre époque, on reconnaîtra naturellement une fusion plus intime entre le *patois* et le français. Les deux langues étant familières à l'auteur, il les alternera dans des couplets dialogués. D'autre part, des rapports plus nombreux s'établissant entre les différentes classes sociales, les unes et les autres seront souvent mises en scène. Mais, comme bien l'on pense, le paysan gardera le beau rôle; c'est lui qui

prend la réplique et bafoue avec malice les travers donnés à l'habit fin; à lui encore le gros sel et les gros mots. Deux exemples suffiront pour faire comprendre ce genre et les ressources que sait y trouver la verve satirique. Le premier qui suit est dû, dit-on, à la verve de l'aveugle Colombat, simple paysan, mort il y a quelques années. Tous, nous nous rappelons l'avoir vu entouré de nombreux auditeurs réunis par sa poésie mordante, en dépit des sons lamentables ou criards d'un méchant violon.

LE BOURGEOIS : Un bourgeois de la ville
Rencontre un paysan.
Tu n'es qu'un imbécile
Lui dit-il hardiment :
Dès la plus tendre enfance
Il faut que tu commences
A soigner le bétail ;
Plus grand on t'habitue
A tenir la charrue :
Quel pénible travail ! (*bis*).

LE PAYSAN : De me traite de la sorte
Monchu, tou que vo pensa ?
De n'y preigne pas po rire
Vraiment vo m'offensa.
Soigni los bus, les vassés
Pe n'en fère de passés,
Tou imbécillita ?
Sein la sarrui, la pâla,
Vo treinnera bein l'ala...
Porra vo exista ? (*bis*).

LE BOURGEOIS : De telles fariboles
Ne me racontes plus :
Nous avons des pistoles,
Des louis et des écus.
Sur la terre et les ondes
Avec ces pièces rondes
On a le cœur joyeux.
Bien loin d'être des peines,
Ce sont nos bourses pleines
Qui nous rendent heureux (*bis*).

LE PAYSAN : Vo-z-été forcha d'y créé
Que, sein nutrés vegnés
Et lous baras de vin,
Vos ne porras pas beré
Ne medié de pan blanc.
Avoé tota v'tra borsa,
S'on ne travaillay pa,
Sara-vo millionnaire ?
To c'met cho qué n'a guaire
Mis'rablo vo morra. (*bis*).

LE BOURGEOIS : Dans nos palais à peine
Est-on habitué
Que l'éloquence humaine
Il faut étudier.

Huit à dix ans en classe
La tête l'on se casse
Pour s'instruire pour vous,
Qui, pour des bagatelles,
Un procès, des querelles,
Avez recours à nous. (*bis*).

LE PAYSAN : S'on a on pu de terra
Pré d'on rogneux veisin,
S'on no déclare guerra
Pé ravi nutron bin
Tou qué fa la justicé ?
S'vét le pagni.....
Qué vo coulön p'lou dets
Et le poure misérablo
Passé p'ron copablo
Avoé tos lous bon drets. (*bis*).

LE BOURGEOIS : Bientôt, lorsque les dettes
Viennent vous affliger
Des démarches sont faites,
Jusqu'à nous obliger
A puiser dans nos caisses
Un grand nombre de pièces,
Pour vous tendre le bras !
Alors votre âme goûte
Un doux repos sans doute,
Hors de tant d'embarras. (*bis*).

LE PAYSAN : La bonta, la franchisa
De v'tron cœur sont biet loin...
Se vo-z uvri votra valiza
A dix pe cét, pas moins.
Diet lé dous ou trays ans
Le paizan, tret pour'homme,
Se n'vo red pas à doblo,
Son bien est tot perdu !...
Cho que va diet v'tre griffé
E diet lo fer des juiffé
Qu'on crucifia le Bon Diu (*bis*).

LE BOURGEOIS : Vos chaumières rustiques
Sont sous nos étendards :
Nos palais magnifiques
Attirent vos regards ;
Au sein de nos domaines,
Presqu'à l'abri des peines,
Si nombreuses chez vous,
Nous avons, l'on peut dire,
Ce que le cœur désire,
Les plaisirs les plus doux. (*bis*).

LE PAYSAN : P' cet que la via est dura !
Se v'z i to v'tro plési
Tou qué vo les procura ?
Y est la man d' lous ovri...
Set le paysan fara-vé
Lous objets que sont bravé
Diet lé ballés meisons ?
La vindinzé agréabla,
Le pan avoé le vin
Qué font la bonna tabla...
Tou pas d'justés reyson ?

M. Perrin André, auteur de *la Basoche*, *les Abbayes de la jeunesse*, etc., ouvrage riche en recherches historiques inédites sur notre pays, a été assez bon pour me communiquer la poésie qui précède. Elle adopte le patois de Chambéry ; les expressions *diet*, *cho*, *cet*, etc., en sont des preuves irrécusables. Je ne crois pas ancienne cette production : aussi, bien qu'elle ne soit point datée, je la classe dans le XIX^e siècle ; et, il me semble être dans le vrai en l'attribuant à quelque curé de campagne. Ne sent-t-on pas l'homme familiarisé avec le dialecte populaire et qui le manie avec facilité, tandis que le français rappelle un peu la versification de collège ?

Passons à un autre dialogue entre bourgeois et paysan. Ecrit en dialecte du Faucigny, il se rattache à un fait dont personne à Bonneville n'a perdu le souvenir. Je pourrais y attacher une date précise ; mais, à quoi bon ! Il suffit à mon cadre que cette œuvre appartienne au XIX^e siècle.

Un vieux bourgeois félicite sa petite Josette de ce qu'il va se marier avec elle ; celle-ci répond :

Cé bonheur n'é pa seit grou
Qu'min vo vodra bein dirét
D'éposa on viu jalou
Ma fay ! n'é pas pe rirét.
Voz é bein soixante ans
Voz é vos pelets blans
En tэта (ter.)

— Ma fille, tu parais avoir aujourd'hui la langue bien affilée ; ce n'est plus le temps où tu venais sur la place vendre tes seracs. Oh ! comme alors tu marchais bien au pas.

Se d'ai vandu mes seracés
Y é sans fraude et sans malicet :
Pas c'ment les thans qu' vivant de procès
Et qué vandont l'injusticet.
U rest' é n'y a pas s'lon tan
Qué vo vandiva de fan,
En vella (ter.)

— Laissons donc ma personne de côté, et parlons de nos ancêtres. Quels sont-ils, ma petite mignonne ? Mon père n'était-il pas un vice-intendant, et le tien un paysan d'Ayse !

— On honnête paysan
E bein plus estimablét
Que votro vice-intendant
Qu'on envoie à tos lous diablét
Au lieu de voz en fère honneur
Vo devra avay dien le cœur
Vergogna (ter.)

Cette chanson ne dit pas grand chose : elle m'a été transmise toute mutilée. J'aurais mieux fait, peut-être, de me contenter de la signaler, plutôt que d'en reproduire même la partie patoise.

M. Perrin André a bien voulu recueillir pour mon œuvre une composition empruntant le dialecte de Rumilly. Elle est modulée sur la populaire romance de Châteaubriand, *Combien j'ai douce souvenance*, et accuse ainsi une date récente.

LO BARZI.

Oh ! qu' d'amo vi dien la campagnét,
Quand le soluay va s'cuchi, que la né gagnet
L' Borr' qu'arrive to satisfait de sé vagné
Et le barzi qu' ramène à ron moué
L' tropé.

To l'on de la vi la chivra béle,
La vach' bram' é l'meuton béle,
Tan qu'à l'agné le pè pétiolin qué s'en mêle
Et la thanson duré sein fin
P'l'themîn.

Su le soé d'la purta on vai soriré
L'vsajo d'la groussa farmiré
Et r'li d'sa f'gliét qu'attai l'lassé qu'l'tire
Et qu' va ravai ria du tropé
Qu' na limé.

La blanthé, la naire et la rogé
E jusqu'à la pè p'tiouta mogé
Tote n'in on mai qu' n'en verai dien l'augé,
E mai qu'on large bagniollet.
Tendrai.

La maitra qu'cherche ses écouales
Ne sa pliet de quin fian mettre se salle
Pe meta l'caillon, le craint de n'avai pas de vaisalle
Et p'ètrama to ce qu'ara d'gras
Preu d' plats.

Iona va vouaida la panire,
L'atra va tharthi la borrire,
La p' délicata prai l'colliu p'l'essuire
E ria qu' se cheint l'mé d'amendieu
Le battieu.

Thanta me f'glié !... travaillé toté !...
V'tra mar' on thor fara v'tré doté
E dari le bœu mai d'on galan qu'écoté !
Vo-z-ari tótté c'qu'ara d'mieu
P'r épeu.

Dans la facture de ces vers, je crois reconnaître la main de M. Béard, le poète aimé de Rumilly. La scène est animée, comme le sont toutes celles qu'il se plaît à reproduire. Nous retrouvons là tout le naturel de la vie de campagne, toutes les impressions d'un homme qui aime les mœurs rustiques et qui connaît les termes usuels du paysan. La prononciation propre au bassin de Rumilly est bien rendue. Le lecteur sera frappé de la bizarre contexture des pronoms : il remarquera aussi un laisser-aller, trop grand à mon avis, pour les éliminations. Bientôt nous nous trouverons au milieu des poésies de M. Béard ; constatons dès à présent qu'elles sont devenues populaires, quoiqu'elles ne se soient pas répandues aussi loin que celles de M. Agnellet, de Thônes.

Voici le Gros-Jean, un spécimen du patois des Bornes. On le jugera peut-être un peu dépaysé, car les paroles et l'air sur lequel on les chante me semblent être anciens ; mais il m'échappa à sa date.

Le Grous Djean revint du bouet (*bis*)
Trouve sa fenna bien malada
Ouah !... Oh !... Eh !
Trouve sa fenna bien malada, a, a.

Etindjua dessus-on ban (*bis*)
Tota décordelâia
Ouah !... Oh !... etc.

Fenna vou't' de s'pa à vin (*bis*)
Ou de la s'pa à la courda.
Ouah !... Oh !... etc.

Dz ameri mio de s'pa à vin (*bis*)
Quet la s'pa à la courda. Ouah !... etc.

Mari, mari, sé dz n'in morivo (*bis*)
T' m'intarrerâ pet la cava. Ouah !... etc.

Lou pi contro la moraille (*bis*)
La teta dezot la buissa. Ouah !... etc.

Tote les gotes qui n'in pseriont (*bis*)
M'arroseriont la lingua.
Ouah !... Oh !... Eh !
M'arroseriont la lingua.

Après la lecture des compositions du bon curé B..., on n'a presque plus le courage d'aller au bout de celle-ci. J'espère cependant que le lecteur, simple curieux, me pardonnera en faveur du contraste, et que l'amateur véritable trouvera, dans cette poésie, la vraie saveur du crû rendue précieuse par une orthographe patoise extrêmement soignée.

Faisons un retour vers la Maurienne. Deux mains amies m'ont adressé la *Feille que vou se mariâ* : c'est donc encore là un chant populaire. Toutefois, je n'insérerai ici que l'exemplaire le plus complet, quoique l'autre me paraisse être plus ancien.

Mare, mariâ me ceti an
Car lo teim me dure, dure
Mare, mariâ me ceti an,
Car lo teim me dure tan.

Commein ! mariâ ! fola, mariâ ?
Ton galan n'é pa cora nâ,
Ma poura feillé,
Ton galan n'é pas cora nâ...
Son pare l'a pié commandâ.

D'épouserè lo grou Bastian,
Car à m'âme, à m'âme, à m'âme !
D'épouserè le grou Bastian,
Car à m'âme, à m'âme tan.

Vraiment : Bastian ! fôla, Bastian !
Laiche me cho creva de fan,
Ma poura feille,
Te sâ que no n'ein pouein de pan,
Laiche me cho crevâ de fan.

Oh bein, de pan, pe tan qu'u pan
No médiereins de matafan,
Ma poura mare ;
No médiereins de matafan
Avoué la truquia du poutan.

Ma poura feille, no n'ein pouein de vin,
A nôces pout-on bère d'aiga ?
Ma poura feille
No n'ein point de vin :
A noce l'aiga ne vaut rien.

Oh bein, de vin, pe tan qu'u vin
No trouillereins noutro-z-uteins ;
Ma poura mare,
No trouillereins noutro-z-uteins
Qu'ont na cavagna de réseins.

Ma poura feille, no n'eins pouein de draps,
N'y a qu'on par pe noutra cuche ;
Ma poura feille, no n'eins pouein de draps
Cucheré-vo commein lou chats !

Oh bein, de draps, pe tan qu'u draps
No cucheréins dién le grand sa,
Ma poura mare ;
No cutiereins dans le grand sa
U le florié de la boia.

Ma poura feille, prein gard' u piû
Oué, prein gard' à la varmena :
Ma poura feillie, prein gard' u piû
Que vo mediéront to cru.

Oh bein, de piû, pe tan qu'u piû,
Eintre dou no lo tuèreins miû :
Ma poura mare,
Eintre dou no lo tuèreins miû...
No lo varreins de quatro ju.

Feille, crè-me, attein co dou-z-an,
Te faré on bon mariazho :
Feille, crè-me, attein co dou-z-an
T'époseré Touèno Pagan.

Pèsta ! dou-z-an ! Touèno Pagan !
De ne voué pâ chó viu rufian,
Ma poura mare :
De ne voué pâ chó viu rufian,
Bossu pe dernier, pe devan.

Na, na ! mou treint' an sont sonnâ
De n'atteindio pa d'aveintajho...
Na, na ! mou treint' an sont sonnâ ;
Ceti an de voué me mariâ.

Feille eintètâ, va-te mariâ...
Avoué ton grou *câqua-leïdâ*,
Tot ein gueneille :
Avoué ton grou *câqua-leïdâ*
Que te fara assetout plèura.

(Sera continué.)

A. DESPINE.

L'abondance des matières nous oblige de renvoyer à la prochaine livraison le compte-rendu de la dernière séance de la Société Florimontane.

La table, les titres et la couverture de l'année 1867 seront envoyés avec la livraison de janvier.

Le Directeur gérant, J. PHILIPPE.

ANNEY. — TYP. THÉSIO.

**This book is due on the last date stamped below, or
on the date to which renewed.
Renewed books are subject to immediate recall.**

[illegible]

General Library
University of California
Berkeley



